



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

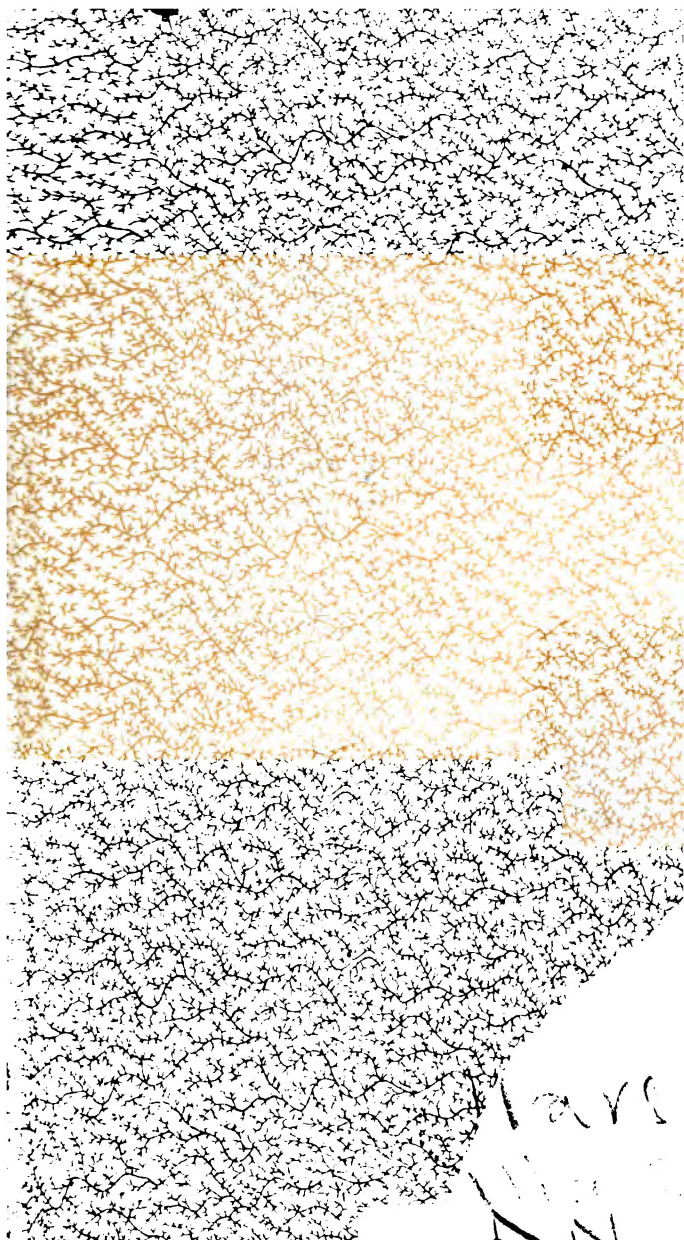
53



THE COLLECTION OF  
**Theodore Bailey Myers**  
PRESENTED BY  
HIS WIDOW  
**Catalina Juliana Mason Myers**  
HIS DAUGHTER  
**Cassie Mason Myers Julian-James**  
HIS DAUGHTER-IN-LAW  
**Edmania Taylor Phelps Mason**  
TO THE  
**New York Public Library**  
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS  
IN MEMORY OF  
**Theodore Bailey Myers**  
AND HIS SON  
**Theodore Bailey Myers Mason**  
LIEUTENANT-COMMANDER  
UNITED STATES NAVY  
1899



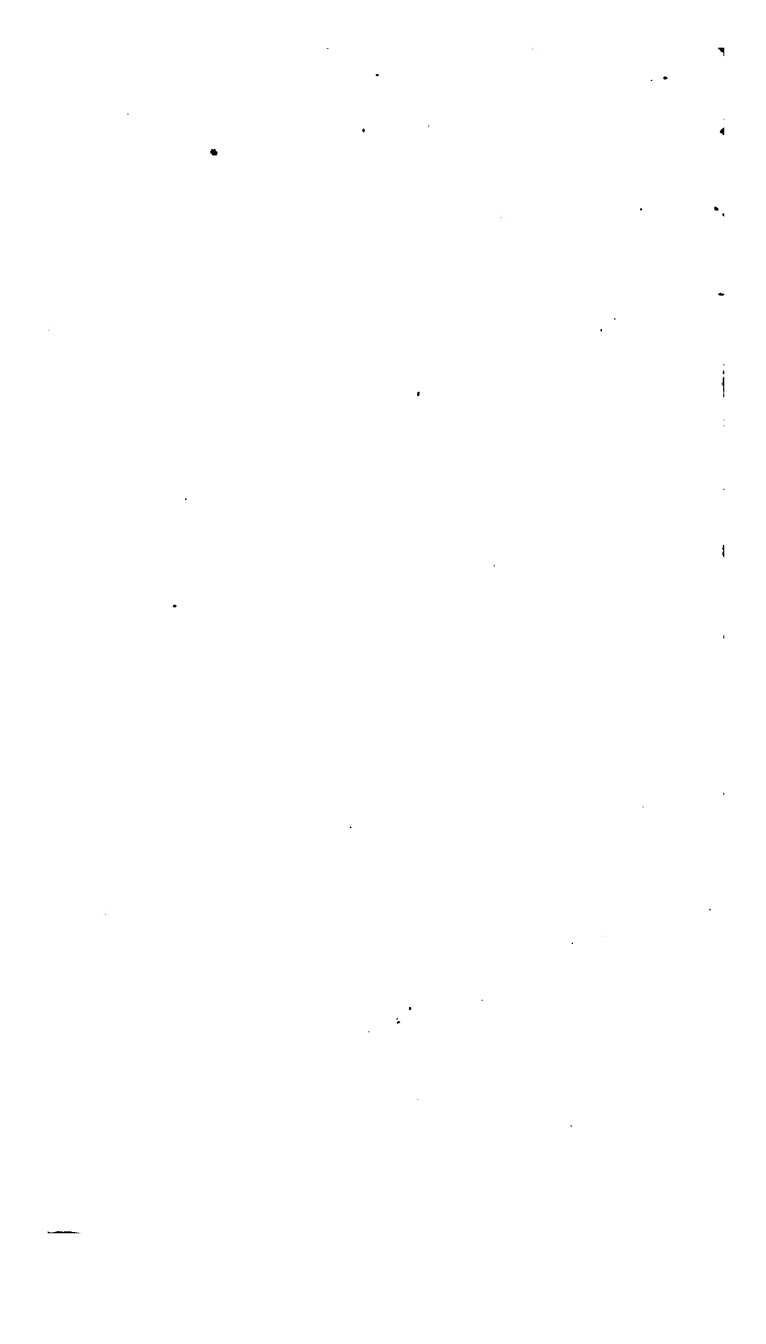








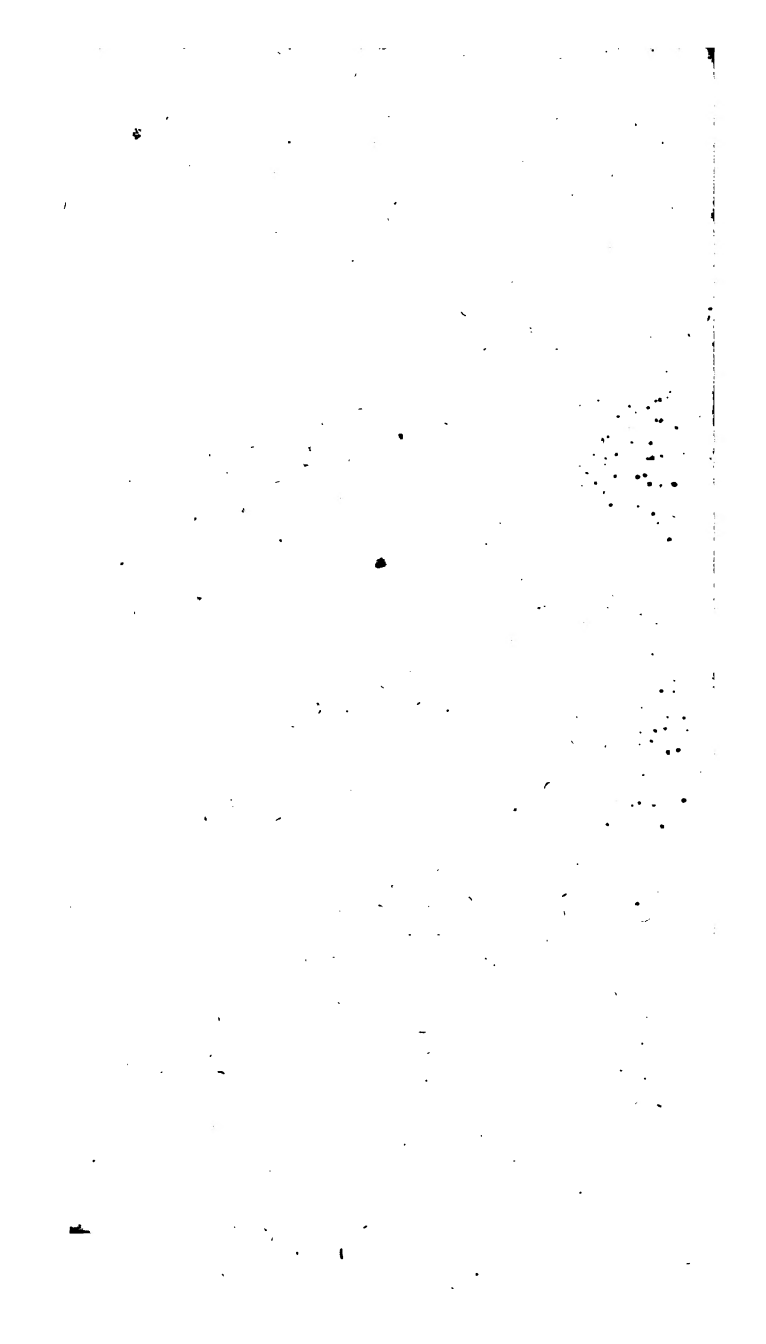
Villars  
Villars





V I E  
DU MARÉCHAL  
D U C  
D E V I L L A R S .

AN  
Villars



V I E  
DU MARÉCHAL  
D U C  
DE VILLARS,

*De l'Académie Française, Membre du Conseil  
de Régence, Président du Conseil de Guerre,  
Ministre d'État, Maréchal-Général des  
Camps & Armées, &c. &c. &c.*

ÉCRITE PAR LUI-MÊME;

*Et donnée au Public par M. ANQUÉTI, Prieur de  
Château-Renard, & Correspondant de l'Académie  
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avec le  
Portrait du Maréchal, & des Plans de bataille.*

TOME SECOND.

A P A R I S,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE,  
de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS,  
rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXV.

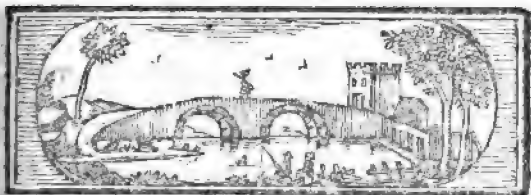
*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

MVP.  
I. S. M.





28766



V I E  
D U  
MARÉCHAL  
D U C  
DE VILLARS,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

**J**E quittai l'Alsace le 10 Mai. Les Généraux, les troupes, les peuples me montrèrent la plus vive douleur. Le Cardinal de Rohan, l'Intendant & tous les Généraux m'accompagnèrent jusqu'à Saverne.

---

1708.

J'arrivai à la Cour le 17, & j'y restai peu de jours. Le Roi me marqua beaucoup de bonté, & me dit, en m'expliquant ses raisons, que c'étoit malgré lui qu'il cédoit aux cir-

*Observations du Maréchal au Roi.*

*Tome II.*

A

1708.

constances , & me retiroit d'Allemagne. » Permettez-moi, Sire, lui répondis-je, de représenter à Votre Majesté , que ses complaisances pour M. l'Electeur de Baviere ont fait perdre à ce Prince tous ses Etats dans l'Empire. Son retour en Flandres a fait perdre au Roi d'Espagne toute la Flandre Espagnole. Dieu vœuille que ces derniers changemens ne content pas à Votre Majesté la plus grande partie de la Flandre Françoisse ! Vous me donnez toujours les frontieres les plus délabrées ; & quand je les ai rétablies, vous m'en retirez dans le temps où je pourrois y avoir des avantages décisifs. Je supplie Votre Majesté d'être bien persuadée que j'oublie mes intérêts ; mais les siens me donnent les plus vives inquiétudes «.

Je reçus des lettres du Comte de Medary , qui portoient que le Duc de Savoie avoit à ses ordres vingt-cinq bataillons de l'Empereur , onze de Brandebourg , & vingt de ses propres troupes , en tout cinquante-six , & au moins six mille chevaux. Je



n'en avois pas la moitié ; & il me falloit garder une frontiere de près de cent lieues , depuis Geneve jusqu'à la mer. 1708.

J'arrivai à Grenoble le 17 Juin. Je trouvai tous les Commandans , auxquels j'y avois donné rendez-vous , assez ébranlés. Le Marquis de *Thouy* vouloit abandonner la Tarantaife , le Comte de *Medary* étoit persuadé que le Duc de Savoie pouvoit prendre Embrun sans difficulté , & tout le monde comptoit que les ennemis n'en trouveroient aucune à marcher à Lyon. Je leur ordonnai en général de tenir leurs postes , & de s'y laisser plutôt emporter , que de marquer une foiblesse dangereuse en se retirant. *Ses dispositions.*

Je me mis ensuite à étudier les mouvemens du Duc de Savoie , pour tâcher de deviner de quel côté il comptoit porter ses coups. Car M. de *Thouy* dans la Tarantaife , M. de *Medary* vers le Mont-Cenis , M. de *Muret* à la Pérouse , M. de *Guerchois* à la vallée de Barcelonette , M. d'*Artagnan* vers Nice , & M. de *Langeron* à Toulon , tous assuroient dans le même temps qu'ils alloient

---

1708.

être attaqués. Et en effet, le Duc de Savoie faisoit de grands amas de grains & de farine vers Geneve, ce qui marquoit un dessein pour le Haut-Rhône, en intention de retomber sur Lyon. En même temps il faisoit marcher un corps vers Yvrée, qui paroissoit menacer Grenoble & le Dauphiné, & un autre vers Coni, peut-être en vûe d'attaquer Toulon & la Provence. Je restai quelque temps en balance sur le dessein des ennemis; mais ce qui me fixa, fut que j'appris que les troupes des Impériaux qui étoient dans le Ferrarois, & les Palatines qui avoient paru s'approcher de la mer, arrivoient sous Turin. Alors je ne doutai plus que la résolution du Duc de Savoie ne fût d'attaquer le Dauphiné. Je m'appliquai donc à cette partie. Je visitai nos petites places, Fenestrelles, Briançon, & d'autres qui me parurent très-défectueuses, & propres à être emportées en quatre jours, si on n'en empêchoit pas la circonvallation. Pour Exilles, j'en jugeai autrement, & j'ordonnai au Commandant, en présence de plusieurs Officiers Généraux, de

## DUC DE VILLARS. 3

s'y faire emporter d'assaut, & de n'admettre aucune capitulation, quelle qu'elle pût être. Je parcourus aussi les montagnes qui se trouvoient entre nos postes. Quoiqu'elles paroissent inaccessibleles, elles se traversent par-tout, lorsque les neiges sont fondues. J'ouvris des chemins, je fixai des lieux de ralliement, en cas d'attaque; des rochers, des plateaux, des escarpemens, especes de fortifications naturelles, où on pouvoit attendre les secours que je ne manquerois pas de mener à la premiere alarme.

J'attendis, dans ces dispositions, ce qu'il plairoit au Duc de Savoie d'entreprendre. De ma petite armée, qui étoit déjà trop foible, le Roi en retira onze bataillons pour Toulon, sous le Comte de *Chamarente* : ce qui la réduisoit à seize mille hommes à peu près. En même temps il me marqua de l'inquiétude, si je venois à être attaqué, étant si inférieur. Je lui répondis, que j'avois ouï dire au feu Prince de Condé, » qu'il falloit craindre les ennemis éloignés, & les mépriser quand il n'étoit plus question que de combattre ». J'avois heu-



## 6 VIE DU MARÉCHAL

1708.

*Attaque des  
Savoyards.*

rensement de bons seconds, entre autre le Comte de *Villars* mon frere, que le Roi fit Lieutenant-Général, & envoya servir dans mon armée.

Le 20 Juillet au matin, j'appris que le Duc de Savoie avoit descendu le Mont-Cenis, & qu'il marchoit au Comte de *Medary* avec quarante bataillons, le gros de sa cavalerie, & une assez nombreuse artillerie de campagne, portée sur des mulets. Sur le soir du même jour, je fus informé qu'il attaquoit nos postes du petit Saint-Bernard, & qu'il se présentoit en même temps par cinq ou six vallées différentes. Le bataillon de *Durfort* fut forcé après une vigoureuse résistance, & le Comte de *Medary* obligé de quitter son poste si-tôt que l'armée de Savoie parut. Il suivit l'ordre que je lui avois donné en ce cas-là, qui étoit de se retirer à Barreaux. Même chose fut exécutée par le Marquis de *Thouy*, à qui j'avois ordonné que s'il voyoit le Comte de *Medary* se retirer vers Barreaux, il prît la même route. J'y courus moi-même avec la plupart des troupes que j'avois à Briançon, dans le dessein d'at-

taquer le Duc de Savoie, s'il vouloit ~~\_\_\_\_\_~~  
marcher vers Chambery. 1708.

J'arrivai à Bargeaux le 27 Juillet ; je me trouvai peu de troupes d'abord , mais j'espérois que le Duc de Savoie , ignorant ma foiblesse , & me voyant faire bonne contenance , n'oseroit m'attaquer , & me donneroit le temps de rassembler mon monde & de me poster. Mon espérance ne fut point trompée. Il n'osa ni m'attaquer , ni marcher en avant , & me laissa six jours dans ce poste. Pendant ce temps il partagea ses troupes , de manière qu'il menaçoit Chambery & Embrun. L'ennemi arrivant sur Aiguebelles , le Comte de *Medary* alla couvrir Montmélian , & le Comte de *Muret* , qui étoit vers la Pérouse avec onze bataillons , ayant été attaqué , se retira vers Sezanne.

M. d'*Artagnan* , qui me ramenoit les bataillons désormais inutiles en Provence , força la marche , & se posta dans les passages qui composent la petite Maurienne , route de Briançon. Le Duc de Savoie , arrêté du côté de Montmélian , prit , le 3 Août , la route de Saint-Jean de Maurienne.

## 8 VIE DU MARÉCHAL

1708.

Je le suivis , & j'y arrivai le lendemain de son départ. Partant de Saint-Sicaire de Maurienne , il attaqua par plusieurs endroits les postes qui l'empêchoient d'entrer dans la vallée. Ils furent soutenus avec fermeté par le Chevalier *Durfort* , Lieutenant-Colonel de *Vexin* , & par le sieur de *Bessan* , Commandant de Castelas. Cependant cette entreprise , qui pouvoit être très-funeste au Dauphiné , si elle avoit réussi , auroit eu un plein succès , si le Duc de Savoie eût pris la route de Garibier.

*Combat de  
Sezanne.*

Il est étonnant que ce Prince fût assez peu informé de la nature de son propre pays , pour croire ce chemin entièrement impraticable. On me l'avoit assuré tel ; mais j'en jugeai bien différemment. Je traversai des montagnes , où , selon la tradition du pays , nulle troupe n'avoit passé depuis les Romains. Il est vrai que ces chemins étoient très-difficiles , & à tel point , que plusieurs mulets tombèrent dans les précipices ; mais enfin l'infanterie pénétra. » J'arrivai le 10 Août à Mont-» Genevre (a) , ayant fait occuper les

---

(a) Lettre au Roi , du 12 Août , dans les

» premiers postes par douze cents  
 » hommes, soutenus de douze batail-  
 » lons commandés par M. d'Arta-  
 » gnan. Je reconnus, en arrivant, la  
 » plus grande partie de l'armée des  
 » ennemis placée derrière les deux  
 » villes de Sezanne, avec de gros  
 » postes au pied du Mont-Genèvre,  
 » leurs lignes s'étendant depuis Mor-  
 » liere, Saint-Sicaire & Chanlas,  
 » jusqu'au col de Sestrieres.

1708.

» Je jugeai que l'on pouvoit atta-  
 » quer les deux villes de Sezanne ;  
 » le gros des forces ennemies, entre  
 » Chanlas & Sestrieres, me paroissant  
 » trop éloigné pour les soutenir, &  
 » les huit bataillons qui étoient à Saint-  
 » Sicaire n'étant pas un corps assez  
 » considérable pour m'empêcher d'en-  
 » gager un combat. Je détachai donc  
 » deux mille six cents hommes, par-  
 » tagés en deux corps commandés  
 » par nos deux plus anciens Brigadiers  
 » d'Infanterie, MM. du Montel &  
 » de Guerchois ; les Colonels étoient  
 » MM. d'Autrée & Paist, & ce

1708.

» détachement étoit suivi de douze  
 » bataillons commandés par M. d'*Ar-*  
 » *tagnan*. M. le Marquis de *Thouy*,  
 » Lieutenant-Général de jour, se mit  
 » à la tête du détachement qui avoit  
 » la droite. Celui de la gauche, des-  
 » cendant par le grand chemin du  
 » Mont-Genèvre, fut mené par M.  
 » de *Guerchois*.

» Nous trouvâmes d'abord sept à  
 » huit cents hommes des ennemis,  
 » presque tous Grenadiers, retranchés  
 » sur des plateaux, & assez à cou-  
 » verts, quoique nos troupes eussent  
 » la hauteur. Ils soutinrent nos pre-  
 » mières attaques avec beaucoup de  
 » fermeté, & le feu fut fort vif &  
 » assez long. M. de *Guerchois* trouva  
 » la grande route du Mont-Genèvre  
 » tellement rompue, qu'il arriva une  
 » demi-heure plus tard que nous ne  
 » l'attendions. Cependant on poussa  
 » toujours les ennemis, qui se jetèrent  
 » dans les deux villes de *Sezanne*, &  
 » nous vîmes alors les bataillons, cam-  
 » pés à *Saint-Sicaire*, baisser pour sou-  
 » tenir le poste. Trois étoient même  
 » venus sur le bord de la rivière. Ce-  
 » pendant M. de *Guerchois* arrivant

» dans ce temps-là , on força d'abord  
 » la premiere ville de Sezanne , & la  
 » seconde le moment d'après , par  
 » une breche mal raccommodée. Ren-  
 » contre heureuse ; car ces deux villes  
 » sont fermées d'une muraille bien  
 » crenelée.

» Je ne puis, écrivois-je au Roi ;  
 » assez me louer de l'intrépidité des  
 » troupes , & M. le Maréchal de Ca-  
 » tinat , qui connoît ces postes , trou-  
 » vera que c'est une belle & vigou-  
 » reuse action à l'Infanterie de les  
 » avoir emportés à la vue d'une ar-  
 » mée ennemie. M. le Duc de Sa-  
 » voie y étoit en personne , & les trou-  
 » pes campées à Chanlas & à Sestrie-  
 » res y descendirent. M. de Thoy  
 » a mené cette tête avec beaucoup de  
 » valeur. MM. du Montel & de Guer-  
 » chois , deux braves & dignes Offi-  
 » ciers d'infanterie , M. d'Autrée ,  
 » Colonel , se sont principalement dis-  
 » tingués dans cette occasion ; & en-  
 » fin , Sire , je ne puis assez dire de  
 » bien de tout ce qui s'y est trouvé.  
 » Nos Grenadiers ont si peu fait de  
 » quartier , que le nombre des pri-  
 » sonniers est médiocre jusqu'à pré-

1709.

» sent. On n'y compte que trois Ca-  
 » pitaines avec quelques Subalternes ;  
 » & je ne fais point au juste à com-  
 » bien se monte le nombre des sol-  
 » dats , parce qu'on n'a pas encore pu  
 » les rassembler. Un escadron de cent  
 » dragons Dauphin a chargé avec beau-  
 » coup de fermeté à cheval , & cela ,  
 » dans la descente du Mont-Genèvre ,  
 » qui est droite. Les ennemis ont  
 » quitté non seulement le camp de  
 » Saint-Sicaire , mais ceux même de  
 » Chanlas. Toute l'armée s'est retirée  
 » vers les cols les plus près d'Exilles ;  
 » je marche pour les chercher , profi-  
 » tant de l'ardeur de nos troupes , dont  
 » je suis très-content , quoique le pain  
 » ait bien de la peine à suivre. Votre  
 » Majesté peut compter que l'on  
 » fera , pour la gloire de ses armes ,  
 » & pour le bien de son service ,  
 » tout ce qui sera humainement  
 » possible «.

De si bons succès m'enhardirent à  
 tâcher d'en donner à la Cour l'opi-  
 nion qu'on en devoit avoir ; je m'a-  
 dressai pour cela à Madame de Main-  
 renon. » La dernière lettre dont il  
 » vous a plu m'honorer , Madame.



» lui écrivois-je (a), m'a rempli de  
 » courage & de confiance. Vous avez  
 » la bonté de me dire que S. M. est  
 » contente de moi. Je fais, Madame,  
 » que je la fers non seulement avec le  
 » zele le plus vif, mais encore avec  
 » quelque bonheur. Cependant, ni  
 » dans la dépêche dont Sa Majesté  
 » m'honore, sur la premiere retraite  
 » de M. de Savoie, ni dans celle de  
 » M. de Chamillard, je ne vois pas  
 » la moindre apparence que Sa Ma-  
 » jesté soit satisfaite de mes services.  
 » Le second coup de M. le Duc de  
 » Savoie, que nous avons paré, pou-  
 » voit couter au Roi la moitié du  
 » Dauphiné; & néanmoins, parce que  
 » M. de Chamillard a toujours voulu  
 » croire qu'il n'y avoit rien à craindre  
 » de ce côté-là, ces services ne lui pa-  
 » roîtront peut-être d'aucun mérite.  
 » L'action qui se passa hier, est la  
 » plus brillante, la plus vive & la  
 » plus glorieuse pour la Nation; car,  
 » à la vue de M. le Duc de Savoie,

1708.

---

(a) Lettre à Madame de Maintenon, du  
 12 Août, dans les Mémoires manuscrits,  
 sixante-dix-neuvieme cahier.

1708.

„ sous son armée en bataille, domi-  
 „ nant toutes les hauteurs, nous avons  
 „ emporté deux petites villes bien fer-  
 „ mées de murailles, passé une ri-  
 „ vière défendue par plusieurs batail-  
 „ lons des ennemis, & forcé leur  
 „ armée à se retirer. Je marche à  
 „ eux, & je ferai tout ce qui sera  
 „ possible; mais je ne balancerai point  
 „ du tout à vous dire, Madame, que  
 „ les lettres & la conduite défiante  
 „ de M. de Chamillard sont très-pé-  
 „ nibles à un homme comme moi.  
 „ S'il ne croit pas que je sache la  
 „ guerre, il me fera plaisir d'en trou-  
 „ ver quelque autre dans le royaume  
 „ qui en soit plus instruit. Il me se-  
 „ roit très-aisé, si on en doutoit, de  
 „ faire voir fort clairement que l'Etat  
 „ a été en grand péril de ce côté-ci.  
 „ Graces à Dieu, tout va bien. On  
 „ ne peut être plus content que je le  
 „ suis des troupes. Officiers & soldats,  
 „ tout a fait des merveilles; & pour  
 „ moi, Madame, je relis la dernière  
 „ dont vous m'avez honoré, pour  
 „ n'avoir besoin d'aucune autre sorte  
 „ de consolation ».

Après la prise de Sezanne, le Duc

de Savoie, qui étoit en bataille derrière ces deux villes, se retira très-diligemment. Je le suivis de même, marchant par la crête des montagnes, route jusqu'alors inconnue, & je gagnai les hauteurs d'Exilles. Par ce moyen, je dominois tous les postes qu'occupoit l'armée ennemie. Je craignois seulement que le Duc de Savoie n'eût le temps de se retirer, & de sauver son artillerie. Je me voyois au dessus de tous ses quartiers, & il n'avoit pour s'échapper que le passage d'Exilles, dont je me croyois sûr. Pendant que j'étois dans cette confiance, j'appris que le Commandant de ce fort, située sur un roc très-escarpé, à qui j'avois commandé devant tous les Officiers Généraux de se laisser emporter d'assaut, plutôt que d'entendre à aucune capitulation, s'étoit rendu prisonnier de guerre, sans avoir vu la moindre apparence de brèche.

Ce misérable, troublé d'une peur sans fondement, résolut de se rendre. On lui représenta que le bruit du canon, que l'on avoit entendu la veille vers le Mont-Genèvre, étoit une action entre les deux armées; que, selon

1708;

*Les ennemis  
mis sous  
par la lâcheté  
du Gouverneur  
d'Exilles.*

1708.

les apparences , elle n'avoit pas été heureuse pour les ennemis , puisque leur armée se retiroit : il dit que c'étoit une réjouissance qu'ils faisoient de la bataille d'Oudenarde , gagnée en Flandres , & que leur marche étoit pour le resserrer davantage. Mais , lui répliqua-t-on , si c'étoit pour vous resserrer , on ne verroit pas leurs troupes marcher vers Suze , & même en désordre. Toutes ces raisons ne purent le rassurer ; & enfin le traître ou le lâche se rendit la nuit.

*La punition.*

On le crut gagné par de l'argent : car il est surprenant que la tête tourne à ce point-là ; il est plus surprenant encore que dans une garnison composée de troupes choisies , & presque tous Grenadiers , il ne se trouva pas un seul Officier qui eût le courage de s'opposer à une pareille infamie. Je le fis échanger , & mettre au Conseil de guerre. Il fut condamné à être dégradé des armes par le Bourreau , à une prison perpétuelle , & à la confiscation de tous ses biens. Cette Sentence fut exécutée publiquement , pour l'exemple ; il auroit même perdu la vie , si l'on avoit trouvé des loix qui

punissent de mort une lâcheté pareille à la sienne. J'eus encore la bonté de me prêter à demander au Roi la confiscation des biens de cet infame pour sa malheureuse famille , & je l'obtiens. Sa reddition me priva d'un avantage certain sur l'armée de M. le Duc de Savoie , sur laquelle j'avois gagné les hauteurs , & dont toute l'artillerie , & l'arrière-garde au moins , étoit perdue.

Sorti si heureusement de cette es-  
pece de défilé où je l'avois conduit ,  
le Duc de Savoie attaqua le fort de  
la Pérouse , qui se rendit le 16 Août.  
Ce n'étoit pas une excellente place ;  
mais elle ne fut pas assez défendue ,  
non plus qu'une redoute qui rendoit le  
secours de Fenestrelles assez possible  
quand elle seroit assiégée , ce qui ne  
tarda pas. Si-tôt que je l'appris , je fis  
plusieurs détachemens , pour gagner  
les hauteurs par lesquelles je pou-  
vois espérer de la secourir ; mais les  
ennemis les avoient toutes occupées ,  
& étoient bien couverts. Ayant ce-  
pendant avancé sur quelques postes  
auxquels on pouvoit marcher , je les

1708.

*Celle de la  
garnison de  
Fenestrelles.*

1708.            fis attaquer, & on leur tua ou prit autour de trois cents hommes.

Après ce petit succès, je voulus encore voir s'il y auroit moyen de gagner les hauteurs. J'y envoyai, le 23 Août, le Comte de *Muret* & le Chevalier de *Givry* avec des Grenadiers; mais ils ne purent ni ouvrir le chemin à un puissant secours, ni même y faire glisser des renforts, pour faire durer le siège plus long-temps. Voyant donc l'inutilité de mes tentatives, j'écrivis au sieur de *Barriere* qui y commandoit :

» Quand vous serez à vingt-quatre  
 » heures près d'être emporté, ayant  
 » une quantité considérable de poudre,  
 » faites tout ce qui sera en votre pouvoir pour en remplir les souterrains.  
 » Mettez toutes les pieces de canon en  
 » état d'être crevées, en les enterrant  
 » à demi; laissez les meches en état  
 » de durer deux heures, & marchez  
 » ensuite vers la redoute du Lot. De  
 » mon côté, je marcherai avec un gros  
 » corps d'infanterie pour vous recevoir, & pour attaquer les postes des  
 » ennemis, pendant que vous attaquerez de l'autre, pour favoriser

» votre retraite. Ce parti est le seul  
 » glorieux pour vous & votre garnison,  
 » bien différent de la honte de vous  
 » rendre prisonnier de guerre. Sou-  
 » venez-vous de *Pery*, qui a sauvé la  
 » garnison d'Haguenaw «.

1708.

Mes exhortations, si elles parvinrent à la garnison, furent perdues; j'appris, le 2 Septembre, qu'après avoir été battue deux jours, elle s'étoit rendue prisonnière de guerre. Je ne fus que quatre jours après, que cela s'étoit fait malgré le sieur de *Barriere*, Gouverneur, qui m'informa de la violence employée contre lui. Je lui répondis (a) : » C'est une consolation pour moi, Monsieur, par l'estime que j'ai pour vous, de trouver dans votre lettre que vous avez été forcé à rendre votre place, par l'indignité de quelques Officiers, dont vous auriez pu justement punir l'insolence en leur passant votre épée au travers du corps. La peur seule leur a donné le courage de vous

---

(a) Lettre à M. de Barriere, du 8 Septembre, tirée des Mémoires manuscrits, quarantevingtième cahier.



1708. & Fenestrelles , si les ennemis s'éloignoient , avant que les neiges rendissent tous les mouvemens impossibles. Malheureusement elles commencerent à tomber au commencement de Novembre en si grande quantité , qu'elles ne laissoient plus aucun moyen d'agir. Je séparai donc les troupes , & les renvoyai dans leurs quartiers d'hiver. J'attendis encore au pied des montagnes que la rigueur de la saison rendît les surprises impossibles , & je partis à la fin de Décembre par Lyon , où je reçus les ordres du Roi pour me rendre à la Cour.

*Etat de la  
Flandre.*

J'y trouvai tout le monde occupé des malheurs de la campagne de Flandres. Je ne les ignorois pas. Outre ce que j'en savois par mes amis , & par les nouvelles que publioient les ennemis eux-mêmes, Madame de *Maintenon* , qui ressentoit vivement le contre-coup de tout ce qui frappoit M. le Duc de Bourgogne , m'avoit écrit pour savoir mon sentiment sur la possibilité & les moyens de secourir Lille. Je lui répondis le 23 Août (a). » Depuis

---

(a) Lettre à Madame de Maintenon , du

„ que j'ai su Lille investi, je n'ai  
 „ cessé de penser à ce qu'on pouvoit  
 „ attaquer, qui nous pût dédomma-  
 „ ger de sa perte, & même dans l'es-  
 „ pérance que la défense de M. de  
 „ *Boufflers* seroit assez longue pour  
 „ revenir encore au secours de Lille,  
 „ après avoir pris ce qu'on attaque-  
 „ roit; & je ne trouve qu'Oudenarde.  
 „ Consultez la carte, Madame; vous  
 „ verrez qu'Oudenarde une fois pris,  
 „ l'ennemi n'a plus de retraite, &  
 „ que, pour le soutenir, il viendrait  
 „ sans doute nous combattre avec le  
 „ même désavantage que nous trou-  
 „ verions en l'allant chercher à Lille:  
 „ car on le trouveroit plus foible,  
 „ puisque ses forces seroient partagées  
 „ par celles qu'il laisseroit dans la cir-  
 „ convallation de Lille, au lieu que  
 „ toutes celles du Roi seroient réu-  
 „ nies. De plus, l'armée de Mon-  
 „ seigneur le Duc de Bourgogne, fai-  
 „ sant la diligence possible, auroit au  
 „ moins vingt-quatre heures d'avance  
 „ sur les ennemis, pour se placer sous

1708.

1708.

» Oudenarde ; avantage qu'ont déjà  
 » les ennemis sous Lille , & qu'il faut  
 » bien considérer à la guerre.

» Mais si ce projet rencontroit quel-  
 » ques difficultés que je ne prévois  
 » pas , je ne balancerai point à vous  
 » dire , Madame , qu'il faut donner  
 » une bataille pour sauver Lille. C'est  
 » ici qu'a lieu la grande maxime de  
 » M. de Turenne , qu'il faut com-  
 » battre pour sauver les places im-  
 » portantes , parce que si vous ne com-  
 » battez pas pour les premières , il  
 » faut , malgré que l'on en ait , com-  
 » battre pour les secondes. Sur cela ,  
 » Madame , j'aurai l'honneur de vous  
 » dire , que prenant congé de Sa Ma-  
 » jesté , je pris la liberté de lui dire ,  
 » lorsqu'Elle se promenoit dans les  
 » jardins de Versailles , que s'il y avoit  
 » une grande action en Flandres , j'o-  
 » fois me flatter que ses troupes m'y  
 » verroient avec joie arriver le ma-  
 » tin de la bataille. Le Roi eut l'extrê-  
 » me bonté de me répondre , que ce  
 » plaisir ne seroit pas pour les trou-  
 » pes seulement , mais pour d'autres  
 » aussi , & pour lui tout le premier.  
 » Enfin , Madame , je me flatte tou-  
 » jours

„ jours que lorsque le Roi verra la  
 „ campagne finie en ce pays, je re-  
 „ cevrai un courrier de Sa•Majesté,  
 „ qui m'ordonnera de me rendre en  
 „ Flandres. Qu'Elle ait la bonté de  
 „ voir à quoi je puis lui être utile.  
 „ J'ai, grace à Dieu, la meilleure  
 „ santé du monde. Les ennemis du  
 „ Roi ont quelque sorte d'opinion de  
 „ moi, & je puis dire avec vérité que,  
 „ jusqu'à présent, peut-être suis-je le  
 „ seul Général de l'Europe, dont le  
 „ bonheur à la guerre n'ait jamais été  
 „ altéré. Peut-être aucun n'a vu tant  
 „ de petites, ni tant de grandes ac-  
 „ tions; &, soit subalterne, soit Gé-  
 „ néral, grace à la bonté de Dieu,  
 „ j'ai toujours vu fuir les ennemis de-  
 „ vant moi. J'ai toujours eu, depuis  
 „ que je suis ici, M. le Duc de Sa-  
 „ voie lui-même en présence, & ja-  
 „ mais il ne m'a pu entamer. On m'a  
 „ rapporté que dans la dernière oc-  
 „ casion il avoit dit, qu'il ne savoit  
 „ comment je faisois pour deviner  
 „ tout ce qu'il projetoit. S'il y a quel-  
 „ que vanité, Madame, dans ce que  
 „ j'ai l'honneur de vous dire, il y a

1708.

» du moins de la vérité , & je mets la  
 1708. » vérité avant tout.

» Enfin , je supplie Sa Majesté de  
 » compter sur mon zele , & sur une  
 » application vive & entiere à tous  
 » ses intérêts. Si Elle pouvoit jeter les  
 » yeux sur les dépenses de ses armées,  
 » Elle y verroit mon économie , &  
 » mon attention continuelle à ména-  
 » ger ses finances «. Je finissois cette  
 longue lettre par ces mots que j'écrivis  
 de ma main : » Permettez-moi de vous  
 » dire , Madame , que l'on croit quel-  
 » quefois bon de faire tenir les cartes  
 » à celui qui joue heureusement , sur-  
 » tout si on a remarqué que la con-  
 » fiance que donne la fortune , n'em-  
 » pêche pas une extrême précaution «.

A juger par l'événement , j'aurois  
 été bien embarrassé si on m'eût ac-  
 cordé ma demande. Je me serois  
 trouvé dans des circonstances bien peu  
 assorties à mon caractère. Le Ministre  
 de la Guerre fut obligé d'aller deux  
 fois en Flandres , pour tâcher de met-  
 tre d'accord les Généraux , opposés  
 de sentimens entre eux , & les per-  
 sonnes de la Cour du Duc de Bour-

gogne, également en mésintelligence. Chacun persista dans son opinion, & rien ne se fit. Madame de Maintenon me le manda dans les termes ménagés qui lui étoient ordinaires. » J'ai » été, me disoit-elle (a), dans un » si grand abattement depuis que notre » armée s'est mise en marche pour le » secours de Lille, que je vous avoue » que je n'ai point eu le courage de » vous écrire, & que je remettois tous » jours à me réjouir ou à m'affliger » avec vous, quand nous verrions » cette grande affaire terminée. Elle » tire si fort en longueur, que je ne » puis plus attendre, & je pense trop » souvent à vous, pour ne vous le » pas dire. Ce n'est pas à moi à railler sur ce qui se passe en Flandres. Je vous en crois instruit, quoi-que vous en soyez loin. Il paroît que l'on a perdu un temps qui ne peut se recouvrer. La diversité des sentimens a tout gâté ; & la pluralité des Généraux n'est pas bonne.

---

(a) Lettre de Madame de Maintenon, du 13 Septembre, tirée des Mémoires manuscrits, quatre-vingtième cahier.

1708. » Il faudroit un miracle , pour que  
 » Lille fût fecourue «.

» Cette grande affaire, Monsieur,  
 » qui fixe toute notre attention, ne  
 » peut faire oublier au Roi, ni aux  
 » honnêtes gens, que vous avez fau-  
 » vé le Dauphiné. Sans vous, toutes  
 » nos inquiétudes n'auroient pas été  
 » pour la Flandre seulement : vous  
 » m'avez écrit il y a long-temps, que  
 » le Roi en feroit quitte avec M. de  
 » Savoie pour deux châteaux, & vous  
 » auriez encore mieux fait que vous  
 » ne promettiez, fans la trahifon du  
 » Commandant d'Exilles. Je fuis bien  
 » en peine de votre confcience par  
 » rapport à cet homme-là, car je  
 » doute que vous lui pardonniez ja-  
 » mais. Vous m'avez attiré un remer-  
 » cîment de M. d'*Artagnan*. Je vou-  
 » drois que les Officiers qui fervent  
 » avec vous, fuffent les témoignages  
 » que vous leur rendez auprès du  
 » Roi, pendant que les autres Géné-  
 » raux fe plaignent fouvent de ceux  
 » qui font avec eux. Si on vous con-  
 » noiffait autant que moi, on vous  
 » aimeroit beaucoup «.

La ville de Lille, affiégée contre

toutes les regles de la guerre , fut prise ; la citadelle ensuite. Les vivres & munitions qui arrivoient aux assiégés par la mer , & qui pouvoient être interceptés , ne le furent pas , & leur armée se retira sans échec , quoiqu'on eût toutes les facilités possibles pour inquiéter le retour dans son pays.

1708.

L'année 1709 , cette année dont l'époque rappelle encore des temps si fâcheux , commença par un revers bien honteux. Vingt-neuf bataillons & trente-trois escadrons rendirent la ville & le château de Gand , qu'ils ne défendirent que six jours. Ils en sortirent le jour des Rois , le même que commença cette horrible gelée , qui fut si fatale à tous les fruits de la terre. Elle n'auroit pas été moins funeste au Prince Eugene & au Duc de Marlborough , si la garnison avoit voulu se défendre deux jours de plus. On publia qu'elle s'étoit rendue faute de plomb , & je soutenois , moi , qu'il y en avoit pour jusqu'à la fin du monde , puisque toutes les églises en étoient couvertes.

1709.

J'étois , sans le savoir , destiné à commander dans ce pays , où nos

*Affreuse disette.*



1709.

armes avoient été si malheureuses depuis plusieurs années. Je ne pus former avant que de partir, un plan de campagne, parce que j'ignorois si j'y trouverois une armée. Les ennemis publioient & assuroient hardiment dans tous leurs papiers, qu'il seroit impossible d'en former une, ou du moins de l'entretenir. En effet, je trouvai les troupes dans un état déplorable, point d'habits, point d'armes, point de pain. On commençoit à être sûr du mal qu'avoit fait l'affreux hiver que nous venions d'essuyer. Chacun resserroit son blé, parce qu'il avoit été gelé en terre, & qu'on n'espéroit pas en récolter : l'orge & l'avoine qu'on semoit à la place des blés manqués, étoient d'une cherté excessive.

Cet état malheureux fut, dès le commencement, la matière de mes lettres. » Aujourd'hui 15 Mars, écrivois-je à M. de Chamillard (a), » il » n'y a aucune mesure solide prise » pour les magasins. Il s'en faut plus » de vingt-cinq mille sacs de farine, » que la subsistance ne soit assurée jus-

---

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 15 Mars.

» qu'au premier Mai. Il faut un temps  
 » considérable pour moudre : il n'est  
 » donc guere vraisemblable que nos  
 » vivres puissent être arrivés avant le  
 » 20 Avril dans les divers lieux où  
 » il faut les placer ; puisque , si vous  
 » n'aviez pas de doubles magasins ,  
 » & s'il falloit faire tout tirer d'un  
 » même endroit , les ennemis pour-  
 » roient se placer entre deux , sans  
 » compter que toutes celles de vos pla-  
 » ces qui pourroient être menacées ,  
 » doivent être bien munies : or rien de  
 » tout cela n'est commencé. Je ne  
 » parle pas des avances nécessaires d'ar-  
 » gent , bien que , selon les apparen-  
 » ces , il soit difficile de se promettre  
 » même le courant ; mais enfin , pour  
 » l'argent , il peut se trouver d'un  
 » moment à l'autre , & dès qu'il est  
 » trouvé , il est bientôt voituré ; mais  
 » pour les farines , & pour moudre ,  
 » il faut un temps convenable. Pour  
 » les fourrages secs , il faudroit que  
 » dès à présent ils fussent dans les  
 » villes les plus voisines , si nous ne  
 » voulons pas perdre toute notre cava-  
 » lerie : or s'il y en a d'amassés , ils  
 » sont encore bien éloignés «.

1709.

1729.

Malgré mes soins, cet état de détresse dura toute la campagne ; & ce ne fut pas une des moindres peines de la situation où je me trouvois, de voir ces maux sans pouvoir y remédier. » Je suis obligé de vous représenter, écrivois-je au Ministre (a), ce que vous ne savez déjà que trop ; c'est l'extrême misère des Officiers subalternes. Le prêt suffit à peine, puisque ces pauvres malheureux n'ont presque rien eu depuis longtemps. Ils ont vendu jusqu'à leur dernière chemise, pour vivre. Enfin le Chevalier de *Luxembourg* me marque ce que je ne vois que trop sous mes yeux ; que plusieurs des soldats qu'il a rassemblés à Tournai, ont vendu leurs armes & leur justaucorps, pour avoir du pain. Je parle à ceux que je trouve dans les endroits que je visite ; j'écoute leurs plaintes, j'y compatis ; je les encourage, je tâche de les piquer d'honneur ; je leur donne des espérances ; mais enfin il faut autre chose ,

---

(a) Lettres à M. de Chamillard, des 30 Mars & 1 Mai.

» pour les mettre en état d'entrer en campagne «.

1709.

Forces des  
ennemis.

Selon les listes les plus fideles (a), en comptant leurs nouvelles levées, les troupes achetées de Saxe & de Prusse, les régimens Impériaux que les ennemis faisoient venir d'augmentation, & qui étoient déjà en marche, ils comptoient mettre en campagne cent quatre-vingt-deux bataillons, & deux cent quatre-vingt-dix escadrons; ce qui faisoit au moins cent trente mille hommes, pendant que je ne me voyois pas le fonds de soixante. Les subsistances pour cette énorme multitude étoient bien assurées par les immenses magasins en tout genre qu'ils avoient formés de tous côtés; & quand ma petite armée fut rassemblée, un orage, une sécheresse me faisoient trembler (b), parce que j'étois obligé de faire moudre la nuit pour le lendemain matin, le matin pour l'après-midi, & cuire tout de

---

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Avril.

(b) Lettre à MM. de Chamillard, de Voisin & Boufflers, en Mai, Juin & Juillet.

fuite : or trop d'eau noyait les moulins, trop peu les ralentissoit. » Imaginez-vous, écrivois-je au Ministre (a), » l'horreur de voir une armée » manquer de pain : il n'a été délivré » aujourd'hui que le soir, & encore » fort tard. Hier, pour donner du » pain aux brigades que je faisois marcher, j'ai fait jeûner celles qui restoient. Dans ces occasions je passe » dans les rangs, je caresse le soldat, » je lui parle de manière à lui faire » prendre patience, & j'ai eu la consolation d'en entendre plusieurs dire : » *M. le Maréchal a raison, il faut souffrir quelquefois* ».

Cette bonne disposition des soldats me donnoit du courage : je les trouvois maigres comme gens qui avoient souffert & qui souffroient encore, mais fermes & résolus. Les recrues qui nous venoient, étoient des hommes nerveux, accoutumés à la fatigue, que la misère des campagnes forçoit à s'enrôler : de sorte qu'on pouvoit dire que le malheur des peuples fut le salut

---

(a) Lettre à M. de Chamillard.

du Royaume. Il sembloit que l'on fût  
 sur-tout inquiet à la Cour , de me  
 voir en tête le Prince Eugene & Mi-  
 lord Marlboroug. » J'estime fort ces  
 » deux grands Généraux , écrivois-je  
 » au Ministre (a) ; mais comme nos  
 » François les élèvent aux nues , peut-  
 » être qu'il y a quelques Allemands  
 » qui m'honorent aussi d'un peu d'at-  
 » tention , & j'espère que le courage  
 » de la nation se trouvera tel que nous  
 » l'avons vu autrefois. Tous les Offi-  
 » ciers de la garnison de Saint-Ve-  
 » nant m'ont demandé en grace de  
 » leur faire donner du pain , & cela  
 » avec modestie , disant : Nous vous  
 » demandons du pain , parce qu'il en  
 » faut pour vivre : du reste nous nous  
 » passerons d'habits & de chemises «.

Voilà les objets qui s'offroient à  
 mes yeux dans les villes que j'étois  
 obligé de visiter pour m'assurer de  
 leur état , & dans les postes de cam-  
 pagne que je m'imposai la loi de par-  
 courir tous en Avril & en Mai , tant  
 pour connoître leur force & foiblesse ,

1709.

*Visité d'Es-  
 leleur de Bay-  
 vière.*

(a) Lettres à M. de Chamillard , des 15  
 Mars & 29 Avril.

1709.

que pour me rappeler un pays que j'avois pratiqué autrefois, dont il m'étoit plus nécessaire que jamais de me représenter les moindres détails. Entre les spectacles fâcheux que m'offrirent mes courses, un des plus affligeans fut celui de l'Electeur de Baviere, réfugié à Mons avec une très-petite Cour (a) :  
 » il avoit prié, avant mon arrivée sur  
 » la frontiere, M. l'Electeur de Colo-  
 » gne, son frere, de me dire qu'il  
 » avoit une extrême impatience de  
 » me voir. Je le trouvai bien différent  
 » de l'état brillant où je l'avois vu à  
 » Munich. Il n'avoit perdu aucun de  
 » ses goûts, & il s'occupoit, comme  
 » autrefois, de son tour, de ses maî-  
 » tresses, de sa musique, de petits  
 » bâtimens, au défaut de grands. Il  
 » me parut cependant assez affecté de  
 » son état, & il me dit des choses  
 » très-touchantes sur le malheur ; il  
 » se servit de ce terme-là, de l'éloi-  
 » gnement que l'on lui avoit donné  
 » pour moi ». Je l'écrivis au Roi, &  
 j'eus la satisfaction d'en recevoir cette

---

(a) Lettre à M. de Chamillard „ du 24 Mars.

réponse, témoignage précieux de son sentiment sur ma conduite (a) : » L'É-  
 » lecteur a bien raison de vous témoi-  
 » gner de grands regrets de ce qui  
 » s'est passé en Bavière depuis votre  
 » départ. Si vous y étiez resté, j'ai lieu  
 » de croire que les affaires n'auroient  
 » pas tourné comme elles ont fait «.

1799.

Je reçus, presque dans le même  
 temps, une lettre aussi satisfaisante de  
 Madame de Maintenon, que je pou-  
 vois regarder comme la fidelle inter-  
 prete des pensées du Roi ; elle me  
 disoit (b) : » Voulez-vous m'écrire tou-  
 » jours en cérémonie ? Si vous con-  
 » tinuez, je saurai bien vous rendre  
 » le respect qui vous est dû. La com-  
 » munication que nous vous faisons  
 » de nos peines, doit bannir toute gêne.  
 » Nous joignons au malheur de la  
 » guerre, la crainte de la famine, &  
 » d'un scorbut à l'Hôtel-Dieu & aux  
 » Invalides, qui nous annonce la peste.  
 » Il faudroit votre courage, pour sup-

*L'armée se  
forme.*

(a) Lettre du Roi, du 29 Mars.

(b) Lettre de Madame de Maintenon, du  
 8 Avril, dans les Mémoires manuscrits,  
 quatre-vingt-unième cahier.



1709.

» porter de tels maux : il n'y a que de  
 » vous, Monsieur, que l'on tire quel-  
 » que consolation. Vous nous faites  
 » envisager que nous aurons une ar-  
 » mée ; elle sera conduite par vous ;  
 » & peut-être est-ce le point où Dieu  
 » a voulu nous conduire, pour mon-  
 » trer les révolutions qu'il fait faire  
 » quand il lui plaît «.

C'est en effet le point où j'avois  
 amené les choses, malgré les pronos-  
 tics des ennemis, insérés dans leurs  
 Feuilles hebdomadaires. Je leur ren-  
 dois en propos ce qu'ils nous prêtoient  
 en écrits. » J'ai fait grand bruit, di-  
 sois-je au Ministre (a), » de nos tré-  
 » sors de la mer du Sud, arrivés au  
 » Port-Louis, & je vous assure que  
 » tout le monde regarde cela comme  
 » un secours envoyé de Dieu. Cela est  
 » passé en Hollande, aussi bien que ce  
 » que j'ai publié de neuf millions,  
 » que M. Desmarets m'a remis argent  
 » comptant, avant mon départ, lui  
 » ayant déclaré que je ne sortirois pas  
 » de Paris sans cela. Cette nouvelle, que

---

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 19  
 Avril.

» j'ai publiée sans fondement, comme  
 » vous le savez, a passé chez les en-  
 » nemis, & j'ai lu cet article dans  
 » toutes les Gazettes de Hollande «.  
 Ces nouvelles, répandues à propos,  
 relevoient la confiance de nos troupes,  
 & rabattoient un peu le ton avanta-  
 geux des ennemis, qui commençoient  
 à nous croire hors de la grande dé-  
 tresse, pendant que nous étions cha-  
 que jour à la veille de mourir de faim.

1709.

Cette triste perspective, qui se repré-  
 sentoît presque à chaque instant, me fai-  
 soit désirer bien ardemment que la né-  
 gociation entamée en Hollande pût  
 réussir; mais M. de Chamillard, qui  
 étoit pressé d'un désir au moins aussi vif  
 que le mien, n'avoit pas grande espé-  
 rance. » Le long temps, me disoit-  
 » il (a), qu'il y a que l'on soutient une  
 » guerre qui n'a nulle proportion avec  
 » les Finances du Roi, nous a mis dans  
 » la dure nécessité de recevoir la loi  
 » de nos ennemis. J'apprehende bien  
 » que l'approche de la campagne &  
 » l'arrivée du Prince Eugene ne deter-

*Démarches  
pour la paix*

---

(a) Lettre de M. de Chamillard, du 19  
 Mars.

---

1709. » minent les Hollandois à suspendre  
 » le désir qu'ils sembloient avoir de  
 » faire la paix. Cependant elle devient  
 » plus nécessaire chaque jour , & les  
 » moyens de faire la paix plus rares.  
 » Je la crois de la plus grande néces-  
 » sité , écrivois-je à M. de Torcy (a) ;  
 » qu'elle ne soit qu'un peu chere , elle  
 » sera bonne. Ne me faites languir sur  
 » les conclusions que le moins long-  
 » temps que vous pourrez : mais en  
 » attendant , pressez pour les prépara-  
 » tifs de guerre. Sollicitez bien forte-  
 » ment M. Desmarets de mettre la  
 » main sur tant de millions arrivés de  
 » la mer du Sud , que Dieu nous en-  
 » voie dans nos plus pressans besoins.  
 » Recommandez que l'on n'ait pas  
 » le mauvais scrupule de ne pas s'em-  
 » parer des blés dont la Lorraine re-  
 » gorge , & que nos ennemis fau-  
 » roient bien trouver. Sur-tout de  
 » l'argent , mais encore plutôt du  
 » pain. Ou vous aurez la paix assurée  
 » avant la fin de ce mois , ou vous ne  
 » l'aurez qu'après la campagne , &  
 » même très-incertainement «.

---

(a) Lettre à M. de Torcy , du 12 Avril.

» Il feroit bien étonnant (a) que les  
 » sacrifices que le Roi veut bien faire  
 » pour la paix , ne servissent qu'à faire  
 » connoître à nos ennemis l'envie &  
 » le besoin que nous en avons. La qua-  
 » lité de ces sacrifices , je ne la fais , ni  
 » ne veux la savoir. S'ils réussissent , il  
 » faudra les oublier le plus tôt qu'il  
 » sera possible : s'ils sont inutiles , ils  
 » ne doivent servir qu'à nous aigrir ,  
 » & nous faire battre comme des en-  
 » ragés contre ces dogues-là. J'espère  
 » que Dieu nous fera la grace de les  
 » bien battre : tâchons cependant de  
 » ne leur pas opposer des forces trop  
 » inégales. Ils ne promettent pas moins  
 » de deux cent quatre-vingt-dix esca-  
 » drons , & cent quatre-vingt-deux ba-  
 » taillons ; c'est un peu trop pour ce  
 » que nous avons , quoique ce que  
 » nous avons soit encore trop pour  
 » nos subsistances. Je parle à un Mi-  
 » nistre ; car aux autres je me fais  
 » tout blanc de mon épée & de mes  
 » farines. Je plaisante , Monsieur ,  
 » mais sans en avoir grande envie ; car  
 » ceci devient bien sérieux de toute

1709.

---

(a) Lettre à M. de Torcy , du 21 Avril

1709.

» maniere, & nous sommes bien près  
 » de nos piéces. Il n'y a certainement  
 » qu'une bonne & prompte bataille,  
 » dont l'heureux succès puisse nous  
 » relever. Je la donnerai ma foi de  
 » bon cœur, d'autant plus que c'est  
 » notre unique ressource, & j'espere  
 » que Dieu nous aidera «.

M. de Torcy alla lui-même à la Haye presser la paix : je la crus certaine, quand j'appris cette nouvelle, ne pouvant m'imaginer que le Ministre, si on n'étoit pas à peu près d'accord sur les conditions, s'exposât ainsi au risque de recevoir un affront. Il partit sur l'espérance que les Hollandois, fatigués de la guerre, accepteroient les propositions que faisoit le Roi, d'abandonner aux Alliés Ypres & Tournai : mais le Prince Eugene & Marlboroug leur donnerent des espérances beaucoup plus vastes. Ils firent entendre que leurs premiers soins alloient être de chercher une bataille à quelque prix que ce fût ; que le moins qu'ils pouvoient se promettre avec des forces si supérieures, étoit d'obliger l'armée du Roi à reculer, & qu'ils pénétreroient dans le Royaume ; qu'il

leur seroit aisé d'obtenir alors ce que le Roi refusoit maintenant, savoir, de cesser de soutenir son petit-fils le Roi d'Espagne. 1709.

Ce fut donc à moi à tâcher de faire échouer ces projets. Avec le peu de troupes que je pus mettre ensemble jusqu'au mois de Mai, je ne laissai pas d'inquiéter les ennemis. J'enlevai les travailleurs qu'ils employoient à réparer la chaussée de Menin. Je mis des troupes dans la petite ville de Launoy; je fis occuper les châteaux de Templeuve & de Boufflers, & par ce moyen je coupai entièrement la communication entre les villes de Lille, Oudenarde & Menin. Je mis aussi toute mon attention à reconnoître les postes que les ennemis pouvoient occuper, s'ils faisoient le siège de Tournai ou de Douai. J'aurois assiégé Courtrai, s'il avoit été en mon pouvoir d'assembler des farines; mais je ne voyois pas de subsistances assurées pour deux jours. Je me réduisis donc à faire attaquer, quand je pouvois, les convois de Gand à Menin, & de Menin à Lille: mais les ennemis, au lieu de grands convois, ne faisoient

*Embarras  
sur les gran-  
des opéra-  
tions.*

1709.

passer tous les jours que quelques bateaux ; en sorte qu'il étoit impossible de troubler ce commerce , comme j'aurois voulu , sans accabler les troupes de fatigue.

Mais cette petite guerre ne pouvoit avoir que son temps : il falloit songer aux grandes opérations , & à placer l'armée du Roi de manière qu'elle pût soutenir le choc de l'armée énorme qui alloit tomber sur elle ; en même temps assurer les subsistances de façon qu'elles ne vinssent pas de jour en jour , mais qu'on eût des magasins formés , sur lesquels on pût compter. Ces deux points me parurent si importants , que je jugeai indispensablement nécessaire d'aller en conférer avec le Roi. J'en demandai & obtins la permission , & je pris mes mesures pour que les ennemis ignorassent mon voyage , où je ne voulois être & ne fus en effet que cinq jours.

Je partis le 9 Mai , & arrivai le même jour à Paris. J'allai le lendemain à Marli avec M. de *Chamillard*. J'y eus deux conférences avec le Roi , auxquelles furent appelés les Maréchaux de *Boufflers* & d'*Harcourt* ,

MM. de Chamillard & Desmàrets, 1709.

gendre du premier, qui s'étoit déchargé sur lui des finances : tous deux étoient de fort honnêtes gens, puisqu'à leur retraite à peine se trouverent-ils avoir ce qu'ils possédoient en entrant en charge : mais ce n'étoient point des gens de génie & d'expédiens, tels qu'il en auroit fallu dans les circonstances critiques où on se trouvoit. Ils montrèrent de l'incertitude, de l'embarras, & s'excusèrent très-mal de la faute horrible d'avoir exposé l'armée du Roi à périr de faim. Ainsi ce que je gagnai à mon voyage, fut de connoître que la Cour étoit sans ressource. Je n'obtins pas plus de soulagement d'esprit pour les opérations militaires : on examina, on discuta, & on ne se fixa à rien ; ainsi le Roi me dit en m'embrassant (a) : » Je mets ma confiance en Dieu & en vous, & ne » puis rien vous ordonner, puisque je » ne puis vous donner aucun secours «.

Madame de Maintenon me tira à part, me pria de lui parler confidemment. *Embarras de la subsistance.*

---

(a) Tiré des Mémoires manuscrits, quatre-vingt-deuxième cahier.



1709.

ment sur M. de Chamillard, & de lui dire s'il falloit conserver ce Ministre, ou l'ôter de place. Je répondis que tout le mal étoit fait, qu'un nouveau Ministre ne pourroit guere y remédier sur le champ, & que je ne croyois pas un changement bien convenable aux circonstances. Au reste, comme cela m'étoit assez indifférent, je n'insistai ni pour ni contre, & je partis de Marli le 13, avec la foible espérance de pouvoir compter pour le moment sur dix-huit mille sacs de farine. J'avois ordonné à tous les Intendans des frontieres de se trouver ce même jour à Arras : en y arrivant, je reconnus que les dix-huit mille sacs de farine qu'on m'avoit promis étoient imaginaires : mais ce secours, quand même il auroit été assuré, quelle ressource étoit-ce pour une armée qui consommoit douze cents sacs par jour !

*Le courage  
général.*

Les ennemis connoissoient si parfaitement notre état, que leur orgueil en augmentoit. M. de Torcy étoit allé négocier lui-même avec eux en Hollande ; & dans la crainte que ce Ministre, trop persuadé de notre triste situation, ne se laissât aller à accorder

des conditions humiliantes , je jugeai  
à propos de lui relever le courage par  
une lettre un peu consolante. » J'ap- 1709.  
» prends , lui disois-je (a) , que les en-  
» nemis sont bien fiers , sur la très-  
» fausse opinion que les armées du  
» Roi ne sont pas en état de se mettre  
» en campagne. J'ai cru vous devoir  
» mander la très exacte vérité , & je  
» ne m'en écarte pas du tout , en vous  
» assurant que les troupes sont plus  
» complètes qu'elles ne l'aient encore  
» été. L'on vous dira peut-être que  
» c'est un bon effet d'une mauvaise  
» cause , & que les recrues ne sont si  
» fortes , que par la misère des pro-  
» vinces : je n'entrerai point dans ce  
» détail ; mais enfin , le fait est que  
» nos troupes sont très-complètes , &  
» ont une grande envie de faire voir  
» aux ennemis qu'elles savent com-  
» battre quand les dispositions sont  
» bonnes. Si les succès n'ont pas ré-  
» pondu à l'attente dans les dernières  
» campagnes , j'en attribue le malheur  
» aux Aides de Camp , qui entendent  
» ou portent mal les ordres des Géné-

---

(a) Lettre à M. de Torcy , du 15 Mai.

1709.

» raux ; & je suis persuadé que les  
 » nôtres en avoient donné de bons.  
 » Enfin , Monsieur , je vous assure que  
 » les Aides de Camp de Monseigneur ,  
 » qui , je l'espère toujours , viendra  
 » commander l'armée , & les miens ,  
 » seront bien choisis.

» Quant aux grains , je ne suis pas  
 » surpris que nos ennemis croient que  
 » nous en manquons , puisque cela est  
 » si bien établi à la Cour & à Paris ,  
 » d'où ils ont des nouvelles très-régulièrement.  
 » A peine ai-je pu remettre les esprits sur cela. Je vous assure  
 » que les mois de Juin & de Juillet ,  
 » pour l'armée , sont très-assurés ; que  
 » la première crainte de manquer  
 » étant un peu calmée , on a trouvé  
 » suffisamment dans les provinces :  
 » ainsi ne croyez pas un si grand mal ,  
 » si la paix ne se fait pas. Je vous  
 » dirai très-sincèrement que toutes  
 » les fois que je regarde nos troupes ,  
 » je désire ardemment qu'elles puissent encore voir les ennemis. Quand  
 » je songe à nos peuples , je comprends  
 » qu'ils souhaitent la paix ; mais la  
 » gloire & les intérêts de la Nation se-  
 » roient

« roient peut-être de l'avoir plus tard , ~~\_\_\_\_\_~~  
 » pourvu qu'elle fût meilleure ». 1799.

Ce que je donnois au Ministre négociateur comme certain touchant la sûreté des subsistances , n'étoit cependant qu'en espérances , à la vérité assez bien fondées , parce que tout le monde s'y employoit avec le plus grand zèle. J'avois pour conseil en cette partie *Fargès & les Paris* , hommes excellens , dont les talens me furent très-utiles. Les Intendans de Normandie , de Picardie , de Soissonnois , de Champagne , auxquels j'avois envoyé des courriers avec ordre de mettre tout en usage pour nous faire voiturer des grains , se donnerent tant de mouvemens , qu'il nous en vint de plusieurs côtés. La crainte des exécutions militaires , dont je menaçois nos villes les plus prochaines , les engagea à tirer de leurs réserves. Il nous vint aussi du trésor royal quelque argent ; *argent étoile de gâté* , comme l'appeloit le pauvre feu la *Couture*. Enfin on força tout : on fit moudre jour & nuit , & on espéra d'avoir pour la fin du mois sept mille sacs de farine , & assez de pain pour donner une bataille , si les

*Bonnes dispositions des troupes.*

---

---

1709.

ennemis en avoient l'intention ; & de la donner , quand même ils ne voudroient pas , puisqu'il n'y avoit pas de parti plus déplorable que de leur laisser la liberté d'entrer dans le Royaume.

Ils paroissoient s'y préparer , parce que toutes les troupes qu'ils avoient sous Mastricht & Liège , marchaient vers Bruxelles , d'où il étoit probable qu'elles se rassembleroient à Lille , que je croyois être le rendez-vous général. Ces mouvemens me déterminèrent à réunir toutes mes troupes , que j'avois laissées séparées , pour la facilité des subsistances. J'appelai donc celles d'Espagne , de Baviere & de Cologne. Je mandai au Roi de faire avancer sa Maison , mais avec mesure , de peur qu'un trop grand nombre tout à la fois n'affamât notre cavalerie , qui étoit réduite à l'herbe naissante ; de sorte qu'on la fit partir pour la Somme , à portée d'être mandée & d'arriver au moment précis. Pour moi , j'allai camper à Lens , le 27 Mai , avec quarante bataillons , & je fis approcher le reste des troupes à une journée de là , étant forcé de régler leurs mouvemens sur le pain & le peu de fourrage qu'elles

pouvoient tirer de leurs derrières. Ainsi il étoit également dangereux d'avancer les troupes trop tôt ou trop tard. On ne peut, au reste, assez louer leur fermeté. Entrant en campagne sans pain, presque tous les Capitaines d'infanterie à pied, & ne comptant, aussi bien que les subalternes & le soldat, que sur le seul pain de munition, il sembloit que l'extrémité où nous nous trouvions réduits enflammât le courage des troupes, & je ne les ai jamais trouvées si animées.

1702.

On me faisoit à la Cour quelque honneur de cette disposition; & Madame de Maintenon m'écrivoit (a), qu'en me voyant faire ces miracles, on me regardoit à Saint-Cyr comme un Saint. Je lui répondis (b): » Je suis » très-redevable aux Dames de Saint- » Cyr de l'opinion qu'elles veulent » bien avoir de ma sainteté: je vou- » drois bien qu'elle fût fondée, parce » que j'aurois, pour mon salut & celui » de l'Etat, toutes les qualités néces-

---

(a) Lettre de Madame de Maintenon, du 26 Mai.

(b) Réponse, du 29.

1709.

» faire. Permettez-moi de me comp-  
 » ter avant l'Etat , quand je parle de  
 » mon salut. Quand il ne sera ques-  
 » tion que de ma vie , je la mettrai à  
 » sa place «.

*Propositions  
 révoltantes  
 des ennemis  
 refusées.*

J'étois toujours inquiet de ce que faisoit M. de Torcy à la Haye , & s'il nous donneroit enfin la paix ou la guerre , lorsqu'en passant à Douai , où je lui avois donné rendez-vous , il m'apprit les conditions que vouloient nous imposer les ennemis. Je ne pus les entendre sans indignation (a) : ils vouloient non seulement que le Roi promît de retirer ses troupes , & de ne plus soutenir le Roi d'Espagne son petit-fils ; non seulement qu'il l'engageât à abdiquer sa couronne , mais encore qu'il donnât ses meilleures places en otage , pour sûreté de sa fidélité à remplir cette promesse ; & si le Roi ne réussissoit pas à persuader son petit-fils , & ne vouloit pas se joindre à eux pour le détrôner , ils se réservoient le droit de retenir ses places , & de recommencer contre lui la guerre , qu'ils ne vouloient suspendre que deux mois.

---

(a) Lettre au Roi , du premier Juin.

» J'ai su, me manda le Roi (a), par  
 » le Marquis de *Torcy*, qu'il vous  
 » avoit informé, à son passage, de  
 » tout ce qui s'est passé à la Haye, dans  
 » les conférences qui se sont tenues  
 » entré lui, le Prince Eugene, le Duc  
 » de Marlboroug & le Pensionnaire.  
 » Vous avez bien prévu qu'il me se-  
 » roit impossible d'accepter des condi-  
 » tions qui donneroient seulement  
 » lieu à une suspension d'armes pour  
 » deux mois, & qui me mettroient  
 » dans la nécessité de me joindre à  
 » mes ennemis pour détrôner le Roi  
 » d'Espagne, ou de recommencer la  
 » guerre contre eux, après les avoir  
 » mis en possession des places les plus  
 » importantes de ma frontiere, & dont  
 » ils auroient bien de la peine à se  
 » rendre les maîtres, si je pouvois  
 » trouver les moyens de faire payer  
 » mes troupes & de les faire vivre.  
 » J'ai mandé au sieur *Roullier* de dé-  
 » clarer què je ne pouvois accepter  
 » les propositions qui avoient été fai-  
 » tes, & que je révoquois toutes les  
 » offres que le Marquis de *Torcy*

1709.

(a) Lettre du Roi, du 3 Juin.



» avoit eu pouvoir de leur faire de ma

1709. » part «.

Joie des  
écrits.

Je lui répondis (a) : » J'apprends  
» avec la plus grande satisfaction , par  
» la dépêche de Votre Majesté , qu'Elle  
» a pris la noble , sage & juste réso-  
» lution , non seulement de refuser  
» les conditions de paix proposées par  
» les ennemis , mais même de révo-  
» quer toutes les offres que M. le  
» Marquis de Torcy avoit faites de sa  
» part. J'ai l'honneur d'assurer Votre  
» Majesté , que tout ce que je vois ici  
» de François , sont charmés de cette  
» résolution , & indignés de l'orgueil  
» de nos ennemis. J'étois à la tête de  
» votre infanterie , lorsque le courrier  
» m'a rendu la dépêche de Votre  
» Majesté. Sur les premières lignes qui  
» marquoient votre résolution , j'en  
» marquai la satisfaction à vos trou-  
» pes , qui toutes répondirent par un  
» cri de joie & d'ardeur d'en venir  
» aux mains avec les ennemis. J'ose  
» espérer qu'elle sera pareille à celle  
» que Dieu m'a fait la grace de leur

---

(a) Lettre au Roi , du 6 Juin.

» trouver dans toutes les occa-  
» sions «.

1709.

» (a) La nuit qui précéda le départ  
» de mon courrier , je me réveillai  
» de la peur de n'avoir pas écrit assez  
» fortement au Roi sur la nécessité de  
» la guerre. Le sieur d'*Hauteval* , que  
» j'envoyai réveiller à deux heures  
» après minuit , pour m'apporter mes  
» minutes , trouva mes inquiétudes  
» mal placées. Je craignois d'avoir trop  
» insisté sur les périls que nous avions  
» à craindre faute de pain , & de n'a-  
» voir pas assez porté à la guerre. Je  
» communiquai le lendemain ma  
» crainte à M. de *Bernieres* , qui trou-  
» va que ma lettre étoit sage , & qu'il  
» ne falloit pas promettre plus de beurre  
» que de pain : c'est pourtant bien ,  
» ma foi , ce qui auroit été très-facile  
» dans le pays où nous étions «.

Ce n'étoit pas là ma seule inquié-  
rude. A mesure que les ennemis ap-  
prochoient , je souffrois des réflexions  
pusillanimes de plusieurs Officiers , &  
de la liberté qu'ils prenoient de les

*Moyens de  
les en hardir.*

---

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 6 Juin.

1709.

répandre ; ce qui pouvoit inspirer de la méfiance au soldat, comme si j'eusse voulu le sacrifier. Ils me blâmoient de me porter en avant sur un ennemi formidable, avec des forces si inférieures. A leur avis, j'aurois dû me retrancher derrière la Scarpe. » Sur » cela, disois-je au Ministre (a), je » demande si l'armée doit défendre le » Royaume, ou le Royaume couvrir » l'armée. D'ailleurs j'ai pour ptin- » cipe ce mot si répété de M. de » Turenne, & qui n'a peut-être ja- » mais été si juste qu'aujourd'hui : c'est » que *celui qui veut absolument éviter » une bataille, donne son pays à celui » qui paroît la chercher*. Je vous as- » sure, Monsieur, que ces contra- » dictions rendent le fardeau que j'ai » bien pesant. On ne vous mandera » pas que, par ma contenance, je » donne lieu de croire que je le trouve » tel ; mais on passe de mauvaises » nuits ».

Je ne cachai pas mes peines au Roi, & j'ajoutai à mon aveu un moyen que

---

(a) Lettres au Ministre, des 14 & 16 Juin.

je croyois propre à les faire cesser.

» Je ne puis m'empêcher, lui écri-  
 » vois-je (a), de dire une vérité à  
 » Votre Majesté; & quel temps atten-  
 » drois-je pour la dire, qui soit plus  
 » important que celui où il s'agit du  
 » salut de l'Etat? Sire, les Officiers-  
 » Généraux les plus zélés m'ont averti  
 » que le plus grand nombre tenoit  
 » d'assez mauvais discours, & fort  
 » propres à détruire l'audace qui est  
 » dans le soldat, & que je fais tout  
 » mon possible pour réveiller dans l'es-  
 » prit de l'Officier.

» Ne seroit-il pas bien glorieux à  
 » M. le Comte de Toulouse, dont la  
 » valeur est connue, de partir sans  
 » qu'il parût que Votre Majesté en  
 » sût rien, pour venir servir de Vo-  
 » lontaire dans une occasion qui doit  
 » décider du salut du Royaume? Il  
 » pourroit mener votre Maison à la  
 » charge, & par sa présence, sa bonne  
 » mine, son courage, redonner une  
 » nouvelle audace à certaines gens  
 » qui en manquent. Monsieur le Duc,

1709.

---

(a) Lettre au Roi, du 16 Juin.

---

1709. » dont l'intrépidité est connue , seroit  
 » peut-être tenté de mener une de  
 » vos ailes. Je fais , Sire , que je suis  
 » fait pour servir sous ces Messieurs ,  
 » mais une plus longue expérience fait  
 » qu'on ne sera pas surpris que Votre  
 » Majesté me fasse l'honneur de me  
 » confier la conduite de la guerre : d'ail-  
 » leurs , quand je me crois heureux , il  
 » est bon que je tienne les cartes : mais  
 » quand on verra ces deux Princes ,  
 » les mauvais discours qui me revien-  
 » nent ne se tiendront plus. Ces visa-  
 » ges qui s'allongent , se raccourci-  
 » ront , & enfin je serai aidé dans cette  
 » occupation si nécessaire de ranimer  
 » des gens qui ont besoin de l'être.

J'ajoutois au Ministre (a) : Les ar-  
 » mées des ennemis sont remplies de  
 » Princes qui se font tuer de tout leur  
 » cœur. On y voit pour Volontaires ,  
 » deux Princes destinés à porter la cou-  
 » ronne , & trente Princes Officiers-  
 » Généraux ou subalternes , & tout cela  
 » sous Milord Marlboroug. Croyez ,  
 » Monsieur , que , quand un Général

---

(a) Lettres à M. Voisin , des 10 & 19 Juin.

« voit l'ardeur diminuer dans plu-  
 « sieurs, il ne regarde pas comme peu 1709.  
 « essentiel de voir arriver des gens  
 « d'une naissance distinguée, qui ne  
 « parlent que d'action de gloire & de  
 « valeur, & dont la contenance fiere  
 « & décidée en impose à l'Officier  
 « craintif, & à l'ennemi ». Ce Minis-  
 tre, à qui j'écrivois ainsi, étoit M. de  
*Voisin*, qui venoit de succéder à  
 M. de *Chamillard*, & qui me fit, au  
 moment de sa nomination, des pro-  
 messes & des offres de services très-  
 honnêtes (a). Je l'en remerciai, & j'é-  
 crivis à Madame de Maintenon, qui  
 me recommandoit de bien vivre avec  
 lui (b) : « J'ai pour principe, Ma-  
 « dame, de rechercher toujours l'ami-  
 « tié de ceux que le Roi honore de  
 « sa confiance, & qui sont placés pour  
 « faire connoître les services que nous  
 « nous efforçons de rendre. J'étois  
 « déjà des amis de M. de *Voisin*, &  
 « je suis persuadé que c'est un bon  
 « choix : qu'il prenne seulement garde

(a) Mêmes lettres.

(b) Lettre à Madame de Maintenon, du  
 16 Juin.

1709. » de ne pas se laisser subjugué aux  
 » Courtisans. M. de Chamillard écou-  
 » toit trop de monde ; cette complai-  
 » sance est un dangereux écueil pour  
 » quiconque veut bien servir son  
 » maître.

J'eus beau remontrer, il ne me vint personne ; je ne vis pas non plus qu'on se disposât, malgré mes instances, à me faire passer des renforts de l'armée du Rhin, que je trouvois trop forte pour celle qu'elle avoit en tête. Je me vis donc réduit à payer de hardiesse, je dirois presque d'effronterie, avec cinquante mille hommes de moins que les ennemis, une petite artillerie de campagne mal traînée, mal approvisionnée, contre deux cents bouches à feu bien servies, & la frayeur perpétuelle de manquer de pain chaque jour. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, me disoient quelquefois les soldats, quand je parcourais les rangs, après qu'ils n'avoient eu que le quart, & que demi-ration : je les encourageois, je leur faisois des promesses. Ils se contentoient de plier les épaules, & me regardoient d'un air de résignation qui m'attendris-

soit, mais sans plaintes ni murmures.

Sûr du courage de mes troupes, je me plaçai fièrement, le 14 Juin, dans la plaine qui est entre Lens & les marais de Hullie; point de fortifications, qu'un fossé devant moi, tant pour enhardir le soldat, que pour déterminer les ennemis à m'attaquer de front. Ils étoient tous alors ramassés entre la Lys & l'Escaut, à la hauteur de Courtray. Le 23, ils marcherent avec toutes leurs forces à Lille; je les voyois à cinq lieues de moi, & trouvois dans la route qu'ils tenoient, une apparente résolution de venir m'attaquer. Je fis alors couvrir la tête de mon camp, qui tenoit à peu près une lieue, d'un avant-fossé, dont on jeta la terre au long à droite & à gauche, de manière que le feu du retranchement fut rasant. Rien n'est si dangereux pour un ennemi qui vient avec ses fascines, que d'avoir à combler un avant-fossé à trente pas du retranchement, d'où il part un feu redoublé, qui éclaircit bien les rangs avant que l'on ait passé ce premier fossé.

Le 23, toutes les forces de l'ennemi s'approcherent, M. le Prince

1709.

Les ennemis approchent.



1709.

Eugene à la droite , & Milord Marlborough à la gauche. Le 24 , ils firent une revue générale de leur armée , & donnerent ordre de travailler aux chemins qui les menaient à la nôtre. Le même jour , le Général Top , qui faisoit la fonction de Maréchal des Logis Général , vint reconnoître toutes les marches , & s'approcha même assez du camp , pour en bien reconnoître la situation. Il fut encore mieux reconnu par le Général Cadogan , homme en qui ils avoient la plus grande confiance , & qui , déguisé en payfan , risqua d'entrer jusque dans le camp.

Apparemment que son rapport ne fut pas comme ils le désiroient ; car cette armée immense , qui auroit dû m'écraser , se sépara. Le 27 , toute l'artillerie de campagne marcha vers Aubenton : celle de siège resta sur la Lys. La nuit , un corps considérable d'infanterie s'approcha de la Bassée , & un autre parut aller vers Tournai. Je jugeai que ces divers mouvemens étoient destinés à m'obliger d'en faire , & je restai ferme dans mon poste.

*Ils se rabat-  
tent sur Tour-  
nai.*

Le Prince Eugene marcha avec un corps d'armée vers Eter. Je men ap-

prochai, & pouffai devant moi cinq cents chevaux, qui eurent ordre d'allumer de grands feux, pour faire croire que l'armée entiere suivoit. Je n'ose croire que ce fut cette ruse, assez commune, qui obligea le Prince de s'arrêter & de rétrograder (a) : mais enfin, j'appris, le 29, que toutes leurs forces se réunissoient de nouveau, & marchaient vers Tournai. Alors leur artillerie, qui remontoit la Lys, la descendit pour être plus à portée de Tournai, & on vit clairement que leur dessein avoit été, après m'avoir battu, de foudroyer Aire & Saint-Venant avec leur grosse artillerie, de pénétrer par là jusqu'à Boulogne, d'où il leur auroit été aisé de mettre toute la Picardie à contribution, & d'envoyer des partis jusqu'à Paris : en quoi ils auroient certainement réussi, si écoutant les timides conseils de plusieurs Officiers-Généraux, je m'étois blotti derrière la Scarpe.

Ce fut un grand soulagement de savoir que les ennemis se fixoient au siège de Tournai, qui naturellement

---

(a) Lettre au Roi, du 29 Juin.

1709.

devoit les occuper toute la campagne. Madame de Maintenon me fit part des inquiétudes qui agitoient la Cour, en des termes bien propres à me faire oublier mes peines. Elle s'exprima ainsi (a) : » C'est par » discrétion, Monsieur, que je n'ai » pas l'honneur de vous écrire plus » souvent. Vous ne croiriez pas aisément que ce fût par oubli. Si l'Europe entière a les yeux ouverts sur vous, jugez ce que sont les nôtres. » Je serois remplie de confiance, si vous n'aviez qu'une armée opposée : » quand on dit que vous en avez deux, » & que l'une entrera en France pendant que l'autre vous occupera, je vous assure que je suis dans des » tristes continuelles. On commence » à dire que vous ne ferez pas attriqué. Ce sera donc pour la seconde » fois que vous aurez arrêté les projets » de M. de Marlboroug.

» Il me paroît, ajoutoit-elle, que » notre nouveau Ministre de la Guerre » est très-occupé de votre subsistance :

---

(a) Lettre de Madame de Maintenon, du 30 Juin.

» je lui dirai de votre part , de ne se  
 » pas laisser subjugué par les Courti-  
 » sans : c'est encore pis par les Dames ,  
 » qui se mêlent à présent de toutes  
 » sortes d'affaires «. Elle finissoit par  
 me recommander le Roi d'Angle-  
 terre , le seul Prince qui fût venu en-  
 courager mon armée. Il logeoit chez  
 moi , & étoit témoin de toutes mes  
 actions. » Il est étonné , me disoit-  
 » elle , de ce qu'il voit , & des mou-  
 » vemens que vous vous donnez. Il  
 » nous revient bien des louanges sur  
 » tout ce que vous faites & ce que  
 » vous dites , & cela d'une manière  
 » très-naturelle & par des voies sou-  
 » terraines. Je voudrois que vous con-  
 » tinuassiez votre prodigieux travail ,  
 » & que votre santé n'en souffrît pas ;  
 » ce qui n'est pas aisé. Je vais deman-  
 » der à Dieu , avec les Dames de  
 » Saint-Cyr , de vous protéger , & de  
 » vous rendre tel qu'elles croient que  
 » vous êtes «.

J'appris , le 2 Juillet , que les enne-  
 mis commençoient à travailler à leurs  
 lignes de circonvallation autour de  
 Tournai , s'étant tenus jusque-là en-  
 semble , pour marcher à notre armée ,

1709.

si j'avois songé à m'approcher. J'allai visiter tous les postes qu'on pouvoit prendre , pour les resserrer pendant le siège ; mais je n'en trouvai aucun assez avantageux pour y réussir : d'ailleurs il n'y avoit point de fourrage. Je tentai aussi inutilement d'y jeter quelques secours : cependant j'étois tranquille sur le sort de cette place. Il y avoit onze cent milliers de poudre , toutes les munitions de guerre imaginables , le pied de neuf mille hommes de garnison , & au moins sept ; plus de vivres qu'il n'en falloit pour six mois , s'ils étoient bien ménagés ; des fortifications en bon état , & une citadelle estimée par le feu Prince de Condé la meilleure de l'Europe. J'espérois donc qu'elle tiendrait au moins quatre à cinq mois , ce qui nous meneroit à la fin de l'automne ; qu'alors les ennemis ayant perdu beaucoup d'hommes , & usé leurs provisions , se trouveroient hors d'état de rien entreprendre , & que toute leur campagne se passeroit à prendre une ville , qu'ils pouvoient avoir sans coup férir , par une paix avantageuse.

*Prise de  
Varneton.*

Ne trouvant rien à faire du côté de

Tournai , j'essayai d'un autre. Je fus que les ennemis avoient mis un corps de troupes assez considérable dans Varneton , & qu'ils travailloient à s'y fortifier. C'étoit un poste d'où ils auroient pu inquiéter Ypres , Aire , Saint-Venant ou Béthune à volonté. (a) » Je » détachai le Comte d'*Artagnan* avec » quinze bataillons , ayant pour Marchaux de Camp MM. de *Conflans* » & de *Vieux-Pont* ; un détachement » de la garnison d'Ypres , commandé » par le Chevalier de *Pizieux* , avoit » ordre de se trouver à Menin avec » six pieces de canon. Tout cela s'est » joint le 4 Juillet au matin , a marché à Varneton , & l'a emporté en arrivant. Tout a été tué , écrivois-je » au Roi , ou pris à discrétion. M. de » *Rian* , Lieutenant-Colonel Irlandois , » qui commande à Marville , & qui » commandoit l'année dernière à Varneton , a utilement servi. M. d'*Artagnan* , qui s'est conduit dans » cette occasion avec toute l'activité & » tout l'ordre d'un bon Officier-Général , s'en loue fort. Il y a sept

---

(a) Lettre au Roi , du 5 Juillet.

1709. » cents prisonniers, tous très-beaux  
 » hommes, un Colonel que l'on dit  
 » Brigadier, un Lieutenant-Colonel,  
 » six Capitaines, huit Lieutenans,  
 » beaucoup de Bas-Officiers. M. d'*Ar-*  
*tagnan* se loue fort de l'ardeur des  
 » troupes. Nous n'y avons perdu que  
 » deux soldats ». M. le Prince Eugène  
 marcha avec trente mille hommes pour  
 conserver cette place, & la tête de ses  
 troupes commençoit à paroître, quand  
 elle fut emportée. » L'affaire n'est pas  
 » bien importante, ajoutois-je ; je  
 » crois cependant qu'elle ne sera pas  
 » fort agréable aux deux grands Géné-  
 » raux qui sont devant nous, & qu'elle  
 » leur fera voir du moins que, s'ils se  
 » négligent, nous ne nous endormons  
 » pas ».

*Disette & famine.* Je fis encore plusieurs autres petites,  
 entreprises, au défaut des grandes, &  
 toutes heureuses ; & j'en aurois fait  
 davantage, si nous avions pu compter  
 sur le pain. » Mais le sieur de *Paris*  
 » vous dira, écrivois-je à M. de  
*Voisin* (a), » que plusieurs fois nous

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 9 Juillet.

» avons cru que le pain manqueroit  
 » absolument ; & puis , par des efforts ,  
 » on en fait arriver pour un demi-jour.  
 » On gagne le lendemain en jeûnant.  
 » Quand M. d'*Artagnan* a marché ,  
 » il a fallu que des brigades qui ne  
 » marchaient pas , jeûnassent. Je fais  
 » ici la plus surprenante campagne qui  
 » ait jamais été (a) ; c'est un miracle  
 » que nos subsistances , & une mer-  
 » veille que la vertu & la fermeté du  
 » soldat à souffrir la faim. On s'ac-  
 » coutume à tout : je crois cependant  
 » que l'habitude de ne pas manger  
 » n'est pas bien facile à prendre «.

1709.

» En arrivant ici, mandois-je à M. de  
 Voisin (b) , des environs de Béthune ,  
 » je trouve le péril de manquer de  
 » pain plus urgent qu'il n'a été encore.  
 » Il en est dû aujourd'hui quatre jours  
 » à ce détachement : le prêt est dû  
 » de même. Le soldat est abattu ,  
 » mais il ne déserte pas. L'Officier ne  
 » trouve point à acheter dans les vil-  
 » les , dont les Boulangers ont ordre

---

(a) Au même , du 27 Juillet.

(b) Au même , du 30 Juillet.



1709.

Prise de la  
ville de Tour-  
nai.

Le 28 Juillet nous eûmes un violent orage, qui me fit espérer que la pluie excessive auroit séparé quelques quartiers des ennemis, & que je pourrois jeter quelques secours dans Tournai. Je marchai donc, le 29, avec un corps de Grenadiers & quatre mille chevaux; mais j'appris à deux lieues du camp, que la ville avoit capitulé la veille. Je reçus mal le Chevalier de Rais, chargé de m'apporter cette nouvelle, & de la porter ensuite au Roi. Je n'étois pas content de la défense, moins encore des discours qui lui échapperent, que la citadelle étoit une mauvaise place, que les troupes étoient bien fatiguées, qu'elles manquoient de plusieurs choses, & d'autres propos qui me firent craindre qu'elle ne tînt pas long-temps; c'est pourquoi j'écrivois à M. de Voisin (a):

» Si le Roi, ou vous, Monsieur, ne  
» parlez ferme sur la défense de la  
» citadelle, elle ira fort mal. Pour  
» moi, Monsieur, je veux que l'on  
» loue & blâme vivement, & point

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 31 Juillet.

« par rapport aux recommandations de  
 « Cour, lesquelles ont tout perdu dans  
 « la guerre ». Outre ce que le Mi-  
 nistre dit au Chevalier de *Rais*, il  
 écrivit de la part du Roi au Gouver-  
 neur une lettre, dans laquelle, après  
 lui avoir mis sous les yeux les moyens  
 qu'on lui connoissoit de prolonger la  
 défense, entre autres les mines & con-  
 tre-mines, il lui disoit (a) : « La durée  
 « du siège est très-importante pour le  
 « service du Roi. Vous en connois-  
 « sez assez les raisons, & Sa Majesté  
 « compte que vous la porterez aussi  
 « loin qu'elle peut aller, soutenant  
 « pied à pied tous les ouvrages, jus-  
 « qu'à ce que les ennemis vous aient  
 « réduit à votre dernier retranche-  
 « ment ». Je ne manquai pas d'écrire  
 de mon côté, par toutes les voies pos-  
 sibles, tout ce qui pouvoit encourager  
 la garnison & son Chef.

1709.

Il paroît que les ennemis eux-mêmes  
 n'étoient pas assurés d'un prompt suc-  
 cès, puisqu'ils propoisoient de cesser  
 toute attaque, à condition qu'on leur

*Siège de la  
 citadelle,*

(a) Lettre de M. de Voisin à M. de Surville,  
 du premier Août.

1709.

rendroit la citadelle le premier Septembre, si elle n'étoit pas secourue : mais ils vouloient qu'il leur fût libre, pendant cet intervalle, de tenter d'autres entreprises. J'étois assez d'avis qu'on la leur promît pour la fin d'Octobre, à condition d'une treve qui suspendroit toute tentative. A la même condition, le Roi vouloit bien s'engager pour le 1<sup>er</sup> Septembre, parce qu'il espéroit que, pendant ce temps, on pourroit entamer quelque négociation qui se continueroit ensuite, & que la campagne finiroit ainsi. Mais ils s'en tinrent toujours à rejeter la treve, & moi je conseillai de laisser battre la citadelle, persuadé qu'elle soutiendrait jusqu'en Octobre, qu'elle useroit les munitions des ennemis, & les mettroit hors d'état de rien entreprendre avant l'hiver.

*Disposition  
des armées.*

Ces propositions, qui n'étoient peut-être faites que pour nous amuser, n'eurent aucune suite. En attendant la fin du siège, quelle qu'en pût être l'issue, je m'appliquai, comme j'avois fait au commencement de la campagne, à couvrir le pays par lequel on pouvoit le plus aisément pénétrer en

France. Je m'étendis depuis Lens jusqu'à la Bassée, espace immense pour une armée comme la mienne, en comparaison de celle qui m'étoit opposée. Elle marcha le 6 Août, & campa la gauche à l'Abbaye de Marchiennes, & la droite à Pont-à-Marck. Sur ce mouvement, je fortifiai de quelques bataillons ma gauche, commandée vers Lens par le Comte d'*Artagnan*. Les ennemis paroissoient vouloir attaquer Marchiennes, & en firent tous les préparatifs. J'y fis entrer la brigade de *Bretagne*, & ils se retirèrent après y avoir perdu quelques gens. Ils firent aussi mine de m'attaquer par Denin; mais mes dispositions pour défendre un poste si important, leur en firent perdre l'idée. Mon but principal étoit de me soutenir sur l'Escaut, tant pour ne me pas éloigner de mes subsistances, qu'afin d'être toujours en état d'arriver dans les plaines de Lens, ou de me porter avec rapidité sur la Trouille, selon le besoin.

Rien ne fut épargné pour opposer des obstacles aux ennemis; inondations, lignes avec des avant-fossés, abattis, j'employai enfin tout ce que

1709.

l'art de la guerre peut fournir de moyens d'embarrasser des marches, de les retarder, d'obliger un ennemi à faire un tour assez grand pour ne pas nous inquiéter par de fausses attaques. J'eus de plus soin de donner des ordres positifs à MM. d'*Artagnan* & le Comte d'*Albergotti*, qui commandoient les extrémités de la droite & de la gauche, de défendre leurs postes avec la plus grande vigueur, & de s'y faire emporter, plutôt que de s'en retirer.

La citadelle  
de Tournai se  
rend.

C'étoient aussi les ordres que je n'avois cessé de donner au Gouverneur de Tournai, & que je lui réitérai par ma dernière lettre, qui montre ce qu'il auroit dû faire (a) : » Je vois, » Monsieur, lui disois-je, dans la lettre que vous me faites l'honneur de » m'écrire, du 27, que vous donnez » encore deux livres de pain à votre » garnison. La fin de cette lettre est » surprenante : vous y dites que par » les retranchemens que vous avez » faits, vous avez trouvé moyen de

---

(a) Lettres à M. de Surville, des 23 & 30  
Août.

» gagner un jour , que vos mesures  
» étoient prises pour faire battre la  
» chamade le 30 , & que ce ne sera que  
» le 31. C'est la plus honteuse chose  
» du monde. Si cette lettre arrive à  
» temps , je vous ordonne de la part du  
» Roi , de vous défendre jusqu'au der-  
» nier morceau de pain. Quand il ne  
» vous en restera que pour vingt-qua-  
» tre heures , demandez à capituler ;  
» & faites sauter vos bastions l'un  
» après l'autre , si on ne veut pas vous  
» donner capitulation. Puisque votre  
» garnison vouloit se révolter , pour  
» n'avoir pas trois livres de pain par  
» jour , il falloit en laisser désertir tout  
» ce qui eût voulu sortir. Je ne con-  
» nois rien de si honteux , que de n'a-  
» voir pas su mettre pour deux mois  
» de vivres dans votre citadelle ; d'a-  
» voir attendu pour cela les derniers  
» momens du siège de la ville. Avez-  
» vous oublié l'ordre que je vous avois  
» donné de faire sortir le peuple , si  
» cela vous étoit nécessaire pour assu-  
» rer du pain ? Que n'avez-vous trans-  
» porté dans la citadelle tous les four-  
» rages qui vous restoient , & gardé  
» les chevaux , qui vous auroient servi

1709.

» à vivre , au lieu de les renvoyer  
 » en rendant la ville ? Enfin , quelle  
 » nécessité de donner deux livres de  
 » pain , pendant que la ration ordi-  
 » naire n'est que d'une livre & demie ,  
 » sur-tout quand vous vous êtes ap-  
 » perçu que l'ennemi ne vous pres-  
 » soit pas , & qu'il sembloit vouloir  
 » tirer en longueur , pour vous avoir  
 » sans coup de main ? Je conclusois  
 » par lui dire , qu'il n'avoit d'autre  
 » moyen de réparer tous ces torts , que  
 » de se défendre jusqu'à l'extrémité «.

Mes exhortations & mes remon-  
 trances ne servirent à rien. Ce Gou-  
 verneur capitula le 2 Septembre , si  
 c'est capituler que de se rendre pri-  
 sonnier de guerre. J'en fus indigné ;  
 j'en écrivis au Roi , j'en écrivis au  
 Ministre. J'en parlai à tout le monde ,  
 en public , en particulier , tant & si  
 fort , que Madame de Maintenon m'é-  
 crivit (a) : » Souffrez , Monsieur , que  
 » par l'intérêt que je prends à ce qui  
 » vous regarde , je vous prie de ne  
 » vous point déchaîner sur M. de

---

(a) Lettre de Madame de Maintenon , du  
 7 Septembre.

» Surville ; vous vous faites des enne-  
 » mis de tous ses amis & de tous ses  
 » proches. Si par-là vous aviez pu  
 » sauver Tournai le reste de la cam-  
 » pagne , il seroit beau de sacrifier  
 » votre intérêt particulier à celui du  
 » Roi & de l'État : mais ce qui est  
 » fait est fait. Comptez , Monsieur ,  
 » que je vous parle uniquement pour  
 » vous ». M. de Voisin me répon-  
 » dit (a) : « J'ai lu au Roi toutes les  
 » lettres que vous m'avez fait l'hon-  
 » neur de m'écrire. Elles marquent  
 » à quel point vous êtes fâché & piqué,  
 » principalement par le péril auquel  
 » la reddition trop prompte de cette  
 » place expose toute la France pour  
 » le reste de cette campagne. Sa Ma-  
 » jesté en ressent bien la conséquence,  
 » mais vous connoissez sa bonté & sa  
 » modération. Elle m'a toujours fait  
 » l'honneur de me dire , qu'il falloit  
 » voir ce que diroit M. de Surville.  
 » Il nous est revenu que , pendant le

1709.

---

(a) Lettre de M. de Voisin , du 5 Sep-  
 tembre. Cette justification de M. de Surville  
 paroît répondre assez bien aux inculpations  
 du Maréchal.



## 80 VIE DU MARÉCHAL

1709.

» siège de la ville , il y avoit et une  
 » émotion du peuple , lorsqu'on lui  
 » avoit voulu prendre des grains pour  
 » la subsistance des troupes , & c'est  
 » apparemment une des raisons qui a  
 » empêché qu'on ne remît dans la ci-  
 » tadelle la quantité de grains & de  
 » farines suffisans. Il est encore vrai  
 » que n'y ayant point de magasins de  
 » farines , les moulins , pendant le  
 » siège de la ville , étoient occupés  
 » à moudre pour la consommation  
 » journalière ; & on ne pouvoit re-  
 » mettre dans la citadelle que de la  
 » farine , n'y ayant point de moulins  
 » pour moudre le blé , si on y en  
 » avoit mis «. M. de Surville m'écri-  
 » voit , en m'annonçant sa capitula-  
 » tion (a) , que , quand il avoit battu la  
 » chamade , il n'y avoit plus de médi-  
 » camens pour les blessés , & seulement  
 » trois chevaux pour faire du bouillon  
 » aux malades. Mais pourquoi n'y en  
 » avoit-il pas davantage ? Pourquoi ne  
 » s'étoit-on pas pourvu de moulins à  
 » bras ? Au reste , M. de Surville fit

---

(a) Lettre de M. de Surville , du 3 Sep-  
 tembre.

## DUC DE VILLARS. 81

trouver ses raisons bonnes, & il fit bien.

1709.

*Arrivée du  
Maréchal de  
Boufflers.*

Si-tôt que les ennemis furent débar-  
rassés de Tournai, ils s'approcherent  
de mes lignes, & tout parut tendre à  
une bataille. Il venoit de m'arriver  
un secours, qui fut bien utile dans la  
circonstance : c'étoit le Maréchal de  
*Boufflers*, mon ancien ami ; homme  
brave, d'excellent conseil, très-atta-  
ché au Roi, bon patriote, & qui m'a-  
voit toujours défendu contre les cen-  
sures des Courtisans. Voici comme  
M. de *Voisin* me l'annonça (a) :

» Nous croyons vraisemblable ici ,  
» Monsieur, que le Prince Eugene &  
» Milord Marlboroug se détermine-  
» ront à vous attaquer , dans la pensée  
» de pouvoir percer par quelque en-  
» droit une ligne aussi étendue que celle  
» que vous gardez. Nous pensons donc  
» qu'ils hasarderont une affaire géné-  
» rale , à laquelle , s'ils ne réussissent  
» pas , ils croiront qu'il ne leur en  
» peut arriver rien de bien désavanta-  
» geux ; & si au contraire ils y pou-

---

(a) Lettre de M. de Voisin , du premier  
Septembre.

1709.

» voient réussir , & que l'armée du  
 » Roi fût battue , ils porteroient leurs  
 » idées beaucoup plus loin. En sup-  
 » posant qu'ils prennent ce dernier  
 » parti , de chercher à vous combat-  
 » tre , Sa Majesté a fait réflexion que  
 » le sort du Royaume est presque en-  
 » tièrement sur votre tête , & que ,  
 » s'il arrivoit un malheur , en sorte  
 » que dans l'action vous fussiez blessé  
 » & mis hors d'état d'agir , l'armée ,  
 » quoique remplie de bons Lieute-  
 » nans-Généraux , ne laisseroit pas de  
 » se trouver dans un fort grand dé-  
 » sordre ; & c'est le moment où on a  
 » le plus besoin d'un Chef , qui soit  
 » capable de prendre un parti , &  
 » d'arrêter les progrès des ennemis.  
 » Pourvu que Sa Majesté fût bien assu-  
 » rée qu'il ne vous arrivât pas d'ac-  
 » cident , Elle seroit hors de cette in-  
 » quiétude dans tous les événemens ;  
 » mais Elle a cru devoir porter sa pré-  
 » voyance à un cas qui n'est que trop  
 » possible , & dans cette vue Elle  
 » souhaite que M. le Maréchal de  
 » *Boufflers* aille sur la frontière pour  
 » se tenir à portée de l'armée , & il  
 » doit se rendre incessamment à Arras.

» S'il s'agissoit d'aller à l'armée, il a  
 » été le premier à dire au Roi, qu'il y  
 » serviroit sous vos ordres comme Vo-  
 » lontaire, & sans caractère ». M. de  
 Boufflers me confirma cette résolu-  
 tion, en m'apprenant son arrivée à  
 Arras. Il m'envoya un Gentilhomme,  
 & me manda (a) : » Je vous sup-  
 » plie de me faire savoir par son re-  
 » tour, si vous approuvez que j'aye  
 » l'honneur de me rendre demain  
 » près de vous. Vous satisferez mon  
 » impatience d'avoir l'honneur de vous  
 » embrasser, & de recevoir moi-même  
 » vos ordres : je puis vous assurer  
 » qu'aucun de vos Aides de Camp ne  
 » les exécutera avec plus d'empresse-  
 » ment ni de plaisir que moi. Ne re-  
 » gardez pas cela, je vous prie, comme  
 » un compliment, ni une maniere de  
 » parler, mais comme une vérité  
 » très-constante ».

Après de pareilles prévenances, je  
 ne crus pas qu'il convînt de laisser  
 M. de Boufflers à Arras. Je l'engageai  
 à venir au camp. Je lui offris le com-

---

(a) Lettre de M. de Boufflers, du 3 Sep-  
 tembre.

1709.

mandement, comme à mon ancien; ce qu'il rejeta avec une espee d'indignation. Je le pressai du moins de le partager, & il ne l'accepta pas encore; mais tout, depuis ce moment, se passa entre nous avec le plus grand concert. J'en écrivis ainsi au Roi (a): » M. le » Maréchal de *Boufflers* est arrivé ce » matin. J'avoue, Sire, que j'ai été » ravi de voir un homme de son âge » avec toutes les dignités & les bontés » de Votre Majesté, qui honorent » bien plus que les dignités, venir » Volontaire. La marque qu'il donne » de son zele, dans une occasion aussi » importante, est la chose du monde » la plus capable de réveiller l'ardeur » dans tous ceux qui paroissent en » manquer. Je suis pénétré de joie » de l'entendre tenir les discours les » plus propres pour cela. Je suis com- » blé de ses honnêtetés, & je suis » persuadé que rien ne pouvoit faire » un meilleur effet. C'est montrer aux » François ce qu'ils doivent à Votre » Majesté, à l'État, & à eux-mêmes.

---

(a) Lettre au Roi, du 4 Septembre.

Le Roi me répondit (a) : » J'ai vu  
 » avec plaisir ce que vous marquez sur 1709.  
 » l'arrivée du Maréchal de *Boufflers*.  
 » Il m'a mandé lui-même les ma-  
 » nieres gracieuses & pleines d'amitié  
 » avec lesquelles vous l'avez prévenu.  
 » Je vous en fais bon gré ». Et Ma-  
 dame de Maintenon, en me répon-  
 dant à l'éloge que je faisois de la gé-  
 nérosité de M. de *Boufflers*, me  
 répondit (b) : » Rien n'est si beau que  
 » ce que fait M. le Maréchal de  
 » *Boufflers* ; mais on ne peut en être  
 » touché au point que vous l'êtes, que  
 » par être capable d'une pareille con-  
 » duite, si vous vous trouviez en cas  
 » pareil ».

De la bonne intelligence des Chefs, *Bataille de Malplaquet.*  
 naissoit la confiance du soldat, qui ne  
 demandoit qu'à combattre ; mais nous  
 n'étions pas sûrs que le désir des en-  
 nemis fût le même, ni de quel côté  
 ils vouloient nous attaquer. » Ils ont,  
 écrivois-je au Roi le 6 Septembre (c),

(a) Lettre du Roi, du 6 Septembre.

(b) Lettre de Madame de Maintenon, du  
 7 Septembre.

(c) Lettre au Roi, du 6 Septembre.

1709. » fait plusieurs marches & contre-marches , pour nous cacher leur véritable dessein : enfin , à l'entrée de la nuit dernière , ils ont passé l'Escaut. Dès qu'on a pu être averti , M. d'*Albergoti* a fait avancer le Chevalier de *Luxembourg* , avec trente escadrons & la brigade de *Picardie* , pour suivre l'Escaut. M. d'*Artagnan* en même temps a eu avis qu'ils faisoient marcher un gros corps vers la Deule , ce qui l'a retenu sur le champ de *Hulst* assez longtemps. Pour moi , voyant qu'ils passeroient l'Escaut , je suis venu toute la nuit au camp de M. d'*Albergoti* : nous avons été assez long-temps incertains de leurs marches ; cependant , la voyant déterminée sur Mons , je ne doutai pas qu'ils n'en voulussent faire le siège , ou celui de Charleroi.

» M. le Chevalier de *Luxembourg* est arrivé à l'entrée de la nuit sur les lignes de la *Fronille*. Je l'ai fait soutenir par M. de *Legal* , & je me suis rendu à *Kurin* avec la Maison de Votre Majesté , la Gendarmerie & les Carabiniers. La tête des ennemis

» & celle de M. de *Luxembourg* sont  
 » arrivées en même temps sur la  
 » Trouille. Je lui ai mandé de démê-  
 » ler autant qu'il lui seroit possible, si  
 » cette tête étoit soutenue par le gros  
 » de l'armée. Tous les avis ont été  
 » que l'armée entière arrivoit. Il m'au-  
 » roit été bien aisé de soutenir M. de  
 » *Luxembourg* avec ce que j'avois de  
 » troupes & quarante bataillons de  
 » M. d'*Albergotti*, & de défendre ce  
 » poste tout aujourd'hui : mais comme  
 » l'infanterie de M. d'*Artagnan*, qui  
 » est au moins les deux tiers de celle  
 » de Votre Majesté, ne pourroit me  
 » rejoindre que demain, même dans  
 » la nuit, j'ai cru, Sire, que la jour-  
 » née de demain auroit pu être dan-  
 » gereuse à tenir toutes les lignes de  
 » la Trouille avec des forces si dis-  
 » proportionnées : ainsi j'ai approuvé  
 » le parti que M. le Chevalier de  
 » *Luxembourg* a pris de se retirer.  
 » L'on assemblera aujourd'hui, cette  
 » nuit, & demain, toute l'armée de  
 » Votre Majesté derrière l'Oneau.  
 » Demain nous passerons cette rivière,  
 » pour approcher l'ennemi & tâcher  
 » de l'engager à une action, se con-



1709.

» duisant avec la fermeté, l'ordre &  
 » en même temps la sagesse qu'exige le  
 » bien du service de Votre Majesté «.

Le motif que j'avois de chercher à combattre, étoit d'empêcher d'assiéger Mons, où je n'avois pu jeter qu'une garnison assez délabrée, pour ainsi dire, l'hôpital de mon armée, & fort peu de vivres. Le motif des ennemis étoit de n'être pas troublés dans leur siège; & peut-être ne feroient-ils pas venus me chercher, s'ils ne m'avoient pas vu m'avancer sur eux, en me couvrant cependant toujours de retranchemens (a). La nuit du 8 au 9, nous marchâmes pour gagner la chaussée de Bavay, & occuper la trouée d'Annois & de Malplaquet; endroit assez ouvert pour donner envie à l'ennemi de s'y enfoncer, mais assez bien garni de bois par les côtés, pour n'être pas accablés par le nombre.

Le 10 Septembre, à onze heures du matin, j'écrivis au Roi (b) : » Sire, » l'armée de Votre Majesté se mit » en bataille hier à dix heures du ma-

---

(a) Lettre au Roi, du 8 Septembre.

(b) Lettre au Roi, du 10 Septembre.

» tin, & nos Grenadiers commence-  
 » rent à occuper les têtes des bois ,  
 » qui sont entre la chaussée de Bavay  
 » & le village d'Annois. Les enne-  
 » mis, qui en étoient fort près , y mar-  
 » cherent avec toutes leurs forces, &  
 » l'on s'approcha à la portée du fusil.  
 » Les uns & les autres se faisoient  
 » des postes qui paroissent les plus  
 » convenables. La canonnade a duré  
 » depuis onze heures du matin jus-  
 » qu'à l'entrée de la nuit , que nous  
 » sommes restés à la portée du fusil  
 » les uns des autres : ce qui doit faire  
 » un très-grand plaisir à Votre Ma-  
 » jesté ( & j'ose la supplier d'être per-  
 » suadée que , pour avoir l'honneur  
 » de lui dire des choses agréables , je  
 » n'ajoute pas à la vérité ), c'est que  
 » jamais armée entiere n'a marqué tant  
 » de valeur, jamais les troupes n'ont  
 » marché si fort, ni avec tant d'or-  
 » dre. Je dois me louer de tous ;  
 » MM. d'*Albergoti* , d'*Artagnan* ,  
 » *Chemerault* , la *Frezeliere* , & *Pui-*  
 » *ségur* , enfin tout le monde a mar-  
 » qué une vivacité & une ardeur qui  
 » redoublent mon envie de pouvoir  
 » joindre les ennemis en terrain égal ,

1709.

---

1709. » & me donne une entière confiance  
 » avec l'aide de Dieu , de les bien  
 » battre. Dans le moment que part ce  
 » courrier , vos drapeaux & ceux de  
 » l'ennemi sont à la demi-portée du  
 » pistoler. (a) Je ne passe pas devant  
 » les soldats , qu'ils ne me parlent avec  
 » une fierté bien agréable pour celui  
 » qui a l'honneur de les commander «.

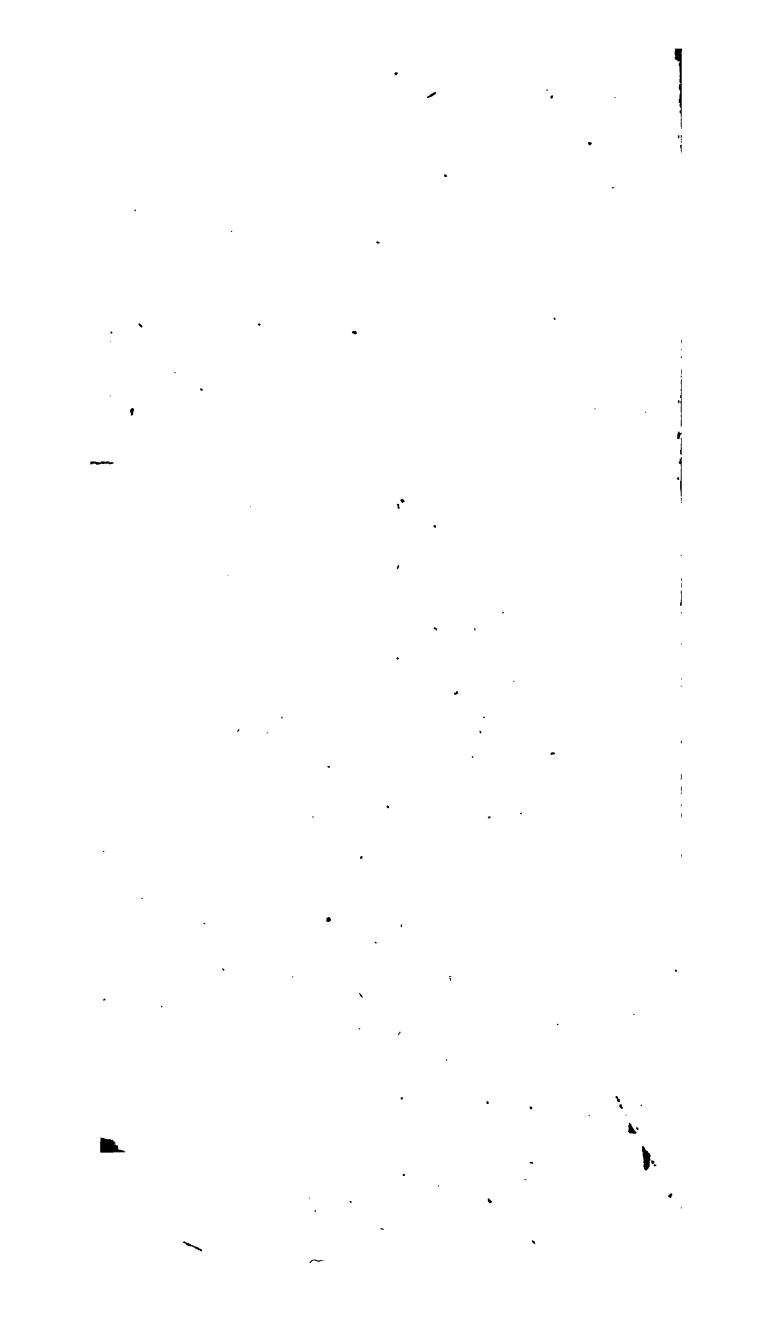
La nuit du 10 au 11 , toutes les troupes coucherent en bataille , le Maréchal de *Boufflers* & moi à la tête de la ligne. Le matin du 11 , il s'éleva un grand brouillard , qui empêchoit de découvrir les mouvemens des ennemis. Il tomba sur les sept heures , & l'on vit des dispositions d'une attaque générale. Voyant leurs principales forces marcher à la gauche de l'armée du Roi , j'y allai , & priai le Maréchal de *Boufflers* de donner ses ordres à la droite , où étoit la Maison du Roi , & j'étois bien aise qu'il la menât lui-même.

Les ennemis tomberent avec cinq lignes d'infanterie sur cette gauche ,

---

(a) Billet à M. de Voisin , du 10 Septembre.





qui soutint long-temps le feu des ennemis, sans en être ébranlée, commandée sous moi par le Marquis de *Guébriant*. J'étois à la tête du bois que les ennemis attaquoient, & je voyois devant moi de fort près leurs principaux Généraux à la tête de leur cavalerie. Le Marquis de *Chemerault*, très-brave Lieutenant-Général, faisoit avancer douze bataillons dans une plaine, pour soutenir le bois : encore quelques pas, il tomboit dans ce gros corps de cavalerie, qui lui étoit caché par quelques bouquets, & qui l'auroit écrasé. Je courus à lui, & l'arrêtai : notre infanterie, privée de ce secours, perdit du terrain dans le bois. Je plaçai ces douze bataillons pour la recevoir, & l'infanterie du bois s'y retira en bon ordre, tous les bataillons sous les drapeaux.

Je formai une ligne de ces douze bataillons à cinquante pas du bois, y joignant dix-huit que le Marquis d'*Albergotti* m'amena, dont je formai un corps de bataille. Les ennemis sortirent du bois avec beaucoup de fierté. J'ébranlai toute ma ligne, & les renversai par la charge la plus rude &

la plus sanglante qu'on ait jamais faite. Comme je pouffois les ennemis, revenu déjà à la tête du bois, & disposé à courir ensuite au centre, un premier coup de fusil fit tomber mon cheval; je me relevai : un second me cassa le genou ; je me fis panser sur le champ, & mettre sur une chaise, pour continuer à donner mes ordres ; mais la douleur me causa une défaillance, ce qui dura assez long-temps pour qu'on m'emportât sans connoissance au Quesnoi. Voilà tout ce que je fais par moi-même de la bataille.

La droite soutint avec la plus grande fermeté trois ou quatre attaques. L'infanterie des ennemis, non seulement rebutée, mais défaite dans son propre terrain, étant prête à tourner le dos, on vit le jeune Prince d'Orange porter lui-même les drapeaux sur nos retranchemens, pour y ramener son infanterie ; mais ce fut en vain. Cinq de leurs Lieutenans-Généraux furent tués à leur tête, & après un massacre qu'ils nommerent eux-mêmes une *boucherie*, ils furent obligés de se retirer. Ils y laisserent environ vingt mille hommes. Les brigades de *Picardie*,

de Navarre & Piémont s'y distinguèrent, menées par le Comte d'Artagnan & le Marquis d'Hautefort. Ainsi, sur le midi, la droite & la gauche étoient dans la plus heureuse position.

---

 1709.

Il n'en alla pas de même du centre. J'avois mis à la tête d'un petit bois quatre bataillons d'Alsace & deux de Laonois, commandés par Sterkemberg, vaillant Brigadier. Il fut tué, & ces bataillons plierent. Ils tombèrent sur les Gardes Françoises & Suisses, qui plierent à leur tour, & le centre fut enfoncé. Le Maréchal de Boufflers y accourut; &, à la tête de la Gendarmerie & de la Maison du Roi, il renversa la cavalerie ennemie. Si dans ce moment l'Officier-Général qui commandoit à la droite, eût osé prendre sur lui, comme le lui conseilloient ses collègues, de sortir de ses retranchemens, & de prendre en flanc le corps de bataille des ennemis qui ouvroit notre centre, la bataille étoit gagnée. » C'a » été un grand malheur, comme je le mandois au Roi (a), » que MM. de » Chemerault & de Palavicini aient

---

(a) Lettre au Roi, du 12 Septembre,



» été tués dans le temps que M. d'Al-  
 » bergoti & moi avons été mis hors  
 » de combat , car nous aurions exé-  
 » cuté sur le centre des ennemis , ce  
 » que notre droite n'osa tenter.

» Les ennemis ayant percé le centre  
 » de l'armée , m'écrivit le lendemain  
 » M. de Legal qui commandoit no-  
 » tre gauche après ma blessure (a), &  
 » ayant obligé par-là notre droite à  
 » se retirer , j'ai été obligé de le faire  
 » de mon côté avec la gauche , ne  
 » pouvant plus communiquer avec la  
 » droite. Les ennemis nous ont sui-  
 » vis assez vivement pendant deux  
 » lieues , sans pouvoir jamais nous  
 » entamer. Enfin nous avons passé  
 » l'Oneau , & fait une halte en deçà  
 » de trois heures , tant pour assembler  
 » les troupes qui avoient passé à dif-  
 » férens ponts , que pour les rompre ,  
 » & nous sommes arrivés à Valen-  
 » ciennes avec toute la cavalerie de la  
 » gauche , & environ cinquante ba-  
 » taillons «.

Voici l'idée que je donnai au Roi

---

(a) Lettre de M. de Legal , du 12 Sep-  
 tembre.

de cette bataille (a) : » Il est certain,  
 » Sire , que la perte des ennemis est  
 » quatre fois plus grande que la nôtre ;  
 » qu'ils ne nous ont fait aucun pri-  
 » sonnier , ou très-peu ; qu'ils ont été  
 » repoussés jusqu'à cinq & six fois. Il  
 » n'y a personne qui ne convienne que,  
 » s'ils ont gagné le terrain que nous  
 » occupions , nous n'ayons remporté  
 » la victoire , par le très-grand nom-  
 » bre d'hommes tués & blessés de leur  
 » part. Jusqu'à présent , je ne sache pas  
 » qu'ils nous aient pris plus de trois  
 » ou quatre drapeaux , & j'en vois  
 » déjà dans ma chambre plus de trente  
 » des leurs , & on m'en apporte en-  
 » core à tout moment. Ce seroit mal  
 » juger de leur perte , que de l'estimer  
 » par ce nombre de drapeaux ; elle est  
 » beaucoup plus grande qu'ils ne l'in-  
 » diquent , parce que le nombre infini  
 » de gens qu'on leur a tués en atta-  
 » quant inutilement nos retranche-  
 » mens pendant plus de deux heures ,  
 » ne nous a donné aucun drapeau , &  
 » ceux qu'on a pris sont des gens qui

1708.

---

(a) Lettre au Roi , du 12 Septembre.

1709.

» avoient pénétré , & qu'on a chassés ;  
 » Enfin , Sire , tout s'est retiré en très-  
 » bon ordre , & les ennemis , qui ont  
 » été toujours repoussés , bien battus ,  
 » n'ont pénétré , après plus de cinq  
 » heures d'un feu continuel , que par  
 » leur grande supériorité en infan-  
 » terie «.

Le Maréchal de *Boufflers* entra dans ma chambre sur les huit heures du soir , & me demanda mon sentiment sur le parti qu'il y avoit à prendre. Comme nous vîmes que la gauche , qui étoit à Valenciennes , pouvoit être à l'instant appelée , & qu'ainsi , dès cette nuit , toute l'armée pourroit être ensemble , mon avis fut de remarcher aux ennemis à la pointe du jour. M. de *Boufflers* me répondit que c'étoit aussi le sien , & se retira dans le dessein de l'exécuter. Je le mandai au Roi (a) ; mais les conseils timides de la nuit firent changer de sentiment. On prit le mauvais parti de faire un retranchement depuis Valenciennes jusqu'au Quesnoi. Ce fut à quoi on employa les troupes , pendant qu'on

---

(a) Lettre au Roi , du 12 Septembre.

1709.

laissa aux ennemis la liberté entière de faire le siège de Mons à leur aise. Cependant on a su depuis (a), » que » se trouvant trente-cinq mille hommes hors de combat, les Généraux » n'avoient entrepris ce siège que pour » en imposer aux peuples d'Angleterre & de Hollande, & les animer » à contribuer à la continuation de la » guerre; que la tête de leur infanterie étant détruite, & la terreur étant » dans le reste de leurs troupes, ils » n'auroient pas tenu contre une attaque que un peu vive ». Leur état se trouvoit bien différent de celui où ils étoient, lorsqu'ils venoient à nous avec cent quatre-vingts bataillons contre six vingts; aussi dis-je au Roi, en lui envoyant les drapeaux par le Marquis de Nangis (b): » Si Dieu nous fait » la grace de perdre encore une pareille bataille, Votre Majesté peut » compter que ses ennemis sont détruits : enfin, comme me le manda

---

(a) Lettre écrite de Bruxelles, du 24 Septembre, & envoyée au Roi.

(b) Lettre au Roi, du 14 Septembre.

1709.

M. de Voisin (a), » ce qui avoit paru  
 » une bataille perdue , devint une vic-  
 » toire glorieuse , après qu'on en eut  
 » connu les circonstances , puisque  
 » nous ne perdîmes pas six mille  
 » hommes «.

*Le Maréchal  
 ayant été blef-  
 fé, quitta l'ar-  
 mée.*

Les premiers jours de ma blessure furent marqués par des accidens assez fâcheux. La fièvre vint avec des redoublemens & l'insomnie : on parla de me couper la cuisse. Je ne m'avouglai pas sur ma situation , & quoiqu'on voulût me rassurer , je me préparai à la mort. Les Chirurgiens n'étoient pas d'accord sur l'état de ma blessure , si l'os étoit percé d'outre en outre , s'il étoit fêlé dans sa longueur , ou simplement éclaté. Pour éclaircir ces circonstances , qui devoient varier le traitement , on me découvrit tout l'os de la jambe , que l'on racla ; opération fort douloureuse , qui fut faite très-habilement sous les yeux des Chirurgiens du Roi, que Sa Majesté m'avoit envoyés.

Leurs bons soins joints à la satis

---

(a) Lettre de M. de Voisin , du 12 Septembre.

faction que je ressentois des lettres consolantes & affectueuses que je reçus du Roi, des Princes, de presque toute la France, mirent ma guérison en bon train. Sa Majesté m'éleva à la dignité de Pair de France (a), y joignit le gouvernement de Gravelines, que j'avois demandé pour mon frere, & m'annonça en même temps qu'il créoit Maréchal de France M. d'*Artagnan*, qui prit le nom de Maréchal de *Montesquiou*. » Vous m'avez rendu de si bons témoignages de sa personne, ajoutoit-il obligeamment, » que je suis sûr de ne me pas tromper dans mon choix «.

1707.

Au bout de quarante jours, on me jugea en état d'être transporté à Paris. Mon passage par les villes que je traversai couché sur un brancard, fut une espece de triomphe. Arrivé à Paris, le Roi m'envoya visiter, & me pressa de me rendre à Versailles : il me fit dire qu'il me destinoit l'appartement du feu Prince de Conti ; qu'il désiroit que je fusse près de lui, parce qu'il désiroit me voir, tant pour me mar-

---

(a) Lettre du Roi, du 20 Septembre.

1709.

*Le Roi le  
vifite.*

quer la fatisfaction qu'il avoit de mes services, que pour me confulter fur quelques affaires.

En effet, quelques jours après que je fus établi à Versailles, le Roi me manda par *Plouyn* son premier Valet de chambre, qu'il me feroit vifite : il vint l'après-midi avec un grand cortège, & entra feul dans ma chambre. Ce Prince, qui dans fes graces favoit mettre toute la bonté & la dignité qui pouvoit les rendre plus précieufes, n'oublia rien de ce qui étoit propre à augmenter le prix de celle-ci : il m'aborda avec une affabilité qui m'attendrit ; il m'exprima en termes touchans, le chagrin qu'il avoit refenti de ma bleffure, me fit compliment fur ma campagne, dont il rappela avec un air de complaifance les circonftances les plus honorables, me parla de l'état du Royaume, de fes Généraux, de fes Ministres, & me demanda fur tous ces objets, mon avis en homme qui les eftimoit & vouloit les fuivre : il finit cette converfation de plus de deux heures, en me priant de fonger à ce qu'on pourroit faire la campagne prochaine, & en m'exhor-

tant à avoir soin de ma santé, autant pour lui que pour moi. Il ne faut pas demander si, après cette démarche du Maître, les Courtisans furent empressés à l'imiter. Les Princes, les Ministres, les plus grands Seigneurs, les envieux comme mes partisans vinrent aussi me visiter : Madame de Maintenon n'y manqua presque aucun jour ; & comme on me croyoit l'objet privilégié de la faveur, je fus pendant tout mon séjour l'idole de la Cour.

1709.

Selon le désir du Roi, je m'occupai d'un système d'opération pour l'année 1710, & je m'en formai une idée générale, que j'exposai au Ministre de la Guerre en ces termes (a).

» Vous savez, Monsieur, la grande  
 » supériorité des ennemis, sur-tout en  
 » infanterie : je n'ai jamais pu mettre  
 » en campagne que cent vingt-cinq  
 » bataillons, quoique l'état de cam-  
 » pagne fût de cent cinquante, parce  
 » que les garnisons des places mena-  
 » cées étoient trop foibles, & qu'il  
 » falloit les renforcer aux dépens de

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 10 Décembre.



1709. » l'armée. Les ennemis avoient donc  
 » soixante bataillons plus que moi.  
 » Vous aurez la bonté d'observer d'ail-  
 » leurs, que quelques-uns de leurs ba-  
 » taillons sont, à huit cents hommes,  
 » plusieurs à sept cents, & aucun au-  
 » dessous de six cents «.

» Le sort du Royaume se décide  
 » en Flandres. Les deux Généraux  
 » ennemis sont maîtres des alliés &  
 » des dispositions de guerre. Ils ne  
 » s'embarasseront jamais de nous voir  
 » supérieurs en Dauphiné & en Alle-  
 » magne. Notre infanterie en Flan-  
 » dres doit donc être augmentée de  
 » presque toute l'infanterie que nous  
 » tirons d'Espagne, si nous voulons  
 » éviter une infériorité dangereuse.  
 » Pour lors l'offensive sera plus aisée,  
 » & n'exigera pas plus de troupes ;  
 » au lieu que la défensive l'est devenue  
 » beaucoup, par la perte de Lille, de  
 » Tournai & Mons, qui ne laissent  
 » plus à l'ennemi que de très-médio-  
 » cres places à prendre pour pénétrer  
 » dans le Royaume.

» Enfin, Monsieur, je ne trouve de  
 » bon parti que celui de se mettre en  
 » état de marcher sur eux, dès le pre-

„ mier pas qu'ils feront en avant; car  
 „ des camps retranchés sous les places,  
 „ qui amolissent tellement les armées  
 „ qu'on n'ose plus se montrer, je ne  
 „ les approuve point. Nous avons un  
 „ grand intérêt à être tout au moins  
 „ aussi près d'entrer en campagne, que  
 „ les ennemis, & les engager à une  
 „ action générale, & dans les pays les  
 „ plus ouverts qu'il se pourra, pour  
 „ plusieurs raisons. Il faut leur comp-  
 „ ter deux Généraux très-estimables.  
 „ Ces gens-là peuvent prendre des  
 „ avantages dans une guerre de chi-  
 „ cane, qu'ils ne trouveront pas quand  
 „ il ne sera question que d'appuyer  
 „ bien la droite & la gauche, & mar-  
 „ cher ensuite à eux de front dans un  
 „ pays ouvert. Je ne ferai pas embar-  
 „ rassé de choisir mon terrain aussi  
 „ bien que ces Messieurs. L'avantage  
 „ d'attaquer & de marcher en avant  
 „ est si considérable, que bien que  
 „ l'on hasarde une décision plus en-  
 „ tière par de tels mouvemens, ma  
 „ pensée est de les suivre, plutôt que  
 „ d'attendre dans les meilleurs postes.  
 „ Je fais que l'on joue gros jeu; mais  
 „ nous pourrions risquer davantage

1709.

1709.

» par la défensive. Si on avoit l'espé-  
 » rance de la paix, on pourroit évi-  
 » ter les premières occasions d'une  
 » bataille, en perdant quelques places;  
 » mais à la fin il faudroit en venir à  
 » une action qui feroit plus dange-  
 » reuse, à proportion de ce qu'elle  
 » auroit été différée, parce que nous  
 » la livrerions plus dans l'intérieur de  
 » nos frontières «.

1710.

*Etat du  
 Royaume.*

Mon plan fut loué, mais je me dōu-  
 tois bien qu'on ne l'exécuteroit pas.  
 Le Roi, accablé par le poids des an-  
 nées & de ses malheurs, ne soupiroit  
 qu'après la paix; & comme si on eût pu  
 mieux l'obtenir en inspirant de la pitié,  
 le Conseil se soumit aux démarches les  
 plus humiliantes, & il n'en sortoit que  
 des résolutions timides. Cette paix en  
 effet étoit très-nécessaire, dans les cir-  
 constances où se trouvoit le Royaume,  
 assailli sur toutes ses frontières, sans  
 autre Allié que l'Espagne, plus à  
 charge qu'utile; point de marine, un  
 commerce anéanti, des finances épuî-  
 sées, des troupes découragées, nues,  
 mal payées, mourant de faim, des ar-  
 senaux vides, enfin une disette géné-  
 rale, causée par le rigoureux hiver de

1709 , dont les affreux ravages ne pouvoient être compensés par les ressources encore éloignées que faisoit espérer l'année 1710. 1710.

J'en allai passer les premiers mois tant à Paris qu'à Villars , où je m'exer-<sup>Es des trou-</sup>çois à monter à cheval , usant pour cela d'une machine de fer artistement faite , qui m'emboitoit & assujettissoit le genou , dans lequel le moindre mouvement un peu forcé me causoit des douleurs à me faire tomber en foiblesse. Pendant ce temps , les Généraux de Catalogne , du Dauphiné , de l'Allemagne , faisoient leurs armées , qu'ils fortifioient tant qu'ils pouvoient ; & celle de Flandres qui m'étoit destinée , si je me trouvois en état de commander , resta , comme à l'ordinaire , bien inférieure à celle des ennemis. M. le Maréchal de *Montesquiou* , qui y étoit resté , me manda (a) que nos bataillons étoient réduits à deux cent cinquante hommes , foibles & mal nourris. » Toutes les lettres que je reçois , écrivois-je au Ministre (b) ,

(a) Lettre à M. de Voisin , du 29 Janvier.

(b) Même lettre.

1710.

» ne parlent que d'un abattement &  
 » d'une consternation générale. Cela  
 » ne m'embarrasse pas , & j'espère  
 » qu'ils reprendront courage; mais j'au-  
 » rois moi-même peu d'espérance de  
 » gagner une bataille dans les plaines  
 » d'Arras , avec une armée de moitié  
 » inférieure. Or cette bataille, Mon-  
 » sieur , est indispensablement néces-  
 » faire ; elle décidera du Royaume ;  
 » & ne comptons pas , si nous avons  
 » un mauvais succès , sur la modéra-  
 » tion , sagesse ou compassion des  
 » Hollandois. Peut-être en manque-  
 » ront-ils absolument ; mais quand ils  
 » en auroient , ils ne seroient pas les  
 » maîtres d'arrêter deux Généraux qui  
 » trouveroient dans la victoire de  
 » quoi pousser la guerre sans le se-  
 » cours & malgré les Hollandois «.

Je demandois donc qu'on renforçât  
 l'armée , & qu'on joignît à M. de  
*Montesquieu* & à moi M. de *Bervick*.  
 » Il ne faut plus , disois-je (a) , de  
 » ménagement pour le préparer à pren-  
 » dre le poste que le Roi ne peut  
 » s'empêcher de lui donner. Il n'y a

---

(a) Même lettre.

» qu'à lui dire très-naturellement, phi-  
 » tôt aujourd'hui que demain , que  
 » M. le Maréchal de Villars marche,  
 » parce que son devoir & son honneur  
 » ne lui permettent pas d'examiner s'il  
 » peut soutenir le galop du cheval , &  
 » si la première fois qu'il y sera forcé ,  
 » il ne fera pas obligé de demeurer un  
 » mois dans le lit : mais sans s'arrêter  
 » à cette raison , la suivante est plus  
 » forte ; c'est que le Roi ne peut sau-  
 » ver le Royaume que par une bataille :  
 » elle est résolue cette bataille. Le  
 » Roi a fait réflexion que les ailes  
 » des ennemis sont menées par Milord  
 » Marlboroug & le Prince Eugene.  
 » Il veut donc opposer à ces deux Gé-  
 » néraux ce qu'il y a de meilleur ; &  
 » convient-il à M. le Maréchal de  
 » *Bervick* de refuser « ?

1710.

Comme je l'avois bien prévu , il se  
 rendit à la volonté du Roi & à mon  
 désir ; nous vécûmes très-bien ense-  
 mble , comme je l'avois promis à Sa  
 Majesté (a) , quoique nous fussions  
 quelquefois d'avis différens. Je me dou-  
 rois qu'il étoit chargé de tempérer ce

---

(a) Au Roi , le 22 Mai.

1710.

qu'on appelloit ma trop grande ardeur ; c'est pourquoi je n'hésitois pas à proposer les projets les plus hardis , persuadé qu'on en rabattrait toujours assez. D'ailleurs je n'avois pas trouvé, en arrivant à l'armée, les choses si désespérées qu'on les avoit faites de loin. » Je » me trouve, écrivis-je au Ministre (a); » plus brave que je ne l'étois il y a » trois jours. Tout le monde mandoit » des frontieres que tout étoit en désordre ; qu'il n'y avoit pas un subalterne dans l'Infanterie ; que le peu qui y restoit mouroit de faim. Les bataillons m'ont paru forts en Officiers , véritablement foibles en soldats ; car nous ne pouvons les compter à plus de trois cent cinquante hommes l'un portant l'autre. J'aurois pourtant bien envie d'y en trouver davantage «.

*Au fac-similé  
de l'original.*

Je crus qu'il falloit suppléer au nombre par l'audace , & sur-tout rappeler dans l'armée la gaieté , qui est l'ame de la Nation. J'agis donc , & je parlai en homme qui ne craint rien. La veille du jour que je me mis en

---

(a) Lettre à M. de Voisin , du 24 Mai.

marche , comme pour aller secourir Douai , dont je croyois pourtant bien ne pas pouvoir faire lever le siège , je donnai un bal. J'eus attention , dans mes campemens , de ne pas trop me couvrir de fortifications , pour qu'il parût aux soldats que je n'appréhendois pas l'ennemi. J'écrivis à M. de Voisin une lettre qui développoit mes idées à ce sujet , en ces termes (a) : » Je dois » écrire aux Généraux ennemis ; Sa » Majesté trouveroit-elle à propos que » ne disant rien qu'il sente la fanfaronnade , & choisissant des termes polis , » je leur fisse savoir que l'armée du » Roi marchant à eux , je ne doute pas » qu'ils ne profitent de l'occasion de » décider cette longue & ennuyeuse » guerre par une bonne bataille , & » que , vu la supériorité des troupes » que l'on leur donne , je suis persuadé » qu'ils voudront bien faire la moitié » du chemin ? Je ne me flatte pas que , » piqués de ma lettre , ils prennent le » parti de venir au devant de moi dans » les plaines , ce que je voudrois pour-

1710

---

(a) Lettre à M. de Voisin , du 25 Mai.



» tant bien. Enfin, je ne crois pas  
 2710. » que cette proposition les dérange ;  
 » mais un défi donne toujours de l'au-  
 » dace au parti qui le fait ».

Nous avions deux Plénipotentiaires à Gertruidenberg, le Maréchal d'*Huxelles* & l'Abbé de *Polignac* ; il sembloit que le Conseil les eût envoyés pour souffrir toutes les hauteurs & les caprices des Alliés. Ceux-ci ne vouloient pas les recevoir à la Haye. S'ils daignoient leur faire quelques réponses dans le château où ils les avoient confinés, c'étoit de loin en loin, par des lettres seches, ou par des envoyés bien inférieurs à eux. Les nôtres avoient ordre de tout supporter, pour amener la paix. Dans une situation si contrainte, il ne se pouvoit que leur courage ne s'abattît. Je crus devoir relever leur confiance par la mienne. » L'armée du » Roi, leur mandois-je (a), a marché trois ou quatre jours plus tard » que je ne l'avois compté, premièrement parce que M. d'*Albergoti* m'a

---

(a) Lettre à M. l'Abbé de Polignac, du 25 Mai.

» mandé que sa place n'est pas encore  
» bien pressée, & d'ailleurs on est. 1710.  
» bien aise, pour la fête qui se pré-  
» pare, d'avoir tous ses ajustemens.  
» Je commencerai par vous parler de  
» ce qui regarde le siège de Douai.  
» Je suis bien persuadé que MM. les  
» Généraux ennemis ne mandent que  
» la vérité à la Haye; mais si leurs  
» Secrétaires ou d'autres gens, pour  
» flatter leurs amis, écrivoient que  
» leur siège va bien; vous pourrez ré-  
» pondre, & très-conformément à la  
» vérité, que jusqu'à présent ils ne  
» sont pas maîtres d'un seul pouce de  
» terrain. Quant à l'armée du Roi,  
» elle marcha hier de son camp près  
» Cambrai, & poussa sa gauche à  
» Vis en Artois, & sa droite est de-  
» meurée à Marquise: la journée  
» fut assez grande. Aujourd'hui nous  
» avons poussé notre gauche sur la  
» Scarpe. Je fais travailler à nos ponts,  
» & j'espère qu'après demain il n'y  
» aura entre les ennemis & moi que  
» les belles plaines qui sont entre  
» Douai & Arras. Comme toutes  
» leurs Gazettes leur donnent qua-  
» rante mille hommes plus que nous,

1710. » je m'attends qu'ils feront la moitié  
 » du chemin. S'ils ne me font pas cet  
 » honneur, j'irai les chercher, & les  
 » attaquerai, je vous assure, à moins  
 » qu'ils ne soient bien retranchés. En-  
 » fin, je ne tenterai rien contre les  
 » règles du bon sens; mais où je trou-  
 » verai à *mettre la grippe* sur eux;  
 » c'est le terme du soldat, je ne les  
 » manquerai pas «.

On présen-  
 te la bataille  
 aux ennemis.

Je sentois bien la conséquence de cette démarche, & je ne m'en cachai pas les risques; car j'écrivis à M. le Duc du Maine (a) : *Je vais jouer gros jeu ; j'espère le trouver beau dans le talon ; je ne l'ai pas dans la main.* Réellement il s'en falloit bien que j'eusse tout ce qui m'étoit nécessaire. Outre cette grande infériorité de près de quarante mille hommes, je n'avois pas de chevaux pour traîner l'artillerie. Je donnai ceux de mes équipages; MM. les Maréchaux & les autres Officiers en firent autant. Les vivres ne suivoient qu'avec peine; n'im-

---

(a) Lettre à M. le Duc du Maine, du 22 Mai.

porte, je marchai. Mais quand il fut question de passer la Scarpe, MM. les Maréchaux de *Bervick* & de *Montesquiou*, qui jusqu'alors s'étoient laissé entraîner à mon avis, me dirent qu'ils croyoient convenable de ne me point commettre dans les plaines au delà de la rivière, sans avoir auparavant reconnu l'armée des ennemis.

1710.

» On ne reconnoît pas, Monsieur,  
 » leur disois-je (a), une armée avec  
 » trois ou quatre mille chevaux d'es-  
 » corte, & on ne peut juger si elle est  
 » attaquable dans ses retranchemens,  
 » qu'en l'approchant à la portée du  
 » fusil. Dailleurs, celle du Roi cher-  
 » chant une bataille, on ne hasarde  
 » rien de marcher à la portée du ca-  
 » non des ennemis. Ils prendront la  
 » résolution de venir à nous, ce que  
 » nous désirons; ou ils resteront dans  
 » leur camp, ce qui fera voir qu'un  
 » ennemi, supérieur de cinquante  
 » mille hommes, qui veut obstiné-  
 » ment la guerre, n'ose pas se mettre  
 » en plaine en présence de l'armée du

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 28 Mai.

1710. » Roi. En un mot, si on n'attaque  
 » pas les ennemis à cause de la bonté  
 » de leur poste, c'est toujours un air  
 » d'audace de leur présenter la ba-  
 » taille en pays ouverts ». Nous pas-  
 sâmes donc les ponts le 30 Mai, &  
 nous examinâmes les retranchemens  
 ennemis, dont j'envoyai au Roi la  
 description en ces termes (a) :

Qui se tien-  
 nent dans  
 leurs retran-  
 chemens.

» Sire, nous avons parfaitement re-  
 » connu la situation des ennemis hier  
 » & ce matin. Tout le front de leur  
 » camp est couvert de redans, dont  
 » plusieurs sont liés par des courtines,  
 » & les autres séparés ; leur cavalerie  
 » est à cheval entre les redans, & les  
 » bataillons avec leurs drapeaux dans  
 » les redans. Toute l'armée s'y est  
 » placée dès hier au matin, & cette  
 » nuit ils ont fait venir toutes les  
 » troupes qui étoient entre la Bassée,  
 » la Scarpe & le ruisseau de Sanzaye.  
 » Enfin, Sire, après avoir examiné  
 » tout ce qui pouvoit être entrepris,  
 » M. le Maréchal de *Bervick*, M. le  
 » Maréchal de *Montesquiou*, & tout

---

(a) Lettre au Roi, du 31 Mai.

» ce qu'il y a d'Officiers-Généraux ,  
» auxquels on peut croire plus de fer-  
» meté & d'ardeur pour le service de  
» Votre Majesté, sont persuadés que  
» l'on ne peut attaquer l'armée en-  
» nemie, sans mettre celle de Votre  
» Majesté dans un péril très-apparent  
» de recevoir un grand échec. Pour  
» moi, je ne défavouerais point que je  
» ne craigne quelque péril ; vos trou-  
» pes sont dans une bonne disposition :  
» mais de marcher à une ligne où le  
» canon est placé, & dont il faut es-  
» sayer quinze coups de chaque pièce  
» avant que d'entrer ; trouver ensuite  
» de l'infanterie qui vous reçoit avec  
» un gros feu, & une cavalerie qui  
» vient vous chercher entre les re-  
» dans, ce n'est point là du tout  
» combattre à avantage à peu près  
» égal. Cependant, si je trouvois bien  
» des gens qui voulussent attaquer  
» malgré le péril que j'y vois, je le  
» ferois peut-être, parce qu'on ne se  
» retire de certains états violens,  
» que par se livrer à de grands périls :  
» mais en vérité, Sire, les suites éton-  
» nent un bon François, & bien fidé-  
» lement dévoué à la personne de

1710. » Votre Majesté ; si Elle me veut plus  
 » de courage , qu'Elle ait la bonté de  
 » me le donner «.

» Quoique nous souffrions un peu  
 » ici pour l'eau , je crois cependant  
 » qu'il convient que nous y tenions  
 » le plus qu'il se pourra , par plusieurs  
 » raisons. D'abord nous consommons  
 » les fourrages qui seroient très-utiles  
 » aux ennemis , ensuite nous éparg-  
 » nons les nôtres ; enfin nous som-  
 » mes dans une situation plus décente  
 » pour l'armée de Votre Majesté , que  
 » si nous étions plus éloignés des en-  
 » nemis. Il est certain qu'ils voient  
 » une armée bien disposée à les com-  
 » battre , & qui ne diffère à les atta-  
 » quer , que parce que la raison ne  
 » veut pas que l'on entreprenne des ac-  
 » tions trop périlleuses. C'est beaucoup  
 » qu'd'être où nous sommes. Le Prince  
 » Eugene a dit & soutenu que l'armée  
 » de Votre Majesté ne se mettroit  
 » point à portée d'avoir une action ,  
 » & nous savons par un de leurs Offi-  
 » ciers prisonniers , qu'il a parié mille  
 » guinées contre Milord Marlboroug ,  
 » que nous ne passerions pas la Scarpe «.

C'est apparemment dans cette per-

suaſion, que les Alliés faiſoient à nos Plénipotentiaires de Gertruidenberg des propoſitions ſi abſurdes & ſi révol- tantes. L'Abbé de Polignac m'en fit part en ces termes : » (a) Ils veulent » que le Roi ſ'uniffe à eux, pour faire » la guerre au Roi d'Eſpagne, & le » chaffer de toute la Monarchie, ſi » ce Prince n'accepte pas dans un » terme fort court un très-petit par- » tage qui pourra lui être offert, for- » mé des Royaumes de Sicile & de » Sardaigne, en excluant les places » de Toſcane ; bien entendu qu'après » cela fait & parfait, & tous les autres » préliminaires, ſavoir la reddition » des places de Flandres, exécutés, la » France n'aura pas la paix, mais ſeu- » lement la permiſſion de la traiter, » & cependant une treve ſans garantie, » c'eſt-à-dire, qui pourra être rompue, » ſi Sa Maieſté n'accorde pas les de- » mandes ultérieures qu'on lui voudra » faire, & dont ils ne veulent pas » donner l'explication. Quelque choſe » qu'on puiſſe leur dire contre l'injuſ-

1710.

*Demandes  
hauraines des  
Alliés.*

---

(a) Lettre de M. l'Abbé de Polignac, du premier Juin.



1710.

» rice criante de cette prétention ;  
 » ils répondent froidement , que la  
 » supériorité de leurs forces , & la mi-  
 » sere où nous sommes réduits , ne  
 » nous permettent pas de disputer ;  
 » qu'il leur faut les sûretés qu'ils de-  
 » mandent , pour ne pas douter que la  
 » Couronne d'Espagne sortira des  
 » mains de Philippe V , & que notre  
 » sûreté à nous n'est que dans leur  
 » bonne volonté «.

» Quand on leur a demandé , m'é-  
 » crivit M. de Torcy (a) , quelles  
 » voies ils entendoient que Sa Majesté  
 » dût prendre pour faire abdiquer son  
 » petit-fils , ils ont répondu qu'il n'y  
 » en avoit que deux pour faire agir  
 » les hommes , celle de la persuasion ,  
 » & celle de la contrainte ; que les  
 » Alliés feroient bien aises que le Roi  
 » pût se servir utilement de la pre-  
 » miere ; mais que cette voie ne réus-  
 » sissant pas , il falloit nécessairement  
 » user de la seconde , unir les forces  
 » de la France à celles de ses enne-  
 » mis , pour forcer le Roi Catholique

---

(a) Lettre de M. de Torcy , du premier  
 Juin.

» à renoncer à la Couronne d'Es-  
» gne, & même au partage qui lui  
» auroit été offert, s'il ne l'avoit pas  
» accepté dans l'espace de deux mois «.

---

---

1719.

L'Abbé de *Polignac* m'ajoutoit :  
» Nous ne soufcrirons jamais à ces  
» conditions, puisque, lorsqu'ils nous  
» découvreroient, après l'exécution des  
» préliminaires, les prétentions qu'ils  
» nous cachent, au lieu de paix, nous  
» n'aurions peut-être qu'une nouvelle  
» guerre encore plus malheureuse que  
» la première. L'armée que vous com-  
» mandez, & votre résolution, ne lais-  
» sent pas de leur donner beaucoup à  
» penser. Ils ne s'attendoient point du  
» tout à une si longue résistance que  
» celle qu'ils trouvent à Douai ; ils  
» comptoient d'avoir cette place &  
» Arras même, avant que vous eussiez  
» pu assembler les forces du Roi sur la  
» Somme. Ils ont été trois jours dans  
» une inquiétude continuelle, dès que  
» vous vous êtes mis en mouvement ;  
» mais jusqu'à présent ils n'ont pas  
» changé pour cela de ton. Il faut es-  
» pérer que la suite leur imposera plus  
» encore que les commencemens. Je  
» me repose bien sur vous de toute la

1710. » conduite de l'affaire ; & quand vous  
 » ne les battrez pas , je serai bien per-  
 » suadé que la chose n'aura pas été  
 » possible «.

*Tentatives  
 pour attirer  
 les ennemis à  
 une action.*

J'y fis en effet tout ce qui étoit en mon pouvoir. Les ennemis avoient deux redoutes à Biache sur la Scarpe ; je les fis attaquer par le Comte de *Broglie* & le Marquis de *Nangis* , qui s'y portèrent avec leur ardeur ordinaire & les prirent. Quelques bataillons s'avancèrent au secours , mais évitèrent prudemment d'engager une action. J'avois d'excellens Officiers pour ces sortes d'opérations , & je demandois pour eux à la Cour des récompenses que j'obtins , des commissions de Colonels pour les sieurs de *Coucy* , de *Bongard* , de *Saint-Laurent* , & de *Fontenay* , & une Lieutenance-Colonelle pour le sieur *Marquis* dans les Suisses ; c'étoient tous gens d'une bravoure éprouvée. » C'est la première  
 » qualité que je demande à la guerre ,  
 » écrivois-je à M. de Voisin (a) : on dit  
 » toujours que tout le monde est brave ;

---

(a) Lettre à M. de Voisin , du 7 Juin.

« & vous ne sauriez imaginer, quand  
 » ce vient au fait & au prendre, le  
 » peu que l'on trouve de certains cou- 1719.  
 » rages, qui veulent bien marcher à  
 » la tête de tout. Autre chose est d'en-  
 » voyer les troupes à l'ennemi, ou de  
 » les mener soi-même bien fièrement  
 » & le premier «.

Le voisinage des deux armées occa- *Entrevue*  
 sionna une conversation entre plusieurs *d'Officiers.*  
 Généraux & les nôtres sur le bord de  
 la Scarpe : j'y étois à regarder des tra-  
 vaux que j'avois ordonnés pour dé-  
 tourner cette riviere. Le Prince de  
 Hesse, qui a été depuis Roi de Suede,  
 y vint, & commença par un compli-  
 ment très-honnête sur le petit succès  
 de ces deux redoutes emportées. » Je ne  
 puis, me dit-il, regarder comme un  
 malheur la perte que nous venons de  
 faire, puisqu'elle me procure l'avan-  
 tage de voir un Général dont j'estime  
 si fort le mérite «. Il me parla de l'in-  
 quiétude que lui & les plus honnêtes  
 gens de leur armée avoient eue de ma  
 blessure. » Cet accident, ajouta-t-il, est  
 arrivé dans un moment bien heu-  
 reux pour nous, & où le sort de  
 la bataille paroïsoit dangereux «. Mes

1710.

On renonce  
à attaquer les  
ennemis,

réponses furent telles qu'elles devoient être. J'y allai encore quelques autres fois, parce que j'espérois y voir le Prince Eugene qui y venoit aussi ; mais nous ne nous rencontrâmes pas.

Ce travail, que je dirigeois moi-même sur la Scarpe, étoit une saignée, par laquelle je voulois faire sortir cette riviere, dans l'espérance que la force de l'eau romproit un pont de communication qui réunissoit au gros de l'armée un quartier que les ennemis avoient entre la Scarpe & la Sanzaye. Je savois la position de ce quartier par le Comte de *Broglie*, que j'avois envoyé pour l'examiner, & ses rapports étoient toujours tels qu'on pouvoit s'y fier. Quand l'eau eut un peu coulé, nous allâmes, le Maréchal de *Bervick*, le Maréchal de *Montesquiou* & moi, seuls, pour ne point faire voir aux ennemis une apparence de généralité, reconnoître les postes derrière Vitry, & si les eaux avoient produit l'effet que nous désirions ; mais nous trouvâmes que les ennemis avoient fait des coupures de leur côté, & que les eaux que nous leur avions envoyées, ils les avoient jetées dans les marais ;

de sorte que ce quartier étoit plus fort qu'auparavant, étant couvert par une inondation, outre ces retranchemens : aussi toute attaque fut estimée impossible ; & le Maréchal de *Bervick*, qui n'étoit venu que pour une bataille, alla joindre l'armée de Dauphiné, qui lui avoit toujours été destinée.

1710.

Il ne fut plus question que de choisir un poste, d'où on pouvoit, après la reddition de Douai, qui ne devoit pas tarder, agir selon les circonstances. Je plaçai dans cette intention, le 17 Juin, l'armée du Roi, la droite à Oisy, & la gauche à Mauchy-le-Pieux. Dans cette position, j'étois en état d'empêcher le siège de Valenciennes, de Condé & de Bouchain. Pour celui de Béthune, je ne le pouvois que par une bataille, & je mandai au Roi, que mon sentiment étoit de la donner : » Pour cela, disois-je (a), il faut marcher aux ennemis dans le temps qu'ils marcheront pour s'approcher de Béthune, parce que si on leur laisse seulement d

Camp d'Oisy.

sy.

(a) Lettre au Roi, du 18 Juin.

1710.

» jours, on trouvera leur armée d'ob-  
 » servation placée & retranchée de  
 » manière qu'il y auroit grand péril à  
 » l'attaquer «.

En établissant mon camp, j'envoyai le Comte de *Coigny* avec un corps de Dragons entre Valenciennes & Bouchain, pour disputer aux ennemis le passage de l'Escaut, & je fis préparer des ponts pour le soutenir. Ils voulurent s'approcher de ses dernières troupes, qui étoient des Hussards. Le Colonel *Ratky*, qui les commandoit, plia, & parut se retirer en désordre pour les attirer. Ils le suivirent en effet, en s'éloignant de leurs gros : *Ratky* retourna sur eux, les battit, & ramena un assez grand nombre de prisonniers.

*Etat du Maréchal & celui de son armée.*

Ce camp ne fut pas pour moi un camp de repos, quelque besoin que j'en eusse. Voici ce que je mandai au Maréchal d'*Harcourt* (a). » Vous  
 » croyez bien qu'avec les fatigues que  
 » j'essuie tous les jours, mon état n'a  
 » pas amendé. Je suis plus incom-

---

(a) Lettre au Maréchal d'*Harcourt*, du 31 Juin.

» modé que je ne l'étois en partant  
 » de Paris. Une assez grosse esquille  
 » commence à percer ; cependant vous  
 » pensez bien que je ne puis demeu-  
 » rer dans ma chambre. Je fis avant-  
 » hier treize ou quatorze lieues , tant  
 » à cheval qu'en chaise : j'en ferai de-  
 » main autant. Vous savez que l'on  
 » ne peut trop connoître le pays par  
 » où on peut aller à un ennemi , &  
 » par où il peut venir nous chercher ,  
 » sur-tout quand l'affaire approche , &  
 » que , de la maniere dont elle se  
 » tourne , dépend le sort du Royaume.  
 » Je n'aime pas à jouer si gros jeu ;  
 » mais je me dois au Roi & à ma  
 » Patrie , & me compte , je vous  
 » assure , pour rien.

» La défense de Douai va par mer-  
 » veille , & cela ira peut-être encore  
 » plus loin qu'on ne pense ; mais il  
 » arrive perpétuellement de nouvelles  
 » troupes aux ennemis. Pour moi , il  
 » m'en part tous les jours une quantité  
 » assez raisonnable par la désertion ,  
 » sur-tout de Cavalerie , Dragons , &  
 » même de Gendarmerie. Tout ce  
 » qui a passé l'hiver sur cette fron-  
 » tière , n'a pas été payé. L'écu de



1710. » campagne est encore dû. Les Usur-  
 » riers prennent quatre-vingts pour  
 » cent (a). C'est ce qui fait désert<sup>r</sup>;  
 » parce que les Cavaliers ou Gendar-  
 » mes, voyant que de cinq écus il ne  
 » leur en revient qu'un, s'imaginent  
 » que ce sont leurs Officiers qui les  
 » volent. J'ai fait arrêter un nommé  
 » *Beaupomier*, chef de ces Usuriers  
 » établis à Arras, & je verrai ce que  
 » M. Desmarets en fera.

» Voilà, mon cher Maréchal, notre  
 » état; & pour celui de ma santé, il  
 » est comme je vous l'ai dit. Mes bé-  
 » quilles ne me menent que dans ma  
 » chambre : pour monter ou descen-  
 » dre, il faut me porter. Quand on  
 » m'a grimpé sur mon cheval, je m'y  
 » tiens, & je menerois bien mon aile  
 » à la charge; mais si elle m'obligeoit  
 » à une retraite au trot, alors je me  
 » rendrois de bonne grace; mais j'es-  
 » pere que nous n'aurons qu'à pousser.  
 » C'est ce que j'estime qu'il faut faire  
 » très-doucement, & je dirai bien à  
 » nos gens : Ne nous emportons pas.

---

(a) Lettre à M. Desmarets, du 25 Juillet.

« Pour moi, si je m'emporte, je ferai  
« bien trompé ».

1710.

La ville de Douai se rendit le 25  
Juin, après cinquante-deux jours de  
tranchée ouverte. » De telles défen-  
« ses, écrivois-je au Ministre (a), à peu  
« près à la moitié du siège, ne per-  
« mettent pas de craindre que la gar-  
« nison puisse être prisonnière de  
« guerre ; & certainement les ennemis  
« verront bien qu'il leur en coûteroit  
« bien du temps & bien des hommes,  
« s'ils vouloient la réduire à cette ex-  
« trémité ». Ma prophétie fut accom-  
plie : on lui accorda liberté & les  
honneurs de la guerre, ainsi qu'à la  
garnison du fort de Scarpe, qui fut  
compris dans la capitulation. Je louai  
fort cette belle défense dans ma lettre  
au Roi, & le suppliai de vouloir bien  
honorer du collier de l'Ordre du Saint-  
Esprit, M. d'*Albergotti*, qui comman-  
doit dans cette place, & de lui don-  
ner le gouvernement de Sar-Louis,  
qui étoit vacant ; que M. le Marquis  
de *Dreux* fût fait Lieutenant-Géné-

*Reddition de  
Douai, & ré-  
compenses.*

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du premier  
Juin.

1710.

ral, M. le Duc de *Mortemar*, Maréchal de Camp, & M. de *Brendelay*, Suisse, Lieutenant-Général; des pensions & des grades à Mrs. de *Fervagues*, de *Villenouet*, de *Lisle*, de *Chastenay*; que d'ailleurs Sa Majesté daignât avancer les Officiers que M. d'*Albergotti* lui nommeroit. Tout cela fut accordé, & au delà même de ce que je demandois, puisque le Roi me donna le gouvernement des trois Evêchés, sans retirer celui que je possédois auparavant (a).

Articles débattus à Gertruydenberg.

Pendant le siège de Douai, & après, la morgue des Alliés se soutint plus à la Haye que dans leurs armées. Ici ils se retranchoient devant moi, comme s'ils avoient été les plus foibles, & là ils parloient en despotes qui ne connoissoient de droit que la force. J'étois instruit journellement par les Plénipotentiaires & le Ministre, de ce qui se traitoit, afin de pouvoir régler mes mouvemens sur les progrès de la négociation : mais ces progrès, quand les Alliés en laissoient faire, n'étoient

---

(a) Lettre de remerciement au Roi, du 2 Juillet.

qu'un leurre qu'ils retiroient ensuite.

» Nous avons mis les Alliés au pied  
 » du mur, m'écrivoit l'Abbé de Po-  
 » lignac (a), & bien prouvé la sincé-  
 » rité du Roi dans la promesse qu'il  
 » fait d'abandonner le Roi d'Espagne  
 » à ses propres forces ; mais de leur  
 » part ils ne prétendent pas du tout  
 » nous tenir quittes des demandes ul-  
 » térieures. Toute la grace qu'ils vou-  
 » dront peut-être bien nous faire, sera  
 » de les discuter avant la signature  
 » des préliminaires ; ce que jusqu'à  
 » présent ils avoient toujours refusé.  
 » Nous savons que leurs prétentions  
 » là-dessus sont hautes, quoiqu'ils  
 » n'aient jamais voulu les expliquer  
 » nettement. Les Hollandois veulent  
 » que le Roi les dédommage de la  
 » dernière campagne & de celle-ci,  
 » & qu'il leur rende autant de places  
 » qu'ils ont eu la peine d'en prendre  
 » depuis que leurs préliminaires ont  
 » été dressés, sans compter ce qu'il en  
 » coutera pour le rétablissement des

---

1710.

---

(a) Lettre de l'Abbé de Polignac, du  
 18 Juin.

1710.

» Electeurs de Baviere & de Cologne  
 » Il y a aussi bien de l'apparence que  
 » leur dessein est d'arracher encore ,  
 » s'ils peuvent , le reste de l'Alsace ,  
 » pour la donner au Duc de Lor-  
 » raine en échange du Montferrat « :  
 & voilà comme tous les Princes de  
 l'Europe cherchoient à s'accommoder  
 entre eux aux dépens de la France.

Au moment que ces articles alloient  
 être accordés en grande partie , l'Abbé  
 de Polignac m'écrivit (a) : » Si la paix  
 » n'est pas signée , après tout ce que  
 » nous avons offert sur l'abandon de  
 » l'Espagne & des Indes , c'est que  
 » ceux qui gouvernent la Hollande ,  
 » & qui s'entendent avec les Géné-  
 » raux ennemis pour tromper les peu-  
 » ples , trouvent leur intérêt particulier  
 » dans la continuation de la guerre.  
 » Savez-vous ce qu'ils demandent  
 » à présent ? c'est qu'en cas que le Roi  
 » d'Espagne refuse le petit partage  
 » qu'on lui fait , Sa Majesté leur con-  
 » signe Elle-même toute la Monarchie

---

(a) Lettre de l'Abbé de Polignac , du 28  
 Juin.

» en Europe & aux Indes , à la ré-  
 » serve de Sicile & de Sardaigne , sans  
 » qu'ils soient obligés de leur part à  
 » tirer un coup de mousquet , ni à  
 » dépenser un écu pour détrôner Phi-  
 » lippe V «.

1710.

Sur ces articles , qu'il falloit rejeter  
 hautement , on eut la patience de né-  
 gocier encore , & même de faire des  
 offres. M. de *Torcy* m'en instruisit en  
 ces termes (a) : » J'espérois , il y a  
 » quelques jours , vous mander des  
 » nouvelles un peu plus favorables de  
 » la négociation de la paix. MM. les  
 » Plénipotentiaires avoient proposé ,  
 » comme d'eux-mêmes , que le Roi  
 » pourroit s'engager à donner de l'ar-  
 » gent aux Alliés , supposé qu'ils fus-  
 » sent obligés de faire la guerre au  
 » Roi d'Espagne , si ce Prince refusoit  
 » le partage qu'on lui destinoit ; que  
 » moyennant les sommes que Sa Ma-  
 » jesté conviendrait de payer par mois  
 » pendant que la guerre d'Espagne du-  
 » rerait , Elle ne seroit point obligée  
 » de faire agir ses troupes contre le  
 » Roi son petit-fils «.

---

(a) Lettre de M. de *Torcy* , du 30 Juin.

1710.

Les Députés de Hollande ont paru  
 » goûter cette proposition , qui leur  
 » étoit nouvelle , & ont fait seulement  
 » quelques objections sur la sûreté des  
 » payemens. Ils demandoient pour  
 » otages les places que Sa Majesté a  
 » déjà bien voulu leur promettre pour  
 » sûreté de son inaction pendant la  
 » guerre d'Espagne. Ils ont emporté  
 » ces propositions à la Haye , & ont  
 » promis réponse. Elle est venue, non  
 » par eux, mais par un Secrétaire que  
 » le Pensionnaire leur a dépêché avec  
 » un papier de l'écriture de ce même  
 » Secrétaire , & non signé : il portoit ,  
 » que leur dernière proposition n'est  
 » pas acceptable ; qu'il faut que le Roi  
 » se charge seul de faire la guerre au  
 » Roi d'Espagne , & de remettre aux  
 » Alliés l'Espagne & les Indes , ainsi  
 » qu'il est porté par les préliminaires :  
 » c'est-à-dire , Monsieur , que les  
 » Alliés veulent demeurer en repos ,  
 » pendant que la France feroit la  
 » guerre au Roi d'Espagne pour le  
 » chasser de son Royaume , & que ,  
 » suivant les préliminaires , le Roi  
 » n'auroit qu'un terme de deux mois  
 » pour achever ce grand ouvrage ; que

» Sa Majesté fera cependant obligée  
 » de céder aux Alliés, & de raser les  
 » places exprimées par les mêmes pré-  
 » liminaires ; & que le terme de deux  
 » mois étant fini, ils recommence-  
 » ront la guerre avec tous les avan-  
 » tages qu'on leur aura cédés : ainsi la  
 » France se trouveroit engagée à sou-  
 » tenir deux guerres différentes, sans  
 » retirer d'autre fruit que celui d'une  
 » treve de deux mois, pour laquelle  
 » le Roi céderoit ou raseroit toutes  
 » les places qu'on lui demande. Nous  
 » conseilleriez-vous, me demandoient  
 » les Plénipotentiaires & le Ministre,  
 » nous conseilleriez-vous de signer de  
 » pareils préliminaires « ?

» Non, leur répondis-je (a), & il  
 » n'y a pas un homme dans cette ar-  
 » mée, & peut-être dans tout le  
 » Royaume, qui ne soit résolu à ver-  
 » ser jusqu'à la dernière goutte de son  
 » sang, pour n'être jamais à la merci  
 » de ses ennemis. Ils ont déjà vu dans  
 » la dernière bataille ce qu'il leur a  
 » coûté pour une demi-lieue de ter-

1710.

---

(a) Lettre à M. de Polignac, du 28 Juin.



1710.

» rein , que j'aurois regagné fans ma  
 » blessure ; & peut-être dans peu de  
 » jours Dieu nous fera la grace de  
 » confondre l'orgueil de ceux qui ne  
 » veulent pas une paix que le Roi veut  
 » acheter si cher. Nous avons cent  
 » quatre-vingts bataillons , & deux cent  
 » soixante escadrons en présence des  
 » ennemis. A la vérité , ils en ont da-  
 » vantage , & avec un plus grand  
 » nombre de bataillons & d'escadrons  
 » que l'année dernière ; nous avons  
 » moins d'hommes , puisque nous  
 » donnons huit mille rations de moins ,  
 » sans que personne se plaigne ; mais  
 » tous nos Officiers y sont , principaux  
 » & subalternes , & tous nos soldats  
 » brûlent du désir de combattre. Il  
 » ne faut qu'un moment pour changer  
 » la face des affaires , peut-être du  
 » noir au blanc « .

» Apparemment après la prise de  
 » Douai , ces Messieurs vont chercher  
 » une bataille ; je vous assure que je  
 » marcherai au devant d'eux. On m'a  
 » fait si mal en France de ma blessure ,  
 » que je crois devoir vous en dire des  
 » nouvelles. Il est vrai qu'il faut me  
 » guinder sur mon cheval , & que je

» n'ai aucune sorte de mouvement  
 » dans la cuisse ni au genou ; mais  
 » quand je suis à cheval , je m'y tiens  
 » fort bien cinq à six heures : il n'en  
 » faut pas tant pour voir plaider un  
 » grand procès & aider aux Avocats «.

1710.

C'est ce qu'on craignoit à la Cour ,  
 & le Roi , sans me le défendre abso-  
 lument , m'insinuoit qu'il aimeroit  
 mieux des retranchemens qu'une ba-  
 taille , paroissant content si je lui sau-  
 vois Arras & Cambrai. On ne faisoit  
 pas attention (a) » qu'une bataille con-  
 » venoit mieux pour le génie de la  
 » Nation , qui porte à chercher l'en-  
 » nemi à l'arme blanche , plutôt que  
 » de se retrancher & réduire l'affaire à  
 » une attaque de poste , où la force  
 » des ennemis & le feu de leurs ba-  
 » taillons avoit plus d'avantage contre  
 » les nôtres , sans comparaison plus  
 » foibles en soldats , mais plus forts en  
 » Officiers qui ne tirent point «.

*Les ennemis menacent d'une bataille*

C'est pourquoi , après la prise de  
 Douai , je ne jugeai pas à propos de  
 m'entourer de fortifications , tant pour

---

(a) Lettre à M. l'Abbé de Polignac , du  
 28 Juin.

1710.

ne pas ôter à l'ennemi l'envie de me joindre , qu'il affectoit & que je lui désirois, quoiqu'il fût plus fort que nous de trente-cinq à quarante mille hommes, que pour entretenir l'audace dans nos troupes , lorsqu'elles voyoient que je ne me cachois pas. Je ne cherchois qu'à me placer de manière à avoir toujours le temps d'élever un peu de terre devant moi , & je n'oubliois rien pour prendre les meilleurs postes. » Ils » ne sont pas faciles à trouver dans les » plaines d'Arras (a) , écrivois-je » au Ministre ; avec mon détestable » genou , je fais mes quatorze ou » quinze lieues par jour , hier seize , » pour qu'il n'y ait pas , s'il est possible , un buisson , à six lieues à la » ronde , que je ne connoisse. Quand » on doit jouer une furieuse partie de » paume , il faut au moins connoître le » tripot «.

Pendant que je me donnois ces peines , j'aurois voulu que chacun , dans sa partie , eût contribué à entretenir dans notre armée l'ardeur que j'y met-

---

(a) Lettre à M. de Voisin , du 2 Juillet.

fois. » Mais le prêt est dû depuis plu-  
 » sieurs jours , disois-je à M. de Voi-  
 » fin (a); Je voudrois bien qu'on pût le  
 » payer avant l'action ; car la Couture  
 » appeloit l'argent qu'on lui donnoit ,  
 » *Etoile de gaîté* , & ces étoiles ne  
 » brillent pas autrement dans notre  
 » armée. Le pain d'ailleurs est excessi-  
 » vement mauvais. Enfin , Monsieur ,  
 » l'armée de Flandres n'est pas désirée  
 » par le soldat , & l'on en peut juger  
 » par la grande désertion des troupes  
 » qui ont eu ordre de s'y rendre. Une  
 » cause pour cela , c'est qu'on y meurt  
 » de faim l'hiver , & qu'on y est tué  
 » l'été. L'on peut n'être pas de ce  
 » goût-là , sans passer pour extraordi-  
 » naire «.

1710.

Les ennemis me tinrent une ving-  
 taine de jours alerte, me menaçant tou-  
 jours d'une bataille, tantôt s'éloignant,  
 tantôt refluant précipitamment sur moi.  
 Ils camperent le 9 Juillet , la droite au  
 Sanzaye , & la gauche à la Scarpe. Je  
 fis avancer la mienne , pour être à peu  
 près à la hauteur de leur droite. Le 12,

*Mouvements  
 des deux ar-  
 mées.*

(a) Lettre à M. de Voisin , du 2 Juillet

1791.

ils marcherent dans la plaine d'Aubigny, & poussèrent leur droite jusqu'à Gouy, laissant toujours la Scarpe devant eux. Je les côtoyai en réglant sur eux mes mouvemens. Le 14, ils mirent leur gauche à l'Abbaye St. Eloy, & leur droite s'étendoit au delà de Cheler, assez près de Saint-Paul. Je m'étendis de même, & fis attaquer un convoi qui leur venoit de Douai. L'escorte fut battue, & le convoi pillé. Le Colonel d'*Aremberg*, commandant le Royal Allemand, & d'autres Partisans firent, pendant ces marches, un grand nombre de prisonniers, & un seul en emmena plus de deux cents.

*Siege de  
Béthune.*

Enfin j'appris, le 16 Juillet, qu'ils avoient investi Béthune, où ils m'avoient laissé le temps de mettre les munitions nécessaires, & une bonne garnison sous les ordres du sieur *Dupuis Vauban*, bon Officier. Quoiqu'ils fussent très-bien postés, je ne pouvois renoncer au désir d'une bataille. J'écrivis au Roi (a) : » Je supplie Votre  
» Majesté de bien examiner ce qui est

---

(a) Lettre au Roi, du 20 Juillet.

» de ses intérêts à cet égard ; pour  
 » moi je suis si outré de l'insolence  
 » des ennemis & de leurs conquêtes,  
 » que j'avoue que je la désire ; mais il  
 » y a une infinité de gens qui ne sont  
 » pas si en colere que moi «.

1710.

Cette insolence des ennemis dont  
 je me plaignois, n'étoit pas à mon  
 égard, puisqu'au contraire ils étoient  
 si circonspects devant moi ; c'étoit à  
 l'égard de nos Plénipotentiaires, qui  
 demeuroient toujours à Gertruyden-  
 berg. Si on avoit voulu m'en croire,  
 ils n'y feroient pas restés si long-temps.  
 Je leur avois mandé (a) : » J'estime votre  
 » séjour en Hollande désormais beau-  
 » coup plus nuisible qu'utile au service  
 » du Roi. Comment ne veut-on pas être  
 » convaincu de ce qu'on voit si parfai-  
 » tement, que Hensius est livré aux  
 » Généraux ennemis, qu'ils ne veu-  
 » lent pas de paix, & que s'ils ne  
 » vous renvoient pas, c'est pour ne pas  
 » avoir l'odieux de la rupture ? Ainsi,  
 » Monsieur, il n'y a plus à différer,  
 » votre retraite & un bon manifeste «.

*Rupture des  
 conférences de  
 Gertruyden-  
 berg.*

---

(a) Lettre à l'Abbé de Polignac, du 2  
 Juillet.

1710.

Malgré mes remontrances, on avoit tenu bon, parce qu'on espéroit toujours, à force de condescendance, les amener à quelque conciliation. Mais enfin ils se démasquerent absolument le 12 Juillet (a). » La résolution des » Alliés, dirent nettement les Députés qui vinrent de la Haye à Gertruydenberg, est de rejeter la proposition que vous leur avez faite de les » aider à soutenir la guerre d'Espagne par une somme d'argent, quelle » qu'elle puisse être, & quelque sûreté que l'on donne pour le paiement «.

» Nous ne voulons pas de l'union » de vos forces avec les nôtres, pour » obliger le Roi d'Espagne à céder sa » couronne, mais que vous vous » chargiez seul d'y faire consentir ce » Prince, ou de le dépouiller dans » le terme de deux mois, au bout desquels, si cela n'est pas fait, la guerre recommencera, quoique votre Roi ait exécuté tous les autres préliminaires. Toute la grace que nous pouvons

---

(a) Lettre de M. de Torcy, du 15 Juillet, contenant celles des Plénipotentiaires, du 13.

» faire, c'est de permettre aux troupes  
 » que nous avons en Portugal & en  
 » Catalogne, d'aider pendant ces deux  
 » mois à conquérir l'Espagne, pour la  
 » remettre avec les Indes à l'Archiduc.  
 » Mais ces deux mois expirés, nos  
 » troupes n'agiront plus, & vous serez  
 » obligés de finir seuls l'entreprise ;  
 » bien entendu qu'alors la treve n'aura  
 » plus lieu «.

1710

» Nos Plénipotentiaires ont attaqué  
 » ces propositions par des raisons qui  
 » sont demeurées sans réplique. Ils ont  
 » rappelé tout ce qui s'est passé dans  
 » les conférences précédentes, & l'es-  
 » prit même des articles préliminaires,  
 » dans lesquels il n'avoit jamais été  
 » question que le Roi dût faire seul la  
 » guerre à son petit-fils. Les Députés  
 » ont répondu, que si les Alliés & eux  
 » avoient traité jusqu'à présent sur le  
 » pied de prendre de concert des me-  
 » sures, & d'unir leurs forces avec  
 » celles du Roi, pour mettre l'Archiduc  
 » en possession de l'Espagne & des  
 » Indes, ils n'avoient pas dû le faire,  
 » & qu'ils ne le feroient plus ; que  
 » toute la modération qu'ils pourroient  
 » apporter présentement, étoit de donner



1710.

» ner un partage à Philippe V ; mais  
 » que, pour l'obligation d'opérer dans  
 » l'espace de deux mois la restitution  
 » totale de la Monarchie, à nos ris-  
 » ques, périls & fortunes, sans qu'ils  
 » doivent se mêler d'autre chose que  
 » de la recevoir de nos mains, ils ne  
 » s'en relâcheroient jamais, persuadés  
 » que rien n'étoit plus juste ni plus  
 » facile «.

» Facile, ont repris nos Plénipo-  
 » tentiaires ; mais observez donc que  
 » la conquête d'un grand Royaume,  
 » comme l'Espagne, n'est pas une en-  
 » treprise de deux mois ; & si le Roi,  
 » réduit à l'extrémité, alloit se retirer  
 » aux Indes, cela rendroit l'exécution  
 » encore plus impossible. Si elle est  
 » impossible, ont-ils répondu d'un ton  
 » moqueur, la continuation de la  
 » guerre contre la France ne l'est pas «.  
 Voilà tout ce qu'on en put tirer ; &  
 nos Plénipotentiaires ne pouvant plus  
 douter qu'ils étoient joués, partirent  
 enfin, à mon grand contentement (a).

*Le Maréchal  
 demande un  
 Successeur.*

Les mouvemens que j'étois obligé

(a) Lettre à M. l'Abbé de Polignac, du  
 25 Juillet.

de me donner continuellement, étant si près des ennemis, m'avoient tellement fatigué, que mon genou étoit beaucoup plus mal au milieu de la campagne qu'au commencement. Après m'être bien examiné, je crus devoir exposer ma situation au Ministre. Je lui rappelai (a) que c'étoit par ordre exprès du Roi que je m'étois exposé à servir cette année, & même sans grande espérance de pouvoir aller jusqu'au bout. Je lui exposai l'état de mon genou; qu'il en sortoit encore quelquefois des esquilles; que j'étois menacé d'un abcès; que le moindre mouvement extraordinaire, comme de monter une butte d'un pied, me causoit des douleurs insupportables; que cela alloit quelquefois jusqu'à m'évanouir.

» Dans cet état, ajoutois-je, ne dois-je pas, comme je l'ai déjà fait, vous » montrer la nécessité d'avoir un homme » qui puisse prendre ma place? Je n'ai » rien à me reprocher, après la lettre que j'ai pris la liberté d'écrire » à Sa Majesté lors du départ de M. » le Maréchal de *Bervick*. J'offris de

1710.

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 17 Juillet,

1710.

» servir sous lui , je l'offre encore.  
 » Quand nous serions trois ici de la  
 » meilleure santé du monde , nous ne  
 » serions pas encore trop ; donc la  
 » mienne , dans l'état que je vous la re-  
 » présente , ne peut suffire. Ayez  
 » donc la bonté de mander au Maré-  
 » chal de *Bervick* , qu'étant forcé d'al-  
 » ler aux eaux dans la fin du mois  
 » d'Août , le Roi ne peut confier sa  
 » principale armée qu'à lui , & vérita-  
 » blement je le pense ainsi « ,

*Différens  
 campemens.*

Les Généraux firent le siège de Bé-  
 thune , comme ils avoient fait celui de  
 Douai , fort à leur aise. J'avois les bras  
 liés. Je leur présentai cependant belle ,  
 en me plaçant , le 30 Juillet , -ma  
 droite à Montenancourt , & ma gauche  
 à Bretancourt ; de sorte qu'il n'y avoit  
 rien qui me séparât d'eux. Je pouvois  
 provoquer ; mais il ne m'étoit pas per-  
 mis d'attaquer , pour peu que leur  
 poste fût tenable. J'allai les reconnoître  
 avec trois mille Grenadiers & soixante  
 escadrons , & je fis pousser leur garde  
 jusqu'à la portée du fusil. Leur centre  
 étoit à Berle , défendu par des ravines  
 difficiles à passer , jusqu'à une partie de  
 leur droite , située sur une hauteur do-  
 minante ,

minante , & opposée à une ravine très-profonde , qui aboutissoit à la petite riviere de Lane , & leur gauche bien défendue par la Scarpe. Une armée foible n'auroit pas été mieux retranchée. Je me réduisis à couvrir , selon mes ordres , les places importantes de Hesdin & d'Arras. Le Roi trouva très-bon que j'eusse placé son armée entre la source de la Scarpe & la riviere de Cauche (a). Quelques-uns de nos Officiers n'en furent pas si contents ; ils écrivirent à la Cour , me firent passer des lettres anonymes , & me parlerent assez fortement , protestant du péril où je mettois le Royaume en m'exposant à une bataille. Cependant , si je n'avois point pris ce poste précisément lorsque je l'occupai , j'ai su depuis , que l'ennemi s'y plaçoit , & par-là pouvoit faire le siège de Hesdin. Son armée navale avec les troupes de débarquement qu'elle portoit , prenoit Montreuil , & se trouvoit dans le Royaume. Ce poste étoit si important , que réellement le Prince Eugene résolut de

1710.

---

(a) Lettre au Roi , du 8 Août.

1710.

donner une bataille pour me débattre. La poudre & les balles auroient été distribuées aux soldats, si le sieur Singlen, Député des États, & le Comte de Tolli, Général des Hollandois, qui avoient défense de rien risquer, ne s'y étoient opposés; & ils empêchèrent d'autorité même la jonction de vingt mille hommes qui étoient vers Lens, & que le Prince Eugene vouloit appeler pour se renforcer.

*Il réitéra ses instances pour avoir M. de Bervick.*

La proximité des armées donna lieu à plusieurs escarmouches, dans lesquelles nous fûmes presque toujours heureux. Peu s'en fallut cependant, un jour, que le Comte d'Arco, Felt-Maréchal de Baviere, qui de droit commandoit une aile, & étoit tombé avec un gros détachement sur les fourrageurs, ne fût enveloppé par toute la cavalerie de la droite des ennemis. J'y étois, & je me donnai beaucoup de peine pour retirer ce détachement, qui essuya quelque perte. Je remarquai que c'étoit la faute du Général, qui s'étoit laissé emporter par trop d'ardeur, & je tremblai en songeant que de pareilles occasions pouvoient

renâitre, que je ne pouvois me flatter  
 que le hazard m'y ameneroit toujours,  
 & que je serois en état d'y courir. Ces  
 réflexions, & le besoin que j'avois de  
 ne point laisser passer la saison des  
 eaux, me firent réitérer mes instances  
 pour avoir un successeur du moins  
 par *interim*; car j'offrois de revenir à  
 la fin d'Octobre pour un coup de main,  
 s'il étoit nécessaire. J'inclinois tou-  
 jours pour le Maréchal de Bervick,  
 & je m'en expliquai au Ministre en  
 ces termes (a) : » Si Sa Majesté veut  
 » être tranquille pour son armée pen-  
 » dant que je serai aux eaux, c'est  
 » d'y envoyer M. le Maréchal de  
 » Bervick; & permettez-moi de vous  
 » dire que le moyen de le faire venir  
 » sans aucune répugnance de sa part,  
 » c'est de lui en mandet la situation;  
 » que le Roi ne veut point que l'on  
 » cherche une action, & que, comme  
 » parmi ses autres talens pour la guerre  
 » Sa Majesté a remarqué qu'il enten-  
 » doit parfaitement la science de bien  
 » fermer un pays, Elle sera bien aise  
 » qu'il donne le reste de la campagne

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 23 Avril.

1710.

» à mettre en bon état la nouvelle  
 » frontiere qu'il s'est faite, qui tient  
 » de la mer à Valenciennes. M. le  
 » Maréchal de Bervick est assurément  
 » très-brave homme ; & une marque  
 » que je le pense ainsi , c'est l'envie  
 » que j'ai de le voir à une aile, pendant  
 » que je commanderai l'autre. Mais  
 » je suis persuadé qu'il est encore plus  
 » propre à une défensive qu'à une of-  
 » fensive ; car pour marcher en avant  
 » & prendre ses postes sur un ennemi ,  
 » j'ai reconnu , cette campagne , par  
 » ses sentimens , fortement soutenus  
 » par lui , qu'il ne se compromettra pas  
 » volontiers à une action ; mais il la  
 » soutiendra à merveille : c'est tout ce  
 » que le Roi demande dans le mo-  
 » ment actuel «.

*Récompense  
 de la garnison  
 de Béthune.*

Béthune se rendit le 29 Août, après  
 trente-sept jours de tranchée ouverte.  
 Je fis pour sa garnison ce que j'avois  
 fait pour celle de Douai ; c'est-à dire ,  
 que j'engageai le Ministre à avoir égard  
 à ce que lui diroit le Gouverneur pour  
 les récompenses des Officiers à ses or-  
 dres. » Je crois , ajoutois-je (a), que si

---

(a) Lettre à M. de Voisin , du 31 Août.

» Sa Majesté honoroit M. de *Vauban*  
 » de la grande croix de l'Ordre de  
 » Saint-Louis, & que son cordon rouge  
 » fût donné à M. de *Roth*, & M. de  
 » *Miromenil*, Brigadier, qui a bien  
 » voulu servir sous son cadet, fait  
 » Maréchal de Camp, ces graces-là  
 » sont bien méritées. » Je m'étendis  
 » un peu plus sur M. de *S. Sernin*, dont  
 » tout le monde n'étoit pas content.  
 » Je connois, dis-je (a), ses bonnes  
 » qualités & ses défauts. Il a eu un  
 » démêlé assez fort avec les Ingé-  
 » nieurs ; il n'a pas voulu signer la ca-  
 » pitulation. Tous ces sentimens-là ne  
 » sont pas blâmables. Je n'ai pas voulu  
 » le louer de n'avoir pas signé ; mais  
 » dans le fond, quoique la défense  
 » soit belle, je ne l'ai pas blâmé aussi ;  
 » car enfin il y avoit encore le fossé  
 » des demi-lunes à passer ; & dans le  
 » temps où il étoit à la mode de sou-  
 » tenir les assauts au corps de la place,  
 » ainsi que les Patentes des Gouver-  
 » neurs en portent l'obligation, M. de  
 » *S. Sernin* auroit été loué publique-  
 » ment, & auroit mérité récompense

1710.

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 7 Septembre.



1710.

» de n'avoir pas voulu signer la capi-  
 » tulation. M. de S. Sernin est un bon  
 » sujet assurément , d'un grandissime  
 » courage, pensant hautement. J'aime  
 » sa réponse en dernier lieu aux Dé-  
 » putés des Etats, qui lui disoient que  
 » les troupes du Roi n'étoient point  
 » payées & manquoient de pain ; il  
 » leur répondit : Si ce que vous dites  
 » étoit vrai, vous devriez trembler de  
 » faire la guerre contre des armées  
 » qui ne s'embarraissent pas de man-  
 » quer de pain ni de solde. Je ne de-  
 » mande pas de grace pour lui, mais  
 » gens de ce caractère-là ne laissent  
 » pas d'en mériter ». On l'avança quel-  
 » que temps après.

Selon leur coutume, les ennemis ;  
 si-tôt qu'ils eurent pris Béthune, pu-  
 blièrent qu'ils alloient m'attaquer. Ils  
 s'ébranlerent le 2 Septembre, & vin-  
 rent camper vers Lille. Je sortis de  
 mon camp avec cinquante escadrons,  
 pour voir s'il seroit possible d'entra-  
 mer l'arrière-garde ; mais leur marche  
 étoit tellement serrée & suivie, qu'on  
 ne pouvoit les attaquer sans engager  
 une affaire générale, ce qui étoit trop  
 contraire aux ordres que j'avois.

Selon ma coutume aussi, je tentai de petites actions au défaut des grandes qui m'étoient interdites. Je fis attaquer leur fourrage le 5 Septembre, par le sieur de *Mortagny*, qui ramena plus de sept cents chevaux. J'appris, le 14, qu'ils avoient ouvert la tranchée devant Aire qui étoit muni, & où j'avois mis le Comte de *Goësbriant* pour commander sur le Gouverneur. Le 20, j'envoyai le Marquis de *Ravignan*, Maréchal de Camp, attaquer sur la Lis un convoi des ennemis, composé de près de cinquante gros bateaux chargés de munitions de guerre, de bouche, canons, bombes, grenades, plus de deux cents milliers de poudre, escortés par deux mille hommes qui furent entièrement défaits, le Comte d'Athlone, Maréchal de Camp Anglois, fait prisonnier : on prit, brûla ou submergea tout ce qu'on ne put pas emporter, & le Marquis de *Ravignan* se retira habilement à travers les gros détachemens que les ennemis avoient faits pour l'intercepter.

Ce fut la dernière action de la campagne sous mes ordres. J'attendois de jour à autre le Maréchal d'*Harcourt*,

1710.  
Convoi des  
ennemis pris.

Le Maré-  
chal quitte  
l'armée.

1710.

qui vint me remplacer, & à qui je remis le commandement le 25, en partant pour les eaux de Bourbonne. Je ne voulus pas quitter l'armée sans faire connoître au Ministre mon Etat-Major, dont j'avois beaucoup à me louer (a) : » Le sieur de *Bongard*, & » le Baron d'*Hinges*, de *Contade*, de » *Beaujeu*, & *Destouches*, gens de » grande peine, & qui ont fait avec » applaudissement le détail de l'armée. » Si à des emplois aussi pénibles l'espérance d'aller plus vite n'est pas » attachée, je ne crois pas que l'on » puisse trouver gens qui voulussent » les exercer. Il y a aussi des sujets » excellens dans tous les états : Colonels, Brigadiers, Maréchaux de » Camp & Lieutenans - Généraux, » MM. de *Geofreville*, d'*Estain*, » *Puiségur*, *Broglie*, d'*Avaray*, & » d'autres. M. d'*Harcourt* les connoît » tra aisément : il a aussi bon esprit » qu'homme de France, & je remarque que tous les gens d'un esprit » net jugent à peu près de même sur

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 23 Septembre.

» les hommes. Cependant, de connoi-  
 » tre les hommes , j'avoue que ce  
 » n'est pas l'affaire d'un jour. Moi  
 » qui vous parle, quoique je les étu-  
 » die assez, il y en a que je n'ai pas  
 » connus dans les premiers commer-  
 » ces que j'ai eus avec eux ; d'ailleurs  
 » les hommes changent, & tel qui a  
 » été fort bon, devient médiocre, &  
 » quelquefois misérable «.

1710.

M. de Voisin me pria, en partant pour les eaux, de m'occuper de ce qu'on pourroit faire la campagne prochaine. Je n'avois pas attendu cette invitation pour y réfléchir, & même pour lui faire part de mes idées. Je fis remarquer d'abord, que la guerre d'Espagne étoit extrêmement à charge aux ennemis. » C'est, disois-je (a), la plus favorable diversion que nous puissions avoir, & à tel point, que je regarderois comme un très-grand malheur pour la France, que les ennemis fussent chassés de la Catalogne & des frontières de Portugal ; puis-que toutes les forces seroient tour-

*Projets pour  
la campagne  
future.*

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 18 Août.

1710.

» nées contre nous, & que cinquante  
 » mille hommes de plus en Artois  
 » couteroient moins à la Ligue, que  
 » vingt-cinq dans les lieux que je  
 » viens de nommer. Il ne faut pas  
 » s'imaginer que si l'Espagne n'étoit  
 » plus chargée de ces guerres, elle  
 » nous enverroit de puissans secours ;  
 » vous n'en auriez pas une pistole ni  
 » un homme de plus, & les Espagnols  
 » verroient sans inquiétude les enne-  
 » mis aux portes de Paris.

» Puisque la guerre est résolue ;  
 » ajoutois-je, tâchons de la faire sur  
 » de meilleurs principes qu'elle n'a  
 » été faite depuis long-temps. Faisons  
 » quelques projets d'offensive ; car de  
 » parer toujours à la muraille, c'est le  
 » moyen de ne jamais rien gagner, &  
 » de perdre tous les jours peu ou beau-  
 » coup. Je vous avoue que, s'il faut  
 » que je dispose mes projets avec  
 » MM. les Généraux de Dauphiné,  
 » d'Allemagne & de Catalogne, j'aime  
 » tout autant me tenir dans le silence :  
 » il faut qu'un seul & même esprit  
 » gouverne toute la guerre, & que le  
 » Roi & vous s'en rapportiez à un seul  
 » Général, comme font les Alliés à

» l'égard de leurs deux Généraux ,  
 » qui ne sont censés qu'un par leur  
 » liaison intime. Eux seuls ont le se-  
 » cret de leurs résolutions : ils disper-  
 » sent les troupes , les rassemblent ,  
 » les éloignent , les rappellent , les pla-  
 » cent sur un point , les en retirent ,  
 » sans que les autres Généraux s'y op-  
 » posent : aussi voyez leurs succès.

1710.

» Si l'on croit que l'ambition & un  
 » désir de considération & de crédit me  
 » fassent parler ainsi , on me fait grand  
 » tort. Je vous assure que mon premier  
 » désir seroit de commencer à vivre  
 » pour moi , & demeurer en repos à la  
 » campagne , ou à Paris , allant à la  
 » Cour pour montrer au Roi ma très-  
 » sincère & très-respectueuse recon-  
 » noissance , laquelle est certainement  
 » gravée dans mon cœur. Je ne cher-  
 » che pas à être Ministre , & si je pro-  
 » pose une espece de surintendance  
 » dans la guerre , c'est que je vois  
 » qu'elle réussit aux Généraux enne-  
 » mis , & que je crois que c'est le seul  
 » moyen de les déconcerter.

» Il faut donc songer , si la guerre  
 » dure , à agir dès le mois de Mars ;

---

1710.

» mais pour cela il faut faire ses projets  
» dès le mois d'Octobre , & qu'ils  
» soient déterminés sous le bon plaisir  
» du Roi , de vous à moi , sans que  
» personne au monde puisse en avoir  
» connoissance ; c'est-à-dire , n'en com-  
» muniquez aux subalternes , Inten-  
» dans & Munitionnaires , que ce que  
» l'on est forcé de déclarer ; & trom-  
» per tout le reste du monde , pour  
» pouvoir tromper les ennemis. Il faut  
» étudier où il conviendra de se met-  
» tre en front , où les ennemis seront le  
» moins en état de parer. Leurs trou-  
» pes de Flandres sont en campagne  
» depuis le 18 Avril ; elles auront  
» perdu beaucoup , & par les désér-  
» tions , & par les sièges. Celles d'Al-  
» lemagne & de Savoie ne s'attendent  
» pas à un grand effort , parce qu'il sem-  
» ble que nous portons tout en Flandres.  
» Mettons-nous en état de tomber sur  
» eux , n'importe où , dès le premier  
» Mars , ou plus tard. Je vous sup-  
» plie que je concerte cela avec vous ,  
» sans qu'il y ait que le Roi , vous &  
» moi qui le sachions ; & que j'es-  
» pere que nous trouverons le moyen  
» de frapper un bon coup. Enfin !

« ajoutois-je au Ministre (a), s'il faut  
 » désespérer de la paix, espérons tout  
 » d'une guerre hardie : aussi bien on  
 » périr à la fin par la défensive «.

1710.

J'avois d'autant plus de raison de faire cette observation, qu'en effet nous nous ruinions en détail. Saint-Venant, que les ennemis avoient attaqué en même temps qu'Aire, fut pris le 29 Septembre, & Aire se rendit le 9 Novembre, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte : belle défense qui mérita le cordon bleu à M. de Goësbriant, & des récompenses aux Officiers qui avoient si bien servi sous ses ordres. Ces pertes m'étoient d'autant plus sensibles, que j'écrivis qu'on auroit pu les prévenir par une bonne bataille.

Outre le chagrin que me caufoit l'état du Royaume, celui de l'armée ne m'affligeoit pas moins. Je savois que, depuis mon départ, l'argent y venoit moins que jamais, que le pauvre soldat étoit à peine nourri, qu'il étoit presque nu, qu'ils désertoient en foule,

*Misere du  
 Royaume &  
 des troupes.*

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 2 Octobre.



1710.

& que les Officiers se retiroient par bandes. Un désordre autorisé par le besoin est bien terrible. J'écrivis au Ministre ce qu'on me mandoit de l'armée (a) : » Que des Officiers du régiment de *Cambresis*, gens de mérite, se trouvant absolument sans ressource, & n'en pouvant trouver dans la bourse de leurs camarades, ont été obligés de mettre leurs habits en gage chez des Usuriers, pour faire vingt écus, & tâcher de gagner leur chaumière sans demander l'aumône en chemin : & moi-même, cette campagne m'avoit fort altéré, obligé de tenir une table non pas somptueuse, mais du moins suffisante, & d'y admettre beaucoup plus d'Officiers qu'à l'ordinaire, sans compter l'argent prêté & donné. » Je ris, » écrivois-je à un de mes amis (b), » quand je songe au contraste de ce qui se passe, avec l'opinion que l'on a de ma richesse ; c'est qu'actuellement on me fait à Paris, que j'y

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 12 Octobre.

(b) Lettre à M. Maréchal, du 25 Octobre.

» dois plus de quarante mille francs  
 » de dettes triardes, & que je ne suis  
 » pas autrement assuré de mes vivres  
 » pour cet hiver. Cela est fort plai-  
 » sant, très-difficile à croire, mais  
 » vrai pourtant «.

1710.

Les bains & les douches me firent grand bien, & j'espérai, sinon d'être guéri, du moins de rester estropié sans douleurs. Je me rendis à Villars le 20 Novembre, & au commencement de Décembre auprès du Roi, qui me reçut avec une bonté, une affabilité capable de me faire oublier toutes mes peines (a).

Quand il fut question de travailler pour les arrangemens de la campagne, chaque Général tira à soi; & tâcha de se faire l'armée la plus nombreuse & la mieux fournie qu'il lui fût possible. Pour moi, à quelques remontrances près, je me reposai sur l'importance de la frontière que j'allois défendre, & qui devoit attirer toute l'attention du Ministre; mais, soit qu'il me fût

1711.

*Le Maréchal  
 va visiter la  
 frontière.*

---

(a) Ici finit le recueil des lettres du Maréchal de Villars, & tout ce qui suit est tiré des Mémoires manuscrits.

1711. l'honneur de trop compter sur moi ; soit que les autres sollicitations l'emportassent , je ne fus pas mieux traité que les années précédentes.

Dès les premiers jours de celle-ci ; le Comte de *Villars* mon frere , & le Comte de *Broglie* , qui y commandoient , me presserent d'y faire un tour , pour hâter les préparatifs , & n'être pas prévenu par une entreprise sur Arras. Je ne pus partir qu'au commencement de Février. Je pris mon chemin d'Amiens par Montreuil & Calais , afin de reconnoître les postes que les ennemis , depuis la prise d'Aire , pouvoient prendre vers Saint-Omer , & en même temps ceux que l'armée du Roi pouvoit occuper , pour doubler leurs desseins , s'ils en avoient de ce côté-là. Je me rendis ensuite à Arras ; j'y établis les magasins de farine , d'avoine , de fourrages , de poudre , & autres munitions nécessaires en cas de siège , & je revins à la Cour dans les premiers jours de Mars.

*Préparatifs  
de la campa-  
gne de part &  
d'autre.*

Le 25 de ce mois , le Général Cadowgan vint s'établir à Benchen , avec un corps de vingt mille hommes , la plupart détachemens , & peu de

bataillons sous des drapeaux. L'objet de sa marche étoit d'assurer les approvisionnemens dans les places les plus avancées , afin que les Alliés pussent entrer en campagne , le 20 Avril , avec toutes leurs forces. Ils tiroient leurs convois de Lille à Douai , par la riviere de Deule. Comme nous tenions les bords de cette riviere de notre côté , je crus que l'on pourroit faire courir quelques risques à leurs bateaux ; j'en écrivis au Maréchal de *Montesquieu* , qui déranger un peu leur navigation ; il étoit resté sur la frontiere , tant pour maintenir les troupes , que pour préparer l'exécution d'un grand dessein , que nous avions concerté dans le plus grand secret : on ne l'avoit confié qu'au Comte de *Broglie* , aux Marquis d'*Albergotti* & de *Puisegur* , qui se rendirent au devant de moi avec le Maréchal , le 23 Avril , à Péronne , où je leur avois donné rendez-vous. Ils m'y apprirent , à ma grande satisfaction , que tout étoit disposé pour investir Douai sur le champ.

Cette diligence à exécuter un pareil dessein , fut d'une grande utilité pour en traverser un non moins

1711.

important , que les ennemis avoient contre nous. Presque dans le même temps que tous les ordres étoient donnés pour arriver sur Douai , les ennemis , avec le même secret & la même promptitude , songeoient à investir Arras ; & leur projet auroit infailliblement réussi , si nous n'avions formé celui d'attaquer Douai. Ce fut le 25 que j'appris que toutes leurs forces marchaient sur Douai , derrière la Deule ; le 26 , je marchai sur la Sausée , & par une diligence assez rare , dont l'envie de se procurer réciproquement l'avantage dans l'attaque chacun d'une ville étoit le motif , les deux armées se trouverent totalement rassemblées avant la fin d'Avril , & séparées seulement par la Scarpe & la Sausée , deux rivières peu considérables dans cet endroit.

*Mort de  
l'Empereur  
Joseph.*

Un événement imprévu exerça pour lors les Politiques. L'Empereur Joseph mourut le 17 ; Monseigneur le Dauphin étoit mort le 14 : ainsi ces deux Princes , dont les espérances & les intérêts armoient l'Europe entière , faisoient répandre tant de sang & consommoient tant de trésors , virent

leurs destinées & leurs vies terminées presque dans le même jour. Je crus devoir, dans cette circonstance, rappeler au Roi les propositions qui m'avoient été faites pendant mon ambassade à Vienne, par les Comtes d'Harrach & Kaunits, insinuées par les Comtes de Kimki & de Stratman, principaux Ministres. L'Empereur consentoit alors, pour éviter le traité de partage, qui lui faisoit une espece d'horreur, que le Roi personnellement eût l'Espagne & les Indes, & lui personnellement aussi la Flandre & les Etats d'Italie, sans parler de leurs enfans. Ces conditions n'étoient plus proposables, puisque Philippe V étoit à Madrid & reconnu aux Indes; mais on pouvoit établir la paix sur l'état actuel des choses, procurer la couronne Impériale à l'Archiduc, qui se démettroit de ses prétentions sur l'Espagne, qui resteroit avec les Indes à Philippe V, & tirer des Etats d'Italie & de la Flandre de quoi dédommager ou arranger les Anglois, les Hollandois, & les petits Princes qui avoient pris part à la grande querelle, tels que l'Electeur de Baviere, & autres. Cette mort, & quelques

2711.

*Les deux ar-  
mées en pré-  
sence.*

nuages qui s'élevoient en Angleterre sur la faveur de Milord Marlboroug, commencerent à faire espérer une paix moins désavantageuse.

Le premier Mai, l'armée des ennemis passa la Scarpe, & ne se trouva plus séparée de celle du Roi que par la Saufée. Comme leurs postes & les nôtres bordoient la riviere, après les premières escarmouches, les deux partis préférèrent de ne pas tirer, & l'on se promenoit librement sur les deux rives. Un jour le Roi d'Angleterre étant avec moi, les Anglois vinrent de divers postes, & regardoient ce Prince avec une attention marquée. Il étoit grand, bien fait, avoit très-bon air à cheval, & je ne fus pas fâché de le faire voir à ses sujets. Le Comte d'Athlone & plusieurs Milords s'approcherent pour le regarder. Le jour suivant, Milord Marlboroug me fit prier de ne plus hasarder de ces promenades : mon intention n'étoit pas non plus de les rendre fréquentes, mais je croyois avantageux au jeune Prince de le faire connoître à ses principaux sujets. Il recevoit quelquefois des lettres de Marlboroug, qui l'affuroient.

de son attachement. Peut-être le but de ce commerce secret, de la part du Milord, étoit de faire sa cour à la Reine Anne, qu'on savoit conserver toujours dans le cœur pour son neveu des dispositions favorables, qu'elle n'avoit pas la force de laisser paroître.

---

1711.

Les armées s'observoient sans s'ébranler ; mais leur inaction n'empêchoit pas les entreprises particulières. Je fus par mes espions ; que les ennemis devoient faire passer de Tournai à Saint-Amand un convoi de cinquante bateaux ; je le fis observer par le sieur de *Permangle*, qui commandoit à Condé. Il marcha avec huit cents hommes de pied, & attaqua ce convoi entre Mortagne & Saint-Amand. Un Brigadier d'Infanterie l'escortoit avec deux bataillons : il fut blessé & pris, toute la partie de l'escorte qui étoit en deçà de la Scarpe fut défaite, le reste se retira sous le poste que les ennemis avoient à Mortagne, & on brûla tous leurs bateaux. Nous n'eûmes que le sieur de *la Tour*, Colonel d'Infanterie, dangereusement blessé. Je tenois les ennemis alertes le plus qu'il m'étoit possible. Les Hussards

*On détruisit un convoi.*



1711.

m'étoient d'une grande utilité pour ce service. Le Colonel *Ratsky* osa attaquer les grandes gardes des ennemis, & il en enleva une de quatre-vingts maîtres & une de trente; mais une action plus importante fut celle du Comte de *Villars*, mon frere, qui, le 30 Mai, attaqua & emporta d'assaut le fort qui couvroit les écluses de Harlebec.

*Bonne discipline.*

Par les bons postes que j'avois choisis, je tenois seize lieues de pays en présence d'une armée plus nombreuse que la mienne, & sans la craindre, & j'étois assuré d'une grande subsistance pour ma cavalerie. L'armée entière observoit la plus exacte discipline. Aucun soldat ne s'écartoit, & en trois mois de temps je ne fus pas obligé à faire un seul exemple. C'est un bonheur que j'ai presque toujours eu, & je me le procurois en suivant la même méthode de parler moi-même aux troupes, de n'oublier rien pour leur faire entendre ce qui étoit de l'intérêt général & particulier. S'ils s'oublioient après cela, j'étois d'une sévérité inflexible, sur-tout au commencement de la campagne.

Les lettres de la Cour , du 2 Juin ,  
m'apprirent qu'on avoit dessein d'en-  
voyer un grand détachement de mon  
armée en Allemagne , pour traverser  
l'élection de l'Archiduc à l'Empire.

1711.

*Diversité  
d'Allemagne.*

» Si on étoit assuré , écrivois-je au  
» Roi (a) , de quelques Electeurs ou  
» Princes qui ne demandassent qu'une  
» armée nombreuse pour se déclarer  
» contre l'Archiduc , ce seroit bien  
» fait de fortifier celle du Maréchal  
» d'*Harcourt* ; si on ne pouvoit comp-  
» ter sur aucun Prince , il ne faudroit  
» pas pour cela renoncer au projet d'en-  
» tamer l'Empire ; il ne s'agiroit que  
» de tirer de cette armée un fort dé-  
» tachement , comme de vingt à trente  
» bataillons , trente ou quarante esca-  
» drons : pendant qu'il s'achemine-  
» roit , j'accommoderois en Flandres  
» les postes de la défensive ; je pren-  
» drois mes mesures , afin que ces  
» troupes étant arrivées à la hauteur

---

(a) Il y a dans les Mémoires manuscrits ,  
des endroits qui paroissent tirés littéralement  
des dépêches originales que le Rédacteur  
avoit sous les yeux ; quand il s'en rencon-  
trera de cette espèce , je les guillemettrai.

1711.

» de Strasbourg, je fusse en état de m'y  
 » rendre seul avec deux ou trois Offi-  
 » ciers-Généraux, dont le départ & le  
 » voyage seroient tenus secrets aussi  
 » long-temps qu'il seroit possible. Je  
 » me flatterois de prendre Fridlingue  
 » avant que les ennemis s'en doutas-  
 » sent seulement, & d'établir aussi  
 » une tête d'armée dans l'Empire,  
 » dont on pourroit profiter : mais-  
 » d'affoiblir en Flandres, sans aucun  
 » projet vers l'Allemagne, cela ne me  
 » paroît pas sage ». Mes raisons ne  
 firent point changer les résolutions de  
 la Cour, & l'armée de Flandres fut  
 affoiblie seulement par le plaisir de ré-  
 pandre le bruit que l'on fortifioit celle  
 d'Allemagne.

*Apparences  
 d'une batail-  
 le.*

Le 12 Juin, j'eus divers avis que les  
 ennemis devoient se mettre en mar-  
 che la nuit ; mais il n'y eut que leurs  
 bagages qui s'ébranlerent, & l'armée,  
 le 14, se campa, la droite à Lens, la  
 gauche à Douai. Je plaçai l'armée du  
 Roi, la droite à Etrun, & la gauche  
 derrière Arras ; & voyant les ennemis  
 me présenter la bataille, j'écrivis au  
 Roi, que mon sentiment étoit de la  
 donner, que le terrain y étoit conve-  
 nable,

nable, qu'on pouvoit, quoiqu'en plaine, appuyer la droite & la gauche de maniere à n'être pas tournées, & que je préférois une bataille dans de belles plaines fort ouvertes, & l'arme blanche, aux combats de postes auxquels on sembloit vouloir me réduire. J'avois encore une autre raison, c'est que je savois que les ennemis venoient de faire un gros détachement pour l'Allemagne, & je voulois combattre avant qu'on me demandât le mien.

1711.

J'écrivis donc le 14, j'écrivis le 15, j'écrivis le 16, & je fis jeter douze ponts sur la Scarpe, pour attaquer aussitôt que mes courriers seroient revenus; mais le Roi m'écrivit le 17, qu'il ne jugeoit pas à propos qu'on hasardât une bataille, parce qu'il voyoit jour à espérer parmi les Puissances ennemies, des divisions qui diminueroient leurs forces, & qu'il falloit, en attendant, se borner à soutenir les lignes qu'on occupoit. Madame de Maintenon m'écrivit la même chose, en des termes propres à adoucir l'amertume du refus.

*Le Roi n'y  
consent pas.*

C'étoit ma confidente, avec laquelle je m'épanchois librement sur  
*Exposition  
que le Maré-  
chal fait de sa  
conduite.*

les désagrémens que je pouvois avoir.  
 1711. » Vous me faites l'honneur de me  
 » dire, lui écrivois-je un jour (a), que  
 » vous voudriez bien ne me plus voir  
 » gronder ; mais permettez-moi la  
 » liberté de vous dire que les bons &  
 » fideles serviteurs grondent souvent,  
 » que les mauvais & ceux qui ne son-  
 » gent qu'à plaire pour leurs propres  
 » intérêts, approuvent toujours. Je  
 » devois, Madame, être, ce me sem-  
 » ble, un peu mieux connu du Roi  
 » & de vous. Quelle intrigue me  
 » voyez-vous à la Cour ? je n'écris au  
 » monde qu'au Roi, à vous, Mada-  
 » me, très-rarement, & au Ministre,  
 » par lequel le Roi veut être informé  
 » des affaires dont il me fait l'honneur  
 » de me charger. Je suis comblé des  
 » bontés de Sa Majesté, & je n'ai  
 » d'autre souci au monde, que de  
 » l'avoir aussi bien servie qu'Elle mé-  
 » rite de l'être.

» On passe tout l'hiver à vous dire  
 » que je suis haï. Les Courtisans ré-

---

(a) Il se trouve dans les Mémoires manus-  
 crits quelques lettres que je recueillerai : celle-  
 ci est du 29 Juillet.

« pendent qu'il regne une discorde af-  
« freuse dans cette armée , & que tous  
« les Officiers-Généraux sont brouil-  
« lés avec moi : rien n'est plus faux ;  
« mais ils le disent , & de ces dis-  
« cours répandus sans fondement , il  
« en reste une impression , & même  
« dans votre esprit , malgré la justesse  
« de votre pénétration. J'aurai l'hon-  
« neur de vous dire que je ne suis  
« brouillé avec personne dans l'armée :  
« je pourrois apporter en preuve la  
« bonne discipline qui y regne. On  
« fait qu'elle ne se soutient que par  
« le concours des Officiers , & que ce  
« concours est bien difficile à obtenir ,  
« quand ils n'aiment point leur Géné-  
« ral. Si vous étiez ici , vous verriez  
« avec édification les soldats & les  
« cavaliers éviter avec le plus grand  
« soin , de marcher dans un beau  
« champ de blé qui est à la tête de  
« notre camp , sans qu'il soit besoin ,  
« pour les retenir , d'autre chose que  
« de l'ordre & de l'exemple des Of-  
« ficiers.

« Je puis vous assurer , Madame ,  
« que les gens de bien & de courage ,  
« ceux qui comptent plus sur leurs

1711.

» actions que sur la cabale , me regar-  
 » dent comme leur unique ressource :  
 » mais ce nombre diminue tous les  
 » jours. Nous voyons depuis plusieurs  
 » années l'esprit de Cour régner dans  
 » les armées : & comment cela ne  
 » seroit-il pas , si les protections de  
 » Cour l'emportent sur les bonnes ac-  
 » tions ? Si je paroiss quelquefois dé-  
 » sirer plus de crédit , n' imaginez pas ,  
 » Madame , que c'est par ambition ,  
 » & pour m'attirer plus de considéra-  
 » tion. Dans qui , j'ose le dire , le Roi  
 » a-t-il trouvé plus de vérité , lorsque  
 » j'ai pris la liberté de lui parler des  
 » hommes ? & en qui Sa Majesté peut-  
 » Elle trouver une connoissance plus  
 » fidelle & plus sûre des gens de  
 » guerre , que dans celui qui depuis  
 » dix ans les a toujours eus sous son  
 » commandement , & qui les voit agir  
 » tous les jours ?

» Vous aurez bientôt la paix , j'ose  
 » l'espérer , Madame , & vous verrez  
 » pour lors si je suis un homme de  
 » Cour & d'intrigue. Je ne désirerai  
 » de crédit , que pour n'être pas inu-  
 » tile au Roi ; & si la guerre dure ,  
 » je ne veux être cru que pour son

» service; & plutôt à Dieu que je l'eusse  
 » été depuis dix ans ! il y a long-temps  
 » que le Roi auroit donné la paix à  
 » ses ennemis; & si j'avois été honoré  
 » de la confiance de Sa Majesté ( j'ose  
 » dire que je l'avois méritée ), les  
 » trois fois que je suis entré dans l'Em-  
 » pire; la première, lorsque j'entraî  
 » en Baviere; la seconde, lorsque l'on  
 » prit en dix jours Haguenaw, Dru-  
 » senheim, Lauterbourg, & tous les  
 » postes des ennemis, avec près de  
 » cinq mille prisonniers de guerre, &  
 » que j'envoyai courriers sur courriers,  
 » pour demander qu'on ne fît rien en  
 » Flandres; & qu'on me laissât agir  
 » dans l'Empire; on préféra à mes  
 » conseils la malheureuse bataille de  
 » Ramillies : la troisième, quand,  
 » avec quarante bataillons, on força les  
 » lignes de Stolhoffen. Quelques trou-  
 » pes d'augmentation, au lieu de celles  
 » qu'on m'ordonna de détacher, nous  
 » soutenoient au milieu de l'Empire.  
 » Je désire, Madame, que ces souve-  
 » nirs me justifient auprès de vous sur  
 » mes gronderies, & que vous ne  
 » trouviez pas mauvais qu'ils me

1712.



» soulagent d'autres gronderies que je  
 » pourrois faire encore «.

1711.

*Attaque &  
 prise du camp  
 sous Douai.*

Je fus en effet toute cette campagne assez mécontent de ce qu'on morceloit, pour ainsi dire, mon armée, sous les yeux des ennemis, devant lesquels on me tenoit les bras croisés, & qui paroissoient me narguer. Ils attaquèrent, le 26<sup>e</sup> Juin, le château d'Arleux, poste important que je tenois en avant, & qui les gênoit fort. M. de Creny, qui veilloit de dehors à sa sûreté, y entra en bateaux, & le sauva pour une fois. Ils y revinrent le 6 Juillet avec vingt mille hommes : j'y courus avec les premières troupes que je trouvai prêtes ; mais il étoit emporté quand j'arrivai. Il leur coûta beaucoup de monde. Je pris, le 11, une revanche assez importante : voici le détail que j'en fis au Roi (a).

» Votre Majesté a été informée que  
 » je trouvois le camp que les ennemis  
 » ont formé près de Douai, assez mal  
 » placé, pour croire que l'on pour-  
 » roit l'attaquer avec avantage. Après

---

(a) Lettre au Roi, du 12 Juillet.

» l'avoir reconnu , j'envoyai le Baron  
 » de *Ratsky* , voir si rien n'empêchoit  
 » d'arriver sur eux avec un corps de  
 » cavalerie : il alla la nuit jusqu'à  
 » deux cents pas des étendards. M. de  
 » *Coigny* s'y porta aussi par mes or-  
 » dres. Enfin j'allai , avant hier au soir ,  
 » examiner tout par moi-même , &  
 » hier de grand matin , j'ai fait mar-  
 » cher M. le Comte de *Gassion* avec  
 » vingt escadrons , dont il y en avoit  
 » quatre de la Maison de Votre Ma-  
 » jesté , pour joindre les quinze de  
 » Dragons qu'avoit M. de *Coigny* au-  
 » près de Bouchain. On me proposoit  
 » de l'infanterie ; mais comme la seule  
 » diligence pouvoit faire réussir , &  
 » que la cavalerie avoit près de douze  
 » lieues à faire , partant de l'armée &  
 » allant repasser par Bouchain , j'ai  
 » cru impossible d'y faire arriver des  
 » gens de pied , quelque précaution  
 » que l'on prit pour cela. M. le Prince  
 » *Charles* & M. le Marquis d'*Hau-*  
 » *tesfort* furent détachés comme Ma-  
 » réchaux de Camp. M. d'*Albergotti*  
 » & M. le Prince d'*Isenghien* furent  
 » chargés d'aller avec deux mille  
 » Grenadiers pour rétablir la nuit le

1711.

1711. » Bac-à-Benchen , & assurer une re-  
» traite plus courte à M. de *Gassion*.

» Le plus important étoit de sur-  
» prendre les ennemis , puisque leur  
» armée avertie n'avoit qu'une lieue  
» à faire de sa gauche pour les soute-  
» nir , & que les troupes de ce camp  
» elles-mêmes n'avoient que cinq cents  
» pas à faire pour se retirer dans les  
» glacis de Douai. Il étoit aussi très-  
» difficile de tirer des troupes de l'ar-  
» mée , sans que l'ennemi , qui dé-  
» couvre tout le front de notre camp ,  
» s'en apperçût. Pour dérober ce mou-  
» vement , on a fait sortir la cavale-  
» rie , comme si elle alloit en pâture.  
» Les Cavaliers alloient les uns à che-  
» val , les autres suivoient à pied  
» ceux qui menaient leurs chevaux en  
» main. Les pontons marcherent la  
» nuit , & demeurèrent cachés le jour  
» dans les arbres. Nos Grenadiers ont  
» marché pareillement par troupes de  
» cinquante , sous prétexte de faire  
» des patrouilles pour arrêter des es-  
» pions. On avoit aussi donné des  
» ordres à tous les postes de la Scarpe  
» & de l'Escaut , de ne laisser passer  
» personne. On a fait l'exercice de la

» Cavalerie à l'ordinaire ; & une revue  
» générale de l'armée aux yeux des  
» ennemis , a peut-être contribué à  
» leur ôter toute défiance.

1711.

» Enfin , Sire , toutes ces petites  
» ruses ont réussi de manière que  
» M. le Comte de *Gassion* est tombé  
» avant la pointe du jour sur le camp  
» des ennemis : ils n'ont pas eu seu-  
» lement le temps de prendre les ar-  
» mes, & tout a été tué ou pris. On  
» a fait peu de quartier. Nos Hussards  
» disent avoir bien tué chacun cinq  
» ou six hommes ; & à voir l'agilité  
» avec laquelle ces Messieurs manient  
» le sabre , je n'aurois pas de peine à  
» les croire. On compte que l'on a  
» pris plus de douze cents chevaux.  
» Il y a plusieurs étendards , dont je  
» ne fais pas encore le nombre, & que  
» j'aurai l'honneur d'envoyer à Votre  
» Majesté.

» MM. de *Gassion* & de *Coigny*  
» se sont conduits avec beaucoup d'or-  
» dre & de bravoure ; M. le Prince  
» *Charles* avec la valeur qui lui est na-  
» turelle, & M. le Marquis d'*Hau-*  
» *tesfort* pareillement. Il y avoit pour  
» Brigadiers MM. le Duc de la Tri-

H v

1711.

» mouille, de Goyon, le Comte de Sæ-  
 » mery, le Marquis de Choiseul, MM.  
 » de Saint Sernin & de Belfont; MM.  
 » de Cheyladet & des Fourneaux,  
 » de la Maison de Votre Majesté. M.  
 » de Villemur étoit à la tête des Gre-  
 » nadiers à cheval. Les Colonels étoient  
 » MM. les Princes de Marcillac, le  
 » Duc de Saint-Aignan, M. le Prince  
 » de Lambesk, MM. de Manicamp,  
 » de Chalons, d'Aremberg, de Ro-  
 » tembourg & d'Evelmont. Comme  
 » ces sortes d'événemens n'arrivent pas  
 » sans quelque perte, je regrette infi-  
 » niment M. de Coëtme, Colonel  
 » de Dragons, tué, & je crains beau-  
 » coup pour M. de Ratsky, qui a reçu  
 » une balle à travers le corps. Je viens  
 » de le voir panser : on me flatte que  
 » sa blessure, quoique très-confidéra-  
 » ble, n'est pas mortelle.

» M. de Broglie avoit ordre, pour  
 » attirer l'attention des ennemis sur la  
 » droite de leur armée, pendant que  
 » nous étions sur leur gauche, de faire  
 » attaquer & pousser leurs gardes vers  
 » Liévins, ce qu'il a exécuté avec  
 » beaucoup d'activité, & ses Hussards  
 » ont ramené plus de quatre-vingts

» chevaux; le succès a été entièrement  
» complet.

1711.

» Je fais, Sire, que c'est avec peine  
» que Votre Majesté a refusé la per-  
» mission que son armée entière lui  
» demandoit d'attaquer celle de l'en-  
» nemi. La bonne volonté de vos  
» troupes, dans cette occasion, fera  
» peut-être regretter à Votre Majesté  
» de ne les avoir pas employées plus  
» tôt. Ce petit succès les console un  
» peu; mais nous aurions fort désiré  
» tous de pouvoir rendre au plus grand  
» & au meilleur des Rois un service  
» digne de ses bontés «.

Je suppliai le Roi d'honorer le  
Comte de *Gassion* de l'Ordre du Saint-  
Esprit, & demandai plusieurs graces  
pour les sieurs de *Fontenay*, Colonel  
de Dragons, *Ratsky*, Colonel de Huf-  
fards, *Lefbalot*, ancien Capitaine de  
Dragons, le Chevalier du *Thil*, très-  
brave Colonel d'Infanterie, & quel-  
ques autres, & tout me fut accordé.

Malgré ces succès, je n'étois pas en-  
tièrement maître de mes mouvemens.  
Il y avoit dans l'armée des Officiers  
qui s'occupoient à faire des projets,  
pour l'ordinaire petits moyens que je

*Reprise du  
château d'Al-  
leur.*

n'approuvois pas ; ils les envoyèrent à la Cour, où on les goûtoit. De cette espèce étoit une feinte sur Namur, feinte qu'on prétendoit devoir y attirer les ennemis, & partager leurs forces. Je n'en croyois rien. Néanmoins, après me l'être fait ordonner par le Ministre, je me déterminai à envoyer seize bataillons & seize escadrons au Comte d'*Eflaing* qui commandoit de ce côté-là ; mais je songeai en même temps à profiter de la marche de ces troupes par Bouchain, pour faire attaquer le poste d'Arleux.

Je fus favorisé dans cette entreprise ; par une marche rétrograde des ennemis. Le 20 Juillet, ils se portèrent au-delà du ruisseau de Lens, & camperent la droite à Brouay, & la gauche à Mazengarte. Le 21, ils s'approchèrent de la source de la Lis, ayant le village d'Anchin dans le centre, la droite à Estreblanche sur la Guelle, & la gauche à Bouvrière sur la Clarence. Le 23, je fis attaquer le château d'Arleux, qui fut emporté avec la plus grande valeur. Il étoit gardé par six cents hommes, qui furent tous pris ou tués. Nous y perdîmes le pauvre du *Thil*, qui mou-

rut avant que d'avoir reçu les récompenses que la Cour lui destinoit pour sa bravoure à l'attaque du camp de Douai. *Cadogan* marcha avec quarante escadrons & un corps d'infanterie au secours du château d'Arleux ; mais à son tour il arriva trop tard. Après avoir bien examiné ce qui convenoit le mieux de garder ou de ruiner ce fort , je pris le parti de le détruire , & j'envoyai à Cambrai l'artillerie & les munitions de guerre qu'on y avoit trouvées.

1711.

Ce dernier avantage fut le quatrième de la campagne. En l'annonçant à Madame de Maintenon , je lui mis sous les yeux un contraste qui dut lui faire plaisir. » Permettez-moi , lui dis-je , (a) Madame , de vous parler des » frayeurs que l'on vous donne depuis » quatre ans ; & je puis en prendre la » liberté , puisque , grace à Dieu , vous » devez en être délivrée présentement. » Quel est le Général , hors moi , qui » ne vous ait pas fait envisager une » subversion de l'Etat , une suite pres- » que infaillible de Versailles ? & vous

*Résolution de Louis XIV.*

---

(a) Lettre à Madame de Maintenon , du 30 Juillet , dans les Mémoires.



1711.

» sâvez , Madame , avec quelle fer-  
 » meté le Roi me fit l'honneur de me  
 » parler sur des dangers évidens , &  
 » sur les partis auxquels Sa Majesté se  
 » préparoit. Je ne pus retenir mes lar-  
 » mes , quand ce grand Roi me fit  
 » entrevoir à quels périls il pouvoit  
 » être exposé , & les résolutions aussi  
 » fortes que sages , qu'il vouloit pren-  
 » dre dans ce cas-là. De cet état af-  
 » freux , nous en sommes à voir nos  
 » armées imposer aux ennemis , les  
 » leurs dans l'inaction , nos soldats  
 » demander une bataille avec ardeur ;  
 » enfin , nous ne voyons plus d'obsta-  
 » cles à une bonne paix , que de l'a-  
 » voir peut-être trop désirée «.

*Marches &  
 contre - mar-  
 ches.*

Le 1 Août, toute l'armée des enne-  
 mis marcha, comme si elle avoit eu  
 dessein d'attaquer celle du Roi. Ils re-  
 tirèrent toutes les garnisons de Tour-  
 nai, Douai & Lille, pour les joindre  
 à eux. Moi je tirai d'Arras quelque ar-  
 tillerie légère, propre à la campagne.  
 Ils marcherent encore en avant le 3,  
 & occuperent un plus grand terrein.  
 Je proposai au Ministre de faire rap-  
 procher le corps du Comte d'*Estaing*,  
 avec d'autant plus de raison, qu'il n'a-

voit porté aux ennemis aucun ombrage qui les eût obligés à faire un détachement ; je ne voulus pas le rappeler de moi-même, de peur qu'on ne crût qu'il y avoit de la pique de ma part. Le 4, ils s'approchèrent de notre droite avec quarante escadrons ; j'y courus, & ils se retirèrent si-tôt qu'ils apperçurent le renfort que je menois.

1712.

Le Maréchal de *Montesquiou* me manda la nuit, qu'ils marchaient à la gauche qu'il commandoit, & qu'il comptoit être attaqué à la pointe du jour. Mais ce mouvement n'étoit fait que pour cacher celui de douze à quinze mille hommes, qui, marchant par-derrière Douai, passèrent la Sausée & se placèrent derrière les marais de Marquion. Ce passage ne leur auroit pas été si facile, si j'avois eu les troupes que le Comte d'*Eftaing* me retenoit. Je lui envoyai ordre de se rapprocher de l'Escaut.

Il n'y a personne qui n'eût cru que nous allions avoir une bataille, & je m'y disposai. Un Lieutenant Général de grande réputation, & qui la méritoit, le Marquis de *Geoffrevilla*, me conseilla de me retirer vers Arras,

parce qu'il y avoit à craindre que les ennemis ne vinssent m'attaquer en tournant le petit ruisseau de Marquion. » Je leur épargnerai cette marche, lui » répondis-je, puisque, dès demain, » j'irai les chercher dans la plaine de » Cambrai. D'ailleurs, si je faisois un » pas en arriere, au lieu de l'ardeur » que je connois dans l'armée, j'y jeterois de la terreur, & c'est un mauvais vais parti ».

En effet, le 6, je fis marcher l'armée sur cinq colonnes, & lui mis la droite à l'Escaut, la gauche au village de Sains, sur le ruisseau de Marquion. L'ennemi avoit sa droite à Oisy, & sa gauche à l'Escaut. Il ne se trouvoit entre nous qu'une plaine de deux lieues, sans qu'aucun ruisseau ni rivière pût empêcher une action générale; & l'ennemi avoit d'autant plus de raison de la désirer, que j'étois affoibli par plusieurs détachemens, & notamment par celui du Comte d'Estaing, qui ne pouvoit me rejoindre de deux jours. Je me plaçai de maniere que je pouvois marcher mille pas en avant, sans perdre l'avantage de mon poste, qui étoit uniquement d'avoir

mes flancs appuyés. L'ennemi étant plus fort, n'avoit pas besoin de ces précautions, & on ne doutoit, ni dans leur armée, ni dans la nôtre, qu'il n'y eût une bataille : aussi a-t-on su depuis, que Cadogan & Quesboga, celui des Députés des Etats qui les représentoit à l'armée, avoient fort pressé Marlboroug de la donner, & qu'ils furent très-étonnés de lui trouver une sagesse qu'ils désapprouvoient ; ils avoient même marqué un camp près de Cambrai.

1711.

Il y eut, le 7, une pluie très-forte, & l'on attribua leur inaction à cette pluie, aussi bien qu'au dessein de se faire joindre par des corps de troupes qui étoient restés vers Douai ; mais la nuit, leur armée passa l'Escaut, sans qu'on en eût le moindre avis. Dans le moment je fis travailler à des ponts sur la Saufée, qui ne purent être achevés que le 8 au soir. Je fis passer une tête, & occuper une hauteur, puis travailler à établir une communication avec Bouchain, au travers des marais ; on en pratiqua même deux, & je fis entrer en cette place huit cents Grenadiers, deux régimens de Dragons,

*Bouchain investi par les ennemis.*

1711.

dont on ôta les chevaux, commandés par d'excellens Officiers : j'y mis aussi de l'argent, des munitions, & tout ce qui étoit nécessaire pour une longue résistance.

Le premier soin des ennemis fut d'établir des ponts sur l'Escaut, & le mien, de m'opposer à leur passage. Je fis marcher pour cela, sur Denain, le Comte de *Broglio* avec un corps considérable; mais les ponts qu'il avoit fallu faire sur la Saufée pour passer ce corps, nous avoient pris trop de temps, & le Comte trouva une partie de leur armée en deçà de l'Escaut, & déjà couverte; de sorte que je n'eus d'autre parti à prendre que de retrancher diligemment la hauteur qui est sur le village de Marquette, & dont le canon pouvoit croiser celui de Bouchain.

Plusieurs actions autour de cette ville.

A la pointe du jour du 10, le Comte d'*Albergotti*, qui commandoit sur cette hauteur, me manda que les ennemis marchaient à ses retranchemens. Je priai le Maréchal de *Montesquiou* de courir à son secours avec soixante bataillons; & moi, avec le reste de l'armée, je passai l'Escaut sur quatre

ponts déjà faits ; je marchai à l'armée  
 ennemie, qui étoit entre Bouchain &  
 moi , avec une si prodigieuse dili-  
 gence, que j'arrivai sur la ravine de  
 Nou, & commençai à m'étendre sur  
 celle de Huy, au moment que les  
 troupes ennemies ayant fait la priere,  
 se dispoſoient à l'assaut, & que les  
 Grenadiers marchoient déjà aux re-  
 tranchemens. A cet instant, le Général  
 qui commandoit la circonvallation de  
 Bouchain, fit tirer trois coups de ca-  
 non, & aussi-tôt Marlboroug rerira ses  
 troupes, & reprit à toutes jambes le  
 chemin de sa circonvallation. Comme  
 les ravines que j'avois à passer étoient  
 très-difficiles, je vis bien qu'il se met-  
 troit en sûreté plus de deux heures  
 avant que je pusse l'attaquer ; c'est  
 pourquoi je me retirai, assez content  
 d'avoir rompu le dessein qu'il avoit  
 contre la hauteur retranchée, & je  
 repris avec vivacité le travail pour la  
 communication par les marais.

Elles étoient longues à faire, & diffi-  
 ciles. Les ennemis les troubloient le plus  
 qu'il leur étoit possible, par un très-  
 grand feu de canon, qui nous emporta  
 plusieurs Officiers. Je courus aussi quel-

1711.

ques risques en allant reconnoître les travaux que les ennemis faisoient en deçà de l'Escaut. Les Carabiniers qui m'escortoient, furent poussés par un corps de Cavalerie : ils retournerent, & battirent les premières troupes ; mais les ayant poursuivies trop loin, ils furent ramenés, & firent une assez grosse perte.

Ce ne fut pas là mon seul malheur : J'allai, le 18, visiter la communication ; je la trouvai bien établie à travers les marais couverts d'eau, défendue, dans toute sa longueur, par un large fossé aussi plein d'eau, surmontée d'un parapet de fascines, derrière lequel on pouvoit mettre trois rangs de fusiliers. Bien content de cette disposition, j'y fis entrer des détachemens, & plaçai sur le bord du marais un gros corps pour le soutenir, & deux Officiers-Généraux pour y veiller.

A peine les avois-je quittés, qu'on vint me dire que la chaussée étoit perdue : cinquante hommes envoyés pour reconnoître, s'approcherent, partie en marchant, partie en nageant. Ils tirent quelques coups de fusil. Les Officiers-Généraux crurent qu'ils étoient

en bien plus grand nombre. Ils rappelerent nos troupes sans m'avertir, & les autres s'y établirent sur le champ, sous la protection de leur feu, de manière à n'en pouvoir être chassés. J'en fus outré de douleur. Cette communication m'auroit donné moyen de soutenir Bouchain par des secours continuels, & en auroit empêché la prise. On vit depuis, dans les Gazettes de Hollande, qu'ils étoient persuadés que cinquante hommes pouvoient soutenir cette chaussée contre quatre mille, & quatre mille la céderont à cinquante.

1711.

Je tâchai de remédier à ce malheur, en faisant travailler à cinq ou six redans, qui, protégés par le feu de la hauteur retranchée, & par celui de Bouchain, auroient pu se soutenir, si on avoit eu le temps de les achever; mais si-tôt que l'ennemi s'en apperçut, il fit avancer une partie de son armée, qui détruisit ce qui étoit commencé, & je ne pus l'empêcher, parce qu'elle étoit couverte par le marais de Marquette. Cette position me mettoit aussi dans l'impossibilité de chercher une bataille sans de trop gros risques, parce qu'il auroit fallu, pour les attaquer, passer



**1711.** sous le feu de leur canon , qui étoit au delà des marais. C'est ce que j'envoyai expliquer au Roi par *Contade* , Major-Général de l'armée , esprit net , qui s'expliquoit très-clairement & très-facilement.

Je n'avois donc plus d'espérance que dans la défense de la garnison de Bouchain , qui étoit bien composée , mais aussi qui fut attaquée vigoureusement , le 30 Août , avec cinquante pieces de canon & trente mortiers. Le 31 , je fis les dispositions nécessaires pour attaquer un camp que l'ennemi avoit à Hourdain , sur le bord du marais , fort près de Bouchain. Il falloit passer l'Escaut sur des ponts , qu'on ne put jeter qu'au dessus d'Etrun , & encore pendant la nuit , afin de cacher ce dessein aux ennemis avec une extrême précaution , parce que la moindre démonstration le rendoit impossible. Je menai de jour les Officiers-Généraux & les Brigadiers d'Infanterie qui devoient commander les quatre détachemens , pour leur marquer sur place ce qu'ils devoient faire la nuit. Les Commandans étoient le Comte de *Chateau-Morand* , les Marquis de

*Montgon*, de *Soyecourt* & de *Fénelon*,  
 qui avoient chacun cinq cents hom-  
 mes sous leurs ordres. Le silence fut  
 si bien gardé pendant la marche, qu'ils  
 arriverent sur les faisceaux des enne-  
 mis, dans le moment que les senti-  
 nelles crioient : *Qui vive*. Quatre ba-  
 taillons qui étoient dans ce camp,  
 furent entièrement défaits. Entre les  
 prisonniers se trouva celui qui les com-  
 mandoit, nommé Boorch, qu'on a vu  
 depuis l'un des principaux Ministres  
 du Roi de Prusse; d'*Aubigny* & *Livry*,  
 Brigadiers d'Infanterie, destinés à l'at-  
 taque des ponts d'Errun, réussirent de  
 même, & l'affaire finit à la pointe du  
 jour, qui fit voir l'armée entière des  
 ennemis marchant sur Hourdain : mais  
 nos troupes repassèrent l'Escaut avant  
 qu'on pût les atteindre. J'avois or-  
 donné que les premiers détachemens  
 qui perceroient, se rabattissent sur la  
 communication dont j'ai parlé, qui  
 aboutissoit à Hourdain, & tâchassent de  
 la prendre à revers ; mais je l'avois  
 ordonné plutôt pour ne rien négliger,  
 que dans l'espérance de réussir : les  
 troupes étoient trop fatiguées, trop  
 harassées, pour tenter encore cette

1711.

expédition, & je trouvai que c'étoit avoir assez fait, que d'enlever un camp sous le mousquet des retranchemens des ennemis, ayant à passer l'Escaut sous le feu de leur camp. Le même jour, je fis attaquer un fourrage par M. de Coigny, qui prit un grand nombre de Cavaliers, de chevaux, & outre plusieurs Officiers, deux Généraux qui commandoient. Dans ces deux actions, on prit douze drapeaux & étendards : mais je ne voulus point envoyer d'Officiers porter ces nouvelles, ne trouvant pas qu'il convînt de faire parade de quelque avantage, lorsqu'on alloit prendre Bouchain sous mes yeux.

*Eloignement  
du Maréchal  
pour les places  
de Cour.*

Je perdis, dans ce temps, le Maréchal de Boufflers, mon ami, celui qui me défendoit à la Cour contre les critiques & la jalousie. Il laissoit vacante une charge de Capitaine des Gardes du Corps. Le Roi destinoit ordinairement ces sortes de places aux Maréchaux de France qui étoient à la tête de ses armées. A ce titre, j'y avois autant de droit qu'un autre. Madame la Maréchale me pressa de la demander, & Madame de Maintenon me fit entendre

entendre que je l'obtiendrois : mais l'assiduité qu'exige cette charge m'effrayoit. Je savois bien que le privilège qu'elle donne , de suivre le Roi partout , même quand on n'est pas de quartier , donne de grands avantages ; que ne pas rechercher cet honneur , c'étoit peut-être s'exposer à ne lui être pas agréable : mais aussi , en profiter , c'est n'être plus à soi-même , état fâcheux pour un homme ennemi de toute contrainte. Ainsi , après y avoir sérieusement réfléchi , je me donnai l'exclusion , sous prétexte que l'incommodité de ma blessure m'empêcheroit de suivre le Roi , & Sa Majesté ne m'en fut pas mauvais gré.

1711.

Pendant que toute l'attention des ennemis se tournoit sur Bouchain , divers Ingénieurs & Officiers , qui connoissoient parfaitement la ville de Douai , me présenterent un moyen de la surprendre , & le Marquis d'*Albergoti* lui-même , qui l'avoit défendue , y trouva de la possibilité. Le nommé *Dulimon* , bon partisan , devoit , avec plusieurs petits bateaux , s'approcher d'une muraille assez basse ; mon frere le soutenoit avec des détachemens de

*Les François tentent de surprendre Douai.*

1711.

Grenadiers , & je m'étois avancé avec un corps de cavalerie , pour fondre dans la place si-tôt que *Dulimon* m'en auroit ouvert une porte : mais ses bateaux furent découverts , & l'entreprise manqua.

*Les ennemis  
prennent Bou-  
chain , &  
manquent d  
leur parole.*

Elle m'auroit dédommagé de la perte de Bouchain , qui arriva le 12 Septembre , & non seulement nous perdîmes la ville , mais la garnison fut faite prisonniere de guerre par un mal-entendu qui ne fait pas honneur à la bonne foi des ennemis , & qui , à la vérité , étoit une faute du Commandant de la place. Il livra une porte sur la simple parole de l'Officier ennemi qui commandoit à la tranchée , & sans avoir de capitulation signée. On prétendit que la garnison étoit prisonniere de guerre. Le Gouverneur en appela au témoignage de l'Officier , qui avoit promis capitulation : celui-ci en convint , & le déclara publiquement , en présence de ses propres troupes & de la garnison , lorsqu'elle sortit , & qu'il l'avoit fait par ordre du Général Fagel , qui commandoit le siège. J'en écrivis vertement à Milord Marlboroug , qui me renvoya au Gé-

général Fagel , & le Général désavoua l'Officier. Il n'en fut que cela , & nos troupes restèrent prisonnières.

1711.

Il faut avouer que la fin de cette campagne fut misérable. L'indolence , la lassitude , le dégoût avoient pris la place de la fermeté & du courage. Je ne trouvois plus le caractère national. Il n'y eut que le Comte de *Saillant* , qui me proposa de faire par-derrière les ennemis , avec le Colonel *Dumoulin* , une course dans des pays qui n'avoient pas encore été soumis à contribution. Ils les y établirent heureusement , & leur firent connoître que les François existoient encore. L'activité n'étoit guere plus grande chez les Alliés. La prise de Bouchain fut le terme de leurs exploits : ils finirent la campagne au commencement d'Octobre , lorsque le beau temps permettoit encore quelques expéditions à une armée si nombreuse. Peut-être cet engourdissement presque général venoit-il des bruits de paix qui se répandoient , & que les Anglois & les Hollandois , fatigués d'une guerre ruineuse qui ne leur produisoit rien , désiroient autant que nous. Elle se traitoit réellement à

*Fin de la  
campagne.*

1711.

Londres, où les préliminaires furent signés dans la fin de ce même mois d'Octobre. Les armées étoient déjà séparées. Quand j'arrivai à Versailles, le Roi me dit : » Vous nous avez » bien pressés pour avoir la liberté de » combattre, au commencement de la » campagne. Les négociations nous » faisoient espérer la paix ; mais si on » vous avoit cru, nous ne nous se- » rions pas exposés à perdre Bou- » chain ». Ce mot me consola un peu (a).

1712.

*Permettez &  
confiance du  
Roi.*

L'année 1712 commença sous les auspices les plus fâcheux. Le pere, la mere, un enfant enlevés en huit jours

(a) On lit dans le Journal de Verdun, au mois de Décembre 1711, page 418, ces paroles : » Le Roi a parfaitement bien reçu » le Maréchal de Villars... On écrit de Paris, » que ce Monarque lui dit, en présence de » tous les Courtisans qui étoient dans sa » chambre : Je suis très-content de vous, » puisque pendant tout le cours de la campa- » gne, vous n'avez fait qu'exécuter mes or- » dres. Il y a ici bien des clabaudes, dont » je ne fais nul cas. Méprisez tout ce qu'ils » disent, & jouissez d'une tranquillité par- » faite. Vous n'êtes comprable qu'à moi de » vos actions ».

par une rougeole très-maligne, & enfermés dans le même cercueil. Le Duc d'Anjou, qui est actuellement notre Roi, ne fut sauvé que parce qu'on lui fit moins de remède qu'aux autres. Le Roi supporta ces malheurs avec un courage héroïque, donnant lui-même les ordres, & réglant le cérémonial, qui, dans les Cours, & surtout en France, est une affaire d'Etat : mais la première fois que j'eus l'honneur de le voir à Marly, après ces fâcheux événemens, la fermeté du Monarque fit place à la sensibilité de l'homme : il laissa échapper des larmes, & me dit, d'un ton pénétré qui m'attendrit : » Vous voyez mon état, » M. le Maréchal ; il y a peu d'exemples de ce qui m'arrive, & que l'on » perde dans la même semaine son petit-fils, sa petite belle-fille & leur » fils, tous de très-grande espérance, » & très-tendrement aimés, Dieu me » punit : je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans l'autre monde : » mais suspendons mes douleurs sur » les malheurs domestiques, & voyons » ce qui peut se faire pour prévenir » ceux du Royaume.

1712.



1712.

» La confiance que j'ai en vous  
 » est bien marquée, puisque je vous  
 » remets les forces & le salut de l'Etat.  
 » Je connois votre zele, & la valeur  
 » de mes troupes : mais enfin la for-  
 » tune peut vous être contraire; s'il  
 » arrivoit ce malheur à l'armée que  
 » vous commandez, quel seroit votre  
 » sentiment sur le parti que j'aurois  
 » à prendre pour ma personne? A une  
 » question aussi grave & aussi impor-  
 » tante, je demeurai quelques momens  
 » dans le silence; sur quoi le Roi reprit  
 » la parole, & dit : » Je ne suis pas  
 » étonné que vous ne répondiez pas  
 » bien promptement; mais en atten-  
 » dant que vous me disiez votre pen-  
 » sée, je vous apprendrai la mienne.  
 » Votre Majesté, répondis-je, me  
 » soulagera beaucoup. La matiere mé-  
 » rite de la délibération, & il n'est  
 » pas étonnant que l'on demande per-  
 » mission d'y rêver. Hé bien, reprit le  
 » Roi, voici ce que je pense; vous me  
 » direz après cela votre sentiment.

» Je fais les raisonnemens des Cour-  
 » tisans : presque tous veulent que je  
 » me retire à Blois, & que je n'at-  
 » tende pas que l'armée ennemie s'ap-

» proche de Paris , ce qui lui seroit  
 » possible , si la mienne étoit battue.  
 » Pour moi , je fais que des armées  
 » aussi considérables ne sont jamais  
 » assez défaites , pour que la plus  
 » grande partie de la mienne ne pût  
 » se retirer sur la Somme. Je connois  
 » cette riviere , elle est très-difficile à  
 » passer ; il y a des places qu'on peut  
 » rendre bonnes. Je compterois aller  
 » à Péronne ou à Saint-Quentin , y  
 » ramasser tout ce que j'aurois de trou-  
 » pes , faire un dernier effort avec  
 » vous , & périr ensemble , ou sauver  
 » l'Etat : car je ne consentirai jamais  
 » à laisser approcher l'ennemi de ma  
 » capitale. Voilà comme je raisonne ;  
 » dites-moi présentement votre avis.

» Certainement, répondis-je, Votre  
 » Majesté m'a bien soulagé ; car un  
 » bon Serviteur a quelque peine à  
 » conseiller au plus grand Roi du  
 » Monde de venir exposer sa personne.  
 » Cependant j'avoue, Sire , que con-  
 » noissant l'ardeur de Votre Majesté  
 » pour la gloire , & ayant déjà été  
 » dépositaire de ses résolutions héroï-  
 » ques , dans des momens moins cri-  
 » tiques , j'aurois pris le parti de lui

1712. » dire, que les partis les plus glo-  
 » rieux sont aussi souvent les plus  
 » sages, & que je n'en vois pas de plus  
 » nobles pour un Roi, aussi grand  
 » homme que grand Roi, que celui  
 » auquel Votre Majesté est disposée :  
 » mais j'espère que Dieu nous fera  
 » la grace de n'avoir pas à craindre  
 » de telles extrémités, & qu'il bé-  
 » nira enfin la justice, la piété & les  
 » autres vertus qui brillent dans vos  
 » actions ». Sans doute ce qui faisoit  
 prendre d'avance au Roi cette réso-  
 lution, pour ainsi dire, désespérée,  
 c'étoit l'incertitude du succès des  
 négociations entamées au Congrès  
 d'Utrecht.

*Congrès  
 d'Utrecht.*

On avoit tout lieu d'appréhender  
 qu'elles ne réussissent pas, parce que  
 des Puissances liguées, il n'y avoit  
 guere que l'Angleterre qui se portât de  
 bonne foi à la paix. On attribua le  
 changement, dans le système politique  
 de ce Royaume, à la disgrâce de Mi-  
 lord Marlboroug, qui, par intrigue de  
 Cour, fut privé du commandement  
 des armées, & de tous ses emplois.  
 Cette disgrâce peut avoir contribué à  
 avancer la paix; mais je crois que ce

qui en inspira le désir aux Anglois , c'est qu'ils avoient tiré de la guerre de la succession tous les avantages qu'ils pouvoient désirer : ils se trouvoient , par la prise de Minorque & de Gibraltar , maîtres du commerce du Levant , de beaux établissemens dans les Antilles , des forteresses & des comptoirs en grand nombre dans l'Inde. Ils songerent sans doute qu'il étoit temps de s'assurer , par un bon traité , les dépouilles qu'ils avoient arrachées à la succession , dont rien ne leur appartenoit , & de laquelle ils n'auroient rien séparé , s'ils n'avoient trouvé moyen de brouiller les héritiers , & de leur enlever , sous prétexte de secours , des établissemens utiles , qu'ils gardèrent ; & quand ils eurent ce qu'ils prétendoient , ils abandonnerent les autres.

Maïs pendant qu'on discutoit ces intérêts à Utrecht , les armées de *Ouverture de la campagne.* Flandres s'ébranlerent. Sur un mouvement que les ennemis firent en avant , le Maréchal de *Montesquiou* plaça , le 10 Avril , l'armée du Roi derrière la Scarpe & la Saufée. Le 19 , la Maison du Roi partit pour se rendre sur la

1712.

Somme ; & le 20, j'arrivai à Péronne. J'y appris que les Alliés mettoient cent quatre-vingt bataillons en campagne, pendant que j'en avois tout au plus cent quarante. Ils faisoient marcher avec eux cent trente pieces de canons, & je ne m'en trouvois que trente, que j'aurois même été obligé de laisser en arriere, si je ne m'étois servi des chevaux des vivres : d'ailleurs mes subsistances n'étoient rien moins qu'assurées ; elles ne me venoient que journellement & petit à petit. J'étois obligé de tenir la cavalerie séparée & éloignée, de peur qu'elle ne s'affamât. Au contraire, les ennemis avoient tout sous la main & autour d'eux. Leurs provisions étoient immenses, & ils se faisoient suivre par tous les chariots du pays, outre leurs caissons. Il est clair qu'avec ces précautions ils pouvoient tout entreprendre, & que j'étois réduit à une défensive très-inégale.

C'est apparemment cette position critique qui faisoit enfanter tant de projets qu'on envoyoit à la Cour, souvent à mon insçu. M. le Maréchal de *Montesquiou* m'en communiqua un,

qui n'entroit guere dans mes vûes ,  
 mais que je fis passer au Roi , par dé-  
 fference pour l'avis d'un confrere (a).  
 C'étoit de faire une ligne depuis la  
 tête de l'Escaut jusqu'à la Somme ,  
 vers Saint-Quentin. Je n'avois garde  
 d'adopter un projet qui alloit à mar-  
 quer aux ennemis , que , content de  
 sauver la Picardie , on leur abandon-  
 noit la Champagne : d'ailleurs , outre  
 que ce parti étoit dangereux pour l'E-  
 tat , il me paroissoit honteux pour la  
 gloire de nos armes , dans un temps  
 sur-tout où la négociation avec l'An-  
 gleterre avançoit , & donnoit des es-  
 pérances : aussi , par le même cour-  
 rier qui portoit le projet au Roi , je lui  
 écrivois , qu'après avoir étudié avec  
 une grande application les différens  
 partis , je n'en trouvois pas de meil-  
 leur que de défendre l'Escaut jusqu'à

1712.

---

(a) Il est singulier que le Maréchal de  
 Villars , qui faisoit si volontiers l'éloge du  
 Comte d'Artagnan avant qu'il fût Maréchal  
 de France sous le nom de *Montesquiou* , n'en  
 parle plus depuis ce temps , que rarement &  
 froidement , tant dans ses lettres que dans  
 ses Mémoires , quoiqu'ils aient presque tou-  
 jours commandé ensemble.

1712.

*Suspension  
d'armes avec  
les Anglois.*

sa source , & de donner bataille , à l'ennemi , tournant la tête de cette rivière , marchoit dans les plaines qui sont entre le Catelet & Saint-Quentin.

Le Prince Eugene paroissoit chercher une action , & il devoit la désirer , parce qu'il ne pouvoit ignorer les termes dans lesquels nous en étions avec les Anglois , & que peut-être bientôt leurs troupes lui manqueroient : elles étoient commandées , depuis la disgrâce de Marlboroug , par le Duc d'Ormond , Général vif & avide de gloire , dont le Prince tâchoit encore d'enflammer l'ardeur ; mais il étoit retenu par les ordres de sa Cour , qui ne vouloit pas qu'on hasardât rien , à la veille d'un traité prêt à conclure.

En effet , le 25 Mai , je reçus un Courrier du Roi , qui me mandoit , en m'ordonnant le plus grand secret , que la Reine d'Angleterre défendoit au Duc d'Ormond d'agir contre nous. Sous prétexte d'échanger le Marquis d'Alegre , prisonnier en Angleterre , j'écrivis sur le champ au Duc , pour savoir si les seuls Anglois nationaux resteroient dans l'inaction , ou bien toutes les troupes étrangères à la solde

d'Angleterre : ce qui faisoit une grande différence, puisqu'il n'y avoit que dix-huit bataillons & seize escadrons Anglois, & que les troupes que l'Angleterre soudoyoit, faisoient plus de cinquante mille hommes. Le Duc d'Ormond ne me répondit pas clairement, parce qu'apparemment il n'étoit pas encore sûr de l'état des choses.

---

 2732.

Toute l'armée ennemie étoit alors en deçà de l'Escaut, sa droite à Bouchain, & sa gauche vers le Cateau-Cambresis; occupant cinq lieues d'étendue en front de bandiere, les Anglois avec eux, sans qu'ils montraient encore dessein de s'en séparer. Je portai mon centre à Cambrai, & j'avantai le Comte de Coigny avec un corps de Dragons à Honnecourt. J'eus, le 28, des avis des mouvemens des ennemis, bien différens entre eux. Les uns portoient qu'un corps considérable étoit déjà campé dans la trouée des bois de Bohain; les autres, qu'ils avoient fait marcher des troupes pour investir le Quesnoi. Je mandai au Roi, sans hésiter, que, s'ils marchaient vers les plaines de Saint-Quentin, je suivrais ma première résolution de les

*Approche  
des armées.*



1712.

combattre; que , s'ils faisoient le siège du Quesnoi en gardant la position où ils étoient , je les combattrois encore ; mais qu'il y avoit apparence qu'ils se placeroient derriere l'Escaillon , poste très-assuré , pour faire le siège du Quesnoi sans être inquiétés.

Je fus informé, le 29, que les Généraux Cadogan & Top avoient été la veille au delà des bois de Bohain , visiter les lieux où on pouvoit combattre , comme j'y avois été moi-même quelques jours auparavant. Tous les ordres furent donnés à leur armée , & elle demeura sous les armes , & prête à marcher jusqu'à quatre heures après midi. Huit mille Grenadiers avoient déjà occupé la tête des bois. Le Prince Eugene , comme on l'apprit depuis , étoit persuadé qu'en faisant ses dispositions , comme pour un parti pris , il entraîneroit le Duc d'Ormond : mais celui-ci avoit reçu la veille , de sa Cour , défense expresse de combattre : il fut obligé de montrer ses ordres au Prince ; & afin que celui-ci ne fût pas tenté de les contredire , le Général Anglois fit desseller la cavalerie de la gauche qu'il commandoit , & l'envoya au four-

rage. Ce dessein rompu , les ennemis se déterminèrent au siège du Quesnoi , passerent la Seille , & mirent l'Escail-  
lon devant eux , pour assurer leur  
siège.

1712.

Je ne savois si les troupes d'Angle-  
terre y étoient employées : je le de-  
mandai au Duc d'Ormond , qui me  
répondit qu'il n'en avoit fourni au-  
cune. » Mais , lui répliquai-je (a) , je  
» dois vous demander encore un éclair-  
» cissement , qui est de savoir si toutes  
» les troupes qui sont à vos ordres ne  
» s'opposeroient pas aux entreprises que  
» l'armée du Roi tentera certainement  
» sur celle du Prince Eugene , s'il  
» veut continuer le siège du Quesnoi.  
» Je n'attends que la réponse , que je  
» vous supplie , Monsieur , de vouloir  
» bien me donner positivement sur  
» cela , pour me mettre en mouve-  
» ment. Vous comprendrez aisément ,  
» Monsieur , que le Roi voyant l'ar-  
» mée du Prince Eugene entrepren-  
» dre un siège , & sachant que celle  
» qui est à vos ordres ne doit agir

*Siège du  
Quesnoi.*


---

(a) Lettre au Duc d'Ormond , du 11 Juin.

1712.

» directement ni indirectement con-  
 » tre celle que j'ai l'honneur de com-  
 » mander, il me sauroit très-mauvais  
 » gré de me tenir dans l'inaction. Je  
 » vous supplie, Monsieur, que la ré-  
 » ponse que vous me ferez sur cela ne  
 » me laisse aucun doute «.

En conséquence de ma demande, le Duc d'Ormond parla aux Officiers-Généraux qui commandoient les troupes à la solde de l'Angleterre, pour les engager à la suspension d'armes, que la Reine sa Maîtresse avoit résolue : mais ils répondirent tous, qu'ils étoient aux ordres de M. le Prince Eugene, jusqu'à ce qu'ils en reçussent de contraires de leurs Maîtres. C'étoit moins l'obéissance qui les retenoit, que l'intérêt ; & par ce principe, il étoit naturel que, voyant la fin de leurs subsistances dans la fin de la guerre, elles fussent plus disposées à suivre les ordres de ceux qui leur faisoient espérer une continuation de solde. Or c'est ce que leur assuroient les Députés de Hollande, qui promettoient que, malgré ce qu'ils appeloient la défection des Anglois, ils ne laisseroient pas de soutenir la guerre. Le

Duc d'Ormond envoya un Courrier à la Reine d'Angleterre, pour lui faire part de la résolution de ses troupes, & en même temps de l'embaras où elles le mettoient, pour la conduite qu'il devoit tenir avec moi; parce que, s'il ne devoit pas souffrir que j'attaquasse les Alliés, tant qu'il resteroit avec eux, c'étoit leur assurer le Quesnoi, sans que je pusse y mettre obstacle.

1712.

Mais cet inconvénient ne l'embarassa pas long-temps; la place se rendit honteusement, le 3 Juillet, la garnison prisonniere de guerre, quoiqu'elle eût encore deux fossés & une demi-lune très-entiers. J'y avois pourtant mis douze bataillons, deux régimens de Dragons, des provisions pour long-temps de toute espece, & un Maréchal de Camp, auquel j'avois cru devoir prendre confiance, par une grande réputation de valeur. Je lui dis même que la conduite du Gouverneur, dans la défense d'une autre place, m'en faisant craindre une très-foible, je le priois de prendre l'autorité, & de s'opposer à une reddition trop prompte, s'il en croyoit le Gouverneur

*Prise du  
Quesnoi.*

2712.

*Course de  
Groverteris.  
Dunkerque  
livrée aux  
Anglois.*

capable. Je recommandai la même chose à un Brigadier d'Infanterie, connu jusqu'alors pour un homme très-ferme, que j'y mis exprès; & ces deux Officiers-Généraux ne firent pas plus de difficulté que les autres de signer une capitulation si honteuse.

J'eus encore un autre chagrin; c'est que, malgré les mesures que j'avois prises pour couvrir la frontière avec des corps de troupes considérables, commandés par deux Lieutenans-Généraux, un corps ennemi de douze cents chevaux perça leurs lignes, traversa la Champagne & les Evêchés, & se retira en passant la Mosel'e & la Sare sans nul obstacle. Tout le monde courut après, & ne put le couper ni le joindre; rien n'étoit cependant plus facile; mais il ne fut pas jugé tel par ceux qui commandoient, & ils laisserent mal-adroitement porter l'alarme jusqu'à Paris. Alors aussi commencerent nos sacrifices pour la paix. Je reçus ordre, le 5 Juillet, de faire remettre la ville & citadelle de Dunkerque aux Anglois, qui, le 17, se mirent en marche pour s'éloigner de l'armée de la Ligue; mais le Duc

d'Ormond ne put emmener avec lui d'étrangers que le régiment Liégeois de Valef, Dragons; ainsi les Confédérés ne se trouverent affoiblis que de dix-huit bataillons, & de deux mille chevaux Anglois nationaux.

1712.

Le même jour, l'armée ennemie passa l'Escaillon, & se plaça le long de la rivière de Seille. Le Prince Eugene avoit promis aux Etats-Généraux de combattre. Il sembloit, par cette marche, qu'il en cherchoit l'occasion; je la désirois peut-être plus que lui. Le 18, à la pointe du jour, je fis battre la générale, & mis l'armée au delà de l'Escaut, laissant la plaine libre entre lui & moi; mais au lieu de profiter tant de cette liberté, que de la supériorité de ses forces, pour m'attaquer, le Prince s'étendit dans son terrain, & sa gauche investit Landrecy.

*Affaire de Denain.*

Il y avoit trois partis à prendre pour secourir cette ville; d'empêcher la circonvallation, ou de la détruire si elle étoit faite; de battre l'armée d'observation; ou enfin, de forcer le camp retranché de Denain sur l'Escaut, qui servoit aux ennemis de communication avec Marchiennes, d'où

---

1712.

ils tiroient les provisions de guerre & de bouche nécessaires à la continuation du siège. Le 20, j'allai reconnoître l'armée, & trouvai qu'étant placée entre la Sambre & l'Escaut, couverte en front par la Seille, on ne pouvoit l'attaquer qu'avec un très-grand désavantage : j'allai, le 21, examiner les lignes de circonvallation ; je vis que l'on y travailloit avec la plus grande vivacité, & qu'elles étoient déjà trop avancées, pour qu'on pût les troubler avec succès. Je me déterminai donc à l'attaque de Denain, que le Maréchal de *Montesquiou* m'avoit proposée, & dont nous concertâmes ensemble les opérations. Nous n'appelâmes à notre conseil que les Officiers de détail, qui nous étoient absolument nécessaires ; *Contade*, *Puissegur*, *Beaujeu*, *Monteviel*, & *Bongard*. Le succès dépendoit de tromper si bien le Prince Eugene, qu'il crût que nous en voulions à la circonvallation, & qu'il rapprochât ses principales forces de Landrecy, pendant que nous porterions toutes les nôtres sur Denain ; & non seulement de tromper le Prince Eugene & son ar-

mée, mais encore la nôtre, & même les Officiers-Généraux, qui ne seroient défabusés qu'au moment de l'exécution. 1712.

Tout se fit comme nous l'avions réglé. Je me contentai d'étendre nos Hussards sur les avenues de Bouchain & sur les bords de la Seille ; afin qu'aucun déserteur ne pût passer du côté des ennemis, & nul d'entre eux du nôtre ; & je fis en sorte qu'il parût que toute mon attention se portoit sur Landrecy. J'envoyai le Comte de Coigny préparer les ponts sur la Sambre ; je lui dis de se pourvoir d'un grand nombre de fascines, & de les faire porter le plus près de la circonvallation qu'il seroit possible, afin qu'on les trouvât sous sa main, quand on voudroit attaquer. *Partez*, lui dis-je, *allez à toutes jambes, afin que ces préparatifs ne souffrent aucun retard.* Moyennant ces soins, & d'autres rendus très-publics, l'opinion s'établit dans l'armée, que nous devions certainement attaquer le siège, ou l'armée d'observation, & j'eus le plaisir de voir que le Prince Eugene rapprochoit la plus grande partie de son



1712.

infanterie sur ces points, & affoiblis-  
soit d'autant sa communication avec  
Marchiennes.

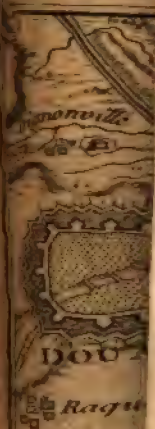
Le 23, sur les cinq heures du soir, les Marquis d'*Albergoti* & de *Bouff-foles*, Lieutenans-Généraux, se rendirent chez moi; & le premier me dit que l'honneur qu'il avoit de commander l'infanterie, l'obligeoit de me représenter que j'allois tenter une entreprise trop dangereuse; que, s'il en croyoit le succès possible, le bonheur qu'il auroit d'avoir une grande part à cette action, le porteroit à la désirer ardemment; mais qu'il ne pouvoit croire qu'elle pût réussir. Je lui répondis seulement: « Allez-vous reposer quelques heures, M. d'*Albergoti*, » demain à trois heures du matin, vous » saurez si les retranchemens des ennemis sont aussi bons que vous les » croyez ». Je lui donnai, ainsi qu'à tous les autres Officiers, ordre de se trouver avant la fin de la nuit à la tête de leurs lignes, & pour unique commandement, de faire ce qui leur seroit dit par les Officiers de détail, que je leur enverrois.

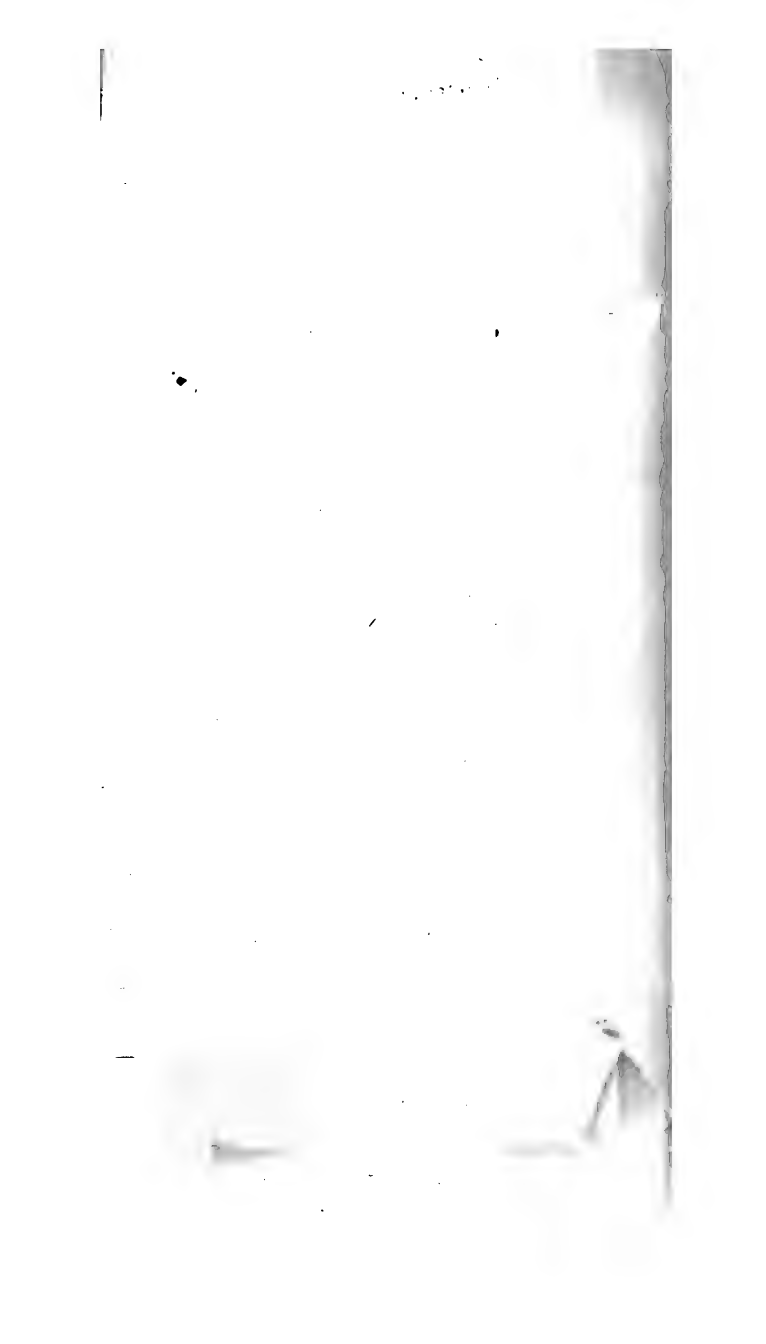
Au jour tombant, le Marquis de

# RENT OY

A. Artillerie françoise, battant les retranche-  
ments de Dénain.

B. Art. il. Franc. faisant feu sur la cavalerie  
ennemie en baulle marquée D. sortant des re-  
tranchemens de Dénain, et sur l'inf. ennemie ma-  
quée. C. se sauvant par la chaussée pour gagner  
le pont marqué L. qu'ils trouverent rompu par  
leurs gros bagages dans le tems de l'action,





*Vieux-Pont* marcha sur l'Escaut avec trente bataillons, & les pontons qu'il devoit jeter en arrivant, à quelque heure que ce fût. Le Comte de *Broglie*, avec trente escadrons, marcha le long de la Seille, en s'approchant de l'Escaut : en même temps je sortis de mon quartier, & les Officiers de détail allèrent porter les ordres aux première & seconde lignes de cavalerie de la droite & de la gauche, & de l'infanterie. La persuasion de la marche sur Landrecy étoit si forte par toute l'armée, que, lorsqu'ils dirent aux Lieutenans-Généraux qui commandoient les ailes, de faire marcher la droite pour retourner en arrière, plusieurs hésiterent quelques momens : à la fin tout s'ébranla. A la pointe du jour, comme j'étois à deux lieues de l'Escaut, le Marquis de *Vieux-Pont* me manda qu'il étoit déconvert, & me pria de lui faire savoir ce qu'il falloit faire. *Puiségur* proposa de marquer le camp dans l'endroit où l'on étoit. *A quoi D. . . songez-vous ?* lui répondis-je ; avançons ; & en même temps j'envoyai des Officiers au grand galop, dire à *Vieux-Pont* de

1712.

jeter les ponts, & moi-même je mis dans ma chaise de poste, & aller plus vite.

Quand j'arrivai à l'Escaut, je trouvai plusieurs bateaux déjà posés, & sans aucune opposition de la part de l'ennemi. *Puisque j'en ai le temps*, dis-je, *prenez deux coups*. Je me fis attacher un buffle, la seule arme défensive dont je me servois quelquefois, & je passai l'Escaut, faisant avancer un Maréchal des Logis & dix Cavaliers devant moi. Je trouvai au delà un marais fâcheux, ce qui me fit craindre que le grand nombre d'obstacles que j'avois trouvés de la part des ennemis à mes ponts, ne vint à diminuer de la confiance qu'ils avoient à ce marais. J'ordonnai à la colonne qui étoit sur les ponts de la droite, de former une chaussée qui menoit à une centaine à deux cents pas de là, & qui, selon les apparences, tenoit à la terre ferme. Je me mis en même temps à la tête de la brigade de Navarre, &, quoique bien monté sur un très-grand cheval, j'eus de la peine à passer. Les soldats de Navarre, dans l'eau & la boue jusqu'à la ceinture, me suivirent avec leur ardeur ordinaire.

La

La colonne de la droite suivant la  
haussée, ne trouva aucune difficulté,  
l'on arriva ensemble à ces lignes,  
les ennemis appeloient le *Chemin*  
*de Paris*. C'étoit une double ligne,  
au milieu de laquelle passoient les  
envois qui venoient de Marchiennes,  
elles aboutissoient au camp retran-  
ché de Denain. Cette double ligne  
étoit défendue par plusieurs redoutes,  
qui furent emportées sans peine; &  
je fis mettre mon infanterie en bataille  
dans le terrain qui étoit entre ces  
deux lignes.

1712.

Mais ne voyant pas arriver l'armée  
ennemie, que nos mouvemens au-  
roient dû attirer sur l'Escaut, je crai-  
gnis que le Prince Eugene ne prît le  
parti de tomber sur mon arriere-  
garde. Je retournai donc à toutes jam-  
bes à mes ponts, & j'envoyai ordre à  
tous les Officiers-Généraux qui com-  
mandoient les troupes, qui n'avoient  
pas encore passé l'Escaut, au lieu de  
suivre en colonnes, de marcher en  
bataille, & d'entrer dans les anciennes  
lignes que les ennemis avoient faites  
autour de Bouchain, afin que, si le  
Prince Eugene vouloit marcher à cette

partie de l'armée, il la trouvât placée  
 1712. & retranchée.

Je retournai aussi-tôt à mon infanterie, qui s'étoit mise en bataille, mais, au moment que je la joignois, je vis l'armée ennemie qui couroit sur l'Escaut en plusieurs colonnes. Le Marquis d'*Albergotti* vint me proposer de faire des fascines pour combler les retranchemens de Dénain : « Croyez-vous », répondis-je en lui montrant l'armée ennemie, que ces Messieurs nous en donnent le temps ? nos fascines seront les corps des premiers de nos gens qui tomberont dans le fossé ».

Il n'y avoit pas un instant, pas une minute à perdre. Je fis marcher mon infanterie sur quatre lignes, dans le plus bel ordre. Mon canon tiroit de temps en temps, mais avec le peu d'effet d'une artillerie qui tire en marchant : celle des ennemis faisoit de fréquentes salves. Quand notre première ligne fut à cinquante pas des retranchemens, il en partit un très-grand feu, qui ne causa pas le moindre désordre dans nos troupes. Lorsqu'elles furent à vingt pas, le feu redoubla.

Deux seuls bataillons firent un coude ; le reste marcha avec le même ordre , descendit dans le fossé , & emporta le retranchement avec une grande valeur. Il n'y eut de Colonel tué , que le Marquis de *Tourville* , jeune homme d'une très-grande espérance.

J'entrai dans le retranchement à la tête des troupes , & je n'avois pas fait vingt pas , que le Duc d'Albermale & six ou sept Lieutenans-Généraux de l'Empereur se trouverent aux pieds de mon cheval. Je les priai d'excuser si les affaires présentes ne me permettoient pas toute la politesse que je leur devois ; mais que la premiere étoit de pourvoir à la sûreté de leurs personnes. J'en chargeai des Officiers de considération ; & appelant le Comte de Broglie : *Comte* , lui dis-je , *marchez à Marchiennes* : je poursuivis ensuite les ennemis , qui ne songeoient qu'à fuir. Malheureusement pour eux , leurs ponts sur l'Escaut se rompirent par la multitude des chariots & la précipitation des fuyards , & les vingt-quatre bataillons qui défendoient les retranchemens furent entièrement pris ou tués.



1712.

La tête de l'armée du Prince de Savoie arrivoit déjà sur l'Escaut , près d'un pont qui n'étoit pas rompu. Il fit quelques tentatives pour passer , & fit tuer sept à huit cents hommes assez inutilement ; car les troupes du Roi bordant cette riviere , il n'étoit pas possible aux ennemis de la repasser devant elles. Le Comte de Dhoua & plusieurs Officiers principaux s'y noyèrent , & trois Lieutenans-Généraux furent tués. Cette action si avantageuse ne nous couta aucun Officier de marque , & seulement à peu près cinq cents hommes, tant tués que blessés. La Scarpe étoit couverte d'un nombre infini de tartanes, balandres & autres bâtimens chargés de provisions de toute espece , entre autres , de beaucoup de poudre. Les ennemis la firent jeter dans la riviere , qui en devint noire , & tous les poissons périrent : on les voyoit emporter morts par le courant.

J'envoyai , le jour même , le Marquis de *Nangis* porter cette agréable nouvelle au Roi , dont l'inquiétude n'étoit pas médiocre , sur-tout augmentée par la terreur des Courtisans.

Le jour d'après, je lui envoyai plus de soixante drapeaux, & ce fut *Villars* 1712.  
mon parent, Aide-Major du régiment  
des Gardes, qui les porta (a).

Je m'emparai, le 26, de Saint-  
Amand, Mortagne, Hannon, & de *Siege & pri-  
se de Mara-  
chiennes.*  
tous les autres postes que les ennemis  
avoient sur la Scarpe jusqu'à Douai.  
On y fit autour de quinze cents pri-  
sonniers de guerre. Je réunis à mon  
armée la forte garnison que j'avois  
mise dans Valenciennes, & j'y appelai

(a) Sur le chemin de Paris à Valenciennes,  
à l'endroit où aboutit le chemin de Denain,  
est élevée une pyramide de trente pieds. Sur  
sa base on lit : *Denain, 24 Juillet 1712 ;*  
& ces deux vers de Voltaire :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,  
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars.

*Ce monument a été placé, en 1781, par les  
soins de M. Senac de Meilhan, Intendant de  
la Province de Hainaut.*

Voyez Journ. de Paris, Mercredi 26 Dé-  
cembre 1781. Il seroit à souhaiter que MM.  
les Intendans eussent l'attention de perpétuer  
ainsi, chacun dans leurs départemens, par  
quelque monument public, la mémoire des  
événemens fameux.

1712.

toutes celles qui étoient derrière moi , à Ypres & dans les villes maritimes qui n'avoient plus rien à craindre des Anglois nationaux , & très-peu des mercenaires Hollandois. Moyennant ces jonctions, je me trouvai, pour la première fois, une armée plus forte que celle des Alliés.

Il me restoit Marchiennes à prendre, que j'avois envoyé, pendant l'action de Denain, masquer par le Comte de Broglio. Les ennemis l'avoient fortifiée avec d'autant plus de soin, que c'étoit le dépôt de toutes les munitions de guerre & de bouche, le magasin de réserve d'où l'on tiroit les subsistances nécessaires pour les villes voisines, & une espèce de place d'armes où abordoient tous les grands bateaux par l'Escaut, & entroient par la Scarpe. Je priai le Maréchal de Montesquiou de se charger du siège, & j'y allois deux fois par jour : il n'en dura que quatre. Cette ville se rendit le 30 : il s'y trouva quatre mille hommes d'infanterie & trois escadrons, qui furent faits prisonniers ; un nombre prodigieux de Matelots Anglois & Hollandois, deux cents pièces de ca-

non dans les bateaux , dont trente  
de 24 , avec leurs affûts , tout neufs. 1712.

J'envoyai le neveu du Maréchal de  
*Montesquiou* en porter la nouvelle au  
Roi , & le sieur de *Squiddy* , mon Ca-  
pitaine des Gardes , porter les drapeaux.

La rapidité & l'importance de ces *Siège & pri-*  
conquêtes fit un grand effet à Utrecht. *se de Douai.*

La morgue des ennemis baissa , &  
nos Plénipotentiaires reprirent cou-  
rage. J'allai , le premier Août , re-  
connoître l'armée des ennemis , résolu  
de l'attaquer , si elle vouloit conti-  
nuer le siège de Landrecy. Je trouvai  
qu'elle commençoit à s'ébranler pour  
se rapprocher du Quesnoi , & que ses  
bagages tiroient vers Bavay , qui étoit  
le chemin de Mons. Je jugeai qu'elle  
pourroit me laisser faire tranquillement  
le siège de Douai , si je le jugeois à  
propos , & je pris toujours , à tout évé-  
nement , la précaution d'envoyer d'a-  
vance le Comte de *Broglie* , avec un  
gros corps de cavalerie , devant cette  
place , pour empêcher le Prince Eugene  
d'y jeter des troupes en se retirant.

Mais son dessein n'étoit pas de m'en-  
tenir quitte à si bon marché. En aban-  
donnant Landrecy , il approcha de

1712.

Douai, que j'investissois. Comme il mettoit beaucoup de diligence dans sa marche, je n'en mis pas moins pour mettre en bon état les postes qui pouvoient assurer ma conquête. Le plus dangereux étoit celui de Belle-Fourriere, que le Comte de *Broglie*, Officier très-intelligent, avoit déjà reconnu, & sur lequel il m'avoit donné ses idées. C'étoit un terrain de près d'une demi-lieue, qui étoit au delà de la riviere de Scarpe, & que l'armée ennemie pouvoit attaquer. J'y fis faire une bonne ligne, avec un avant-fossé perdu. Je coupai la riviere à Pont-à-Vache, & faisant regonfler les eaux devant cette ligne, dès le premier jour elles remplirent l'avant fossé. L'endroit le plus embarrassant, après celui-là, étoit le terrain entre Pont-à-Vache & le château de Lalain, parce qu'il y avoit si peu de terre entre la riviere & les marais, que les troupes pouvoient à peine y tenir : mais en y élevant un bon retranchement le long de la Scarpe, ce quartier pouvoit être mis en sûreté.

Je donnai ordre au Marquis d'*Albergotti*, qui y commandoit, d'y faire

travailler jour & nuit : j'allai moi-même visiter les bords de la Deule, & ensuite le ruisseau de Lens jusqu'au Mont-Saint-Eloi : car l'ennemi n'attaquant pas les postes de Belle-Fouriere ou de Pont-à-Vache, n'avoit d'autre parti à prendre que d'aller passer la Deule au Pont-à-Vendin, & ensuite de revenir attaquer entre le Mont-Saint-Eloi & Lens ; mais pour cela, il falloit qu'il fît un grand tour, & j'aurois eu pout lors le temps de porter mon armée de ce côté-là, sans être inquiet pour mes autres quartiers. Pour assurer l'investiture, nous occupions près de vingt lieues d'étendue, c'est-à-dire, depuis Marchiennes jusqu'à Saint-Eloi : mais la nature des lieux étoit très-favorable : il n'y avoit réellement de dangereux que les deux quartiers dont j'ai parlé, & en les accommodant, on pouvoit être tranquille.

Revenu de Saint-Eloi, & visitant les ouvrages que j'avois ordonnés la veille, je fus très-surpris que M. d'*Albergoti* eût employé les travailleurs dans les endroits peu importants, & qu'il eût négligé ceux qui lui avoient été le plus recommandés. Je le trouvai

1712.

près du château de Lalain, avec le Maréchal de *Montesquiou* & quelques autres Officiers-Généraux, qui soutenoient que l'entreprise de Douai ne pouvoit réussir. Cette affectation de contrecarrer mes desseins, & sur-tout de ne pas faire ce que j'avois commandé, m'irrita : » Je n'y serai plus » trompé, leur dis-je vivement, car » mon frere, *Nangis* & *Contade* se » releveront, & ne quitteront pas l'ouvrage qu'il ne soit parfait, & quand » je donne des ordres, je veux qu'on » les suive «.

Je marchois seul, & voyant derrière moi le Prince de Rohan qui venoit de quitter ces Messieurs, je lui parlai de ma juste peine sur la négligence de ces Officiers-Généraux. Il avoit été quelque temps en conversation avec eux, & imbu de leurs mauvais discours, il me répondit : » La » peine la plus grande est l'inutilité » de toutes celles que nous nous donnons, car on ne sauroit prendre » Douai. Est-ce-là, Monsieur, lui » répondis-je en colere, ce que vous » venez d'apprendre de ces Docteurs? » Ils vous ont inspiré une très-fausse

« doctrine ». En même temps je re-  
 tournai sur mes pas, & poussai mon  
 cheval vers eux. Me voyant revenir  
 avec un geste animé, ils s'écartèrent,  
 & rentrèrent dans les rues du camp.  
 Je n'en fus pas fâché, & que leur re-  
 traite m'épargnât ce que j'aurois pu  
 mettre de trop vif dans cette rencon-  
 tre. Il paroît que le Roi fut aussi fati-  
 gué que moi des mauvais raisonne-  
 mens qu'on faisoit sur la possibilité de  
 la prise de Douai, car il dit publique-  
 ment à son lever : J'ai reçu une  
 « lettre du Maréchal de Villars ;  
 » j'approuve fort les mesures qu'il a  
 » prises pour assurer le siège de Douai,  
 » & je lui mande de mépriser les dis-  
 » cours que l'on tient à l'armée ,  
 » comme je méprise ceux que l'on  
 » tient ici ».

L'armée ennemie s'approcha de celle  
 du Roi, le 12 Août ; elle mit sa droite  
 à Carvin-Epinoy, & sa gauche vis-à-  
 vis l'Abbaye de Flines. Le quartier du  
 Prince de Savoie étoit au château de  
 Liefse. Il fit venir de Tournai une  
 grande quantité de canons, & tout  
 ce qui pouvoit lui être nécessaire  
 pour forcer un quartier. On ouvrit la



1712.

tranchée le 14, & on résolut deux attaques; la première par le régiment des Gardes, la seconde par le régiment de Picardie; mais celle-ci ne fut pas formée en même temps que l'autre.

Le Prince de Savoie espéroit que; par un gros feu de canon, il pourroit forcer le quartier de Belle-Fouriere, qui étoit même sous le canon du fort de Scarpe. Il fit faire une quantité prodigieuse de fascines, où on voyoit élever des montagnes à la tête du camp, & *Albergoti* eût encore l'imprudence de me dire que son quartier seroit forcé, & que Douai seroit sûrement secouru. Ma répartie fut vive, & telle qu'elle devoit être: je fus même tenté de lui ôter le commandement de ce quartier. Mais pour éviter un déshonneur aussi marqué à un ancien Lieutenant-Général qui prenoit un travers, mais qui étoit très-brave d'ailleurs, & que j'estimois, je me contentai d'y ajouter des Officiers-Généraux de confiance, & je priai le Comte de *Broglie*, dont le quartier joignoit celui-là, d'y donner une principale attention.

A ces petites peines, qu'on peut

nommer tracasseries, s'en joignit une véritable; ce fut la mort du Comte de *Villars* mon frere, Lieutenant-Général dans mon armée, homme d'une très-grande valeur & d'un rare mérite, qui me manquoit au moment où j'avois le plus besoin des ressources de la confiance. Si quelque chose pouvoit apporter de l'adoucissement à mon chagrin, c'étoit la tournure avantageuse que prenoient les travaux du siège. J'eus aussi la satisfaction de voir que, l'ennemi trouvant des difficultés trop grandes à attaquer notre armée, se retira, le 27, après avoir mis le feu à ses fascines, & alla camper à Seclin. Le même jour, la garnison du fort de la Scarpe battit la chamade.

J'étois à la tranchée. Les Officiers qui sortirent, demanderent quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres du Prince de Savoie. » Vous » voudrez bien, leur répondis-je, que » sur votre proposition j'assemble mon » Conseil. Cela est trop juste, répon- » dirent-ils. J'appelai les Grenadiers : » Approchez, Messieurs, c'est votre » conseil que je veux prendre. Com- » ment, répliquerent les Officiers, un

1712.

» conseil de Grenadiers ? Sans doute ;  
 » en pareilles occasions je n'en prends  
 » pas d'autre. Je dis donc aux Gre-  
 » nadiers : Mes amis , ces Capitaines  
 » demandent quatre jours pour avoir  
 » le temps de recevoir les ordres de  
 » leur Général ; qu'en pensez-vous ?  
 » Leur réponse fut : Laissez-nous faire ,  
 » dans un quart-d'heure nous leur  
 » couperons. . . . Messieurs , leur dis-  
 » je, ils le feront comme ils le disent :  
 » ainsi prenez votre parti «. La déli-  
 bération ne fut pas longue : ils se ren-  
 dirent à discrétion , & il sortit du  
 fort treize cent cinquante hommes,  
 quatre Capitaines & un Colonel ,  
 qu'on envoya à Amiens.

J'allai loger près de la queue de la  
 tranchée, parce que l'éloignement de  
 l'armée ennemie ne me donnoit plus  
 d'autres soins que celui de presser le  
 siège. *Valory*, Lieutenant-Général &  
 Chef des Ingénieurs , avoit écrit à  
*M. Pelletier*, qui avoit le départe-  
 ment des fortifications ; que Douai  
 tiendrait cinquante jours de tranchée  
 ouverte. Ce n'étoit pas mon compte ;  
 & j'étois accoutumé à mener les Ingé-  
 nieurs un peu plus vite que leur règle.

Je passai, le 30, la nuit entière à la tranchée, pour faire attaquer le chemin couvert & en assurer le logement. L'action fut très-vive : elle commença un quart-d'heure avant la nuit, étant nécessaire que les troupes forrissent de la tranchée & arrivassent de jour sur l'endroit attaqué. Les troupes y marcherent avec leur ardeur ordinaire. Les Grenadiers disoient gaîment devant moi : *Nous allons relever les Hollandois*. Le logement fut établi avant minuit. Les ennemis voulurent le troubler par une sortie, qui fut repoussée sur le champ. On n'y perdit que vingt-cinq à trente-hommes, & il y en eut près de cinquante blessés, entre lesquels étoient deux Capitaines de Grenadiers. Je leur avois fait prendre des cuirasses, & cette précaution en sauva plusieurs. J'ai toujours eu pour principe de conserver les troupes, & sur-tout les Officiers, parce qu'il ne faut souvent que la perte d'un bon Officier pour faire manquer une action. A celles-ci, *Cliffon*, Capitaine aux Gardes, reçut une très-grande blessure : c'étoit un très-bon Officier, & qui cherchoit avec ardeur toutes les

1712.

occasions. La prise du chemin couvert entraîna , la même nuit , celle d'un ouvrage qu'on appeloit la Redoute de Piémont. Le Marquis de *S. Sernin* , quoique Brigadier de Dragons , s'y trouva Volontaire.

L'armée ennemie marcha , le 2 Septembre , pour s'approcher de Tournai Sur ce mouvement , je fortifiai le corps du Comte de *Coigny* , qui étoit entre Saint-Amand & Valenciennes ; j'ordonnai aussi au Comte de *Saillant* d'envoyer *Pasteur* , Brigadier des troupes d'Espagne , & très-bon partisan , pour pénétrer dans la Hollande , où il n'y avoit point de troupes. Il s'acquitta fort bien de sa commission : il alla tout près de Rotterdam , & brûla les petites villes de Tortolles & de Sleimbourg. Cette expédition étonna les Hollandois , qui étoient déshabitués de nous voir si près d'eux.

Je passai la nuit du 5 au 6 à la tranchée , pour faire préparer les ponts qu'on devoit jeter sur l'avant-fossé , pour attaquer le dernier chemin couvert , & accélérer tous les travaux. Mais malgré ma vivacité , on ne put être prêt , & on ne le fut que le lende-

main 7 Septembre. Je fis marcher en plein jour, à trois heures après midi, trente compagnies de Grenadiers, qui passerent l'avant-fossé sur six ponts de fascines. Comme ils avoient été brûlés deux fois par les feux d'artifice des ennemis, & qu'on n'avoit pu les raccommoder bien solidement, ils plièrent sous les premiers qui passerent. Si cela étoit arrivé de nuit, le désordre se seroit mis dans les troupes, & l'entreprise auroit manqué : mais les Grenadiers sentant que ces fascines ne s'enfonçoient pas assez pour leur faire perdre pied, traverserent hardiment, quoiqu'ils eussent de l'eau jusqu'aux épaules.

J'étois au centre de l'attaque, avec le Marquis de *Vieux-Pont*, le Prince d'*Isenghien* à la gauche, le Marquis d'*Albergoti* avec le Comte de *Lespar* à la droite; tout fut emporté avec la plus grande valeur, & perte d'environ 500 hommes, tant tués que blessés. La plupart des Officiers & soldats qui défendoient ces postes, furent tués ou pris. Le lendemain, Douai rentra sous l'obéissance du Roi. Le Comte de Hompech, un des principaux Géné-

1712.

raux Hollandois , Gouverneur de la place , se rendit prisonnier de guerre , & toute sa garnison. J'envoyai le Marquis d'*Aubigné* en porter la nouvelle au Roi , & le Marquis de *Soyecourt* fut chargé le lendemain de lui porter cinquante-deux drapeaux : on y trouva plus de deux cents milliers de poudre , & une très-grosse artillerie ; elle fut mise avec celle qui avoit été trouvée à Marchiennes.

*Siège & prise au Quesnoi.*

Sans attendre la reddition de Douai , voyant , dès les premiers jours de Septembre , qu'elle ne pouvoit pas tarder , je fis marcher à Valenciennes soixante bataillons & autant d'escadrons , pour occuper les postes que j'avois déjà reconnus , dans le dessein d'entreprendre le siège du Quesnoi. Les ennemis menacerent encore de ne me le pas laisser faire tranquillement. Le 9 , ils passerent la riviere d'Aine , & camperent leur droite vers Mons , & leur gauche vers Brugny. Le 10 , ils marcherent vers Ferieres , & je me plaçai derriere l'Hosneau , la gauche à Keuvrain , la droite à l'Abbaye de Mortral.

Ils publierent qu'ils venoient don-

ner une bataille ; & en effet, il étoit vraisemblable que le Prince de Savoie s'ébranlant avant que l'investissement du Quesnoi fût formé , chercheroit à combattre au plus tôt ; mais outre que notre situation étoit bonne, j'y fis promptement des retranchemens , qui la rendirent encore meilleure. Cependant ils marcherent diligemment jusqu'à deux lieues de nos postes ; mais ils s'arrêterent deux jours. J'en profitai pour rendre mes dispositions plus parfaites, de sorte que, ces momens précieux perdus pour eux, j'eus lieu de croire qu'ils ne hasarderoient pas une action.

Quoi qu'ils eussent perdu à Marchiennes une grande partie de leurs canons, & qu'ils n'eussent pas eu le temps de retirer celui qu'ils avoient été obligés de laisser dans le Quesnoi, lorsqu'en levant le siège de Landrecy ils marcherent pour me faire lever celui de Douai, il leur en restoit encore assez pour faire des entreprises sur des places dont la garnison étoit foible. Je ne voulus pas leur en laisser la tentation, & j'envoyai cinq bataillons & deux régi-



1712.

mens de Dragons à Maubeuge, trois bataillons avec un régiment de Dragons à Charleroi ; je songeai ensuite à mon siège. Après avoir examiné quelle étoit l'attaque la plus facile, on se détermina à celle de la porte de Valenciennes, que l'on crut plus aisée que le côté par lequel nos gens s'étoient, trois mois auparavant, rendus en douze jours prisonniers de guerre.

Cependant les subsistances pour la cavalerie devenoient difficiles ; je n'oubliai rien pour la soulager, & je fis une découverte qui m'aida, au défaut de l'argent de la Cour, qu'on ne tiroit pas aisément. J'appris que les ennemis avoient dans Douai, lors de la prise, un gros magasin d'avoine. Quelques particuliers de la ville, qui étoient protégés, voulurent en profiter, & dirent que cette avoine leur appartenoit. Je crus l'affaire assez importante, pour l'éclaircir par moi-même. Il n'étoit question que d'un voyage de quelques heures. J'allai à Douai, & fis venir devant moi ces prétendus propriétaires. » Le Roi, leur dis-je, ne prend le

» bien de personne. Il est juste que  
 » l'avoine vous soit payée , si elle  
 » vous appartient réellement ; mais  
 » aussi , si vous avancez sur cela  
 » quelque chose contre la vérité , je  
 » vous fesai pendre au moment que  
 » la fausseté sera reconnue ». Ils se  
 troublèrent à ce discours , & le Roi  
 profita de ce magasin , qui se trouva  
 appartenir aux ennemis.

1712.

La tranchée fut ouverte au Quesnoy , la nuit du 17 au 18 Septembre , entre les portes de Saint-Martin & de Valenciennes , & l'on fit une fausse attaque à la porte de Forest ; il faisoit un temps horrible , qui contribuoit , à la vérité , à rendre le feu des ennemis très-médiocre , mais qui rendoit aussi les travaux fort difficiles. On en fit cependant d'immenses , & sans grande perte d'abord. Les ennemis , qui avoient une artillerie très-nombreuse , & toute la poudre qu'ils avoient destinée au siège de Landrecy , firent un feu prodigieux & continuel , dès qu'ils nous virent à portée. La nuit du 20 au 21 , ils firent une sortie. Le bataillon des *Gardes Françaises* , qui étoit de tran-

1712.

chée, marcha à eux, les chassa dans le chemin couvert, & revint dans ses postes, sans être troublé par leur feu, qui fut terrible la journée du 21. Ils nous tuèrent plus de cent cinquante hommes dans le boyau, plus par les bombes que par le canon, qui rasoit les tranchées & les parapets de nos batteries. J'aurois pu riposter de quelques-unes des nôtres, & ralentir leur feu ; mais j'aimai mieux qu'elles tirassent deux jours plus tard, & qu'elles fussent servies en même temps.

Elles commencerent le 25, à la pointe du jour ; il y avoit soixante pieces de 24, trente mortiers, & plusieurs pieces de moindre calibre, qui tiroient à ricochet. Les ennemis avoient plus de cent pieces de 24 & de 36 sur les remparts ; mais comme les assiégeans ont tout le terrain qu'ils désirent pour placer leur canon, & qu'au contraire les assiégés sont obligés de resserrer le leur dans un petit espace, dès la premiere journée, nous en imposâmes à celui des ennemis, & le 26, à midi, les deux tiers des batteries de la place étoient démolies. J'en avois entre autres un

de 24 pieces , servie par les Canon-  
niers de la Marine , & commandée  
par le Chevalier *Ricouart* , qui se  
distingua fort. 1712.

Tout étant prêt le 29 pour l'attaque des deux chemins couverts , on la fit une demi-heure avant la nuit , avec les troupes de la tranchée montante , commandées par M. de *Coigny* , qui mena la droite , M. de *Maillebois* la gauche , & Milord *Galloway* le centre : huit compagnies de Grenadiers à la tête de chaque attaque. Le signal étoit quatre bombes & deux fourneaux , qui devoient sauter à la droite & à la gauche. Je me mis entre la gauche & le centre , ayant près de moi *Valory* , Chef des Ingénieurs , *Valiere* qui commandoit l'artillerie , MM. d' *Aligre* , d' *Albergotti* , le Comte de *Broglie* , & plusieurs Officiers-Généraux volontaires , avec une foule de Brigadiers & Colonels , qui tous s'empressoient de porter les ordres ; aussi tout fut emporté avec une extrême rapidité , & la perte seule de deux Capitaines de Grenadiers , douze ou quinze subalternes , & environ cent cinquante soldats.

1712.

Ce succès nous mit en état de travailler, le 30 Septembre, à placer deux batteries, que l'on compta faire tirer au corps de la place le 2 Octobre. Comme on avoit perdu depuis long-temps l'habitude des sièges, mon activité étoit nécessaire pour les mener vivement; aussi ne fortois-je guere de la tranchée. Je fis sonder, le 3, le fossé de la place, & on n'y trouva que trois pieds d'eau. Nous avions une bonne breche, & je me déterminai à donner l'assaut: pendant qu'on s'y préparoit, le 4, les ennemis battirent la chamade; je ne voulus rien entendre de leur part, que les bataillons des Gardes ne fussent maîtres des portes. Ainsi le sieur d'*Ivoy*, Maréchal de Camp, Gouverneur de la place, se rendit à discrétion avec sa garnison. J'envoyai le Marquis de *Châtillon* en porter la nouvelle au Roi, & le sieur de la *Fond*, Colonel d'Infanterie, les drapeaux. Je me louai beaucoup en général de l'ardeur que nos succès ranimoient dans tous les cœurs; & je demandai des graces & des récompenses pour plusieurs, entre autres pour les sieurs d'*Herbain*,  
de

de *Valcroissant & Cadrolles*, Capitaines de Grenadiers, qui s'étoient fort distingués; le Gouvernement du Quesnoi, pour M. de *Valory*; celui de Charlemont, pour M. de *Vieux-Pont*; le grade de Brigadier pour M. de *Châtillon*, & tout fut accordé. Le Roi me fit en outre présent de six pieces de gros canon, pour mettre dans mon château de Villars.

1712.

Nous n'étions pas à la moitié du siège du Quesnoi, que je voulus entreprendre & mener en même temps celui de Bouchain. Il y eut une réclamation générale contre mon sentiment. Les Ingénieurs & Artilleurs disoient qu'il leur seroit impossible de placer leurs batteries dans un terrain que l'abondance des eaux de l'arrière-saison rendoit mou & impraticable. On avoit des avis certains, représentoient quelques Officiers-Généraux, que le pain manquoit dans la place, qu'il n'y avoit qu'à en faire le blocus, & que ce ne seroit qu'un mois de plus à attendre. Tout ce que ces remontrances gagnèrent sur moi, ce fut de ne pas faire les deux sièges ensemble; mais je disposai tout pour

*Siège & prise de Bouchain.*

1712. commencer si-tôt que celui du Quesnoi seroit achevé. Je fis partir le plus de fascines qu'on pût , travailler aux dépôts d'artillerie ; & enfin l'investissement & l'établissement complet des troupes se fit le jour même que le Quesnoi se rendit , & on ouvrit la tranchée devant Bouchain la nuit du 9 au 10 Octobre. Comme on étoit obligé d'aller chercher très-loin les fascines qu'il falloit encore , j'y employai tous les chevaux d'équipages des Officiers-Généraux , en commençant par les miens.

Le Maréchal de *Montesquiou* commandoit l'armée d'observation. On lui persuada qu'elle n'étoit pas en sûreté derrière l'Osneau , & il fit même rétrograder quelques troupes ; parti foible , comme il en convint lui-même ; & après que nous en eûmes conféré , on renvoya les troupes , avec ordre de rester où elles étoient , c'est-à-dire , bien baraquées , & ayant du fourrage pour quinze jours. Ce n'est pas la seule résolution timide que m'auroient fait prendre les donneurs d'avis , si j'avois voulu les en croire. Ces quinze jours étoient à peu près

le terme que je fixois à la défense de Bouchain, & elle n'en dura que neuf. Le 12, on se logea sur le fossé des deux lunettes, & les ennemis firent une sortie, qui fut repoussée. Le 14, commencerent à tirer quarante pieces de canon très-bien servies; le 15, celui des ennemis ne tiroit plus: j'étois à la tranchée, & pendant trois heures je ne vis point partir une volée de canon. Les coups de fusil même étoient peu fréquens. Je fis travailler à découvrir à une batterie qui voyoit le pied d'un bastion. Tous les soldats se tenoient hors de la tranchée, & cela étoit d'autant plus heureux, qu'elle étoit pleine d'eau. Le 17, sur les sept heures du soir, le chemin couvert fut emporté: nous n'y perdîmes pas cent soldats. Enfin, le 18, le Général Goverstein, Gouverneur de la place, celui même qui avoit fait une course en France, se rendit à discrétion avec toute sa garnison, ayant déclaré aux Officiers qui vinrent pour capituler, que je ne les écouterois pas, que les troupes du Roi ne fussent maîtresses des portes. J'envoyai



1712.

porter la nouvelle au Roi par le Comte de *Choiseul*, & les drapeaux par le Chevalier de *Casan*, Colonel d'Infanterie. Je fis l'éloge de mon Etat-Major, à la tête duquel étoient *Contades* & *Beaujeu*; & je nommai, en attendant l'agrément du Roi, au commandement de Bouchain, le sieur de *Mouy*, Brigadier d'Infanterie.

*Suite de ces conquêtes.*

Ce fut la cinquieme place emportée sur les ennemis en deux mois & cinq jours, avec cinquante-trois bataillons prisonniers de guerre, ou rendus à discrétion, & quinze Lieutenans-Généraux ou Maréchaux de Camp, tant à l'affaire de Denain, que dans ces cinq places; sans compter plus de cent pieces de gros canons, cinquante mortiers, tant de provisions de toute espece, & sur-tout de poudre, qu'après ces cinq sièges, où on ne l'avoit pas épargnée, j'en envoyai encore quatre cents milliers dans nos arsenaux.

*Le Maréchal est fait Gouverneur de Provence.*

J'eus la satisfaction de recevoir une lettre de l'Abbé de Polignac, un de nos Plénipotentiaires à Utrecht, qui me mandoit que les conquêtes de l'armée du Roi portoient des coups

mortels aux Hollandois , que les intrigues du Comte de Sinzendorff, Ambassadeur de l'Empereur, pour la continuation de la guerre , faisoient moins de progrès ; qu'enfin les meilleures têtes de la République commençoient à prévaloir sur l'opiniâtreté du Pensionnaire Heinsius , par les pertes immenses de troupes , d'artillerie & de munitions , que faisoient les Confédérés depuis l'affaire de Denain. Le Roi daigna me récompenser de ces succès par le Gouvernement de Provence , que la mort du Duc de Vendôme laissoit vacant ; & Sa Majesté joignit à ce présent une lettre , qui lui donnoit un nouveau prix.

1712.

Les armées se séparèrent avant la fin d'Octobre. Les ennemis tirèrent les premiers sur Bruxelles ; & moi, après avoir pourvu à la sûreté des villes prises , par les réparations des breches & de fortes garnisons , j'étendis les troupes le long de la frontière , dans de bons cantonnemens , & je partis pour la Cour. Le jour que je m'y présentai , le Roi s'étoit trouvé mal le matin , & il avoit encore de

Sa réception  
à la Cour.

1712.

grandes vapeurs, qui ne lui permettoient guere de paroître ; mais la force de son courage, & la nécessité où il croyoit être de se montrer, le firent souper en public. Il faisoit des efforts pour m'entretenir, & tâchoit de surmonter son mal ; mais inutilement. J'aurois voulu ne m'être pas présenté dans ce moment, touché que j'étois, tant de la peine que je voyois dans le Roi, de ne pouvoir me parler, que du malin plaisir que je remarquois dans les Courtisans, des distractions du Roi, comme si ma présence lui eût été à charge. Mais je fus bien dédommagé le lendemain ; le Roi me fit un accueil libre & ouvert, qui sembloit vouloir excuser l'air embarrassé de la veille, & il me parla tout haut de mes services, avec un ton affectueux dont je fus pénétré. Je partageai l'hiver entre Paris, Villars & la Cour. Je ne restois pas long-temps à Versailles, parce que le métier de Courtisan n'étoit pas de mon goût ; mais le Roi avoit la bonté de me distinguer toujours.

1713.

*Paix d'U-**trecht.*

La paix se conclut avec la Hollande, qui y apporta tous les obstacles possi-

bles ; mais enfin les bonnes têtes l'emporterent sur les plus passionnés. L'obligation , s'ils vouloient soutenir la guerre en Flandre , de payer seuls désormais toutes les troupes qui étoient auparavant à la solde d'Angleterre , fut ce qui déterminâ les Hollandois. Au reste , on leur fit une assez bonne part , puisqu'en gardant la Flandre Espagnole pour la Maison d'Autriche, ils en devinrent comme les maîtres. Les Anglois se traitèrent aussi assez bien , en nous obligeant de raser les fortifications & de combler le port de Dunkerque , de leur céder à perpétuité l'isle de Terre-Neuve, & les autres adjacentes, avec quelques restrictions seulement pour la pêche. Nous nous engageâmes en outre à reconnoître la succession à la couronne de la Grande-Bretagne , dans la ligne Protestante. On laissa le Duc de Bavière en possession du Duché de Luxembourg & du Comté de Namur, jusqu'à ce qu'il eût été rétabli dans ses Etats d'Allemagne & dans son rang d'Electeur , & qu'il eût été mis en possession du Royaume de Sardaigne , qu'on lui cédoit en dé-

1713.

dominagement des pertes qu'il avoit effuyées. Le Roi de Prusse gagna la Haute-Gueldre, & le Duc de Savoie le Royaume de Sicile, avec des échanges qui lui convenoient sur les frontieres de Savoie. Toutes ces Puissances reconnurent Philippe V pour Roi d'Espagne; & on rendit à la France Lille, Aire, le fort Saint-François, & Saint-Venant. Ces traités, & d'autres moins importants, ne furent clos & signés que le 11 Avril.

*Le commandement d'Allemagne promis, ôté, rendu au Maréchal.*

L'Empereur n'en fut pas content, & se disposa à continuer la guerre. Le Roi me destina le commandement d'Allemagne, & me fit dire d'y envoyer de Flandre mes équipages. Comme ils étoient déjà à Verdun, M. de Voisin vint me trouver, & me dit : » Le Roi compte la paix-faite avec » l'Empire; & il a quelque peine à » ôter au Maréchal d'Harcourt le com- » mandement de l'armée d'Allema- » gne, qui lui avoit été promis. Ainsi » Sa Majesté croit que vous ferez con- » tent d'avoir forcé ses ennemis à la » paix, & que vous ne vous souciez » pas beaucoup de faire un voyage en » Alsace. Puisque la paix est faite,

» répondis je, il n'y a qu'à louer Dieu. 1713.

» Je vais donc me défaire de mon équipement page ». Et en même temps, j'envoyai ordre de vendre près de cent cinquante chevaux de charrettes, chevaux de valets, mulets, fougons, & même de mes chevaux de main.

Quelques jours après, le Roi apprit que l'Empereur & l'Empire étoient, plus que jamais, résolus à la guerre; & que le Prince Eugene rassembloit une armée, qui, selon tous les avis, devoit être de cent dix mille hommes. Apparemment ces nouvelles firent penser, que mal à propos on avoit changé le dessein de mettre les armées sous mes ordres. M. de *Vaisin* parut désirer de rentrer en conversation avec moi. Comme je venois peu à la Cour, il prit un prétexte, & m'écrivit plusieurs fois que je négligois trop mon appartement de Marly; je lui répondis autant de fois, que ma santé n'étant pas bonne, je me tenois à Paris, où je me trouvois plus à mon aise.

Enfin il m'envoya un Courrier du Cabinet, qui me trouva jouant chez Madame de *Bouillon*. Il étoit por-

1713.

teur d'une lettre que je ne me pres-  
 fois pas d'ouvrir, parce que je me  
 doutois du contenu, & que je ne  
 voulois pas montrer trop de désir.  
 Elle renfermoit un ordre de me ren-  
 dre le lendemain à Marly. M. de  
*Voisin*, à qui je parlai d'abord, au-  
 roit bien voulu que je lui fisse des  
 questions qui le missent à l'aise, &  
 lui donnassent lieu de me faire va-  
 loir le changement résolu en ma fa-  
 veur; mais je ne me laissai point pren-  
 dre à ses cajoleries. Je ne montrai pas  
 de curiosité; j'affectai au contraire  
 beaucoup d'indifférence. De sorte qu'il  
 fut obligé de me dire nettement :  
 » Nous refuserez-vous d'aller repren-  
 » dre le commandement de l'armée  
 » en Allemagne? Je n'ai pas refusé,  
 » lui répondis-je, des emplois très-  
 » difficiles & très-dangereux, que  
 » personne ne vouloit; ainsi je ne re-  
 » fuserai pas ceux que la dernière cam-  
 » pagne rend moins embarrassans ». Sa  
 Majesté, ce même jour, me parla,  
 avec une espece de honte, des va-  
 riations auxquelles on l'avoit engagée,  
 & me témoigna sa satisfaction de ce  
 que j'acceptois.

Le lendemain , Elle entra en ma-  
 tiere avec moi sur les projets de la  
 campagne , & me montra l'état des  
 forces qu'Elle me destinoit. » Sire, lui  
 » dis-je , Votre Majesté n'a donc plus  
 » d'ennemis en Flandre ? Eh bien ! il  
 » faut en transporter toute la cavale-  
 » rie en Allemagne. Vous avez des  
 » marchés faits à vingt-cinq sous la  
 » ration ; je les nourrirai à bien meil-  
 » leur compte. Mais, dit le Roi , les  
 » Maréchaux d'*Harcourt* & de *Be-*  
 » *sons* m'ont dit que s'ils avoient plus  
 » de deux cents escadrons, ils ne pour-  
 » roient les faire subsister. Je dois con-  
 » noître, répondis-je , ces frontieres,  
 » & tous les pays où l'on peut porter la  
 » guerre ; & j'ai l'honneur d'assurer  
 » Votre Majesté, que plus j'aurai de  
 » troupes , & plus je trouverai de pays  
 » à les nourrir. Il n'est question que  
 » de cacher nos desseins , & de faire  
 » en sorte que nos premiers mouvemens  
 » persuadent que nous ne songeons qu'à  
 » une guerre défensive , comme vous  
 » l'aviez résolu. Faites comme vous  
 » l'entendrez , me dit le Roi. La plus  
 » importante attention , répliquai-je ,  
 » est le secret ; ainsi Votre Majesté

1713.

*Projet de  
campagne.*



» seule & le Ministre de la Guerre se-  
 1713. » ront informés de mes projets «.

*Les armées s'assemblent.* Le Maréchal d'*Harcourt* avoit com-  
 ré de laisser les lignes de la Lutter  
 bien gardées , & d'aller camper à  
 Raftat avec l'armée la plus considé-  
 rable , tandis que le Maréchal de  
*Befons* , avec quarante bataillons &  
 cinquante escadrons , s'avanceroit au  
 delà de la Sare. Le Marquis d'*Alegre*  
 étoit déjà à Treves avec la tête de  
 cette armée. Je me rendis le 24 Mai  
 à Metz , où j'avois donné rendez-vous  
 au Maréchal de *Befons*. Il me mar-  
 qua un vif désir d'avoir toujours une  
 armée séparée. Je l'assurai d'une grande  
 attention à tout ce qui pourroit lui  
 être agréable. J'ajoutai , que jusqu'à ce  
 que les premiers mouvemens pussent  
 faire voir clair sur le succès des en-  
 treprises , je ne pouvois moi-même ju-  
 ger si la campagne s'ouvriroit par une  
 action générale , ou s'il seroit possible  
 de faire un siège : que dans le pre-  
 mier cas , il choisiroit lui-même l'aile  
 qu'il voudroit commander ; que dans  
 le second , il seroit chargé du siège ,  
 ou de l'armée d'observation. Je lui  
 dis qu'il pouvoit toujours s'avancer

vers la Sare. Moi j'arrivai le 26 à ~~Strasbourg~~ 1713.  
 Strasbourg, après avoir publié que je  
 n'y ferois que dans les premiers jours  
 de Juin. Le Comte du *Bourg* avoit  
 déjà mis plusieurs corps au delà du  
 Rhin ; & je mandai le 29 au Ma-  
 réchal de *Besons*, qui avoit rejoint  
 le Marquis d'*Alegre* à Treves, avec  
 toute son armée, de marcher vers  
 Hombourg, & de s'approcher des  
 montagnes, du côté de la petite ville  
 de Verff; mais les inondations l'em-  
 pêcherent de passer la Sare.

Je reçus le même jour, par le Mar-  
 quis de *Torcy*, un état des troupes  
 qui s'assembloient sous les ordres du  
 Prince Eugene; elles devoient monter  
 à cent dix mille hommes. Il en avoit  
 déjà soixante, & il envoyoit cour-  
 riers sur courriers, pour hâter la mar-  
 che de ceux qui ne l'avoient pas en-  
 core joint. Je n'en avois avec moi que  
 quarante-cinq mille : mais pour l'expé-  
 dition que je méditois, je comptois  
 plus sur la diligence que sur l'avan-  
 tage de marcher avec des troupes con-  
 sidérables.

Le Prince Eugene voyant une bonne *Investisse-*  
 partie de mon armée au delà du Rhin, *ment de Lan-*  
*dau.*

1713.

m'attendoit aux lignes d'Erlingen : pour le confirmer encore davantage dans cette opinion , le 4 Juin , à la pointe du jour , je fis avancer le Marquis d'*Asfeld* avec un corps de cavalerie considérable vers Rastat ; & afin qu'il ne pût être informé que je me renforçois en deçà , depuis plusieurs jours , il y avoit ordre sur nos lignes de Lauterbourg , que les barrières fussent ouvertes à ceux qui viendroient de notre côté , & fermées à tous ceux qui voudroient aller vers l'ennemi.

Ce même jour , 4 Juin , je partis de Strasbourg , à l'entrée de la nuit , pour le Fort-Louis. J'y passai le Rhin , & m'avançai une lieue sur le chemin de Rastat , publiant que le lendemain toute l'armée me suivroit. Je repassai le soir même , & me rendis à Lauterbourg , où je trouvai toutes les troupes , qui s'y étoient réunies des différens quartiers qu'elles occupoient , tant sur la ligne de la Lutter , que dans les petites villes & villages entre Saverne , Strasbourg & Haguenaw.

Alors je commençai ma véritable marche. Je fis prendre la tête au Comte de *Broglie* , avec quinze bataillons ,

mille Grenadiers commandés par *Chatenay*, bon Brigadier d'Infanterie, & dix-huit escadrons ayant *Mau-pou* pour Maréchal de Camp. Je suivis avec quarante bataillons. Le Comte de *Broglie* occupa à dix heures du soir la petite Hollande, & fut en état d'empêcher les ennemis de nous nuire, s'ils vouloient passer le Rhin à Philisbourg. Pour marcher plus facilement, je mis notre infanterie en brigade. Elle fit seize lieues en vingt heures, la plus grande partie la nuit. Je fus presque toujours à pied à leur tête. Quelques-uns succomboient à la fatigue. » Mes amis, leur dis-je, ce » n'est que par la diligence & de telles » peines, que l'on attrape les enne- » mis. Pourvu, me répondirent-ils, » que vous soyez content, & que nous » les attrapions, ne vous embarrassez » pas de notre peine, nous avons bon » pied & bon courage «.

Tout le pays fut également trompé; en sorte que l'avant-garde trouva l'Evêque de Spire dans sa ville, & que les Magistrats demanderent aux premiers de nos gens, si le Prince de Savoie vouloit loger à l'Evêché, comp-

---

---

1713.

tant que c'étoit l'armée de l'Empereur qui avoit passé le Rhin à Philisbourg. Etant sûr alors que toute communication de Landau avec le Rhin étoit coupée , pour consoler l'infanterie de sa peine , je lui abandonnai pendant deux jours les caves du pays remplies de vin , & je fis donner des vaches : mais ces deux jours passés , je rétablis la plus sévère discipline , & elle fut exactement observée. Comme j'avois coutume de parler moi-même aux bataillons , je leur fis voir la nécessité , dans l'occasion présente , de conserver le pays ennemi , pour nous y assurer des subsistances. Après ces sortes d'avertissemens , les exemples , comme je l'ai déjà dit , étoient sévères ; & dans toutes les guerres que j'ai faites , quelquefois à la tête de cent mille hommes , j'ai toujours été assez heureux pour les contenir , avec très-peu de punition. J'appris , le 6 Juin , que la marche que j'avois faite vers Rastat , pour persuader aux ennemis que je voulois attaquer Erlingen , avoit produit tout l'effet que je désirois , & que la même nuit que j'étois arrivé près de Philisbourg , le Prince Eugene en

avoit retiré la plus grande partie de ses troupes , & les avoit fait marcher pour soutenir les lignes qu'il croyoit menacées.

1713.

Après avoir surpris les ennemis , je n'oubliai rien pour ne l'être pas à mon tour. Ce qu'ils pouvoient imaginer de plus dangereux pour moi , étoit , voyant les forces du Roi répandues dans le Palatinat le long du Rhin , & ayant eux-mêmes un pont de bateaux sur des haquets , de me dérober un passage sur ce fleuve. Pour n'avoir point un pareil inconvénient à craindre , je plaçai des Officiers-Généraux très-capables , depuis Lauterbourg jusqu'au Fort-Louis. Je chargeai des patrouilles le sieur de *Guerchois* , très-bon Maréchal de Camp , & *Perrin* , bon Brigadier d'Infanterie , sous les ordres du Comte du *Bourg* , qui connoissoit mieux que personne tout ce pays-là , & dont les talens pour la défensive étoient au dessus de tout autre. » Ma » grande attention étoit de bien con- » noître mes Officiers-Généraux subal- » ternes. Tel par un esprit audacieux » est propre à mener une tête , qui » doit attaquer : tel autre , par un génie

1713.

» porté naturellement aux précautions,  
 » sans d'ailleurs manquer de courage,  
 » répondra plus exactement de la dé-  
 » fense d'un pays; & ce n'est qu'en ap-  
 » pliquant à propos ces différentes qua-  
 » lités personnelles, que l'on peut se  
 » préparer, & presque s'assurer de  
 » grands succès «.

J'étois assez tranquille, au sujet de la grande armée des ennemis, parce qu'elle ne pouvoit passer le Rhin qu'à Maïence, & que je l'aurois vue venir d'assez loin pour prendre mes mesures; mais il me restoit encore quelques postes à occuper, pour avoir tant mes sûretés que mes subsistances. Je fis marcher, sous les ordres du Comte de *Broglie* & du Marquis d'*Alegre*, quatre-vingts escadrons à la hauteur de Wormes. Leur destination étoit de conserver, autant qu'il seroit possible, le pays qui est aux environs de Landau, & qui devoit fournir la subsistance à l'armée qui en feroit le siège. C'étoit aussi afin d'avoir toujours des partis sur Maïence, & d'obliger les Bailliages du Palatinat, d'Altzey, de Creutznach & d'Oppenheim, jusqu'à Coblenz, pays très-

riche , fort abondant en grains , de nous fournir notre subsistance. 1713.

Le 9 Juin , j'envoyai des ordres au Comte de *Dillon* , Lieutenant-Général , qui partoît des environs de Metz avec un corps de troupes , d'attaquer Keyserflauter , où il y avoit deux bataillons Impériaux , & de n'accorder d'autre capitulation à la garnison , que de se rendre à discrétion. Je mandai au sieur de *Saint-Contest* , Intendant des Evêchés , de se tenir à Sar-Louis , pour faciliter au Comte de *Dillon* son entreprise. Il trouva sur place le canon , les provisions & les Ingénieurs ; & au bout de treize jours , la garnison , composée de huit cents hommes commandés par un Colonel , se rendit prisonnière de guerre. Je l'envoyai à Châlons en Champagne. *Saint-Pierre* , Brigadier d'Infanterie , fut blessé dangereusement. J'en donnai le commandement au sieur de *Vassly* , Lieutenant-Colonel , très-entendu , bon partisan , & plus propre qu'aucun autre à écarter les partis ennemis qui voudroient pénétrer par les montagnes. M. de *Dillon* prit aussi le château de Verastein ,



1713.

qui achevoit d'ôter aux ennemis tout poste entre Coblentz & Maïence : il s'y trouva quatre-vingts hommes.

Par abondance de précautions, je fis retrancher un camp devant l'ouvrage que les ennemis avoient à la tête de leur pont à Philisbourg. J'ordonnai aux troupes qui venoient de la Franche-Comté, de former un camp sous Brissak, & je leur faisois fournir des fourrages du pays ennemi, de l'autre côté du Rhin; & étant bien aise, à tout événement, d'être le maître de tenter quelques entreprises au delà du fleuve, je fis venir un pont de bateaux portatifs à Seltz.

Il ne me restoit d'inquiétude que de la part d'un fort qui étoit vis-à-vis de Manheim, dont les ennemis pouvoient à toute heure fortifier la garnison par le secours des bateaux, & ensuite établir un pont en une nuit, d'autant plus facilement, que le Rhin en cet endroit n'avoit qu'un seul canal. Le sieur d'*Albergotti*, que j'avois chargé de cette attaque, s'étoit mis dans la tête qu'il suffiroit de masquer & de bloquer ce fort, dont il vouloit croire les ouvrages beau-

coup meilleurs qu'ils n'étoient. » Dès  
 » que vous en ferez maître , lui écri-  
 » vois-je , vous ferez étonné & peut-  
 » être honteux de l'avoir cru si bon «.  
 J'y allai moi-même , & j'ordonnai  
 que l'on disposât tout pour l'empor-  
 ter , dès que le canon auroit rasé  
 quelques fraises & palissades ; mais  
 nous n'en eûmes point la peine. Un  
 nommé *Villiers* , très-bon Ingénieur ,  
 piqué de ce que M. d'*Albergoti* en  
 avoit demandé un autre pour con-  
 duire l'attaque , entra dans le che-  
 min couvert , que l'on trouva aban-  
 donné , & une demi-heure après dans  
 la ville , que l'on trouva abandonnée  
 de même. J'y entrai aussi avec M.  
 d'*Albergoti* & ses Officiers , qui  
 avoient été comme lui de l'avis du  
 blocus ; & en leur montrant les vices  
 de la place , je leur dis assez sèche-  
 ment : » Je vous prie , Messieurs ,  
 » de régler une autre fois vos idées ,  
 » avec plus de soumission , sur celles  
 » de votre Général «.

1713.

Quand nous fûmes bien établis de-  
 vant Landau , j'examinai avec le sieur  
 de *Valory* & les Ingénieurs qu'il  
 avoit amenés , les attaques les plus fa-

Siège.

1713.

vorables. Après les avoir étudiées avec soin, nous nous déterminâmes au côté par lequel la place avoit toujours été attaquée, quoique les ennemis l'eussent fortifié de nouveaux ouvrages. Les Ingénieurs demanderent quatre jours pour les préparatifs nécessaires à l'ouverture de la tranchée. Je les employai à aller visiter tout le pays en deçà du Rhin, jusqu'au delà de Maïence. Je le trouvai rempli d'une si prodigieuse quantité de grains, que j'ordonnai aux Baillis & aux Magistrats de toutes les petites villes, d'en préparer cinquante mille sacs pour les armées du Roi; j'ordonnai aussi aux Bailliages de Lorraine, de fournir tous les chevaux & les grains qui leur seroient demandés. Le Roi m'avoit prescrit d'y envoyer des trouppes, si M. de Lorraine faisoit quelques difficultés. Je chargeai, en conséquence, le sieur de *Saillant*, Lieutenant-Général, commandant dans les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, de faire exécuter les ordres de Sa Majesté. Notre poste pour les lettres passant par la Lorraine, étoit souvent arrêtée par des voleurs, qui

ne pouvoient être protégés que par les Lorrains ; j'ordonnai que les villages voisins de la route répondroient des courriers , & payeroient chèrement le mal qui leur seroit fait. Ainsi j'établis encore la sûreté de ce côté.

1713.

L'Electeur Palatin voyant ses Etats exposés à de fortes contributions , m'envoya un de ses Ministres , chargé de demander quelques ménagemens. Il s'expliquoit en même temps du désir qu'avoit son Maître de pouvoir contribuer à la paix. Le Prince de Dourlach fit plus ; il quitta le service de l'Empereur , pour garantir ses propres Etats , autant qu'il seroit possible , des malheurs de la guerre. Il me manda qu'il n'oublieroit rien pour porter ses voisins à prendre la même résolution. Je lui répondis : » Je ne négligerai » rien pour procurer des amis au Roi , » & pour faire aux Princes qui rechercheront sa royale protection , » tous les plaisirs qui dépendront de » moi ; mais comme vos Etats fournissent des troupes à l'Empereur , » comme contingent , vous ne devez » pas vous étonner s'ils demeurent » toujours soumis aux contributions «.

1713.

J'entrai en arrangemens avec les Députés de Dourlach & de Bade. Ils s'engagerent à fournir cinquante mille sacs , moitié froment , moitié seigle. Pour faciliter les livraisons aux munitionnaires , & pour donner en même temps de l'inquiétude aux ennemis , depuis Huningué jusqu'à Maïence , je plaçai un corps très-considérable au delà du Fort-Louis , dans l'isle du Marquisat. Ce corps menaçoit les lignes d'Erlingen , & le grain nous descendoit librement par Strasbourg , où je mis trente escadrons qui fourrageoient au delà.

L'armée du siège fut composée de soixante bataillons & cinquante escadrons , sous les ordres du Maréchal de *Besons*. Il y avoit dans la place environ douze mille hommes commandés par le Prince Alexandre de Virtemberg , Lieutenant-Général de l'Empereur , très estimé. La tranchée fut ouverte la nuit du 24 au 25 Juin , & avancée jusqu'à demi-portée de fusil des premiers ouvrages des ennemis , avec tant de précautions & si peu de bruit , qu'ils ne s'en apperçurent pas. Ils voulurent pousser une garde  
de

de Dragons que l'on avoit fait avancer, afin de les empêcher de découvrir les travaux; mais les Marquis de *Livri* & de *Belle-Isle* prirent les piquets de la cavalerie la plus voisine, & rechassèrent les ennemis jusqué dans la contrescarpe. Les deux premières nuits couterent peu d'hommes, & on passa assez facilement un ruisseau qui étoit devant la lunette la plus éloignée de la place. La nuit du 27 au 28, on acheva une batterie de six pieces de 24, pour battre le petit fort détaché, qui étoit dans les dehors.

1713.

Les ennemis firent, le 2 Juillet, une sortie assez considérable. Le Marquis de *Biron*, Lieutenant-Général de tranchée, sortit du boyau à la tête de trois bataillons de *Navarre*, & eut le bras emporté d'un coup de canon. *Bressac*, Capitaine de ce régiment, fut tué, & *Barberay*, Lieutenant-Colonel, blessé. Les ennemis furent chassés dans leur contrescarpe, & je fis poster le Marquis de *Biron* à la tête de la tranchée, où on lui coupa ce qui lui restoit du bras, quatre doigts au dessus du coude.

J'écrivis au Maréchal de *Besons* sur  
Tome II. M

1713.

la lenteur du siège. Les termes étoient très-mesurés, & tels qu'il convient de les employer avec un homme de pareille dignité, & avec lequel on n'oublie aucun égard : mais comme la conduite de la guerre rouloit entièrement sur moi, je ne pouvois m'empêcher de marquer mon étonnement de voir employer dix jours à prendre des ouvrages qui étoient à près d'un quart de lieue de la place. Je fais que la garnison étoit excellente, composée des meilleures troupes de l'Empereur : ainsi les gens qui aiment les précautions, avoient de bonnes raisons pour combattre ma vivacité ; mais j'ai pour principe, que cette vivacité est toujours convenable quand elle n'est pas imprudente, & je fis sentir que je n'admettrois pas les précautions qui ne seroient pas indispensablement nécessaires. C'est pourquoi, quoiqu'on me remontrât que les préparatifs n'étoient pas encore bien faits, j'ordonnai que, la nuit du 11 au 12, on attaquerait tous les ouvrages extérieurs en dedans du chemin couvert. Le Marquis de *Coigny*, Lieutenant-Général de tranchée, & le Marquis de *Silly* en furent

M 1j



**PLAN DU SIEGE DE FRIBOURG**

Par M.<sup>r</sup> LE MARÉCHAL DE VILLARS.

*Cette Ville fut prise le 1.<sup>er</sup> Novembre  
1731, et le Chateau se rendit le 16.*



chargés. Le principal ouvrage, défendu par trois cents hommes des ennemis, fut emporté par les Grenadiers avec leur valeur ordinaire ; & ces trois cents hommes firent même une médiocre résistance : il étoit revêtu de front, & la gorge aussi, & il y avoit jusqu'au premier chemin couvert une communication sous terre, par où les ennemis pouvoient le secourir ; mais on ne leur en donna pas le temps. J'avois autour de moi plusieurs Officiers-Généraux volontaires, entre autres les Ducs de *Luynes* & de *Richelieu*, qui marquoient une grande ardeur dans toutes les occasions.

De ce jour, je me fixai au siège, comme dans le centre & le but principal de mes opérations. J'ordonnai que tous les Officiers des divers corps, même éloignés, montassent à leur tour tranchée, pour partager tant la peine que le risque, que les dépenses, qui étoient assez considérables. Les assiégés avoient beaucoup de mines : nous tâchâmes de les éventer méthodiquement, en attachant aussi le mineur, & que leurs ouvrages étoient revêtus. Cela prenoit beaucoup de temps.

1713.

Je dis au Maréchal de *Besons* & à *Valory*, qu'il ne falloit ni trop mépriser l'ennemi, ni le trop respecter, & qu'à en juger par sa défense, on ne lui voyoit ni assez de fermeté, ni assez d'habileté, pour ne pas croire qu'on pouvoit aller plus vite. J'avois, dès les premiers jours, conseillé d'attaquer le chemin couvert d'un peu plus près qu'on ne le fit : ma raison étoit que ce chemin étant tout entier miné, & le terrain fort humide, les ennemis ne chargeroient leurs mines au plus tôt que trois jours avant qu'ils s'attendroient d'être attaqués, & que, les surprenant par une attaque plus prompte, ils n'auroient pas le temps de les charger. Les Ingénieurs ne goûterent point mon avis, qu'ils trouverent téméraire & trop périlleux : cependant l'expérience fit voir qu'outre la perte du temps, qui est très-précieux à la guerre, la perte des hommes fut plus considérable, puisque nous essuyâmes le feu de seize mines, toutes en terrain mou, qu'ils n'auroient pas eu le temps de charger, comme ils en convinrent.

Du 12 Juillet au 4 Août, on prit en détail plusieurs ouvrages qui cou-

vroient le corps de la place. Après s'être emparés, la nuit du 15 au 16, d'un p<sup>âté</sup> défendu par la rivi<sup>ère</sup> de Queiche, qu'il fallut passer sur des ponts à chevalets, on emporta, le 18, les contre-gardes. J'étois à l'attaque commandée par le Comte de Cezanne, Lieutenant-Général, & le Marquis de Gonsague, Maréchal de Camp.

Le jour d'après, les ennemis mirent le drapeau blanc, & demandèrent à capituler. Il y eut suspension d'armes d'une heure. Je dis aux Officiers qui vinrent : » Vous serez prisonniers de » guerre : n'espérez pas d'autre traitement «. Ils ne voulurent point y consentir, & on recommença à tirer. Une demi-heure après, un Colonel des ennemis vint apporter la capitulation. » Avant que de lire les articles, » lui dis-je, celui des prisonniers de » guerre y est-il ? Il me répondit que » le Prince de Wirtemberg n'y consentiroit jamais. Reportez votre capitulation, répliquai-je : bien des complimens à M. le Prince de Wirtemberg : vous lui direz que je considère trop son mérite, pour ne pas priver quelque temps l'Empereur

*Prise de  
Landau.*

1713. » de ses services & de ceux des braves  
 » gens qui défendent Landau « : & on  
 recommença, pour la troisième fois, à  
 tirer.

Les Officiers principaux de l'armée  
 me pressèrent de consentir que la gar-  
 nison se retirât. Ils alléguoient pour  
 raison, que la saison avançoit, qu'on  
 ne pourroit former d'autre entreprise,  
 & qu'enfin il falloit conserver les  
 troupes. Je restai ferme dans ma réso-  
 lution, & le lendemain 20 Août, le  
 Prince de Wirtemberg se rendit pri-  
 sonnier de guerre avec sa garnison,  
 sans restriction. Il en sortit plus de  
 huit mille hommes. Le Roi n'en per-  
 dit que mille, & deux mille blessés  
 dans les hôpitaux. J'envoyai le sieur  
 des *Luteaux*, Colonel d'Infanterie,  
 neveu du Maréchal du *Bourg*, porter  
 cette bonne nouvelle au Roi; & le  
 Chevalier de *Valory*, fils du Lieute-  
 nant Général, porter quarante-deux  
 drapeaux & deux étendards de la gar-  
 nison : je la répartis à Saverne & à  
 Haguenaw, en attendant les ordres du  
 Roi. Je me louai beaucoup de toutes  
 les troupes, sur-tout des Ingénieurs &  
 des Grenadiers, Officiers & soldats

Ce corps servoit avec une intrépidité qui méritoit des louanges infinies. Je donnai aussi de grands éloges à *Valliere*, Chef des Mineurs : il avoit commandé l'Artillerie dans tous les sièges de la campagne précédente , & il ne fit pas difficulté à celui-ci de servir sous le sieur *Duperier* , moins ancien , qu'il trouva en fonction. Je fis distribuer , pendant ce siège , plus de dix mille francs de ma bourse aux Officiers blessés , leur faisant dire , pour ménager leur délicatesse , que je reprendrois cet argent sur le prêt , bien éloigné cependant de cette volonté : ils reçurent , & presque tous voulurent rendre.

Il est à observer qu'avant l'ouverture de la campagne , on avoit soutenu , pour faire plaisir au Maréchal de *Besons* , qu'il falloit deux armées ; que la sienne marcheroit sur la rivière de Glane , pendant que celle du Maréchal d'*Harcourt* passeroit le Rhin au Fort-Louis. Le Prince Eugene placé derriere les lignes d'*Erlingen* , pouvoit les couper & les battre l'une après l'autre ; mais le moins qui pût arriver , c'est que deux belles armées très-bien entretenues , auroient

1713.

— tenu la campagne sans but & sans succès. Et voilà ce que produisent les cabales de Cour, uniquement occupées des intérêts des particuliers, & jamais de ceux du Roi.

J'eus la satisfaction de faire subsister pendant trois mois deux cents bataillons, & plus de trois cents escadrons, dans la longueur de vingt lieues de pays sur cinq de large, entre les montagnes & le Rhin, sans qu'aucun paysan quittât son habitation. Cela n'avoit sans doute été possible que par la plus sévère discipline & la plus exacte économie; parties de la guerre auxquelles je m'étois singulièrement appliqué. Dans une lettre au Roi, je pris la liberté de lui faire cette remarque : » Votre Majesté n'au-  
 » roit pas été servie si heureusement  
 » par ceux qui soutenoient qu'une  
 » armée composée de plus de cent  
 » bataillons & deux cents escadrons  
 » ne pouvoit subsister sur le Rhin, &  
 » qui, sur ce fondement, se prépa-  
 » roient à la seule défensive en Al-  
 » lemagne ». Il est certain que les  
 peuples de ce pays, qui jusque-là  
 n'avoient vu nos soldats que le flam-

beau à la main ; surpris qu'on ne fit aucun dégât chez eux , venoient d'eux-mêmes nous apporter nos besoins. Je reçus un témoignage non suspect de cette bonne conduite , par un Corps respectable , le Chapitre de Spire , qui , au hasard de déplaire à l'Empereur , chanta le *Te Deum* pour la prise de Landau. Je ne l'y forçai point ; mais le Doyen s'y offrit de lui-même , disant que la bonté que le Roi avoit eue de faire rebâtir leur église ; les obligeoit à ce respect ; qu'ils y étoient portés de plus par le bonheur actuel de leur ville , qui s'enrichissoit au milieu de la guerre , par la liberté de vendre aussi cher ses marchandises , & par l'exacte discipline des troupes Françoises.

Avant que Landau fût rendu , je m'étois occupé de ce qu'il y auroit à faire après. Mes vûes tournerent sur Fribourg. Il semble que le Prince Eugene me devina ; car il s'appliqua à fortifier puissamment les gorges & les montagnes que je devois occuper par-derriere la ville , pour empêcher de la secourir , & les postes en avant , qu'il me falloit emporter avant que

1713.

*Marche sur  
Fribourg.*



1713.

d'y arriver. De mon côté, je mis tout en œuvre, afin de donner le change à l'ennemi, & d'écarter toute idée que je dussé attaquer Fribourg. Je fis des mouvemens de troupes depuis Huningue jusqu'à Maïence. Je couvris le Rhin de bateaux ; je plaçai en différens endroits des ponts portatifs, qui pouvoient persuader que j'avois dessein d'insulter les lignes d'Etlingen par Rastat. J'eus grand soin sur-tout de faire réparer les fortifications de Landau, afin que si le Prince Eugene s'y portoit pendant que je serois occupé à Fribourg, je pusse le laisser morfondre devant cette place, & pénétrer moi-même dans le cœur de l'Empire, par Phillingen, mauvaise place qu'il me seroit facile d'emporter. J'envoyai au Roi un Mémoire, que j'avois fait moi-même étant sous Landau, où étoient expliqués les divers mouvemens des troupes, aussi bien que les dispositions pour les vivres, l'artillerie, le partage des Généraux, & les moyens de cacher les véritables desseins jusqu'au dernier moment (a).

---

(a) Ce Mémoire est une pièce très-importante.

Le Roi , qui voyoit d'assez grandes difficultés dans l'entreprise de Fribourg , me dépêcha un courrier , pour m'engager à faire de nouvelles réflexions , & prendre garde de trop hasarder ; mais je ne fus pas ébranlé par ses observations. J'aurois seulement voulu commencer le 5 Septembre , persuadé qu'il est plus avantageux d'attaquer avec moins de préparatifs , que de laisser à l'ennemi le temps & le moyen de prévenir les coups qu'on peut lui porter ; mais on me demanda jusqu'au 10. Il survint encore des difficultés qui occasionnerent du retardement , sur-tout au sujet des vivres , que nous devions tirer presque tous des contributions prises sur l'ennemi , & qu'il falloit assurer. M. de Lorraine refusa le plus long-temps qu'il put , les chariots qu'on vouloit avoir de chez lui ,

1713.

---

tante , plus capable qu'aucune autre de faire connoître le génie actif du Maréchal & son esprit de détail. Comme il peut être fort utile aux Militaires , on le mettra tout entier à la fin de l'ouvrage. Il est du 2 Septembre : tiré des Mémoires , cent quatrième cahier.

1713.

& on fut obligé de forcer ses sujets. Il survint aussi une difficulté à l'égard des Suisses, qui, fondés sur des conventions qu'ils citoient, prétendoient ne devoir jamais être employés au delà du Rhin. Le Roi avoit ordonné qu'on les y forçât, même le régiment des Gardes. On se souvenoit d'un discours que M. de Turenne avoit tenu, en circonstances semblables, aux Commandans de ce Corps. » Messieurs, leur dit-il, naturellement je ne parle durement à personne ; mais je vous ferai couper la tête dans le moment, si vous refusez d'obéir ». Cette douceur *naturelle* que se donnoit M. de Turenne, est assez plaisante. Touché de la douleur mortelle des Officiers Suisses, qui se trouvoient dans la cruelle alternative de manquer à leurs Supérieurs ou au Roi, je les laissai en deçà du Rhin, avec d'autant plus de raison, qu'ayant à former un siège sur les frontieres de cette Nation, je crus convenable au service du Roi de la ménager.

*Attaque de  
Roskopf.*

Enfin, tout fut prêt le seize. Le Comte du *Bourg* marcha avec qua-

rante bataillons droit sur Fribourg. Un gros corps, auquel on donna le plus d'étendue possible, parada & manœuvra en deçà du Rhin, vis-à-vis les ennemis qui étoient dans leurs lignes d'Erlingen, comme s'il eût voulu les attaquer; un autre masqua ces mêmes lignes du côté de Rastat, avec la même démonstration de vouloir les insulter; & j'envoyai un fort détachement de Dragons, qui s'avancerent dans la vallée d'Hornberg, comme si l'armée qui suivoit le Comte du *Bourg* eût dû attaquer non Fribourg, mais Phillingen. La nuit de ce même jour, je donnai un grand bal à Strasbourg, ainsi que j'avois fait deux ans auparavant, lorsque j'entrai dans l'Empire. Le bal me servit encore cette fois à cacher quelques ordres de détail. J'en sortis à la pointe du jour, montai dans ma chaise de poste, & passai le Rhin. A mesure que je trouvois les troupes en marche, je les exhortois d'avancer, & je joignis le Comte du *Bourg* le 20, à trois heures après midi, au moment qu'il arrivoit au pied du Roscoph.

C'est une montagne qui couvroit

1713.

Fribourg , par rapport à moi , célèbre par son escarpement. Le Général Vau-  
bonne avoit employé le temps du siège de Landau à perfectionner les retran-  
chemens qui étoient sur la hauteur. Il occupoit la crête avec dix-huit ba-  
taillons Impériaux. Les redoutes étoient fraisées & palissadées , & la gauche de ce retranchement tenoit au fort Saint-Pierre , qu'on peut dire imprenable par sa situation. Il étoit très-facile aux ennemis d'y envoyer beaucoup plus de troupes , quand ils reconnoïtroient qu'on en vouloit à ce poste : c'est pourquoi j'avois recommandé au Comte du *Bourg* d'attaquer , à quelque moment qu'il arrivât.

Il vouloit des pioches , des outils , des fascines , & plusieurs autres préparatifs. « Rien de tout cela , lui répondis-je ; des hommes ». Et en même temps je fis marcher toutes les troupes. J'envoyai le Chevalier d'*Asfeldt* , Lieutenant-Général , attaquer une demi-lune sur la droite , le Comte d'*Estrades* faire une diversion sur la gauche de l'attaque du Chevalier d'*Asfeldt* , & marchai moi-même à la tête de tout , mettant seulement cinq cents

Grenadiers devant moi. La montagne étoit si escarpée, & le rocher si roide, que je sentis mon cheval, quoique très-fort, plier des quatre jambes, & prêt à me faire rouler dans le précipice : je me jetai brusquement à bas avec grand risque, puisque, depuis ma blessure, il me falloit toujours deux hommes pour me mettre à cheval. Ma chute fut heureuse : je grimpai des pieds & des mains, aidé par des Grenadiers, accompagné de M. le Duc, du Prince de Conty, de M. de Richelieu, du Prince d'Epinoy, & de beaucoup d'autres jeunes gens de qualité, vifs & ardens. Nous fîmes tous ensemble un si violent effort, que les ennemis ne purent tenir : on en tua beaucoup ; on prit deux Colonels avec plusieurs drapeaux : je les envoyai porter au Roi par le Comte de Boisseux, mon neveu. Le reste de l'infanterie se jeta dans Fribourg, & leur cavalerie s'enfonça dans les gorges.

Je la suivis avec l'intention d'avancer dans le pays autant qu'il seroit possible. On trouva le fort d'Halgrabe abandonné. J'aurois voulu pénétrer plus avant ; mais comme les vivres

1713.

n'avoient pu marcher aussi vite que l'armée, je me trouvai sans pain, parce qu'on n'avoit pas osé en faire avancer, de peur de découvrir notre dessein. J'en fis ramasser tout ce que je pus dans l'armée, & le donnai à un détachement de mille chevaux, la plupart Dragons & Hussards, auxquels j'ordonnai de pénétrer aussi loin qu'ils pourroient. Moi-même j'allai quatre lieues au delà de l'Abbaye de Saint-Pierre, voulant qu'il se répandît chez les ennemis que l'armée du Roi renetroit dans l'Empire. Il étoit en effet important que ces peuples, las de la guerre, fussent confirmés dans leur mécontentement par notre retour dans un pays si couvert de lignes & de retranchemens, qu'ils le croyoient inaccessible. C'est pourquoi je ne m'embarassai pas de faire un peu jeûner la compagnie pendant deux jours : j'allai toujours en avant, quoique nous n'eussions d'espérance que sur le pain que nous pourrions trouver dans les villages & les chaumières éparées. On dinait comme on pouvoit. M. le Duc me donna deux soupers, qui furent gaillards & sans crainte d'indiges-

tion. Nos troupes, à leur retour dans le camp, trouverent du pain sec, pas trop abondamment : mais quand le soldat est victorieux, on le contente de peu. Les mille chevaux dont j'ai parlé, allèrent au delà de Rotweil, & poussèrent des partis fort loin au delà du Danube.

1713.

Revenu devant Fribourg, je réglai les quartiers & pris les postes qui pouvoient rendre le secours difficile, & même faire perdre l'envie de le tenter. Ce siège étoit une entreprise très hardie, sur-tout commencé dans la fin de Septembre. Trois forts qui occupoient les montagnes, rendoient la ville comme inattaquable, & entre les trois, celui de Saint-Pierre passoit pour imprenable. Mais mon espérance étoit fondée sur ce qui l'auroit peut-être fait perdre à d'autres ; savoir, sur ce que la ville renfermoit une garnison de dix-neuf bataillons, sans compter les détachemens & toute la Noblesse du pays, qui s'y étoit réfugiée. Les Officiers du corps de *Vaubonne* y avoient aussi leurs femmes & la meilleure partie de leurs équipages, qu'ils n'avoient pas eu le temps de mettre

*Siège de Fribourg.*



1713.

ailleurs. D'après ces connoissances ;  
voici comme je raisonnai : Le siège de  
la ville peut être long ; mais n'étant  
pas secourue , on la prendra quinze  
jours plus tôt ou plus tard. Je ne don-  
nerai aucune capitulation à la garni-  
son, & sa détresse me servira à prendre  
les forts de Saint-Pierre & de l'Etoile,  
sans les attaquer. Je m'embarquai sur  
cette espérance.

Le 27, je réglai les attaques avec  
le sieur de *Valory* & les deux princi-  
paux Ingénieurs , celle de la ville ,  
près de la porte Saint-Martin , &  
celle qui pouvoit mener au fort de  
Saint-Pierre , par la vallée de Saint-  
Pierre. Le sieur de la *Batue*, qui  
avoit commandé dans le château de  
Fribourg, vouloit que l'on attaquât par  
la porte de la ville , qui étoit au pied  
de ce château , & sa raison étoit qu'on  
pouvoit , par cette attaque , saigner la  
rivière qui passe dans les fossés ; & la  
*Batue* avoit raison : mais je me laissai  
aller au désir de *Valory* & des Ingé-  
nieurs , parce que , quand on fait faire  
aux gens ce qui n'est pas de leur  
goût , souvent les choses n'en vont  
pas mieux. La tranchée fut ouverte

la nuit du dernier Septembre au premier Octobre. On se servit d'un redan le long de la riviere, qui mene presque au pied du glacis de la porte Saint-Martin. Le travail fut poussé à deux cents toises de la palissade. On n'y fit pas grande perte ; il y eut seulement entre les travailleurs une petite alarme, que je dissipai par ma présence.

1713.

Le soir du premier Octobre, les ennemis firent une grosse sortie ; mais les bataillons de la *Reine*, qui étoient à la tête de la tranchée, les repoussèrent. Le sieur de *Beaujeu* eut la jambe emportée d'un boulet de canon à côté de moi. Il étoit Brigadier, & faisoit la charge de Maréchal des Logis Général de la Cavalerie. Ce succès nous donna la facilité d'arranger notre terrain ; de sorte que la nuit du 4 au 5, nous placâmes vingt-quatre pieces en batterie contre la ville & le château. Notre canon commença à en imposer à celui des ennemis : cela ne les empêcha pas de faire deux grandes sorties, l'une le 7, qui fut soutenue par le Marquis de *Nangis*, qui les reconduisit jusqu'au chemin couvert, avec

1713.

assez de perte de leur côté. Le sieur de *Squiddi*, Capitaine de mes Gardes, fut blessé près de moi. L'autre sortie, du 9, se fit sur l'attaque du château, où le terrain étoit très-avantageux aux assiégés, parce qu'ils descendoient sur nos gens : cependant nous n'eûmes que trois Capitaines de Grenadiers tués, l'un desquels étoit le fils de Milord *Melford*, & environ quatre-vingts soldats tués ou blessés. Les ennemis laissèrent dans nos tranchées beaucoup plus des leurs, & ne firent pas grand dommage à nos logemens, qui furent bientôt rétablis.

J'appris alors que le Prince Eugène étoit parti de son camp près d'Erlingen, pour s'approcher de nous. Comme il pouvoit marcher par-derrrière les montagnes, ou par la plaine, je n'oubliai rien pour empêcher qu'il ne m'obligeât de partager mes forces, en me menaçant de deux côtés : je travaillai à le contraindre de se déterminer, de sorte que j'eus toujours le temps de lui opposer mon armée entière. Pour cela, je fortifiai si bien les montagnes, qu'il ne lui restoit de pays accessible que par la plaine : j'allai moi-même

visiter les vallées de Straussen, Tornan & d'Obrelet, parce qu'on m'avoit dit que les ennemis, après s'être présentés à la vallée de Saint-Pierre, pouvoient très-aisément retourner par ces vallées, & m'attaquer. Je profitai de l'avis, & mis sur la crête de ces montagnes un gros corps, commandé par le sieur *Dillon*, Lieutenant-Général, ce qui m'assura absolument de ce côté : il pouvoit, à la vérité, m'approcher par la plaine ; mais, par cette marche, il prêtoit le flanc aux troupes que j'avois mises dans Strasbourg & le fort de Kell : je les avois chargées de le harceler, & j'étois sûr que cela me donneroit le temps de rappeler le gros de mes forces, & de les placer dans des retranchemens que j'avois préparés : ainsi, après cette visite des lieux, je continuai mon siège assez tranquillement.

L'attaque du chemin couvert, & d'une lunette qui le défendoit, ayant été résolue pour la nuit du 13 au 14, je commandai quarante compagnies de Grenadiers, soutenues de plusieurs bataillons. Le hasard fit que les assiégés avoient résolu de leur côté une sortie

1713.

de douze cents hommes, commandés par le Général Verveseim. Ils se mettoient en bataille sur le glacis, lorsque nos Grenadiers sortirent de la tranchée. C'étoient tous gens choisis : l'action fut chaude, & la mêlée meurtrière. Peu de ces douze cents hommes rentrèrent dans la place. Le Général ennemi me fut amené à la tête de l'attaque.

La lunette étoit gardée par deux cents hommes, qui se défendirent avec la plus grande fermeté. Les Marquis de *Vivans* & de *Pezeux* marcherent avec quatre bataillons, pour soutenir les Grenadiers. La résistance des ennemis ne se ralentit pas. Je ne voulois pas manquer le logement, parce que la saison s'avancant plus que de coutume, & la neige couvrant déjà la terre, la prise de cette lunette étoit une circonstance décisive pour le succès du siège. Je fis soutenir mes deux mille Grenadiers par trente bataillons. Le combat dura deux heures avec un acharnement égal. Les Comtes de *Broglie*, de *Nangis*, de *Silly*, le sieur de *Contade*, le Duc de *Richelieu*, le Duc de *Guiche*, & plusieurs autres Offi-

ciers Généraux ne quitterent pas l'attaque , non plus que moi. Nos Grenadiers, qui d'abord étoient entrés dans la lunette, en furent chassés; mais les Officiers Généraux que je viens de nommer, secondant M. de *Vivans*, y rentrèrent à la tête des régimens de *Poitou* & de *Royal-Roussillon*. Les deux cents hommes qui la défendoient, ne voulurent point de quartier, & furent tués jusqu'au dernier. Presque tous nos Capitaines de Grenadiers restèrent morts, tant dans la lunette que dans le chemin couvert. Le Duc de *Richelieu*, qui faisoit auprès de moi les fonctions d'Aide-de-Camp, fut blessé à la tête, & je reçus à la hanche un coup de pierre si violent, que mes habits en furent percés. Les ennemis perdirent beaucoup à cette action; mais elle nous coûta deux mille hommes. La valeur du soldat y fut portée au plus haut point. Tous ceux qui retiroient leurs Officiers blessés, retournoient avec empressement au combat, si-tôt qu'ils les avoient mis hors de la portée des coups. Le Gouverneur demanda le lendemain une suspension d'armes, pour enterrer

1713.

les morts. Je l'accordai, & j'en profitai, pour soustraire aux yeux des soldats des objets qu'il est quelquefois bon d'éloigner de leur vue.

Cependant l'attaque du château n'avançoit pas. Je n'en avois jamais espéré un grand succès, & n'avois compté sur la prise du château, que par celle de la ville. Les ennemis firent, le 16, un signal du fort de Saint-Pierre, & on eut lieu de croire que c'étoit pour avertir le Prince Eugene qu'ils étoient pressés. Il étoit alors sur les hauteurs de Holgraphe. Il y demeura un jour, & se retira. J'établis, le 18, six batteries sur le chemin couvert. Les Princes du Sang même me prièrent alors de laisser sortir des Dames de Fribourg : « Permettez, leur répondis-je, » que je ne diminue en rien l'inquiétude des ennemis, sur-tout des plus » galans de leurs Généraux « ; & je persistai, malgré eux, dans une dureté qui nous fut très-utile.

*Prise de la  
ville.*

Je comptois que les nouvelles batteries commenceroient à tirer du 19 au 20, & je ne fus pas trompé : elles furent servies à souhait. On renversa la contrescarpe dans le fossé, on com-  
mença

mença à le saigner & à y jeter des fascines & des sacs à terre ; mais il restoit aux ennemis deux batteries dans les flancs bas, couvertes par les oreillons des bastions. Elles rasoient le fossé, & étoient trop basses pour que notre canon pût bien les voir. Malgré cela, les ponts furent achevés le 27, ou plutôt les fossés furent comblés, & on se trouva en état de monter à l'assaut le 30. Mais à huit heures du matin il parut un drapeau blanc sur la breche, & le Marquis de *Villeroi* m'amena deux Magistrats, qui m'apprirent que le Gouverneur les avoit abandonnés & s'étoit retiré dans les châteaux. Mon premier soin fut de courir à la breche, pour garantir la ville du pillage. Il étoit temps. Je trouvai le Duc de *Tallard*, Colonel de tranchée, qui avoit beaucoup de peine à empêcher les soldats : cependant j'en vins à bout avec quelque peine aussi, & je garnis du régiment des Gardes tous les endroits par où on pouvoit entrer. Je fis enfermer dans le couvent & le jardin des Capucins plus de cinq mille prisonniers, que le Gouverneur avoit abandonnés à ma discrétion, aussi

1713.



1713.

bien que toutes les femmes des Généraux & Officiers , qu'ils avoient laissées dans la ville avec leurs équipages , & j'envoyai *Contades* , Major-Général , porter à la Cour cette heureuse nouvelle.

Moyennant un million que la ville donna , elle se racheta du pillage & de l'incendie , à condition cependant qu'on ne tireroit pas des forts & du château où la garnison s'étoit retirée , & je fis dire au Gouverneur , que s'il en partoît un seul coup , je ferois tout passer au fil de l'épée. Une autre chose à laquelle il ne s'attendoit pas , c'est que j'ajoutai , que comme il avoit jugé à propos d'abandonner à ma discrétion plus de cinq mille hommes de sa garnison , blessés & autres , je ne tromperois pas sa confiance , & qu'il ne leur seroit fait aucun mal ; mais qu'ils n'auroient d'autre subsistance que celle qui leur seroit envoyée du château. Sur cette déclaration , le Gouverneur demanda permission d'envoyer des Officiers au Prince de Savoie , pour lui apprendre sa situation , & voir s'il voudroit changer quelque chose à l'ordre précis qu'il lui avoit donné de se

défendre jusqu'à la dernière extrémité, avec promesse de le secourir.

---

1713.

Pendant cette espèce d'armistice, je remis quelque ordre dans la ville, où régnoit une horrible confusion. On trouva vingt-quatre pieces de canon en état de servir, qui, jointes à celles que j'avois déjà, me firent soixante pieces de 24 & quarante mortiers prêts à foudroyer le château, si la réponse qu'on attendoit du Prince Eugene n'étoit pas conforme à ma demande. Je les mis en batterie, sans effuyer un seul coup de fusil. Pour les vivres à fournir aux prisonniers, le Gouverneur m'écrivit une lettre très-pathétique, dans laquelle il me mandoit que son honneur ni celui de la garnison ne lui permettoient pas de se défaire des vivres, qui lui étoient nécessaires, pour suivre les ordres de son Maître & de son Général, & qu'il ne croyoit pas que ma religion me permît de faire mourir de faim des Chrétiens dont j'étois le maître.

Je lui répondis : » Mon honneur,  
 » ma religion, & ce que je dois à mon  
 » Maître & aux François, ne me per-  
 » mettent pas de laisser du pain à un

1713.

» ennemi qui n'en veut que pour tuer  
 » les François : ainsi vous enverrez  
 » du pain aux soldats que vous avez  
 » abandonnés , ou vous répondrez à  
 » Dieu de ceux qui périront à vos  
 » yeux « : & , pour rendre ma réponse  
 plus efficace , deux jours après je fis  
 porter aux barrières du château une  
 vingtaine de soldats épuisés de faim.  
 La garnison voyant ses camarades prêts  
 à périr , obligea le Gouverneur de  
 donner du pain & de la viande aux  
 prisonniers, & retira dans le château  
 ces vingt malheureux. Comme je sa-  
 vois que les troupes des forts n'avoient  
 pas des vivres pour deux mois , &  
 qu'elles étoient forcées de les parta-  
 ger avec plus de cinq mille hommes  
 abandonnés dans la ville , je comptois  
 dès-lors bien sûrement qu'elles ne  
 soutiendroient pas trois semaines , &  
 que je les aurois peut-être plus tôt.

Ma fermeté fut blâmée par les Da-  
 mes de la Cour de France , & même  
 par quelques Officiers-Généraux de  
 mon armée. Le fleur de *Guerchois* ,  
 qui en fut informé , m'envoya plu-  
 sieurs exemples tirés de l'Histoire , qui  
 justifioient ma conduite ; & il m'ex-

horta à tenir bon : mais je n'avois pas besoin d'encouragemens , & je n'avois garde de négliger le seul moyen qui me restoit pour me rendre maître de cette importante & forte place , dont il y avoit des parties imprenables.

1713.

J'allai loger dans la ville même , pour être derrière les batteries que je destinois à foudroyer le château. Le Gouverneur , impatient de voir tout préparer sous ses yeux pour sa ruine , fit quelques difficultés de laisser faire nos travailleurs sans obstacles de sa part. Je lui réitérai mes premières menaces , & il nous laissa mettre tout en état de tirer le 12 Novembre. *Prise des forts.*

Le 10 , le Général Vastendonne vint me dire de la part du Gouverneur , que la réponse du Prince Eugene ne lui donnoit pas une liberté entière , & il demandoit la permission de retourner. » Je ne puis le » faire , répondis-je , qu'à condition » que le fort de Saint-Pierre me sera » remis sur le champ «. La proposition fut refusée. Comme j'avois besoin de cinq ou six jours encore pour recevoir l'augmentation d'artillerie que j'attendois , je permis au

1713.

Général Vastendonck d'aller trouver le Prince Eugene, à condition qu'il feroit de retour le cinquieme jour. Cependant je fis les dispositions nécessaires pour attaquer Kirn & Trarbach, immédiatement après la prise de Fribourg. Je ne m'en ferois pas tenu à cela, si j'avois pu m'assurer des vivres; j'aurois voulu marcher avec une partie de l'armée à la tête du Danube, & pousser des partis considérables dans l'Empire. Mais quelque diligence que fît le sieur *Paris*, Munitionnaire général, il lui fut impossible de donner du pain d'avance aux troupes pour huit jours.

Enfin, le 13 au soir, le Gouverneur reçut du Prince Eugene la permission de rendre les forts. J'envoyai le Duc de *Richelieu* porter au Roi cette grande & importante nouvelle. La garnison sortit le 20, au nombre de six mille hommes. Elle en avoit perdu plus de quatre, sans compter ce qui avoit été laissé dans la ville à ma discrétion. On trouva dans les forts & châteaux une quantité prodigieuse de munitions de guerre & d'artillerie. Ce même jour, je séparai

l'armée. Comme elle étoit composée de deux cents bataillons & de trois cent soixante escadrons, il n'auroit pas été possible que les routes & les étapes ordinaires fussent suffisantes. Je fis prendre du pain pour cinq jours, & fis suivre les divers corps par toutes les charrettes que j'avois de l'Alsace & de la Lorraine, jointes à celles des vivres, qui servirent aussi à transporter les soldats malades & fatigués. Il fallut par-tout ouvrir les chemins à force de bras, parce qu'il y avoit deux pieds de neige sur la terre; faire partir les divisions les unes après les autres, à mesure que les fourrages se consommoient, & avec le plus grand ordre, pour prévenir la confusion, si facile à mettre entre tant de gens.

Pendant que les Subalternes s'occupoient de ces détails, une affaire pour le moins aussi importante fixoit mon attention : c'étoit la paix. On m'en avoit fait quelques ouvertures, dès le temps que les Princes Palatin & de Dourlac avoient entretenu auprès de moi des Envoyés, sous prétexte de leurs intérêts, pendant le siège de Landau. J'en avertis le Roi, qui

1713.

*Démarches  
pour la paix.*

1713.

daigna me charger de cette grande affaire, & m'en donna, le premier Septembre, les pouvoirs pour la traiter. La négociation s'échauffa à mesure que nos armes devenoient plus heureuses. Lorsque nos troupes entrèrent dans l'Empire, au commencement du siège de Fribourg, je sus que les Etats de Suabe avoient demandé l'assemblée des Cercles voisins, afin de pourvoir à leur commune sûreté, & que, malgré la Cour de Vienne, l'assemblée avoit eu lieu. Les sieurs Baron de Honteim & Becker, Ministres de l'Electeur Palatin, & qui parloient aussi pour l'Empereur, me dirent que le Prince Eugene étoit, comme moi, chargé de traiter la paix; & en effet, si-tôt que Fribourg fut rendu, ce Prince m'écrivit qu'il avoit reçu les pleins pouvoirs de l'Empereur, & me proposoit le château de Rastat pour nos conférences. Je l'acceptai, & nous fîmes aussi par lettres plusieurs arrangemens concernant notre séjour. Nous réglâmes que nous aurions chacun pour notre garde seulement cent Maîtres & cent hommes de pied. Il ne fut pas question du cérémonial; il étoit inu-

tile entre nous. Comme ce qu'il y ~~avoit de plus grand dans les deux armées~~ 1713. désiroit se trouver à l'ouverture des conférences, le Prince Eugene me manda que, crainte de confusion & d'accident, il ne le permettroit qu'à cinq ou six; savoir, le Prince de Dourlac, le Duc d'Aremberg, les Généraux Falgüestein & Königseck. Je ne donnai de mon côté la permission qu'au Duc de Rohan, au Comte du Bourg, MM. de Chatillon, Contades, Belle-Isle & S. Fremont.

J'arrivai à Raftat le 26 Novembre à quatre heures après midi, & le Prince de Savoie une demi-heure après moi. Si-tôt que je le fus dans la cour, j'allai au devant de lui au haut du degré, lui faisant des excuses de ce qu'un estropié ne pouvoit descendre. Nous nous embrassâmes avec les sentimens d'une ancienne & véritable amitié, que les longues guerres & les différentes actions n'avoient pas altérée. Je le menai dans son appartement, qu'il avoit choisi du côté droit, parce que tout ce qui venoit de l'Empire, pouvoit lui arriver sans passer sous nos yeux; & le côté gauche avoit la même commodité

*Conférences  
de Raftat.*



1713.

pour moi. Un quart-d'heure après, le Prince vint me rendre visite : il demeura une demi-heure, retourna chez lui, où il ne resta que peu de temps, & revint. » Les visites de cérémonie rendues, me dit-il, j'avois impatience de rendre celles d'amitié, & j'aurois été bien fâché que vous eussiez pu me prévenir dans celles-là. » Nous sommes trop voisins, pour que je ne cherche pas souvent à en profiter ». Je répondis comme je devois à des avances si flatteuses. Nous réglâmes notre journée. Il fut convenu que nous dînerions alternativement l'un chez l'autre avec les principaux chacun de notre parti, & qu'il y auroit le soir un jeu dans mon appartement, qui étoit le plus commode. Ce fut d'abord au piquet, auquel nous substituâmes ensuite un brelan très-médiocre, qui se faisoit sur les six heures du soir; & quelquefois on soupoit ensemble.

*Qui a demandé la paix  
le prem. er.*

Dans la première conférence, le Prince Eugene me dit que l'Empereur vouloit sincèrement la paix, mais qu'il étoit obligé aux égards convenables avec les Princes de l'Empire; qu'il étoit persuadé que, si on n'avoit eu

d'autre objet que d'amuser, on ne l'auroit pas chargé de la commission. Je lui en dis autant, & sur cela nous étions d'accord; mais nous ne le fûmes pas sur ce qu'il me soutint que nous avions les premiers demandé la paix. Il en vouloit inférer que c'étoit à nous à recevoir les conditions, & non à les faire, & que nous ne devions pas nous flatter de les obtenir bien avantageuses pour nos Alliés de l'Empire. Les conversations à ce sujet furent très-vives & très-sérieuses, toujours cependant de part & d'autre avec la politesse, les termes de respect & de vénération dus aux deux Souverains : mais qui nous auroit entendus, auroit cru que nous n'avions pas deux jours à rester ensemble.

» Les Ministres de l'Electeur Pala-  
 » tin, me dit le Prince Eugene, ont  
 » toujours fait entendre que les premie-  
 » res avances pour la paix venoient du  
 » côté de la France. Ils ont appa-  
 » remment, lui répondis-je, joué le  
 » rôle ordinaire des Médiateurs, qui,  
 » pour rapprocher les deux parties,  
 » ne se font pas scrupule de prêter  
 » à l'une vis-à-vis de l'autre, l'em-

1713. » pressément qu'elle n'a souvent pas ;  
 » mais je m'en rapporte à la probité  
 » du Baron de Honteim & du sieur  
 » de Becker : qu'ils disent si ce ne  
 » sont pas eux qui ont désiré de venir  
 » près de moi , & si , dès la première  
 » entrevue , je ne leur ai pas déclaré  
 » hautement que jamais le Roi n'a-  
 » bandonneroit les intérêts des Elec-  
 » teurs de Baviere ni de Cologne , &  
 » qu'il ne feroit point de paix , que  
 » les dernières conquêtes ne lui de-  
 » meurassent. Sans doute mes dis-  
 » cours ont passé à la Cour de Vien-  
 » ne , & si elle avoit trouvé mes  
 » propositions inadmissibles , nous ne  
 » serions pas ici ».

*Vivacités.* On passa d'abord en revue tous les  
 objets , grands & petits , avec assez de  
 chaleur. Je remarquai que c'étoient  
 les médiocres qui donnoient le plus  
 d'humeur. Le Prince Eugène ne pou-  
 voit digérer que sur la pressante re-  
 commandation du Roi d'Espagne , le  
 nôtre demandât une principauté en  
 Flandre pour la Princesse des Ursins.  
 » Encore , disoit-il , si c'étoit pour un  
 » Général auquel il eût d'aussi gran-  
 » des obligations qu'à vous , je n'en

„ serois pas surpris : mais pour cette  
 „ Dame , vous me permettez de  
 „ vous en marquer mon étonne-  
 „ ment “. Comme j'insistois , il arriva  
 deux ou trois fois qu'il me dit : „ Nous  
 „ n'avons qu'à nous séparer. C'est  
 „ au moins , lui répondis-je , une  
 „ grande satisfaction pour moi , d'a-  
 „ voir passé deux jours avec l'homme  
 „ du monde pour lequel j'ai l'attra-  
 „ chement le plus vif. Mais si nous  
 „ recommençons la guerre , lui dis-je ,  
 „ où prendrez-vous de l'argent ? Il  
 „ est vrai que nous n'en avons pas ,  
 „ me répondit-il ; mais il y en a en-  
 „ core dans l'Empire. Pauvres Etats  
 „ de l'Empire , m'écriai-je , on ne  
 „ vous demande pas votre avis pour  
 „ entrer en danse ; il faut bien que  
 „ vous suiviez ensuite “. ! Mon excla-  
 mation le fit sourire.

1713.

Enfin on commença à s'entendre ,  
 & je pus , le 5 Décembre , présenter  
 au Roi le plan d'une négociation qui  
 prenoit de la consistance : je lui man-  
 dai , que , depuis dix jours , je bataillois  
 avec le Prince Eugene sur Landau. Je  
 voulois qu'il fût laissé fortifié à la  
 France ; & le Prince déclara que ses

*Base de la  
pain.*

1713.

instructions portoient une exclusion entière de cet article. » Cependant , ajoutois-je , dans la journée d'hier , le » Baron de Honteim ayant souvent » parlé à l'un & à l'autre , il fut » dit que , sans Landau , il n'y avoit » de ma part aucun consentement à » la paix ; mais qu'en attendant les » résolutions de la Cour de Vienne » sur cet article , on pouvoit traiter » les autres , pour ne pas perdre un » temps précieux & nécessaire à l'entière consommation de l'ouvrage. » Ainsi donc nous avons traité sur la » base de la paix , & la Cour de » Vienne consent que cette base soit » le traité de Ryfwick , comme j'en ai » l'ordre de Votre Majesté «.

Ainsi , après une guerre de quatorze ans , pendant laquelle l'Empereur & le Roi de France avoient été près de quitter leurs capitales , l'Espagne avoit vu deux Rois rivaux dans Madrid ; presque tous les petits Etats d'Italie avoient changé de Souverains ; une guerre , dont toute l'Europe , excepté la Suisse & quelques lieux dans les autres parties du Monde , avoit ressenti les horreurs : nous nous remettions

précisément au point d'où on étoit  
parti en commençant.

1713.

J'écrivis en même temps au Roi  
ce que je croyois qui pouvoit s'obtenir  
sur les autres articles, & je lui de-  
mandai ses dernières résolutions.

» M. le Prince Eugene, lui disois-je,  
» passe la restitution totale de l'E-  
» lecteur de Cologne; je la demande  
» pareille pour l'Electeur de Baviere,  
» & cet article passera sans difficulté:  
» il n'est cependant pas entièrement  
» accordé, parce que je demande un  
» dédommagement. Le Prince Eu-  
» gene soutient qu'il prouvera que  
» les hostilités ont commencé par les  
» Bavarrois, & qu'au pis aller, on  
» ne devroit qu'une année, puisque  
» l'Electeur a été mis au ban de  
» l'Empire, & que ce ban confisque  
» tous ses biens. Il m'a ajouté que  
» ses meubles sont encore dans ses  
» châteaux, qu'on n'en a rien en-  
» levé, comme il a fait à Inspruck;  
» qu'on les lui donnera, mais qu'on  
» ne consentira à aucune espece de  
» dédommagement.

» Il paroît que le Prince de Sa-  
» voie demandera que les affaires de

1713.

» l'Italie en général , sur-tout celle  
 » de Mantoue & celle du Marquisat  
 » de Burgaw , soient renvoyées à la  
 » Chambre de Weslar & au Conseil  
 » Aulique , ces Tribunaux étant les  
 » Juges naturels & les seuls compé-  
 » tens des Fiefs de l'Empire. Il m'a  
 » aussi parlé des fortifications d'Or-  
 » bitelle & de Porto-Longone , de la  
 » possession de Sabionette. Je lui ai  
 » répondu que ce feroient des objets à  
 » discuter , quand je serois mieux  
 » instruit ; mais que ces articles n'em-  
 » pêcheroient point la paix , quand  
 » on feroit d'accord sur les autres.

» Je n'obtiendrai rien pour Madame  
 » des Ursins & le Prince Ragotzki. La  
 » Maison d'Autriche compte donner  
 » des dédommagemens à l'Electeur  
 » Palatin. Comme elle les prendra sur  
 » elle , ce n'est point à moi à les  
 » restreindre : il faut seulement que  
 » je sache si je dois m'opposer jus-  
 » qu'à rompre , en cas que ce Prince  
 » prétende la dignité royale avec  
 » l'Isle de Sardaigne. Il est certain  
 » que la justice veut absolument qu'il  
 » ne soit pas dégradé pour avoir été  
 » fidele à l'Empereur , & en général ,

» je supplie de nouveau Votre Ma-  
 » jesté de me donner ses ordres précis  
 » sur les articles qui doivent me faire  
 » rompre, supposé qu'on ne les passe  
 » point.

1713.

» Le Prince de Savoie déclare po-  
 » sitivement que l'Empereur demande  
 » la confirmation des privilèges des  
 » Barcelonois, qui lui ont montré  
 » tant d'attachement pendant qu'il  
 » étoit en Espagne, & qu'il a ordre  
 » de ne rien conclure sans cela. J'ai  
 » répondu, que j'ignorois si Votre Ma-  
 » jesté voudroit faire des offices sur  
 » ce sujet auprès du Roi son petit-  
 » fils; mais que, selon moi, on ne  
 » pouvoit lui demander rien de plus.  
 » Quant à la paix d'Espagne, lors-  
 » que j'en parle, le Prince de Savoie  
 » me répond que Votre Majesté en  
 » fera l'arbitre. Je voudrois, en at-  
 » tendant, qu'il fût renoncé de part  
 » & d'autre, par le Roi d'Espagne  
 » & par l'Empereur, aux titres des  
 » Etats qu'on ne possède pas. Le  
 » Prince de Savoie paroît tenir à ces  
 » titres, & j'y ai consenti, à condi-  
 » tion que cela ne pourra causer au-  
 » cun sujet ni prétexte de nouvelle



1713.

» guerre. J'ai déclaré aussi que M. le  
 » Duc de Hannover sera reconnu en  
 » qualité d'Electeur ; mais que pour  
 » la Flandre , je ne crois pas que  
 » Votre Majesté veuille rien changer  
 » à ce qui a été réglé à Utrecht.  
 » Enfin , j'ai l'honneur d'assurer Vo-  
 » tre Majesté , que je crois la paix  
 » faite , moyennant la paix de Ryf-  
 » wick en entier , la restitution des  
 » Electorats , mais sans dédommage-  
 » ment , & Landau fortifié , avec le  
 » Fort-Louis , pour Fribourg , qui sera  
 » rendu «.

Regardant la paix comme à peu  
 près faite , je jugeai à propos de rap-  
 peler à Me. de Maintenon les espé-  
 rances brillantes que m'avoit données  
 M. de Chamillard , quand je fus en-  
 voyé en Flandre , en 1709. » Jamais,  
 » lui disois-je (a) , il n'y a eu de Con-  
 » nétable , ni peut-être de Général ,  
 » à remonter dans les siècles les plus  
 » reculés , qui ait été honoré de com-  
 » mandemens d'armées si considéra-

---

(a) Lettre à Madame de Maintenon , du  
 12 Décembre.

» bles, pendant tant d'années, dans  
 » des circonstances plus dangereuses, 1713.  
 » & qui s'en soit tiré plus heureu-  
 » sement «. J'en conclus, que ce ne  
 seroit pas présomption à moi de de-  
 mander l'épée de Connétable, que le  
 Ministre lui-même m'avoit exhorté de  
 regarder comme le prix légitime de  
 mes services, sur-tout si j'y ajoutois la  
 paix.

Mais nous en étions encore éloignés. *Difficultés*  
 On s'en tenoit à la Cour à des baga- *qui survien-*  
 telles qui faisoient craindre au Prince *nent.*  
 Eugene qu'on ne procédât pas franche-  
 ment, & que, par des démonstra-  
 tions de désir de paix, auxquelles on  
 ne donneroit aucun effet, on ne cher-  
 chât à brouiller l'Empereur avec l'Em-  
 pire. Il menaça de se retirer. J'en  
 écrivis assez vivement à M. de Voisin:  
 » Vous ne voulez donc pas la paix?  
 » lui dis-je (a). A la bonne heure. Je  
 » ne puis rien ajouter aux conditions  
 » que j'ai envoyées. Le Prince Eu-  
 » gene est persuadé qu'il y a une ca-

---

(a) Lettre à M. de Voisin, du 16 Dé-  
 cembre.

1713.

» bale de Cour, qui veut principa-  
 » lement m'empêcher de signer cette  
 » paix, & il ne sauroit comprendre  
 » qu'on ne se contente pas des condi-  
 » tions proposées. Il ne se relâchera  
 » assurément pas. Mais, en vérité,  
 » qu'est-ce que le Roi veut de plus  
 » pour sa gloire, que le rétablissement  
 » entier d'un Prince qui a mis l'Em-  
 » pire à deux doigts de sa perte, &  
 » qui même le pouvoit renverser, s'il  
 » avoit suivi mes conseils ? Il nous a  
 » bien porté malheur depuis : Dieu  
 » veuille qu'il ne nous en porte pas  
 » davantage !

» Le Prince Eugene m'a dit que  
 » l'Angleterre, ou plutôt un de ses  
 » Ministres trouble la paix, qu'il fait  
 » que l'Electeur de Baviere a fait  
 » offrir quatre cent mille écus à Mi-  
 » lord Strafford, s'il peut être maî-  
 » tre de la négociation & lui faire  
 » avoir les Pays-Bas, & il m'a as-  
 » suré que Milord Strafford feroit  
 » tous les efforts imaginables pour  
 » troubler : ainsi tenez-vous en garde  
 » contre ces menées sourdes. M. le  
 » Prince Eugene vient de me dire  
 » que par estime & par amitié pour

» moi , & persuadé que je veux fin-  
 » cérement contribuer à la paix , il 1713.  
 » demeurera encore sept jours ; qu'a-  
 » près cela il partira , si nous ne  
 » finissons sur les conditions propo-  
 » sées , & que , les conférences rom-  
 » pues , il n'y aura que la destruction  
 » d'un des deux partis , qui puisse  
 » donner la paix.

» Pour moi , Monsieur , je ne crois  
 » pas que les Négociateurs mentent  
 » toujours : ce n'est ni mon carac-  
 » tere , ni celui de l'homme avec le-  
 » quel je traite ; & il n'y a , après  
 » ce qu'il a dit , qu'à rompre ou  
 » conclure. Si les principaux points  
 » sont passés , les autres ne doivent  
 » pas empêcher la paix générale. On  
 » aura beau les représenter jusqu'à  
 » l'importunité , je prévois que j'y ga-  
 » gnerai peu. Je m'attendois à des  
 » remerciemens de conditions aussi glo-  
 » rieuses & avantageuses , & tout  
 » au contraire , je vois que des baga-  
 » telles perpétuent la guerre. Comptez  
 » que la paix sera faite ici , ou rom-  
 » pue pour toujours. Renvoyez-moi  
 » donc le plus vîte un de vos courriers ,  
 » car sept jours sont bientôt passés ;

1713. » & , s'il nous trouve séparés , je  
 » 'crois que je n'aurai d'autre parti  
 » à prendre que de retourner à la  
 » Cour. Je suivrai la route de Metz;  
 » & je vous assure, Monsieur, que je  
 » voudrois bien y être retourné droit  
 » de Fribourg «.

*Sur les pri-  
 vilèges des  
 Casaians.*

Il faut savoir & dire ici qu'il y  
 avoit en effet une petite cabale à la  
 Cour, qui désapprouvoit la paix, toute  
 glorieuse qu'elle étoit, parce que je  
 la traitois. Le Marquis de *Torcy*, Mi-  
 nistre des Affaires Etrangères , étoit  
 peiné de ce que ma correspondance  
 s'adressoit à M. de *Voisin*, Ministre de  
 la Guerre; mais le Roi l'avoit ordonné  
 ainsi. J'écrivis très-fortement à M. de  
*Torcy*, que je n'avois pas désiré d'être  
 chargé de la négociation , & que si on  
 la croyoit mal conduite, il n'y avoit  
 qu'à en envoyer un autre. Je n'écrivis  
 pas moins vivement à M. de *Voisin*  
 & à Madame de *Maintenon*, sur cette  
 mésintelligence qui occasionnoit des  
 retards; & apparemment mes lettres  
 firent impression, puisque je reçus à  
 jour dit le courrier du Roi, qui me  
 marqua être très-content des princi-  
 paux points sur lesquels on convenoit

de la paix. Il se contentoit de la cession de Landau fortifié, & du rétablissement des Electeurs sans dédommagement. Mais le Prince Eugene insista à demander le rétablissement de tous les privilèges des Catalans, que l'Empereur desiroit comme un point auquel son honneur étoit intéressé, parce qu'il ne pouvoit consentir que des peuples qui s'étoient sacrifiés pour lui, pussent lui reprocher de les avoir abandonnés.

---

 1713.

Nous eûmes à cette occasion des conversations très-vives, mais qui n'altéroient point notre amitié réciproque. Je puis dire que nous traitions franchement & noblement; & comme, malgré l'attention que nous avions l'un & l'autre à ne mettre ni aigreur, ni même trop de chaleur dans les disputes que nous étions obligés d'avoir ensemble, quand cela arrivoit, nous nous étions avisés de nous servir du Comte *Konigsec* & de *Contades*, pour nous faire des excuses de nous être un peu échappés, & on n'en parloit plus.

Cette conservation des privilèges des Catalans, réclamés si opiniâtrement par l'Empereur, mit un air de

*Ardeur des  
Négociateurs  
pour faire la  
paix.*

1713.

pique dans notre conversation du 29  
 Décembre. Nous nous quittâmes sans  
 rien nous relâcher, & fort sérieusement.  
 Le lendemain, le Prince Eugene me  
 trouvant plus gai, me demanda d'où  
 venoit cette meilleure humeur. » De  
 » quelques réflexions, lui répondis-je,  
 » & les voici : Je vous avoue que  
 » j'étois pressé de voir une paix que  
 » nous avions lieu de croire faite  
 » après la cession de Landau & le  
 » rétablissement des Electeurs, sur le  
 » point cependant d'être rompue,  
 » parce que le Roi demandoit pour  
 » ces Princes des dédommagemens,  
 » ou la Flandre. J'ai obtenu de Sa  
 » Majesté, qu'Elle se désistât de ces  
 » prétentions : c'est à vous, M. le  
 » Prince, à être sérieux, quand vous  
 » songerez que l'Empire pourra re-  
 » procher à l'Empereur d'avoir sa-  
 » crifié ses intérêts & son repos aux  
 » privilèges des peuples révoltés de  
 » Catalogne. Ainsi, Monsieur, la  
 » paix manquant par l'Empereur,  
 » je suis très-aise de la continuation  
 » d'une guerre que nous ferons sur le  
 » pays ennemi, & très-flatté de la  
 » gloire que l'on peut espérer, contre  
 le

» le plus respectable Général de l'Eu-  
» rope «.

1713.

Il me répondit d'un air touché :  
» M. le Maréchal, vous avez écrit  
» très-fortement pour renouer la paix.  
» Vous avez raison, & j'en ai de  
» bonnes pour écrire présentement  
» avec la même force ; & après avoir  
» rêvé un moment, il ajouta : M. le  
» Maréchal, vous voulez bien que  
» je juge de vous par moi, & je  
» vous supplie de juger de moi par  
» vous-même. On veut croire dans le  
» monde entier, que nous voulons  
» tous deux la continuation de la  
» guerre, & je vous assure que la  
» paix ne seroit jamais faite, si d'au-  
» tres que nous la négocioient : c'est  
» que nous traitons en gens d'hon-  
» neur & d'une manière bien éloi-  
» gnée de toutes les finesses que plu-  
» sieurs estiment nécessaires dans les  
» négociations. Pour moi, j'ai toujours  
» pensé, & je fais que vous pensez de  
» même, qu'il n'y a pas de meilleure  
» finesse que de n'en pas avoir «.

Après cette ouverture sur les raisons  
que le Prince Eugene disoit lui-même  
avoir d'écrire fortement pour la paix,

1714.

*Leur dessein  
s'écroula.*



1714.

je ne doutai pas que les Catalans ne fussent abandonnés, ou qu'on ne trouvât quelque biais pour sauver l'honneur de l'Empereur sans les aider ; restoit à écarter les prétentions chimériques de l'Electeur de Baviere sur la Flandre. Persuadé que les Ministres de l'Empereur, qui s'étoient fait donner des terres considérables en Baviere & dans le-Haut-Palatinat, quand il avoit été mis au ban de l'Empire, seroient ébranlés par leurs propres intérêts, il leur faisoit offrir de leur abandonner ces terres pour toujours, & d'autres même plus considérables, s'ils portoit l'Empereur à lui céder la Flandre. Je mandai au Roi, que de telles visions retardoient tout ; que l'Empereur ne paroïssoit aucunement disposé à céder la Flandre ; & que quand même ses Ministres pourroient être séduits par leurs intérêts particuliers, le Prince de Savoie n'étoit pas de caractère à se laisser corrompre de même.

Nous avions aussi, outre Madame des Ursins, à contenter encore plusieurs autres parties qui se prétendoient lésées par la guerre, & sollicitoient des restitutions. Sur les ordres du Roi,

je demandai le Marquisat de Viadana pour le Marquis de Sainte-Croix. » Sa-  
 » vez-vous bien , me dit le Prince  
 » Eugene , que ce petit présent que  
 » vous demandez de l'Empereur pour  
 » le Marquis de Sainte-Croix , vaut  
 » près de quarante mille écus de re-  
 » venu ? Si cela est , répondis - je ,  
 » je ne le demande plus : je vous con-  
 » feille de le prendre pour vous. Je  
 » fais que vous avez pu en avoir de  
 » plus considérables , & que celui qui  
 » a donné à l'Empereur le Milanois ,  
 » Naples , la Sicile , la Sardaigne ,  
 » & qui a rétabli le Duc de Savoie ,  
 » pouvoit espérer beaucoup mieux ,  
 » sans comparaison : mais je ne vous  
 » connois aucune retraite. Vos pa-  
 » lais de Vienne n'en font pas une ,  
 » ni votre isle du Danube , avec votre  
 » Comté de Baraniwar. Quoiqu'il soit  
 » très-constant que vos importans ser-  
 » vices rendus à la Maison d'Au-  
 » triche vous donneroient toujours  
 » le premier rang dans la Cour de  
 » l'Empereur , la sagesse veut que  
 » l'on ait une retraite , & il me sem-  
 » ble en effet que vous m'avez dit  
 » qu'il y a eu des temps où vous avez

1714.

1714

» songé à vous retirer. Vous avez  
 » une famille, me répliqua le Prince,  
 » & je ne suis pas surpris que vous  
 » pensiez ainsi : pour moi, qui n'en  
 » ai pas, je vous assure que, si je  
 » me retirois, un million de revenu  
 » ou douze mille livres de rente me  
 » feroient la même chose ». Il me  
 proposa de nouveau de demander  
 pour moi le Duché de Limbourg,  
 que la Princesse des Ursins sollici-  
 toit. » Je suis sûr, me dit-il, que  
 » l'Empereur se fera un plaisir de vous  
 » l'accorder ». Les sieurs de *Saint-  
 Fremont* & *Contades*, qui étoient  
 auprès de moi, le Duc d'*Arenberg*  
 & *Konitseeck*, qui étoient auprès du  
 Prince Eugene, étoient étonnés de  
 nous voir tous les jours disputer avec  
 la dernière vivacité, pour des Princi-  
 pautés & des Etats demandés par le  
 Roi, l'Empereur & le Roi d'Espagne  
 pour des particuliers, & que nous ne  
 fissions rien pour nous-mêmes.

*Esquisse du  
 traité envoyé  
 aux Cours de  
 Vienne & de  
 Versailles.*

Le 3 Janvier, le Roi m'écrivit une  
 lettre qui ôtoit au Prince Eugene toute  
 espérance d'obtenir les privilèges des  
 Catalans, & qui m'ordonnoit de par-  
 tir, si on insistoit. Il me répondit :

« Je suis persuadé que si nos Maî-  
 « tres n'avoient pas voulu sincère-  
 « ment la paix, ils ne se feroient  
 « pas servis de gens comme nous,  
 « qui ne sommes point faits pour plai-  
 « der ; ainsi nous ne romprons pas,  
 « parce que vous & moi saurons écar-  
 « ter ce qui nous paroît véritablement  
 « injuste. On m'a cru parti de Ras-  
 « tat, quand vous n'avez pas paru  
 « content de la restitution totale des  
 « Electorats sans dédommagement,  
 « avec la cession de Landau fortifié.  
 « Peut-être croira-t-on chez vous que  
 « vous voudrez partir aussi, parce que  
 « je ne me relâche pas sur les privi-  
 « léges ; mais je vous ai donné le  
 « bon exemple de demeurer. Vous le  
 « suivrez, & il faut espérer que nous  
 « finirons ».

1714.

Je commençois à douter du succès,  
 parce que je savois que plusieurs per-  
 sonnes éloignoient le Roi de la paix.  
 Il me répondit, que le Roi de Prusse,  
 celui de Pologne & l'Electeur d'Ha-  
 novre tâchoient aussi d'en éloigner  
 l'Empereur. » Vous ne vous attendez  
 « pas, lui dis-je, quoique premier  
 « Ministre de l'Empereur, vu les ca-

1714. » bales de votre Cour, à être entié-  
 » rement approuvé. Pour moi, je fais  
 » qu'étant sans crédit dans la mienne,  
 » ce qu'il y a de plus considérable  
 » sera au-désespoir, si la paix se fait  
 » par mon ministère : mais armons-  
 » nous de courage, ne songeons qu'aux  
 » véritables intérêts de nos Maîtres,  
 » & finissons ». C'étoit toujours là  
 notre refrain.

*Accord sur  
 les privilèges  
 des Catalans.*

Le 14 Janvier, nous dressâmes un  
 modele de traité, que nous envoyâ-  
 mes à nos Cours respectives. Nous y  
 remettions l'article de la Princesse des  
 Ursins & celui des Catalans, à l'as-  
 semblée qui devoit se tenir pendant  
 l'été dans quelque ville de Suisse ou  
 d'Allemagne, pour la signature de  
 la paix générale. Mais le 21, nous  
 reçûmes presque au même moment des  
 courriers de Versailles & de Vienne,  
 qui portoient des ordres absolument  
 opposés sur les Catalans. Le Prince  
 Eugene déclara qu'il lui étoit enjoint  
 de partir, si le Roi ne retiroit pas les  
 troupes qu'il prêtoit au Roi d'Espagne  
 pour soumettre Barcelone. Je le refu-  
 sai : il insista qu'il fût du moins libre  
 à l'Empereur d'envoyer, sans rompre

la paix, des secours d'hommes, de vivres & d'argent; je refusai encore : mais dans le cours de la conversation, il m'expliqua bien clairement, que l'Empereur n'avoit aucun moyen de faire la guerre au Roi d'Espagne, aucune force maritime, & même que la vente de Final, qu'il venoit de faire aux Génois, marquoit bien qu'il n'étoit pas occupé des entreprises de mer. Par cette explication, je compris qu'il n'étoit question que de laisser à l'Empereur la faculté de dire à des peuples qui s'étoient sacrifiés pour lui, qu'il faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir. Je ne fis donc plus difficulté d'accorder une liberté qui devoit servir si peu.

Nos projets de traité revinrent apostillés. Le Prince Eugene trouvant dans les articles envoyés de Versailles plusieurs points qu'il ne pouvoit passer, me dit : J'ai ordre de rompre, si on fait de nouvelles difficultés; mais faisons de nouveaux efforts, peut-être viendrons-nous à bout de tout concilier. Il n'y avoit à la vérité que de petites difficultés qui regardoient les Princes d'Italie; des titres, les villes

*Plaintes du  
Maréchal sur  
les obstacles  
qu'on met à  
la paix.*

1714

à choisir pour le congrès futur, une obstination à vouloir que l'Empereur traitât pour lui seul, & non pour les autres Princes d'Allemagne. » Êtes-vous donc absolument résolu, me disoit le Prince Eugene, de brouiller l'Empereur avec l'Empire, comme je m'en doutois d'abord ? Je le rassurai. Nous convînmes que nous ne suspendrions pas la conclusion de la paix générale pour ces petites difficultés, mais qu'il falloit cependant les lever.

J'en écrivis assez vivement, le 28 Janvier, à M. de Voisin & au Marquis de Torcy ; & par le conseil de M. Contades & de la Houssaie, je mêlai aux raisons politiques, des plaintes de la conduite que l'on tenoit dans cette affaire. Je ne leur cachai pas que je m'appercevois de quelque jalousie, qu'on s'efforçoit de faire prévaloir de petits intérêts sur les grands objets dont nous étions occupés : que si on vouloit continuer la guerre, il n'y avoit qu'à me le mander ; à moins qu'à la résolution déjà prise de n'avoir pas la paix, on ne voulût joindre celle de me charger de la rupture. » Je ne

» puis , ajoutois - je , souffrir davan-  
 » tage les discours que l'on tient à  
 » la Cour , où l'on répand que j'ai  
 » consenti à des conditions plus dures  
 » que celles de Gertruidemberg. La  
 » paix la plus glorieuse est au pou-  
 » voir du Roi : il y joint à l'avan-  
 » tage de rétablir tous ses Alliés ,  
 » d'en récompenser même plusieurs ,  
 » celui de désunir l'Empire , que le  
 » Cardinal de Richelieu , le Prince  
 » de Condé & M. de Turenne regar-  
 » doient comme le seul ennemi qui  
 » pût par terre porter un grand dom-  
 » mage à la France. Peut-être , ce  
 » moment passé , n'aura-t-on de long-  
 » temps une paix si nécessaire. Les  
 » Ministres de l'Empereur , forcées  
 » d'abandonner des terres magnifi-  
 » ques qu'il leur a données dans la  
 » Bavière & le Haut-Palatinat , s'y  
 » opposeront , de même que les Elec-  
 » teurs de Prusse & d'Hanovre , qui  
 » comptoient partager les Etats de  
 » Suisse dans l'Empire. La Reine  
 » Anne est à l'extrémité ; sa mort  
 » peut rendre aux Wights toute leur  
 » autorité en Angleterre. Ainsi deux  
 » campagnes très-glorieuses , qui for-

1714.



1714.

» cent l'Empereur à la paix, vont  
 » être perdues, par les difficultés très-  
 » mal fondées qu'on fait, & qui sans  
 » doute seront relevées par ceux de  
 » nos ennemis auxquels la continua-  
 » tion de la guerre seroit très-utile ». A l'appui de mes lettres, j'envoyai *Contades*, qui partit chargé de réponses à toutes les objections; & pour perdre un peu de vue les négociations, qui commençoient à nous fatiguer, le Prince Eugene s'en alla à Stutgard, & moi à Strasbourg.

*Conclusion  
 de la paix.*

Pendant ces retardemens, on proposa au Roi de m'ordonner d'attaquer les lignes d'Erlingen, sans songer que les ennemis avoient plus de force derrière & à portée de s'y placer, que je n'en pourrois de long-temps rassembler. Il semble qu'un démon, ennemi de la tranquillité générale, avoit fait oublier aux Ministres de France l'horreur des propositions de Gertruidemberg & de la Haye, & de quelles extrémités ils étoient délivrés. Heureusement ces funestes dispositions ne prévalurent pas. *Contades* revint avec des réponses conformes à mes desirs. Ce n'étoit pas sans peine qu'il les avoit obtenues, &

peut-être auroient-elles été encore louches & indécises, si je n'avois écrit que j'avois donné ma parole d'honneur que les réponses de la Cour de France seroient positives, sans quoi le Prince Eugene ne se seroit pas arrêté à Sturgard. M. de *Voisin* m'écrivit à cette occasion, qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire en confidence, que souvent je pressois le Roi avec trop de vivacité. Je lui répondis : » Je fais bien » que les maximes des bons Courti- » sans sont de préférer le bonheur de » plaire au Maître, à la gloire de le » bien servir; mais comme j'ai tou- » jours été très-éloigné de ces princi- » pes, je ne changerai pas. Au reste, » lorsque j'ose disputer au Roi cer- » taines choses, je les refuse forte- » ment au Prince Eugene; & par » cette conduite, je parviens au bon- » heur de conclure une paix que les » bons serviteurs du Roi trouveront » plus glorieuse & plus utile qu'ils ne » l'avoient jamais espérée «.

J'envoyai *Contades* rendre compte au Prince Eugene de ce qu'il avoit fait à Versailles. Il me répondit par le même, que puisqu'on étoit d'accord,

1714.

il se rendroit à Rastat le 27 Février. Il eut la politesse d'y arriver trois heures avant moi, pour m'en faire les honneurs. Ses premières expressions marquerent le désir sincère qu'il avoit de pouvoir contribuer au rétablissement d'une intelligence parfaite entre l'Empereur & le Roi. Il dit même que l'intention de son Maître étoit de choisir dans sa Cour ce qu'il y avoit de plus considérable, pour l'envoyer Ambassadeur extraordinaire auprès du Roi.

Je le pressai fort de terminer le peu de différens qui restoient pour conclure la paix avec le Roi d'Espagne. Il me répéta ce qu'il m'avoit déjà dit, que le Roi en seroit le médiateur. » Mais, dit-il, l'Empereur & l'Impératrice ne pouvant rien obtenir pour les Catalans, dont ils causent la ruine, veulent au moins, pour leur honneur, pouvoir dire : Nous ne vous avons point abandonnés, puisque nous n'avons pas voulu conclure avec le Roi d'Espagne. Si je vous montrois, ajouta-t-il, les lettres de la main de l'Empereur & de l'Impératrice sur ce sujet, vous comprendriez que c'est un mal-

» heur pour moi d'avoir traité une  
 » paix, dans laquelle je n'ai pu ob-  
 » tenir ce qui étoit le plus précieux  
 » à l'un & à l'autre. Moi-même,  
 » quand je songe qu'avec l'abandon  
 » des Catalans & de Porto-Longone,  
 » vous avez obtenu le rétablissement  
 » total des Electorats, la paix en-  
 » tière de Ryswick, & Landau forti-  
 » fié, je trouve, M. le Maréchal,  
 » que depuis deux ans vous m'avez  
 » assez maltraité. L'amitié qui est  
 » entre nous ne m'empêche pas de le  
 » sentir vivement, & je vous assure  
 » que je ne serai pas bien traité à  
 » Vienne. Je puis vous répondre, lui  
 » répliquai-je, que je le suis plus  
 » mal à Versailles. Hé bien, reprit-il,  
 » je vous répète, M. le Maréchal,  
 » que si j'avois pu imaginer que l'on  
 » eût porté si loin les intérêts de votre  
 » Maître, j'aurois mieux aimé avoir  
 » les bras cassés, que de me charger  
 » de la négociation «.

On se mit à rédiger le traité. M. de  
 la Houffaye & le Baron de Honteim,  
 les sieurs Penterrieder & d'Hauteval  
 y travaillèrent dix jours sans relâche.  
 On commença à le lire le 6 Mars à

1714.

Sa réception à Versailles.

fix heures du soir, comptant avoir fait avant minuit; mais quelque soin qu'on apportât à ne point faire de mauvaises difficultés, la lecture ne finit que le 7 à sept heures du matin, & un moment après, ne nous étant donné que le temps de nous faire quelques complimens, nous partîmes (a).

Je n'arrivai à Versailles que le 14, parce que le Duc de Lorraine m'arrêta en passant, pour me charger de ses intérêts auprès du Roi. En me voyant, le Roi me dit (b): » Voilà donc, M. le » Maréchal, le rameau d'olivier que » vous m'apportez; il couronne tous » vos lauriers «. Après lui avoir rendu

---

(a) On frappa à Nuremberg une Médaille qui portoit les têtes des deux Généraux en regard, comme se parlant, & très-reconnoissables, marqués sur leur cuirasse, l'un d'une Aigle, l'autre d'une Fleur de lis. - Pour légende: *Olim duo fulmina belli*. Au revers, sur une table, deux épées entourées de branches d'olivier, un casque renversé qui sert d'encrier; & un petit Amour, une plume à la main, qui semble écrire avec ces mots: *Nunc instrumenta quietis*. *Rastat*, 1714. Journal de Verdun, Avril 1715, pag. 304.

(b) Tiré des Mémoires imprimés, tome 3, page 158.

compte , tant des opérations de ma dernière campagne , que de ce qui s'étoit passé à l'occasion de la paix , j'ajoutai (a) : » Permettez - moi , Sire ,  
 » d'embrasser les genoux de Votre Majesté de la part du Prince Eugene ;  
 » il m'a fait promettre d'assurer Votre Majesté de son regret sincere de tout ce qu'il a été forcé de faire pendant la guerre. A l'occasion de la paix , qui est un temps de clémence , il prend la liberté de supplier Votre Majesté de recevoir favorablement les assurances de son profond respect ». Le Roi répondit : » Il y a long - temps que je ne regarde le Prince Eugene que comme sujet de l'Empereur. En cette qualité , il a fait son devoir. Je lui fais gré de ce que vous me dites de sa part , & vous pouvez l'en assurer ». Le Roi m'accorda les grandes entrées ; faveur que je prisai beaucoup , par la liberté qu'elle me donnoit d'approcher en tout temps de sa personne. Sa Majesté joignit à cette grace , celle de la survi-

---

(a) Tiré des Mémoires imprimés , tome 3 , page 158.

1714.

vance de mes Gouvernemens au Marquis de Villars mon fils , comme Elle venoit de l'accorder , pour le Gouvernement de Languedoc , au Prince de Dombes son petit - fils. Je pouvois m'attendre encore à d'autres graces. Le Roi avoit fondé à ce sujet *Contades* , que j'envoyai de Rastat porter le traité de paix. Celui-ci répondit , qu'il ignoroit mes désirs. » Mais , dit le » Roi , il a voulu être Connétable , » & il fait que je suis résolu , depuis » que je regne , à ne point faire de » Connétable. M. le Maréchal , répliqua Contades , ne s'est jamais ouvert » sur cette pensée ; mais Votre Majesté » me permettra de lui dire , que je la » crois persuadée qu'aucun Connétable n'a eu plus lieu d'espérer cette » dignité. Je le crois bien , reprit le » Roi , puisqu'il y en a eu qui n'avoient » presque jamais vu de guerre ; mais » laissons cela. J'aime véritablement » le Maréchal , & hors cela , il peut » compter sur tout ce qui sera en mon » pouvoir «.

*Assemblée  
de Bade.*

Il avoit été résolu à Rastat , que , pour cimenter la paix & la rendre générale , les Ambassadeurs du Roi & de

l'Empereur, & ceux de la plupart des Princes de l'Europe, se trouveroient dans l'été à Bade. Le Comte du Luc & M. de Saint-Contest de la part du Roi, les Comtes de Gois & de Seilern de celle de l'Empereur, y arriverent dans le mois de Juillet. Ils étoient chargés de régler toutes les prétentions des parties contractantes, de maniere que nous n'eussions plus qu'à signer, le Prince Eugene & moi, quand nous arriverions, & nous ne devions arriver que quand on nous manderoit que tout seroit prêt.

1714.

J'arrivai le 7 Septembre. Il y eut, pendant mon voyage, une contestation sur le titre d'*Altissimus*; les Ambassadeurs de l'Empereur ne vouloient le donner qu'au Prince Eugene, alléguant que le Duc de Longueville, quoiqu'il jouît en France de la qualité de Prince, n'avoit pu l'obtenir en signant la paix de Munster. Sur cet exemple, les Ambassadeurs du Roi s'étoient rendus; mais je mandai que, comme Pair de France, j'avois droit aux mêmes titres que les Princes étrangers, & que je n'irois pas à Bade, si on mettoit quelque différence. Les Impé-



1714. riaux dépêcherent un courrier au Prince Eugene, qui fit cesser la difficulté, en ordonnant qu'on me donnât dans le traité le même titre qu'à lui.

Le Prince de Savoie arriva le même jour. Il fut moins question entre nous des conditions de la paix générale, qui étoient à peu près fixées, que de quelques affaires particulières; affaires de confiance, que nous traitâmes tête à tête, sans la participation des autres Ambassadeurs. Je fis connoître la nécessité de rétablir la tranquillité dans le nord, entre la Moscovie, la Suede & la Pologne, si on vouloit que l'ouvrage de la paix fût durable. Le Prince m'assura que l'Empereur y pensoit; & il me fit observer qu'il avoit même déjà procuré le retour du Roi de Suede de Bender dans ses Etats. Nous convînmes des précautions à prendre pour contenir quelques Princes d'Italie remuans & un peu mécontents de leur partage. Je sondai aussi les dispositions de l'Empereur à l'égard de l'Electeur d'Hanovre, qui venoit de monter sur le trône d'Angleterre, par la mort de la Reine Anne; savoir si on trouveroit mauvais que le Roi favorisât les entre-

prises que le Prince Edouard pourroit tenter. Le Prince Eugene dit qu'il ne savoit pas les intentions de sa Cour sur un sujet qui n'avoit pas été prévu ; mais que son avis à lui , étoit qu'on ne songeât pas si-tôt à des tentatives qui pourroient rallumer la guerre dans l'Europe.

1714.

Mais le but principal de nos conférences secretes, fut de cimenter l'union de nos deux Cours en prévoyant ce qui pourroit la troubler, & y pourvoyant d'avance. Le Prince Eugene me dit avec le ton de la vérité, qu'il pouvoit m'assurer du désir sincere qu'avoit l'Empereur de s'unir pour toujours avec le Roi, & qu'il vouloit détruire ce préjugé, que les Maisons de France & d'Autriche seroient à jamais irréconciliables. Il ajouta, qu'on désiroit un Ambassadeur du Roi à Vienne, & que le Comte de Kaunitz étoit destiné pour venir en cette qualité de la part de l'Empereur auprès du Roi. Il auroit désiré sur-tout que nous prissions dès-lors des mesures sur un objet qui intéressoit singulièrement l'Empereur, Prince très-religieux. Il n'avoit pas d'enfans mâles, & il craignoit que sa

*Conclusion  
de la paix  
générale.*

1714.

mort arrivant, les Princes Protestans  
 ne vinssent à bout de placer un Prince  
 de leur Religion sur le trône Impérial,  
 & de rendre ainsi l'Empire alternatif  
 entre eux & les Catholiques, objet  
 qu'ils avoient en vue depuis long-  
 tems. » Nous savons, me dit-il, que  
 » le Roi a fait un testament. Cette pré-  
 » caution, prise par un Prince si sage,  
 » ne sauroit avoir pour objet que la  
 » conservation de la Religion & l'af-  
 » fermissement de la paix dans toute  
 » l'Europe. Comme l'Empereur a le  
 » même dessein, le moyen certain  
 » de le faire réussir ne seroit-il pas  
 » de faire entrer Sa Majesté Impériale  
 » dans les mesures que le testament  
 » regle selon les apparences ? Je répon-  
 » dis : Le Roi a déclaré que personne  
 » n'avoit connoissance de ce testament,  
 » & il a paru à tout ce qui l'approche  
 » le plus, qu'il vouloit que le secret  
 » en fût gardé jusqu'après sa mort.  
 » Toutes les précautions qu'il a prises  
 » pour cela, marquent assez qu'il n'en  
 » fera part à personne. Vous savez que  
 » l'on a fait, dans la Grand'Chambre  
 » du Palais, une place où le coffre est  
 » enfermé sous trois clefs, dont l'une

» est entre les mains du Roi, l'autre  
 » est gardée par le premier Prési-  
 » dent, & la troisième par le Procu-  
 » reur - Général. Ce que le Roi ne  
 » dit pas à ses confidens les plus in-  
 » times, il n'y a pas d'apparence qu'il  
 » le dise à un Prince étranger, quel-  
 » que convaincu qu'il soit de ses bon-  
 » nes intentions «.

1741.

Du reste, comme il ne me parut point de réserve du côté du Prince Eugene, il n'y en eut aucune du mien sur tout ce qui devoit être su pour la solidité des engagemens; nous nous donnâmes réciproquement un chiffre, afin de pouvoir traiter de loin, si l'occasion s'en présentoit. Le traité de paix générale fut lu le 10 Septembre dans la grande Salle de Bade, toutes les portes ouvertes. Le Prince Eugene & moi avions chacun une place distinguée à la tête des Ambassadeurs. Il n'y eut d'omis dans le traité, que l'Empereur & le Roi d'Espagne, qui se qualifioient toujours de Duc d'Anjou & d'Archiduc; mais l'accord étoit presque fait, & ne tenoit plus en grande partie qu'aux privilèges de Barcelone, dont la paix applanit bientôt le reste des difficultés.

1714.

*Désagrément  
qu'éprouve le  
Maréchal.*

Nous nous séparâmes le 11, le Prince Eugene & moi, avec les protestations d'une amitié d'autant plus solide, qu'elle étoit fondée sur l'estime.

Je fis part à Madame de Maintenon de cette bonne nouvelle, & je lui parlai dans ma lettre fort naïvement d'une autre chose qui ne devoit pas lui être si agréable. Puisqu'on ne me rendoit pas justice, je crus pouvoir me la faire moi-même. Je lui disois donc (a) :

» Nous avons su par un courrier de Ge-  
 » neve, la grace que le Roi a faite à  
 » M. le Maréchal de Villeroi, de le  
 » nommer Chef du Conseil des Finan-  
 » ces. Le Prince Eugene m'avoit fait  
 » sur cette place des complimens que  
 » je n'ai pas reçus; & le grand nom-  
 » bre des Ministres Etrangers qui sont  
 » ici, & qui trouvent l'Empereur si  
 » heureux d'avoir un Ministre tel que  
 » le Prince Eugene, s'imaginoient  
 » que celui des Généraux du Roi,  
 » qui a le plus vu de grandes & heu-  
 » reuses guerres finies par la plus im-  
 » portante des négociations, auroit

---

(a) Lettre à Madame de Maintenon, du 10 Septembre.

» infailliblement l'honneur d'entrer  
 » dans son Conseil. Pour moi, Ma-  
 » dame, je me trouve toujours trop  
 » heureux, quand je songe qu'ayant  
 » le bonheur d'approcher le plus grand  
 » & le meilleur Maître du monde,  
 » je ne lui rappelle pas de fâcheuses  
 » idées; qu'il peut penser, celui-là  
 » m'a plusieurs fois mis en péril, &  
 » cet autre m'en a tiré. Que me  
 » faut-il de plus? Les autres avoient  
 » besoin de consolation pour les mal-  
 » heurs qu'ils ont eus; & moi je suis  
 » trop bien payé de mes services, &  
 » véritablement très-content, pourvu  
 » que vous me promettiez de compter  
 » toujours sur vos bontés «.

Je ne m'en tins pas à cette lettre. Je  
 parlai à Madame de Maintenon de  
 mon mécontentement, & ne m'en ca-  
 chai pas au Roi. Il me donna audience  
 deux jours après mon arrivée dans le  
 cabinet ovale, & me tint les discours  
 les plus flatteurs sur les grands services  
 que je lui avois rendus, jusqu'à me  
 dire qu'il n'étoit pas en son pouvoir de  
 les récompenser dignement. Il me parla  
 ensuite de son testament; & me dit  
 qu'il savoit bien que les ordres d'un

1741.

Roi mort ne ressembloient guere aux ordres d'un Roi vivant; mais qu'il avoit fait néanmoins ce qu'il avoit cru devoir faire, & que personne au monde n'avoit connoissance de ce qui y étoit contenu. Je ne pus m'empêcher de lui répondre, qu'il étoit peut-être dangereux de ne l'avoir consulté avec personne.

Il laissa après cela finir la conversation; mais je la repris en ces termes :  
 » Avant mon départ pour Bade, j'ai  
 » supplié Votre Majesté de vouloir  
 » bien se souvenir de moi, lorsque  
 » la charge de Chef du Conseil des  
 » Finances viendrait à vaquer. Vous  
 » en avez honoré le Maréchal de Vil-  
 » leroi. Je ne suis pas étonné, Sire,  
 » qu'une amitié de la première jeu-  
 » nesse ait prévalu; mais enfin, Sire,  
 » après avoir été honoré des plus im-  
 » portantes marques de votre con-  
 » fiance, il ne me restera donc plus  
 » que d'aller chercher une partie de  
 » piquet chez Livry avec les autres  
 » fainéans de la Cour, si Votre Ma-  
 » jesté ne daigne pas me donner en-  
 » trée dans ses Conseils ». Le Roi  
 me répondit, que le Duc du *Maine*,  
 son fils, le Maréchal d'*Harcourt*, &  
 quelques

quelques autres aspiraient à la même faveur , & qu'il me demandoit quel-  
 que temps pour s'arranger sur ce qu'il  
 vouloit faire pour moi. » Ah ! Sire ,  
 » repartis-je , si une pareille conjonc-  
 » ture ne détermine pas Votre Ma-  
 » jesté , puis-je jamais en espérer de  
 » plus favorable « ? Le Roi ne répon-  
 dit à mes instances , qu'en m'embras-  
 sant , & me répéta qu'il ne me deman-  
 doit que quelque temps. Je me retirai  
 avec un air assez triste. Il me suivit ; &  
 comme j'étois prêt à ouvrir la porte du  
 cabinet , ce grand Prince , qui étoit  
 naturellement bon & sensible , me dit :  
 » M. le Maréchal , vous me paroissez  
 » peiné ? Il est vrai , Sire , que je le  
 suis ; répondis-je ; & moi aussi , ré-  
 » pliqua-t-il. Il est bien aisé à Votre  
 » Majesté , i continuai-je , de faire  
 » cesser ces petites peines. La mienne  
 » est véritablement bien sensible « . Je  
 sortis après ces paroles , & passai dans  
 la chambre du lit , où il n'y a jamais  
 personnel quand le Roi travaille dans  
 son cabinet. Il me suivit encore. Je crois  
 qu'il étoit léthargique ; je fus près d'insis-  
 ter. Il m'embrassa une seconde fois. Un  
 courtisan habile , qui fait qu'on réussit



1714.

quelquefois en payant de hardiesse ; n'auroit pas abandonné la partie. Mais je vis le Roi fâché ; mon cœur se gonfla ; je sentis que quelques larmes vouloient s'échapper , & je m'enfuis. J'ai toujours cru que les autres Ministres lui avoient fait peur de ma franchise , & qu'il craignit , en m'introduisant dans son Conseil , d'y voir naître des altercations désagréables.

*Distinctions  
qui lui sont  
accordées.*

Depuis ce temps , je surpris souvent le Roi à me regarder d'un air embarrassé. Il faut avouer qu'il chercha & prit tous les moyens de me dédommager de ce refus ; distinctions , prévenances , soins , attentions , il ne négligeoit rien. Il me dit un jour , que ma blessure me rendant les appartemens hauts difficiles , il m'en avoit destiné un qu'occupoit autrefois M. le Dauphin , & que je le partagerois avec Madame la Duchesse de Berri. Il s'en fit apporter les plans , marqua lui-même les changemens qu'il croyoit nécessaires , & en les ordonnant , il dit : » Les gens de guerre seront bien aises de voir leur Général bien logé , & d'avoir de grandes pièces pour se reposer chez lui ». Je l'approchois rare-

ment sans qu'il me dît quelque chose de flatteur. Je le joignis à la chasse un jour que, contre sa coutume, il avoit manqué plusieurs coups, & quand je fus arrivé, il en tira quatre tout de suite fort justes. Il me dit d'un air riant : » M. le Maréchal, vous m'a-

» vez porté bonheur ; car jusqu'à vo-

» tre arrivée j'avois mal tiré. Vous

» êtes accoutumé à rendre mes armes

» heureuses «.

1714.

Je ne doutai pas que je ne dusse à sa recommandation l'Ordre de la Toison d'or, dont le Roi d'Espagne m'avoit honoré après la prise de Landau, sans que je le demandasse. Toutes les dépenses, informations & autres formalités nécessaires se firent à Madrid à mon insçu. Je n'en fus informé que par M. le Duc de Berri, qui me reçut de la part du Roi d'Espagne, dans son appartement, en présence de M. le Duc d'Orléans, du Comte de Toulouse, du Duc de Boufflers, des Ducs de Grammont & de Noailles, & des autres Chevaliers de l'Ordre qui se trouverent à la Cour.

L'Ordre de  
la Toison  
d'or.

Je fus aussi reçu Membre de l'Académie Françoise, & je fis un discours

Place d'  
l'Académie.

1714.

qui me parut avoir été assez goûté (a). J'avois demandé au Roi permission d'y insérer ce que Sa Majesté m'avoit dit avant le combat de Denain, du parti par Elle pris, en cas de malheur, de se mettre à la tête de son armée, & d'y périr plutôt que de laisser les ennemis pénétrer dans son royaume. Le Roi, sur ma proposition, rêva un moment, & me dit : » On ne croira ja- » mais que, sans m'en avoir demandé » permission, vous parliez de ce qui » s'est passé entre vous & moi. Vous » le permettre & vous l'ordonner se- » roit la même chose, & je ne veux » pas que l'on puisse penser ni l'un » ni l'autre «.

1715.

*Affaires de  
Provence.*

Me trouvant délivré des affaires générales, je m'appliquai à celles de mon gouvernement. Les finances de la ville de Marseille étoient dans un grand désordre, & la Provence entière étant aussi accablée de dettes, le

---

(a) Comme cette Harangue s'éloigne de la fadeur ordinaire à celles de ce temps, on a jugé à propos de la conserver : elle se trouvera à la fin, tirée des Mémoires, 115<sup>e</sup> cahier.

Roi avoit été déterminé à former un tribunal d'attribution , composé de Conseillers d'Etat , présidés par M. de *Harlay* , pour chercher du remede aux maux de la province. Le Roi me nomma son Commissaire à la direction de ces affaires ; qualité qui , en pareille circonstance , avoit été donnée autrefois au Prince de Conti pour le Languedoc , son gouvernement. Je jugeai que ces affaires se termineroient mieux par une Cour de Justice sur les lieux. Le Roi me laissa maître de la former , & je la composai de M. le *Bret* , premier Président du Parlement d'Aix , de l'Intendant de Provence , de M. de *Bolban* , Président à mortier , M. de *Believre* , Président , M. de la *Garde* , Procureur-Général , & M. le Marquis de *Muy* , Conseiller.

A la chaleur que je mettois à cette affaire , le Roi craignit que je ne songeasse à me retirer de la Cour. Il marqua son inquiétude à M. *Desmarets* , Ministre des Finances. Celui-ci m'en parla comme d'une résolution qui feroit une véritable peine au Roi. Je le priai d'assurer Sa Majesté , que je n'avois jamais eu une pareille intention. » Mais,

1715.

1715.

» lui dis-je, me voyant absolument  
 » inutile, j'ai cru de mon devoir de  
 » ne pas perdre une occasion de ser-  
 » vir le Roi, & de tirer la ville  
 » de Marseille & toute la Province  
 » qui m'a été confiée, de l'état fâ-  
 » cheux où ses prodigieuses dettes  
 » l'ont plongée. J'ajoutai, que, puis-  
 qu'il plaisoit à Sa Majesté de me faire  
 connoître que ma présence lui étoit  
 agréable, je m'éloignerois de sa per-  
 sonne le moins qu'il me seroit possi-  
 ble; & que, comme on m'ordonnoit  
 un voyage aux eaux de Barege, à la  
 fin de l'été, pour ma blessure, je re-  
 mettrois à ce même temps celui de  
 Provence, & que je le rendrois le  
 plus court qu'il se pourroit.

*Maladie du  
 Roi.*

Mais les choses changerent bien de  
 face à la Cour. Le Roi jouissoit d'une  
 assez bonne santé pour son âge; on  
 le purgeoit tous les mois. La médecine,  
 après son effet, le resserroit ordi-  
 nairement quelques jours. M. Fagon,  
 son premier Médecin, voulut obvier  
 à cet inconvénient par des potions  
 douces ou des remèdes. Le Roi re-  
 fusa de s'y prêter, & la dispute finit  
 par lui conseiller de commencer ses

repas par manger des figues & boire un verre d'eau. Il en mangeoit quelquefois jusqu'à quinze ; & comme j'assistois presque toujours à son dîner, parce qu'il me parloit volontiers, je lui dis plusieurs fois, que par ce régime il assujettissoit son estomac à une épreuve à laquelle peu de gens voudroient s'exposer ; & je lui répétai si souvent cette observation, qu'il en parut un peu peiné.

1735.

J'étois aussi extrêmement surpris de voir que le Roi, qui étoit accoutumé à une nourriture solide, perdoit l'appétit pour toutes les viandes qu'il aimoit le plus, qu'il ne mangeoit qu'un peu de poragé, avec un dégoût pour tout le reste, & qu'il ne reprenoit un désir de manger que pour les fruits. Je m'informai de Madame la Maréchale de Villars, qui soupoit presque tous les jours avec lui, ainsi que d'autres Dames, s'il mangeoit bien ; elle me dit qu'il soupoit moins qu'à l'ordinaire. Ainsi, voyant qu'il diminuoit ses alimens en volume & en qualité, mon inquiétude augmenta.

Il continuoit cependant toujours ses exercices. Quoiqu'il se sentît affoibli,

1715.

il alloit à la chasse & cherchoit à suer. Son Médecin avoit pour principe, que les maladies des vieillards venoient du défaut de transpiration, plus difficile à exciter en eux que dans les jeunes gens, à cause de la dureté de la peau : ainsi on frottoit le Roi trois fois par jour avec des linges chauds, le soir, le matin, & au retour de la chasse. Outre cela, on le couvroit la nuit, de maniere qu'il se réveillait toujours en sueur. Néanmoins, malgré ces précautions, ou peut-être par ces précautions, le Roi dépérissait sensiblement; mais, comme on ne lui voyoit pas de maladie caractérisée, il n'y avoit personne qui ne crût qu'il avoit encore du temps à vivre, & je me déterminai à faire mon voyage de Barege & de Provence. J'hésitai cependant à partir, parce que M. de Maisons, Président à mortier, mon beau-frere, tomba malade d'une colique très-douloureuse, & je ne me mis en route que quand les Médecins m'eurent assuré qu'il n'y avoit pas de danger.

*Sa mort*

Je saluai, en passant par Blois, la Reine de Pologne, qui y demouroit. Elle me reçut d'une maniere distin-

guée, & me fit asseoir. Elle étoit dans un âge fort avancé, & cependant mise avec beaucoup de rouge & de mouches, ayant pour sa personne les soins que les Reines, qui ont été galantes, conservent plus long-temps que les autres femmes. A peine l'avois-je quittée, que je fus atteint par un courrier, qui m'annonça que M. de *Maisons* étoit à l'extrémité. Ma sœur me prioit de revenir demander pour son fils la place du pere. On me mandoit en même temps, que le Roi étoit très-mal, qu'on avoit appelé quatre Médecins de Paris, d'où je conjecturai qu'il étoit encore en plus grand danger qu'on ne le disoit. Je retournai sur mes pas. Etant à Etampes, je trouvai un autre courrier qui m'apprit la mort de M. de *Maisons*, & que la famille me prioit d'aller droit à Versailles. J'appris en y arrivant, que M. le Chancelier *Voisin* avoit demandé en mon nom la place pour le fils, & l'avoit obtenue.

Comme la maladie du Roi étoit très-dangereuse, je ne voulus pas qu'il pût croire qu'elle fut la cause de mon retour. Je priai le Duc de *Tremes de*

P. v



1715.

le prévenir, & de lui dire que la famille de M. de *Maisons* m'avoit envoyé un courrier. Quand je parus, il me dit : » J'ai donné la charge de » Président à mortier, ainsi que vous » l'avez désiré «. Puis il me parla de sa maladie, qui étoit une douleur de jambe très-aiguë. Il avoit la fièvre depuis plusieurs jours. Son Médecin avoit soutenu jusqu'à l'extrémité qu'il n'en avoit pas : on le disoit même encore ; mais il ne dormoit pas, & buvoit vingt verres d'eau par nuit. Le premier Médecin, & Maréchal, premier Chirurgien, eurent sur son état une grande dispute devant Madame de Maintenon, & le dernier pensa être renvoyé.

Après les premières paroles sur la charge conservée dans la famille de M. de *Maisons*, le Roi ajouta en me tendant la main : » Vous me voyez » bien mal, M. le Maréchal ; il n'est » pas étonnant, lui répondis-je, que » Votre Majesté, accoutumée à beau- » coup d'exercice, se croie mal par » une incommodité qui l'empêche d'en » faire. Non, répliqua-t-il, je sens » dans ma jambe, de très-grandes » douleurs «. Il me parla ensuite de

la Reine de Pologne, que j'avois visitée à Blois, des hôtelleries de la route, qui étoient en effet les plus belles de France, des lits, des miroirs, des meubles, & jusqu'à la vaisselle d'argent qu'il avoit vue dans ces maisons qui étoient encore presque les mêmes par-tout.

1715.

La maladie du Roi empira très-rapidement, & Samedi au soir, 24 Août, veille de Saint Louis, on commença à désespérer. Après avoir entendu la Messe le jour de sa Fête, il ordonna aux Médecins de lui parler nettement sur son état. Ils le firent, & commencerent, pour ainsi dire, son agonie huit jours avant sa mort. Il les employa à donner des ordres sur différens objets; le transport de son corps à Saint-Denis, ses obseques, la séance du jeune Roi au Parlement, avec une présence d'esprit & une fermeté étonnantes. Il brûla beaucoup de papiers en présence de Madame de Maintenon & de M. le Chancelier, demandant sans se tromper les différentes cassettes où ils étoient renfermés.

Deux jours avant sa mort, il fit appeler les premiers de sa Cour avec le

1715.

Dauphin, & nous voyant tous assemblés, il nous dit avec ce ton de dignité & de bonté qui lui étoit naturel : » Je vous recommande le jeune » Roi; il n'a pas cinq ans. Quel be- » soin n'aura-t-il pas de votre zele » & de votre fidélité ? Je vous de- » mande pour lui les mêmes senti- » mens que vous m'avez montrés en » tant d'occasions. Je vous recom- » mande d'éviter les guerres ; j'en » ai trop fait ; elles m'ont forcé de » charger mon peuple, & j'en de- » mande pardon à Dieu ». En nous congédiant après cette scene attendrissante, il retint les Cardinaux de *Rohan* & de *Biffi*, & leur dit que c'étoit une véritable douleur pour lui de n'avoir pu terminer les affaires de la Religion; que si Dieu lui eût donné quelques jours de plus, il auroit espéré faire cesser les divisions. Le Cardinal de *Noailles* demanda à le voir : il répondit qu'il en feroit très-aise, pourvu qu'il revînt de l'opiniâtreté qui cau- soit les troubles de l'Eglise en France. Le Roi mourut le premier Septembre, après avoir marqué tous les jours de son agonie par quelques traits de

bonté, de force, & sur-tout de piété.

On peut croire que les intrigues furent vives dans ces derniers temps.

1716.

*Affaire des bonnets.*

Le Duc d'Orléans se défioit de la part que le Roi lui donnoit à la Régence, & ménageoit tout le monde. Il n'oublia rien pour s'attirer les principaux de la Cour, & m'assura que son intention étoit de former un Conseil de guerre, dont il avoit résolu de me nommer Président. Il me fit entendre, ainsi qu'à plusieurs autres Pairs, pendant la vie du Roi, qu'il étoit disposé à nous faire jouir, dans le premier Lit de Justice, d'un droit que nous réclamions; savoir, que le Chancelier, ou premier Président, en demandant aux Pairs leur avis, fût obligé de se découvrir. Ordinairement en prenant les voix, il n'ôtoit pas son bonnet aux Conseillers ni aux Pairs de France, & l'ôtoit aux Princes légitimés en les nommant, & aux Princes sans les nommer, en leur faisant une révérence.

Les Pairs prétendoient le bonnet. Les Princes légitimés s'y opposèrent, parce que ce droit auroit trop rapproché les Pairs d'eux; mais ils n'y mirent

1715.

plus d'obstacles, quand, par l'Edit qui leur donnoit la faculté de parvenir à la couronne après les Princes du sang, ils furent gratifiés des mêmes honneurs & privilèges qu'eux. Il n'y avoit donc plus d'empêchement que de la part des Conseillers. J'en parlai au Roi avant que de partir pour Bade, de la part de mes Collegues qui m'en avoient prié. » Il est surprenant, » Sire, lui dis-je, que ceux qui ont » l'honneur de représenter Votre Ma- » jesté dans son Parlement, refu- » sent aux Pairs de France un hon- » neur que Votre Majesté veut bien » leur faire en toute occasion. Nous » remarquons tous les jours, lors- » que Votre Majesté a son chapeau » sur la tête & que nous approchons » d'Elle, qu'Elle veut bien l'ôter. » Y a-t-il quelque apparence de rai- » son que le premier Président le re- » fuse, & que le représentant veuille » plus d'honneurs que le représenté » n'en exige « ? Le Roi me répondit : » A la vérité, je n'en trouve aucune ; » mais il sera plus agréable pour les » Pairs que le Parlement se rende » de lui-même, que si c'étoit par mon » ordre «.

Certainement l'intention du Duc d'Orléans étoit de nous contenter comme il l'avoit promis, & de nous gagner par cette attention. Il me permit même d'aller avec le Duc de *Berwick* déclarer au Chancelier que nous ne nous rendrions pas au Lit de Justice, si on ne nous accorderoit notre demande. Mais voyant de la répugnance dans le Parlement, & craignant que le Lit de Justice, où il avoit besoin que ses desseins ne fussent pas retardés, ne devînt tumultueux, il nous fit proposer de ne pas insister le premier jour sur nos prétentions, & qu'il nous donnoit parole de décider en notre faveur dans la séance qui suivroit. Je remontrai que si les Pairs s'abandonnoient dans cette première occasion, sur-tout après la démarche faite auprès du Chancelier, nous n'y reviendrions plus, parce que le Prince auroit plus d'intérêt à ménager tout le Corps du Parlement, que les Pairs seuls, d'où je conclus qu'il falloit persister. Le Cardinal de *Noailles*, qui avoit promis au Duc d'Orléans de me convertir, se mit à me prier, à me presser, & enfin il me dit que j'étois bien opiniâtre. A quoi je répondis qu'il avoit bonne grace

1715.

à reprocher aux autres l'opiniâtreté. Cependant, voyant que ceux même qui m'avoient fait agir molliſſoient, je me laiſſai entraîner par le nombre, & j'allai au Parlement.

*Le Duc  
d'Orléans dé-  
claré Régent.*

La lecture du Testament fut faite par M. le *Dreux*, Conſeiller de Grand-Chambre. Il parut, dès le premier moment, que le Parlement étoit préparé à ne pas faire grand cas des diſpoſitions du feu Roi. Ce Prince s'étoit appliqué à circonſcrire l'autorité du Duc d'Orléans, en établiffant un Conſeil de Régence ſans Régent; & le Parlement créa un Régent ſans Conſeil de Régence, puisqu'il laiſſa au Duc d'Orléans la liberté de le compoſer comme il voudroit, d'en retrancher ceux qui étoient nommés dans le Testament, d'y en mettre de nouveaux; en un mot, une autorité ſans bornes. Le Régent reconnut cette complaiſance en rendant au Parlement, comme il l'avoit promis, le droit de faire des remontrances, droit qui charma tout ce Corps, jeunes & vieux.

*Etabliſſe-  
ment des Con-  
ſeils*

M. d'*Agueſſeau*, Procureur-Général, propoſa, de la part du Duc d'Orléans, la création de Conſeils chargés chacun de différentes parties de

l'administration. Le Régent vouloit faire croire par ces établissemens, que son désir étoit d'appeler au gouvernement du Royaume les principaux de l'Etat & du Parlement; mais il n'avoit réellement envie que de leur en donner l'espérance. Cependant tous y furent pris, & on applaudit avec enthousiasme à ce système de gouvernement. Il n'y eut que moi qui en sentis l'inconvénient. J'entrai deux fois dans le parquet, pour le représenter au Procureur-Général. » Ce. que je fais, lui dis-je, est contre mon intérêt particulier, puisque je suis assuré par la parole du Duc d'Orléans, d'avoir une part des plus honorables dans les changemens qu'on médite; mais mon intérêt personnel ne m'empêchera jamais de représenter avec force, que dans les premiers momens d'une nouvelle administration, il y a du danger à renverser tout l'ordre anciennement établi. S'il y a des changemens nécessaires, il est important de ne les faire qu'avec mesure; qu'on se borne à ôter ce qui est reconnu certainement mauvais, & à y substituer petit à



1715.

» petit ce qui sera estimé meilleur ;  
 » sans tout bouleverser à la fois «.  
 M. d'Aguesseau me répondit que le Prince étoit absolument déterminé à l'établissement de ces Conseils, & qu'il croyoit en cela ne suivre que les idées du dernier Dauphin, dont on connoissoit la prudence & les bonnes intentions. Ainsi l'établissement des Conseils passa tout d'une voix. Leur composition cependant ne fut fixée qu'un mois après, afin de contenir pendant cet intervalle tous les aspirans par la crainte & l'espérance.

A la tête étoit le Conseil de Régence, composé, comme il étoit porté par le Testament, du Régent, du Duc de Bourbon, quand il auroit vingt-quatre ans, du Duc du Maine, du Comte de Toulouse, du Chancelier de France, des Maréchaux de Villeroy, d'Huxelles, d'Harcourt, le Surintendant des Finances, & moi. Le Régent y ajouta le Maréchal de Besons, le Duc de Saint-Simon, & l'ancien Evêque de Troie ; il en exclut le Maréchal de Tallard & les quatre Secrétaires d'Etat. Les autres Conseils furent : un Conseil de guerre, dont

je fus nommé Président ; un Conseil de Finances , le Duc de *Noailles* Président ; un Conseil des Affaires Etrangères , le Maréchal d'*Huxelles* Président ; un Conseil de Conscience , le Cardinal de *Noailles* Président ; un Conseil de Marine , le Maréchal d'*Etrées* Président , & le Comte de *Toulouse* à la tête en qualité d'Amiral ; enfin un Conseil du dedans du Royaume , le Duc d'*Antin* Président.

1715.

Les quatre Secrétaires d'Etat furent bien récompensés de leurs charges. Outre le prix que tira M. de *Torcy* de la sienne , on érigea pour lui en charge de Surintendant l'administration des postes qu'il avoit ; & l'inspection des bâtimens fut aussi rétablie en Surintendance en faveur du Duc d'*Antin*. Dans cette première occasion , le Parlement s'opposa par de vives remontrances aux vûes du Régent sur le rétablissement de ces deux Surintendances : mais il envoya le Marquis d'*Effiat* prier la Cour d'avoir pour lui cette complaisance. Cependant le Parlement s'opiniâtroit ; il tenoit à son nouveau droit de remontrances , & il lui en coutoit de le voir enfreindre dès

*Premieres  
remontrances  
du Parle-  
ment.*

1715.

la première fois ; mais tous les Pairs furent pour contenter le Régent , & comme nous étions assez grand nombre , nous l'emportâmes. Je dis en opinant : » Il faut louer la Cour de » sa fermeté à s'opposer à ce qu'elle » ne croit pas de l'intérêt de l'Etat ; » mais mon avis est qu'on doit con- » server ces sentimens pour des oc- » casions plus importantes , & don- » ner dans celle-ci au Régent une » marque de complaisance , qui , dans » le fond , ne peut jamais être d'un » grand préjudice «.

*Droits du  
grand & pre-  
mier Ecuyer.*

Dès le premier Conseil de Régence qui se tint , je m'aperçus que la fa- veur auroit grande part aux décisions , même contre les intérêts du Roi. Il y fut question des prétentions du grand & du premier Ecuyer , au sujet des dépouilles qu'ils prétendoient être dues à leurs charges à la mort des Rois ; savoir , tout ce qui appartenait à la grande & à la petite écurie. On remonta au temps de Henri IV , & on trouva que le Duc de Bellegarde avoit eu vingt-cinq mille écus comme grand Ecuyer , & le premier Ecuyer vingt-mille francs. Quand mon tour d'opiner

arriva, je dis : » Comme le feu Roi a  
 » surpassé en magnificence tous les  
 » Rois ses prédécesseurs, il est juste  
 » que les grands Officiers dont il  
 » s'agit aient le double de ce qu'on  
 » voit dans les exemples passés; mais  
 » le reste doit rester au Roi, dans un  
 » temps sur-tout où la plus grande  
 » économie est nécessaire ». Mais mon  
 avis ne fut pas suivi. Les sollicitations  
 de MM. d'*Armagnac* & de *Berin-*  
*ghen* prévalurent. On leur adjugea  
 toutes leurs demandes, & le jeune  
 Roi, en arrivant au trône, se trouva  
 privé de tous ses chevaux, carrosses  
 & équipages.

Le Régent voulut, les premiers  
 jours, que l'on délibérât dans le Conseil  
 de Régence, même sur les graces; mais  
 bientôt ce Conseil n'en eut plus que  
 l'apparence. Il n'y fut plus question que  
 de quelques procès rapportés par des  
 Maîtres des Requêtes. Le Régent déci-  
 doit tout sans nous en parler, & nous  
 n'en avions connoissance que par la  
 Gazette; il n'y fut question qu'une  
 seule fois de la distribution des charges  
 & des emplois. Il en arriva de même  
 des autres Conseils. Les Présidens

Sort des  
 Conseils

1715.

tirèrent à eux toutes les affaires de leur département. Ils en référoient au Régent, qui trouvoit bien plus comode de trancher sur leur rapport, que de faire dépendre sa décision d'assemblées où il se trouve souvent des gens peu complaisans qu'on n'ose pas toujours brusquer.

1716.

*Voyage en  
Provence.*

Cette conduite donnoit lieu à des jalousies, à des intrigues, à des cabales qui me fatiguerent, & me firent prendre le parti d'aller en Provence remplir les commissions que m'avoit données le feu Roi, pour remédier aux désordres de la ville de Marseille & de toute la Province. Je laissai donc mes fonctions de Président de la Guerre au Duc de *Guiche*, Vice-Président, & je partis dans le mois de Mars.

*Permetté du  
Maréchal re-  
çue par le  
Régent.*

Le Régent ne tint pas pendant mon absence la parole qu'il avoit donnée aux Ducs & Pairs de les favoriser. Il les traita même assez durement en quelques circonstances, & j'ai tout lieu de croire que ma présence l'auroit un peu retenu; car dans un de ces soupers où il s'expliquoit librement, parlant de ce qu'il venoit de faire, il dit: » Qu'auroit dit le Maréchal de

« Villars , s'il avoit été ici ? Il au-  
 roit bien dit : Mes Confreres , *sur-*  
 « *sùm corda* ». C'est qu'il se souvenoit  
 que dans une assemblée de Pairs , chez  
 l'Evêque de Laon , où il étoit question  
 de marquer de la fermeté , je m'étois  
 servi de cette expression.

J'entrai en Provence par Avignon. *Sa réception*  
 Le Vice-Légat vint m'attendre à la *d'Avignon*  
 descente de mon bateau , avec ses car-  
 rosses & la compagnie des Gardes du  
 Pape. Ensuite il me mena à son pa-  
 lais , & me conduisit dans l'apparte-  
 ment qui m'étoit destiné. Une demi-  
 heure après , selon le cérémonial usité ,  
 le Vice-Légat m'envoya demander  
 audience , & vint me voir en céré-  
 monie. Je lui rendis aussi-tôt une  
 pareille visite. Ensuite vinrent une  
 infinité de harangueurs , suivis d'un  
 repas magnifique.

Je partis vers les trois heures après-  
 midi , & trouvai sur les bords de la  
 Durance les Procureurs de la Province ,  
 la plus grande partie de la plus illustre  
 Noblesse , & des Députés des Cours  
 Souveraines qui m'attendoient. Les  
 Gardes du Vice-Légat m'accompagne-  
 rent jusque là. La compagnie de mes

**1716.** Gardes me prit de l'autre côté de la rivière, & j'allai coucher à Orgon, d'où je partis le jour d'après pour me rendre à Lambesc, où j'avois indiqué l'assemblée des Etats. L'Archevêque d'Aix qui y présidoit, vint au devant de moi à une lieue de la ville avec les Evêques de Riez & de Vence, & M. le *Bret*; premier Président du Parlement & Intendant, à qui j'avois même fait donner, dès le commencement de la Régence, une commission pour commander en Provence en mon absence. J'arrivai le 10 Mars, & dès le 11 je fis l'ouverture des Etats, ou autrement de l'assemblée des Communautés.

*Tenue des  
Etats.*

Depuis les Comtes de Provence, les Etats de la Province s'étoient assemblés tous les ans, composés de l'Archevêque qui y présidoit, des autres Evêques de la Provence, de toute la Noblesse, & du Tiers-Etat en bloc. Pour éviter la dépense, il fut établi par ordre du Roi, qu'au lieu des Etats précédens, il y auroit chaque année une assemblée, dite des *Communautés*, dans le lieu indiqué par le Gouverneur; que le Gouverneur

y assisteroit ; que cette assemblée seroit composée de l'Archevêque Président , & des Procureurs du pays ; savoir , de deux Evêques & des Consuls d'Aix , deux pour la Noblesse , qui étoient pour lors le Marquis de *Buoux* avec le Baron de *Saberan de Baudinar* , & d'un Député de chaque Viguerie , pour délibérer sur le don gratuit & sur toutes les autres affaires de la Province. Cette assemblée fut convoquée à Lambesc. Comme c'étoit la première fois que je faisois fonction de Gouverneur de Provence , & que je n'avois pas encore paru dans la Province , le concours fut grand. Tout ce qu'il y avoit de gens connus parmi la Noblesse , se trouva à Lambesc ; tout ce qui compose le Parlement & la Chambre des Comptes d'Aix y vint plus d'une fois. Ma table étoit de quarante couverts , & outre celle-là , il y en avoit d'autres pour tout ce qui se présentoit.

L'ouverture de l'assemblée se fit par une grand'Messe chantée en musique , & célébrée par l'Archevêque d'Aix dans l'Eglise des Dominicains. Ensuite on se rendit dans une salle de leur maison , & j'ouvris l'assemblée par une



1716,

harangue. L'Archevêque d'Aix répondit par une autre, & l'Assesseur, qui est aussi-Procureur du pays, en fit une. Après cette première cérémonie, l'Archevêque d'Aix tint les conférences, dont la première rouloit sur le don gratuit, qui fut accordé par acclamation. Les impositions se faisoient séparément : celles de Marseille & d'Arles étoient de soixante-dix mille livres chacune, & l'usage étoit que le Gouverneur, de son autorité, en diminuât la moitié. Je trouvai que c'étoit pousser trop loin le pouvoir des Gouverneurs, que diminuer l'imposition ordonnée par le Roi ; qu'à la vérité, le Gouverneur pouvoit bien représenter que l'imposition étoit trop forte, mais que la diminution devoit se tenir de la grace du Maître, & non de celle du Gouverneur. Je mandai mon sentiment au Régent, qui approuva ma modération. Les autres impositions sont pour les différens intérêts de la Province, & pour les diverses dépenses qu'elle est obligée de faire. D'ordinaire tout est fini en quinze jours ; & s'il reste quelque chose à discuter, les Procureurs du pays suivent à Aix, où

l'on acheve de régler les petites affaires qui n'ont pas pu l'être dans le lieu de la convocation.

1716

Le Gouverneur faisant la première entrée à Aix, l'usage est que deux Présidens du Parlement, & quatre Conseillers viennent en robe à cheval avec leurs Huissiers au devant de lui à une demi-lieue de la ville. Lorsque je fis la mienne, toute la Noblesse vint jusqu'à une lieue.

*Sa réception à Aix.*

Les harangues faites par le plus ancien des Présidens, & répondues, je marchai au milieu des deux Présidens. La ville d'Aix n'avoit rien oublié pour célébrer cette entrée par des arcs de triomphe, & par des fontaines de vin distribuées dans tout le passage. Les Consuls d'Aix m'attendirent à la porte de la ville avec le dais, & l'on alla descendre à la Cathédrale, à la porte de laquelle l'Archevêque m'attendoit avec tout son Clergé, & me fit une harangue suivie d'un *Te Deum*. Après cette première cérémonie, j'allai descendre dans la maison qui m'étoit préparée, & où le Parlement en corps, la Chambre des Comptes, & toutes les Cours Souveraines vinrent me complimenter.

1716.

Je logeois dans la maison de M. *Boyer Desguilles*, la plus belle qui soit à Aix ; j'y tenois une table de quarante couverts, où toutes les Dames mangeoient à dîner & à souper ; les rigaudons, qui sont très-agréables, commençoient par des femmes de la Bourgeoisie qui venoient voir dîner, & puis continuoient par les Dames qui avoient dîné ou soupé. Les Dames à Aix ne vivent pas avec la même liberté que celles du Languedoc, ni même que toutes celles de France. Le voisinage d'Italie leur donne des manieres plus réservées, du moins en apparence. Elles s'assembloient rarement, & dans tout l'hiver précédent il n'y avoit eu aucun bal dans cette ville : de sorte qu'elles se familiariserent un peu plus par ceux que je donnai tous les jours chez moi.

*Et à Mar-  
seille.*

Après avoir séjourné quinze jours à Aix, je me rendis à Marseille, où les affaires de ma commission m'appelloient. On m'y fit une entrée avec autant de magnificence qu'à Aix, & plus encore, parce que la ville est plus puissante. J'allai droit à la Cathédrale, où l'Evêque m'attendoit : la foule y étoit

si grande, que, comme il faut descendre dix ou douze marches pour entrer dans cette église, mes Gardes ne purent soutenir l'effort de la multitude; en sorte que le peuple qui se pressoit, auroit inévitablement accablé les premiers dont j'étois. Prêt à descendre, je me retournai avec un air qui imposa de la crainte & du respect, & qui obligea tout ce qui étoit le plus près de moi à faire, en se reculant, un effort qui sauva la vie à ces premiers, & peut-être à moi-même; car il étoit impossible que cette foule se culbutant sur les premiers, n'en étouffât plusieurs. Dès les premiers jours que je passai à Marseille, on travailla aux affaires qui avoient mis une si grande division parmi les habitans. Les Négocians y étoient très-puissans, & les cabales pour les charges municipales y avoient excité la haine entre eux.

Un nommé *Glesse*, homme très-habile, avoit usurpé la principale autorité, & par les intelligences qu'il ménageoit avec des Commis de la Cour, il régloit les différens commerces que cette puissante Ville a dans toute la Méditerranée. Il avoit des ordres de

1716.

1716. la Cour pour faire partir les vaisseaux quand il vouloit, & l'on se plaignoit qu'il troubloit la liberté du commerce, laquelle seule peut le faire fleurir.

Les assemblées des Commissaires commencerent le 15 Avril, & ne finirent que le 4 Juillet. On y arrangea toutes les affaires de la Ville, & l'on fit un nouveau Règlement sur les différentes parties du gouvernement & de la police de Marseille. Ce Règlement contenoit soixante-dix articles, en partie pour la maniere de procéder aux élections des Echevins. Je déclarai que je ne donneroie ma protection à personne, que je voulois laisser une liberté entiere, & que je ne me mêlerois de ces sortes d'affaires, absent ou présent, que pour empêcher le mal.

La ville de Marseille étoit tombée dans un grand désordre par une mauvaise administration. Les changemens des monnoies y avoient beaucoup contribué. Les Négocians, pour ne point perdre dans les diminutions des especes, s'étoient chargés d'une quantité prodigieuse de toutes sortes de marchandises, dont ils ne trouverent pas le débit qu'ils avoient espéré; & de là

une infinité de banqueroutes considérables. D'ailleurs, les Fermes de la Ville se donnant par cabale & à vil prix, il en avoit résulté une grande diminution de revenus & de grandes pertes. Mais enfin, par la sagesse des nouveaux réglemens, on remédia à la plupart de ces abus, & cette ville puissante & magnifique fut en état de reprendre sa première splendeur.

1716.

J'employai les jours que j'avois de libres, à aller voir Toulon, la Principauté de Martigues que j'avois achetée de Madame de Vendôme, & quelques villes de Provence, où le besoin de ma présence & la curiosité me conduisoient. Je vis avec douleur la destruction de cette redoutable Marine qui avoit triomphé des Puissances maritimes unies; c'est-à-dire, de l'Angleterre & de la Hollande. En effet, je trouvai à Toulon près de trente vaisseaux entièrement abandonnés, citadelles flottantes, dont quelques-unes avoient cent vingt pièces de canon, & qui auparavant alloient porter la gloire du Roi, celle de la Nation, & la terreur de nos armes jusqu'aux extrémités de la Terre.

*Triste état  
de la Marine.*

1716.

L'état des galeres à Marseille étoit également déplorable. Il y en avoit quarante dans ce port, dont aucune ne pouvoit mettre à la mer, quoiqu'elles eussent le même nombre de troupes & de forçats. Je fus sensiblement touché de ce spectacle, & l'on ne pouvoit guere s'intéresser à la gloire du nom François, sans ressentir le malheur de voir la Nation forcée pour long-temps de renoncer à triompher sur la mer comme sur la terre.

*Divisions  
calmées.*

J'appaisai quelques divisions causées par la haine que la *Constitution* avoit allumée entre les partis de sentimens opposés, dont les Chefs étoient les Jésuites & les Peres de l'Oratoire. Il y eut à cette occasion un violent désordre à Grasse. L'Evêque, soutenu par la plus grande partie du peuple, avoit un grand démêlé avec les Peres de l'Oratoire, sur l'établissement d'un Collège; on en vint aux coups, & la Maison de ville fut attaquée.

L'Evêque, qui étoit le plus fort, fit cesser ce tumulte, & j'accommodai les contestations autant qu'il étoit possible; mais il ne l'étoit guere d'étouffer la haine entre les partis aigris. Il y

en avoit un à Marseille que la sainteté de l'Evêque ne pouvoit calmer. Un Janséniste outré fut convaincu d'avoir fait quelques Vers, dans lesquels il s'écartoit du respect dû à la mémoire du feu Roi ; je fis mettre au cachot cet Ecrivain téméraire.

1716.

Comme une de mes maximes a toujours été de mêler les affaires avec les plaisirs , il y en eut beaucoup à Marseille pendant le séjour que j'y fis. Ma table étoit toujours de quarante couverts , le matin & le soir. Toutes les Dames y venoient : on dansoit beaucoup ; le soir il y avoit des bals , même dans les rues & les places publiques ; car en ce pays il ne faut qu'une flûte & un tambourin pour faire danser tout le peuple , & les Dames se mêlent souvent à ces danses populaires. Il y avoit alors à Marseille un assez bon Opéra , une Comédie ; & en un mot , le séjour que je fis en cette ville y fut tout à la fois agréable & utile.

J'en partis le 4 Juillet , & allai visiter un canal qu'on projetoit de tirer du Rhône au dessus d'Arles jusqu'à la mer.

Canal de  
Provence.

Pour comprendre l'utilité , ou , pour

Q v



1716.

mieux dire, la nécessité de ce canal, il faut savoir que depuis un très-grand nombre d'années, le Rhône est devenu très-difficile. Son embouchure se remplit de sable que charie cette rivière très-rapide, & de celui que la mer y jette; en sorte qu'il est fort difficile d'abord d'entrer dans l'embouchure du Rhône, & ensuite d'arriver à Arles; d'autant que par les sinuosités de ce fleuve, il faut des vents entièrement contraires pour y naviguer. Ainsi les bâtimens font quelquefois deux mois à faire treize à quatorze lieues du pays. Pour éviter ces inconvéniens, on proposoit de se servir d'une ouverture que l'on avoit faite autrefois au Rhône pour inonder des étangs qui produisoient le plus beau sel que l'on pût désirer, mais qui faisoient un très-grand tort aux Gabelles du Roi.

J'allai visiter cette ouverture, depuis le Rhône jusqu'à la mer. Je la trouvais si favorable, qu'en tirant un canal en droite ligne du Rhône à la mer, ou, pour mieux dire, réparant celui que la pente des eaux avoit déjà tracé, on faisoit en deux lieues de chemin le trajet qui étoit de douze en suivant le

cours ancien du Rhône. Je ne balançai donc point à faire entreprendre un ouvrage si utile , & fis donner mon nom à ce canal , qui fut appelé le *canal de Villars*. Je passai deux jours sur les lieux avec les Ingénieurs , qui avoient déjà reconnu la pente des eaux. A mon retour à la Cour , je fis déterminer ce dessein & les médiocres dépenses nécessaires , qui consistoient à border le canal de digues à droite & à gauche , afin que les eaux suivissent la pente naturelle qui les menoit à la mer , & qu'elles ne se répandissent pas dans les terres.

J'allai coucher à Arles , où l'Archevêque , qui est un saint homme & fort attaché aux sentimens opposés de ceux qu'on appelle Jansénistes au sujet de la Constitution , me fit une harangue qui ne rouloit que sur la nécessité de la soutenir.

D'Arles j'allai à Nîmes , où le Duc de Roquelaure s'étoit rendu de Montpellier avec M. de Basville , Intendant du Languedoc , & les plus honnêtes gens d'une Province qui avoit conservé une grande reconnoissance du service que je lui avois rendu quelques

1716.

Réception à  
Nîmes.

1716.

années auparavant en dissipant les fanatiques , & rétablissant le calme sans dépense pour le Roi ni pour la Province , & même sans effusion de sang.

La Princesse d'*Auvergne* vint aussi de Montpellier pour me voir. Cette belle & malheureuse Princesse , sœur du Duc d'*Artemberg* , avoit épousé un Ecuyer de son mari ; & quoiqu'une faute si capitale n'attire pas la pitié , cependant la beauté de cette Dame & son esprit rendoient tout ce qui la voyoit sensible à son malheur : elle étoit venue pour voir si je ne pourrois pas donner quelque emploi à son mari ; personne ne doutoit qu'il ne le fût ; mais cependant il n'étoit point reconnu , & vivoit avec elle avec les mêmes respects que s'il eût été son domestique.

M. de *Basville* , depuis un grand nombre d'années Intendant de la Province & homme de beaucoup d'esprit , étoit lié d'une amitié particulière avec moi ; je donnai deux jours à cette bonne compagnie , & puis retournai à Avignon , où étoit le Roi d'Angleterre , que le Régent avoit

obligé à sortir du royaume, suivant en cela des vûes bien différentes de celles du feu Roi.

---

 1716.

Un bon courtisan, instruit des mauvaises dispositions du Duc d'Orléans pour ce malheureux Prince, ne se feroit pas détourné de sa route pour l'aller voir. Mais j'avois toujours été trop éloigné de ces maximes, pour ne pas chercher l'occasion de consoler un Prince qui avoit fait plusieurs campagnes dans les armées que je commandois, que le feu Roi m'avoit recommandé, & qui m'avoit toujours honoré de beaucoup d'amitié. Ce Prince m'attendoit sur le port une heure avant que j'y arrivasse, & me montra avec une vive tendresse, une grande consolation de retrouver un ami dans une conjoncture où ils étoient devenus si rares pour lui. Le Duc d'Ormont l'accompagnoit, de même que Milord Marre qui s'étoit sauvé de l'Ecosse avec ce Prince. L'intention du feu Roi avoit été de lui donner les moyens de remonter sur le trône; c'étoit aussi le dessein de la Reine Anne sa sœur, & il y avoit diverses mesures déjà prises pour le rétablir dans ses Etats.

*Affaires du  
Prétendant.*

1716.

Il m'apprit là-dessus bien des particularités que j'ignorois, sur-tout par rapport au Maréchal de Berwick, duquel il ne balança pas à se plaindre ouvertement à moi. Il me dit donc qu'il l'avoit trompé, en lui faisant perdre un temps très-précieux pour son passage en Angleterre; qu'ensuite il avoit refusé nettement de l'y accompagner, prenant pour excuse, qu'étant Maréchal de France, il ne pouvoit entrer dans une guerre sans l'ordre précis du Roi son Maître. Le Roi d'Angleterre ne put me cacher le vif ressentiment qu'il avoit de ce procédé; & la Reine d'Angleterre sa mere s'en expliqua de même après mon retour (a).

Ce Prince malheureux avoit auprès de lui plusieurs de ces Seigneurs d'Ecosse qui s'étoient sauvés avec lui; & non seulement les secours de France lui manquoient, mais les liaisons que le Régent commençoit à prendre avec

---

(a) Voyez dans les Mémoires de Berwick, imprimés chez Moutard, tome 2, p. 246, les bonnes raisons qu'eut le Maréchal de Berwick, avec le rang qu'il tenoit, de ne pas se mêler de cette affaire très mal concertée.

le Roi George, lui rendoient la France aussi contraire qu'elle lui avoit été favorable auparavant. Lorsqu'il voulut s'embarquer, il fut suivi par un traître, nommé Douglas. Sa tête étoit mise à prix en Angleterre, & toutes les apparences font que ce misérable cherchoit à mériter l'horrible récompense promise au parricide. Toujours est-il certain que cet homme fut arrêté à une poste près de Dreux en Normandie, sur la route que tenoit le Roi d'Angleterre, qu'il avoit un mousqueton brisé dont il pouvoit sortir huit ou dix balles en même temps; & que ce même homme fut relâché à la réquisition de Milord Stair, Ambassadeur d'Angleterre.

Le Roi d'Angleterre, que désormais nous devons nommer le Prétendant, par les nouvelles liaisons de la France avec ses ennemis, me conta les diverses perfidies qu'il avoit essayées. Ce qu'il y a de constant, c'est que ce Prince, lorsqu'il étoit dans les armées de Flandre, recevoit des lettres des principaux d'Angleterre, & que j'en ai eu plusieurs de Milord Marlborough même.

1716.

Le Prétendant me demanda conseil sur son mariage, & je lui dis que rien n'étoit plus important que d'avoir des enfans, puisque ceux qui étoient attachés à ses intérêts, n'auroient pas, s'il restoit dans le célibat, la même confiance que s'ils lui voyoient une postérité assurée; que d'ailleurs la sûreté de sa propre vie le demandoit, parce que ses ennemis ne voyant qu'une tête à faire tomber, seroient plus entreprenans que lorsque cette tête sacrée feroit craindre des vengeurs. Le Prince n'avoit alors aucune vue d'alliance déterminée; mais il parut trouver mon conseil solide. La Reine d'Angleterre pensoit de même, & elle me le témoigna lorsque je fus de retour.

Cette Princesse mourut quelque temps après, & finit une vie malheureuse, dont les trente dernières années avoient été très-amères. Sa seule consolation étoit une véritable & sincère dévotion.

*Réforme des  
troupes mal  
faite.*

Arrivé à la Cour vers la fin de Juillet, on voulut me persuader que pendant mon absence il m'avoit été rendu plusieurs mauvais offices auprès du Régent, & que le Duc de Noailles avoit

travaillé à me faire ôter la Présidence de guerre, pour la faire tomber au Due de *Guiche* son beau-frere : ils s'excuserent tous deux auprès de moi ; je les crus sur leur parole , plutôt que ceux qui cherchoient à nous brouiller. Pendant que j'étois en Provence , on avoit fait une nouvelle réforme dans toutes les troupes. Je l'avois empêchée dans le temps que les premières propositions s'en étoient faites , travaillant , autant qu'il m'étoit possible , à une extrême économie pendant mon Ministère , mais pensant aussi qu'il falloit demeurer assez armé , pour ne pas recevoir la loi de ses voisins.

1716.

On fit une réforme considérable dans les Gardes du Corps ; elle tomboit presque entière sur des Cavaliers & Maréchaux des Logis , que l'on avoit choisis par distinction dans la Cavalerie & les Dragons. Je trouvai cruel que trois cents hommes que l'on avoit tirés des troupes pour être auprès de la personne du Roi , & que j'avois eu ordre d'examiner & de choisir moi-même , fussent les plus malheureux de tout ce qu'il y avoit de gens de guerre ; puisqu'il ne leur restoit d'autre ressource



1716.

que de sortir du Royaume pour avoir de l'emploi, ne pouvant plus se remettre à labourer la terre, occupation que peut-être encore ils n'auroient pas trouvée. Il étoit bien plus raisonnable d'ôter un mauvais Cavalier par Compagnie, & de conserver des gens choisis, en leur donnant, outre les sept sous de la paye du Cavalier, trois sous de plus. Je les fis rentrer dans la Cavalerie & les Dragons, les faisant premiers Cavaliers avec une petite distinction dans leurs habits. Ainsi, pour trois sous de plus, qui pour le tout ne montoient qu'à quarante-cinq livres par jour, le Roi conserva trois cents hommes qui méritoient assurément de n'être pas abandonnés.

*Politique de  
Louis XIV  
contrariée.*

Les vûes du Gouvernement avoient bien changé depuis mon départ. L'Abbé *Dubois*, uniquement occupé de plaire au Régent, se mit en tête de renverser les principes que le feu Roi avoit établis, & qui étoient certainement les plus glorieux comme les plus utiles pour la Nation.

Ce Prince vouloit conserver entre la France & l'Espagne l'union si honorable à l'auguste Maison de Bourbon ;

& il se propoſoit d'appuyer les deſſeins du Roi d'Angleterre, & de le faire remonter ſur le trône. Le Maréchal d'*Huxelles*, Chef du Conſeil des affaires étrangères, le Maréchal de *Villeroi*, le Duc de *Noailles*, le Chancelier & moi, penſions uniformément ſur la néceſſité de ſuivre les vûes du feu Roi. Auſſi ne fut-ce qu'un an après, qu'on vit éclater les meſures ſecretes que l'Abbé *Dubois*, fait Conſeiller d'Etat, avoit perſuadé à ſon Maître de commencer à prendre avec l'Angleterre.

Le Chancelier *Voisin* mourut ſubitement, & ſa place fut donné au Procureur-Général d'*Agueſſeau*, homme de beaucoup d'eſprit & de mérite, fort lié avec le Duc de *Noailles*. Alors un homme, dont j'aurai lieu de parler beaucoup dans la ſuite, s'introduiſoit fortement dans la confiance du Régent, qui le connoiſſoit déjà; car, dès le temps du feu Roi, il avoit pris grande créance dans ſon eſprit. Le Duc d'*Orléans* avoit même obligé M. *Desmareſt* à l'écouter ſur divers projets pour l'adminiſtration des Finances. M. *Desmareſt* m'en parla, & me dit que cet homme avoit de l'eſprit, mais qu'il

1716.

Commence-  
ment de Law.

1716.

cacheoit certaines vûes particulieres, & que ses principes étoient totalement faux & même pernicieux.

C'étoit un Ecoissois nommé Jean *Law*, fils d'un Orfèvre d'Edimbourg, bien fait de sa personne, né avec de l'esprit, & plein de principes séduisans pour ceux qui croient voir plus clair que les autres dans les matieres abstraites, & qui se confiant dans une certaine vivacité d'esprit, abandonnent souvent les regles solides du bon sens. Cet homme avoit pris crédit auprès du Duc de *Noailles*, sans que celui-ci s'apperçût qu'il en prenoit encore davantage dans l'esprit du Régent, personne ne pouvant imaginer qu'on eût rien à craindre d'un tel personnage.

Il vint me voir dans mon château de Villars, n'oublia rien pour gagner ma confiance, & me dit : *Il nous faut un homme comme vous*. Je lui répondis que je n'entendois pas ce discours-là ; que pour être assuré de moi, il ne falloit qu'être utile à l'Etat ; comme aussi qu'on pourroit me regarder comme ennemi, dès qu'on proposeroit quelque chose de contraire à l'utilité du Royaume.

Le Duc de Noailles voulut alors ~~faire de grands changemens dans les~~ <sup>1717-18.</sup> Finances. Il établit d'abord une Chambre de Justice, qui fit des taxes considérables & assez sagement ordonnées : on en pouvoit tirer une grande utilité ; mais les protections, les favoris, les favorites dissipèrent la plus grande partie des fonds.

Il proposa aussi de changer la forme des impositions, sur-tout celle des tailles ; & lut au Conseil un Mémoire très-beau & fort éloquent sur les établissemens & les progrès de diverses impositions. Il conclut que l'on pourroit établir une taille personnelle. Plusieurs personnes, pour faire leur cour, s'offrirent à aller dans les Provinces faire l'essai de ce nouveau dessein. Projet de  
taille person-  
nelle.

Le petit *Renaud*, homme qui s'étoit mêlé de divers métiers dans la marine & autres affaires, fut envoyé en Poitou. Il manda des merveilles de ses opérations, & fut près d'être al-fommé.

Le Marquis de *Silly* que j'avois fait rentrer dans le service, en ayant été ôté après la seconde bataille d'Hoc-fet, rechercha de ces commissions pour

1717-18. la Province de Normandie , & on nomma des gens au dessous de cet état , pour aller travailler dans diverses Intendances. Le goût connu du Régent pour toutes ces vûes nouvelles , porta les Commissaires à donner des espérances qui ne furent pas suivies de succès. Elles perdirent toutes leurs forces , quand le Duc de Noailles , qui avoit imaginé ces projets , fut ôté des Finances , par le crédit que *Law* avoit pris sur l'esprit du Régent. Le Chancelier , ami du Duc , fut renvoyé à Fresnes , & on donna les Sceaux à M. d'*Argenson* , Conseiller d'Etat & Lieutenant-Général de Police. Il avoit montré beaucoup de capacité dans ce dernier emploi , qui lui procuroit un grand accès auprès du Régent , par la facilité qu'il lui donnoit de satisfaire la curiosité du Prince sur tout ce qui se passoit dans Paris. M. d'*Argenson* étoit un homme d'un esprit juste , laborieux , actif , d'un grand détail , & fort désintéressé.

*Idée des in-  
térêts de la  
France. Rai-  
sons contre la  
quadruple al-  
liance.*

L'Europe étoit alors très-occupée du grand armement que faisoit l'Espagne sous la direction du Cardinal Alberoni , & dont on ignoroit le but. J'étois très-

persuadé qu'il ne pouvoit regarder que les Etats que l'Empereur possédoit en Italie, & que l'Espagne revendiquoit. J'expliquai mes idées à cet égard dans un Mémoire que je lus au Conseil; & quoique je m'y trompasse dans quelques conjectures, il me semble que je rencontrois assez juste touchant nos intérêts avec l'Empereur, l'Angleterre & l'Espagne.

J'y lisois donc : » Un aussi grand  
 » appareil de forces de mer & de  
 » terre, le profond secret dans les pré-  
 » paratifs, & l'assemblée de ces forces  
 » que l'on auroit eu peine à se pro-  
 » mettre de l'indolence & ignorance  
 » des Espagnols; ce premier bonheur  
 » dans le ministère de celui qui a di-  
 » rigé l'entreprise, tout cela doit en  
 » faire espérer un heureux succès. Elle  
 » ne peut regarder que le Royaume de  
 » Naples, & n'a pu être formée que  
 » sur des intelligences considérables  
 » dans ce Royaume. Toutes les appa-  
 » rences veulent que le Duc de Savoie,  
 » Roi de Sicile, soit d'intelligence.  
 » La Cour de Vienne a montré beau-  
 » coup de mécontentement de ce  
 » Prince, à cause de ses liaisons avec

1717-18. » nous. Elle a chassé ses Ministres, &  
 » certainement il ne doit attendre de  
 » l'Empereur que la perte de sa nou-  
 » velle couronne, & ne peut éviter de  
 » plus grands malheurs que par voir  
 » l'Empereur chassé de l'Italie, à  
 » moins qu'il ne se dévoue à tous ses  
 » desseins contre la France, en lui  
 » cédant la Sicile, par la promesse du  
 » Dauphiné.

» Si le Roi d'Espagne se rend maî-  
 » tre du Royaume de Naples, & que  
 » le Roi de Sicile soit ligué avec lui,  
 » l'on ne doit pas croire impossible de  
 » fermer l'entrée de l'Italie à l'Empe-  
 » reur. On me dira : Mais il tient  
 » Mantoue. Cette place très-confidé-  
 » rable quand on est descendu des  
 » Alpes, ne la couvre pas. Ceux qui  
 » voudront en défendre les passages,  
 » laisseront Mantoue & le Milanois  
 » derrière eux, & marcheront sur les  
 » frontières du Trentin & du Vicen-  
 » tin. Les Ministres du Vicentin, gens  
 » très-habiles, & qui étoient avec moi  
 » à Vienne quand le Prince Eugene  
 » entra en Italie, m'assuroient pour  
 » lors ce que de plus grandes connois-  
 » sances nous ont confirmé depuis,  
 » que

» que deux mille hommes derriere les                       
 » défilés du Vicentin pouvoient ar- 1717-18.  
 » rêter toutes les forces de l'Empereur.  
 » Ainsi , supposé que le Roi d'Espagne  
 » se rende maître de Naples, il n'a  
 » qu'à joindre ses forces à celles du Roi  
 » de Sicile , bloquer très-facilement la  
 » garnison de Mantoue , & prendre  
 » Prtchizitonte , très-mauvaise place à  
 » l'extrémité de l'Etat de Milan du  
 » côté du Mantouan, on ne peut dou-  
 » ter qu'alors l'Italie entière ne se li-  
 » gue pour sa liberté.

» Le Pape fait ce qu'il doit craindre  
 » d'un Empereur maître de l'Italie.  
 » Les Impériaux n'ont rien oublié pour  
 » lui inspirer de la terreur. L'entrée  
 » de leurs Cuirassiers l'épée à la main  
 » dans Rome , Comachio tenu par  
 » leurs troupes , la hauteur des Mi-  
 » nistres & Généraux de l'Empereur ,  
 » tout doit persuader le Pape qu'il  
 » fera le premier esclave de la puis-  
 » sance Impériale. Les Génois & au-  
 » tres feudataires qui ont ressenti plus  
 » d'une fois , par les effets , la pesan-  
 » teur des droits que l'Empereur pré-  
 » tend sur eux , doivent en craindre le  
 » rétablissement. L'Italie n'a que ce



1717-18.

» moment où l'Empereur est occupé  
 » du siège de Belgrade, pour briser les  
 » fers : donc si l'entreprise du Roi  
 » d'Espagne réussit, il est hors de  
 » doute qu'elle concourra unanime-  
 » ment à chasser les Allemands de  
 » son sein.

» Examinons maintenant ce qui  
 » convient à Votre Altesse Royale, &  
 » voyons la conduite que nous avons à  
 » tenir dans la suite. Pour cela, ne  
 » nous trompons point sur les vûes  
 » de l'Empereur. Je crois que ce Prince  
 » ne veut aucune véritable & solide  
 » alliance avec nous. Les premières  
 » ouvertures que le Prince Eugène de  
 » Savoie m'avoit faites à Bade, du  
 » temps du feu Roi; le peu qui en a  
 » été fait au Comte du Luc à Vienne;  
 » les lettres que le Prince Eugène m'a  
 » écrites depuis; l'assurance que je lui  
 » ai donnée que Votre Altesse Royale  
 » prêteroit volontiers l'oreille à des  
 » propositions ultérieures; l'assurance  
 » aussi que le Maréchal d'*Huxelles* &  
 » moi, sous Votre Altesse Royale, en  
 » aurions seuls connoissance, & que le  
 » plus profond secret seroit gardé;  
 » tout cela n'a abouti qu'à des ouver-

» tures indifférentes , que le Baron  
 » d'Honhendorf , qui paroiffoit con-  
 » fident du Prince Eugene , a faites à  
 » Votre Alteffe , & qui n'ont eu au-  
 » cune fuite ; & comptez que Penter-  
 » rieder , Miniftre habile , n'a été  
 » envoyé en France que pour en con-  
 » noître l'état le plus parfaitement qu'il  
 » feroit poffible. Les difcours qu'il a  
 » tenus à M. le Maréchal d'*Huxelles*  
 » & à moi , n'ont été que des propos  
 » vagues , dans lesquels il ne paroif-  
 » foit aucune bonne intention de for-  
 » mer une fincere union. Nous avons  
 » vu depuis l'inquiétude & la douleur  
 » de la Cour de Vienne , lorsqu'elle a  
 » fu notre bonne intelligence avec  
 » l'Angleterre & la Hollande ; & même  
 » Penterrieder , le plus habile de tous  
 » les Miniftres que l'Empereur em-  
 » ploie dans les Cours étrangères , n'a  
 » pas quitté le Roi d'Angleterre , tant  
 » qu'il a été à Hanovre. Qui fait  
 » même les mefures fecretes qu'il  
 » peut avoir prises avec ce Prince ?

» Car enfin je crois les Hollandois  
 » folides dans les derniers engagements  
 » qu'ils ont pris avec nous ; mais pour  
 » l'Angleterre , la néceffité préfente de

1717-18. » nous empêcher de donner des secours  
 » au Prétendant, l'oblige seule de se  
 » lier avec nous. Dans le fond, le  
 » parti dominant, & même toute  
 » l'Angleterre, hait la France, & nous  
 » manquera à la première occasion.  
 » Le Roi George ayant d'ailleurs grand  
 » intérêt d'engager des esprits aussi  
 » inquiets que ses sujets dans des  
 » guerres étrangères, n'en peut trou-  
 » ver de plus assortis au goût de la  
 » Nation, qu'une guerre contre la  
 » France. Il se rencontrera parfaite-  
 » ment dans ce dessein avec l'Empe-  
 » reur, qui n'attend peut-être que la  
 » première occasion d'éclater. Je con-  
 » clus donc, que nous devons souhai-  
 » ter que le projet de l'Espagne, s'il  
 » regarde le Royaume de Naples,  
 » réussisse.

» Soit que le Roi de Sicile en ait  
 » connoissance présentement, ou qu'il  
 » l'ignore, le moment d'après l'évène-  
 » ment il se déclarera, & ne peut de-  
 » meurer neutre dans une telle situa-  
 » tion. Si, comme les apparences le  
 » veulent, il prend le parti de l'Espa-  
 » gne, ce ne peut être qu'aux condi-  
 » tions qu'on l'aidera à conquérir le

» Milanez, & qu'il cédera la Sicile au  
 » Roi d'Espagne. Toutes les Puissances  
 » ces d'Italie entrèrent publiquement  
 » ou secrètement dans cette entre-  
 » prise, & on prometta le Mantouan  
 » aux Vénitiens pour les y engager.  
 » Alors, si l'Italie s'ébranle, je suis  
 » d'avis de nous unir avec elle ; mais  
 » d'attendre des mouvemens sans rien  
 » déclarer, & faire dire cependant  
 » avec un profond secret au Roi d'Es-  
 » pagne, qu'on lui souhaite un heu-  
 » reux succès.

1717-18.

» Les Princes d'Italie séparés, ti-  
 » mides & peu puissans, nous objec-  
 » teront que l'Empereur rentrera en  
 » Italie avec cinquante mille hommes,  
 » & les écrasera. Il faut leur répondre  
 » qu'on peut en fermer les passages  
 » avec bien moindre nombre ; mais  
 » qu'il n'y a pas de temps à perdre.  
 » Qu'avant que les Alpes soient fer-  
 » mées par les neiges, il faut que  
 » la ligue d'Italie soit conclue entre  
 » le Pape, le Roi d'Espagne, le Roi  
 » de Sicile, Parme, Florence, Gênes,  
 » & tous les autres Etats qui pourront  
 » s'y joindre ; que leurs forces réunies  
 » marchent vers les passages du Trentin

1717-18.

» & du Vincentin pour fermer l'Italie;  
 » sinon elle sera inondée d'Allemands  
 » & esclaves de l'Empereur; il n'y a  
 » point de milieu pour eux entre la  
 » liberté & l'esclavage.

» Quelques-uns imaginent que l'Em-  
 » pereur renoncera au siège de Bel-  
 » grade qu'il paroît avoir en vûe, pour  
 » aller au secours de ses Etats d'Italie.  
 » Je dis que cela est impossible, sur-  
 » tout s'il est vrai, comme on le dé-  
 » bite, qu'il y ait une révolte en Tran-  
 » silvanie. En abandonnant l'entrepri-  
 » se de Belgrade pour sauver l'Italie,  
 » il pourroit bien perdre la Transilva-  
 » nie & la Hongrie. Je juge donc qu'il  
 » fera le siège de Belgrade; mais ce  
 » siège-là peut finir dans la fin d'Août;  
 » & Belgrade pris, le trajet n'est pas  
 » bien long pour gagner le Frioul.  
 » Ainsi il faut que le Roi d'Espagne  
 » soit maître de Naples dans le mois  
 » d'Août, & que cette entreprise ne  
 » lui coûte pas plus de temps qu'il n'en  
 » a fallu, il y a quelques années, au  
 » Cardinal de Grimany, pour faire  
 » soulever tout le Royaume en faveur  
 » de l'Empereur.

» Je répéterai donc, & c'est par où

» je conclus, que si nous voyons une  
 » ligue de l'Italie, nous devons non 1717-18.  
 » seulement y entrer, mais la soute-  
 » nir fortement. Les partis de mé-  
 » nagemens ne conviennent pas. L'Em-  
 » pereur est notre ennemi secret : ne  
 » le ménageons pas, dès que nous  
 » verrons une puissante occasion de  
 » lui nuire. Une conduite molle &  
 » douteuse ne nous garantira qu'au-  
 » tant qu'il sera obligé d'attendre le  
 » moment favorable pour nous atta-  
 » quer; & bien que l'état présent du  
 » Royaume exige que l'on préfère  
 » la paix & la tranquillité à toute  
 » autre vûe, c'est l'assurer cette tran-  
 » quillité, que d'entrer dans des guer-  
 » res étrangères, & faire une puissante  
 » diversion contre notre plus capital  
 » ennemi ».

A ce Mémoire, qui prouvoit l'inté-  
 rêt qu'avoit le Royaume de ne pas  
 contrarier l'entreprise de l'Espagne,  
 j'ajoutai de vive voix des raisons pour  
 prouver au Régent que personnelle-  
 ment il n'en avoit pas de moindres  
 d'entrer dans les vûes de Philippe V.  
 » Nous sommes très-persuadés, lui  
 » dis-je, que vous désirez la vie du

1717-18. » Roi, comme nous la désirons tous  
» tant que nous sommes; mais il n'y  
» a personne qui puisse s'étonner que  
» vous portiez vos vûes plus loin.  
» Comment les mesures, qu'il est li-  
» bre à tout particulier de prendre  
» dans sa famille, pour ne pas laisser  
» échapper une succession qui le re-  
» garde, seroient-elles blâmées dans  
» un Prince auquel la succession du  
» Royaume de France peut légiti-  
» mement tomber? Vous ne pouvez y  
» avoir de concurrent que le Roi d'Es-  
» pagne, par la proximité du sang.  
» Ce Prince veut s'agrandir en Ita-  
» lie; aidez-le. Plus vous contribue-  
» rez à son agrandissement, moins il  
» sera tenté de vous troubler dans  
» vos prétentions à la couronne; &  
» s'il avoit cette tentation, il ver-  
» roit toute l'Europe s'élever contre  
» un Prince que vous auriez rendu  
» trop formidable en étendant sa puis-  
» sance. Vous pourriez faire durer  
» la guerre des Turcs; & pendant  
» ce temps, il seroit aisé aux Rois  
» d'Espagne & de Sicile réunis de  
» chasser l'Empereur d'Italie, & de  
» disposer les choses de maniere qu'il

ne pût jamais y entrer. Vous avez  
des Puissances dans le Nord toute  
prêtes à vous seconder , la Suede ,  
le Roi de Prusse ; le Czar même ,  
qui va arriver dans votre Cour (a) ,  
paroît déterminé à faire la paix  
avec la Suede , & à rechercher votre  
alliance. L'Angleterre , au moins  
en partie , est disposée à recevoir  
son Roi légitime. Suivons ces vûes  
que la gloire de la Nation & la  
proximité du sang vous inspirent ,  
plutôt que celles qui à la fin vous  
meneront à faire la guerre au Roi  
d'Espagne ». Le Régent me re-  
garda fixement , & me dit : » Vous  
allez au grand. Mes premières  
vûes , lui répondis-je , iront tou-  
jours au grand , & je ne reviens au  
médiocre que lorsque je suis con-

1717-18.

(a) Le 17 Juin , le Maréchal de Villars donna une fête très-brillante au Czar ; le festin fut accompagné d'illuminations , de feux d'artifice , & d'une belle symphonie militaire , dont Sa Majesté Czarienne parut très-satisfaite. Dans un moment de gaîté , Elle prit un tambour dont elle battit ; & le Maréchal de Villars battit des timbales. — Journal de Verdun , mois de Septembre 1717 , page 185.



» vaincu que le grand est impossible  
 1717-18. » ou d'une exécution trop difficile «.

*La quadruple  
 alliance.*

Le penchant en faveur de l'Angleterre étoit trop fort , pour permettre les liaisons que je proposois. Au lieu de ces alliances regardées avant la mort du Roi , & avec raison , comme les plus utiles à la gloire de la Nation , à l'augmentation de la puissance de la France , & à celles de ses Princes , on en prit qui alloient à diviser le Royaume , & que l'on devoit prévoir capables de nous mener à faire la guerre à notre propre sang. Pendant qu'on nous laissoit parler dans le Conseil , l'Abbé *Dubois* faisoit un traité qui garantiffoit à l'Empereur quelques Etats d'Italie que l'Espagne prétendoit. On le nomma le traité de la *quadruple alliance* , parce qu'il étoit conclu entre la France , l'Angleterre , la Hollande & l'Espagne , qu'on comptoit y faire accéder de gré ou de force.

Les Ambassadeurs Anglois, Milords *Stair* & *Stanhope*, jouissoient pour lors à la Cour de la plus grande distinction. Venant un jour au Palais Royal, je trouvois que le Régent avoit été enfermé trois heures avec eux. Quand ils sor-

tirent de la longue audience qu'il leur  
 avoit donnée, je dis au Prince : » Mon- 1717-18.  
 » seigneur, j'ai été employé en diver-  
 » ses Cours, & j'ai vu la conduite  
 » des Souverains : je prendrai la li-  
 » berté de vous dire que vous êtes  
 » l'unique qui veuille s'exposer à  
 » traiter seul avec deux Ministres  
 » du même Maître. Il me répondit :  
 » Ce sont mes amis particuliers. Ils  
 » sont encore, selon les apparences,  
 » plus amis de leur Maître, répli-  
 » quai-je ; & en vérité, deux hommes  
 » bien préparés à vous parler d'af-  
 » faires, peuvent vous mener plus  
 » loin que vous ne voulez ». Dans le  
 fond, cela eût été difficile, puisque le  
 Régent de lui-même alloit au devant  
 de leurs désirs.

Quand il fut question de signer le  
 traité, le Maréchal d'*Huxelles*, Pré-  
 sident du Conseil des Affaires Etran-  
 geres, déclara qu'il ne le signeroit ja-  
 mais, & sa déclaration fut publique.  
 Pour lors le Régent dit que le sieur  
 de *Chiverny*, un des Conseillers de  
 ce Conseil, le signeroit à la place du  
 Président. On négocia ensuite avec le  
 Maréchal d'*Huxelles* ; on lui fit en-

1717-18.

trevoir qu'on pourroit l'éloigner, & il se rendit : de sorte que quand ce traité fut apporté au Conseil de Régence, le Maréchal d'*Huxelles*, après la lecture, fut d'avis de le signer. Le Marquis d'*Effiat*, qui auroit dû opiner le premier, ne s'y trouva pas : les opinans qui suivoient, furent de l'avis du Maréchal d'*Huxelles*; mais le tour de M. le *Pelletier* étant venu, il dit que la matiere étoit trop importante, pour ne pas exiger de plus longues délibérations, & qu'il étoit d'avis de suspendre. Ceux qui parlèrent entre lui & moi, furent du sentiment de s'en rapporter à M. le Régent. J'adhérai moi à celui de M. le *Pelletier*, M. de *Villeroi* aussi; mais il ne le soutint pas bien vivement.

M. le Duc du *Maine* s'opposa fort au traité, & appuya ce que j'avois représenté dans mon Mémoire, qu'au commencement de la Régence on avoit été maître de faire des alliances très-différentes; que le Czar, les Rois de Suede & de Prusse ne demandoient pas mieux que de s'unir à la France, & que l'on auroit trouvé d'autres Alliés encore, qui nous auroient aidé

à soutenir l'ancien système. Il finit donc par s'opposer formellement au traité. M. le *Duc*, qui étoit le dernier, opina à prendre du temps : mais la pluralité des voix fut entièrement pour le sentiment du Régent. Ainsi le traité fut signé, & Milord Stanhope, qui en avoit poursuivi vivement la consommation, alla à Madrid, pour forcer le Roi d'Espagne d'y accéder. Alberoni trouva moyen de l'amuser, pendant qu'il continuoît ses immenses préparatifs. Il fit ensuite l'entreprise de Sardaigne, qui auroit eu les plus grandes suites, si nous étions seulement restés neutres.

J'eus, dans cette année, des désagréemens dans le Conseil de guerre, dont j'étois Président. Tout le monde vouloit y entrer, & chacun vouloit y donner du sien. Le Marquis de *Broglie* & *Puissegur*, fort avant dans les bonnes grâces du Régent, se concertèrent avec M. le *Blanc* à mon insçu, pour changer l'état militaire sur deux points capitaux. Ils ne se proposoient pas moins que de supprimer les étapes, & d'augmenter la paye : mais je fus instruit du dessein formé d'établir

Changement  
dans l'état  
militaire.

1717-18.

ces nouveautés. Le jour qu'elles devoient être mises sur le tapis, le Régent entra au Conseil, accompagné de M. le Duc, du Duc de Chartres, de M. le Prince de Conti & du Duc du Maine, qui s'y étoient successivement introduits. *Puiséguir*, par son ordre, ouvrit la séance, & parla sur les étapes. Il cita, pour en prouver l'inutilité, qu'il n'y en avoit point dans l'Empire : » Aussi, lui répondis-je, ai-je entendu souvent le » Prince Eugene se plaindre des torts » que faisoit à l'Empereur l'impossibilité d'en établir. Il a, à la vérité, me disoit-il, ce qu'on appelle » *transitum innoxium* dans tous les » Etats ; mais comme il n'est pas le » maître du pays, il faut demander » le passage. Alors on nomme des » Commissaires dans chaque Etat, » pour préparer les routes & les vivres, & par cette raison les mouvements des troupes de l'Empereur » sont connus plus de deux mois avant » qu'elles arrivent à leur destination, au lieu que les vôtres arrivent » souvent de Flandre en Allemagne » avant que nous en soyons avertis.

» Je regarderai donc toujours , con-  
 » rinoit le Prince Eugene , comme 1717-18  
 » un vrai malheur l'impossibilité d'é-  
 » tablir des étapes en Allemagne.

Pour exemple qu'on pouvoit s'en passer , *Puiségur* cita encore la retraite des armées du Roi après la prise de Fribourg. Je répondis à son objection.  
 » Dans cette occasion l'armée n'au-  
 » roit jamais pu se passer d'étapes ,  
 » si on n'avoit chargé les soldats de  
 » pain pour cinq jours , & si les diffé-  
 » rens corps n'eussent été suivis des  
 » chariots des payfans que je ren-  
 » voyois dans la Lorraine , le Comté ,  
 » les trois Evêchés & la Bourgogne ,  
 » & que l'on remplit de vivres. Or ,  
 » disois-je , aurez-vous toujours cet  
 » attirail de chariots à employer &  
 » vous faire suivre , pour suppléer  
 » aux étapes « ? J'appuyai ces raisons d'un Mémoire , que j'avois préparé sur les deux points débattus , & je le lus en ces termes :

» Quoiqu'une sorte de sagesse puisse  
 » nous porter à ne pas combattre des  
 » opinions qui paroissent du goût du  
 » Maître , une sorte de sagesse plus  
 » convenable à des serviteurs doit en-

1717-18. » gager à lui dire son sentiment en  
 » homme de bien. Votre Altesse  
 » Royale semble déterminée aux nou-  
 » veaux projets qui font beaucoup de  
 » bruit , & que plusieurs personnes  
 » instruites regardent comme des des-  
 » seins difficiles & de dangereuse  
 » exécution. Examinons donc la cho-  
 » se par les principes.

» En 1629, Louis XIII fit une Or-  
 » donnance pour mieux régler les éta-  
 » pes déjà établies depuis long-temps  
 » dans le royaume. Ce règlement fut  
 » révoqué en 1633, & les étapes ôtées ;  
 » ensuite rétablies en 1636, après avoir  
 » reconnu qu'il étoit impossible de se  
 » passer d'étapes. On espère aujour-  
 » d'hui qu'en ôtant les étapes, on ga-  
 » gnera des fonds assez grands pour  
 » augmenter considérablement la paye  
 » des Officiers & des soldats.

» Je réponds que c'est déjà une  
 » grande question de savoir si, sup-  
 » posé ce profit certain, il convien-  
 » droit de faire cette augmentation de  
 » solde ; mais si ce profit n'étoit pas  
 » certain, & qu'une expérience pa-  
 » reille à celle du siècle passé obli-  
 » géât de rétablir les étapes après les

» avoir détruites, ne seroit-il pas dan-  
 » gereux de détruire une paye réglée? 1717-18.  
 » Et ne conviendrait-il pas davantage  
 » d'attendre à former cette plus haute  
 » paye fondée sur des épargnes, que  
 » l'on eût connu parfaitement quelles  
 » seront les épargnes, & si elles seront  
 » possibles?

» La droite raison voudroit, ce sem-  
 » ble, que l'on essayât pendant un an  
 » de l'utilité & de la difficulté d'ôter  
 » les étapes. Rien ne presse d'augmen-  
 » ter actuellement la paye : personne  
 » ne se plaint. Lorsque Votre Altesse  
 » Royale voulut bien, il y a un an,  
 » augmenter la paye des Capitaines  
 » d'Infanterie d'environ deux cent soi-  
 » xante-dix livres par an, cette matiere  
 » agitée au Conseil de Régence, il fut  
 » décidé que cette augmentation ne  
 » seroit donnée que par gratification  
 » & pour un an, afin de ne pas faire  
 » légèrement un changement de sol-  
 » de; à plus forte raison, ne doit-on  
 » pas actuellement faire une aug-  
 » mentation fondée sur une économie  
 » qui ne se trouvera peut-être pas «.  
 Malgré mes efforts, la destruction des  
 étapes & l'augmentation de paye furent



1717-18. résolues. Apparemment pour me con-  
soler, dans ce même Conseil, le Ré-  
gent accorda un Régiment de Cava-  
lerie au Marquis de *Villars*, mon fils.

*Le Maré-  
chal veut se  
retirer.*

Ces contradictions, appuyées par le  
Régent, me firent croire que ma pré-  
sence au Conseil de guerre ne lui étoit  
pas agréable, & je lui offris de me re-  
tirer; mais il ne voulut pas y consen-  
tir, & me donna au contraire l'entrée  
dans tous les Conseils de Régence, me  
disant : » Jamais votre présence au  
» Conseil de guerre ne m'a été si né-  
» cessaire, parce que M. le *Duc* veut  
» s'en rendre le maître. Je lui répon-  
» dis : Si les obstacles ne viennent pas  
» de votre part, inutilement en met-  
» trai-je de la mienne; il n'en se-  
» roit autre chose, sinon que je m'at-  
» tirerois l'inimitié de M. le *Duc*. Il  
» me dit : Vous avez un bon second  
» en moi «.

*Il éprouve  
encore des dé-  
sagrémens.*

Cependant, peu de jours après, ce bon  
second me manqua. M. le *Duc* avoit  
persécuté le Régent pour assister à ce  
qu'on appelle la *Liasse*, terme établi  
par les Ministres du temps du feu Roi.  
Chacun à son heure marquée lui ap-  
portoit la *liasse*, c'est-à-dire, tous les

papiers & toutes les affaires, dont ils lui rendoient compte en particulier, & alors se faisoit quelquefois la décision des plus importantes, dont il n'étoit souvent délibéré qu'après qu'elles étoient conclues par le Ministre tête à tête avec le Roi. 1717-18.

Tous les Mardis à trois heures, j'avois rendez-vous chez le Régent pour la lecture de la liasse. Je fus un jour que M. le Duc devoit s'y trouver. J'en avertis le Régent, & lui fis dire que j'étois bien résolu à n'avoir pas deux maîtres. Le Régent me manda que je ferois bien de ne pas venir. M. le Duc s'étant rendu à l'heure ordinaire, le Régent le laissa pendant plus d'une heure attendre très-inutilement, sachant bien que je ne devois pas venir. Mais il ne voulut pas laisser penser à M. le Duc que mon absence étoit concertée; & afin qu'il ne fût plus tenté de s'exposer à pareil désagrément, le Régent me dit de lui rendre compte des affaires, tantôt à une heure, tantôt à une autre.

Cependant ces nouveaux embarras, joints aux précédens, me déterminèrent à prendre le parti de me démettre *Projet pour l'en préserver par la suite.*

**1717-18.** de la Présidence de la guerre. Je le déclarai au Duc d'Orléans, qui me conjura de n'en rien faire. Pour m'obliger même à demeurer, & pour régler une fois pour toutes l'état du Conseil de guerre, il tint un Conseil avec le Garde des Sceaux d'*Argenson*, le Marquis d'*Effiat*, & moi, dont le résultat fut de détruire le Conseil de guerre, & de me créer Ministre avec le *Blanc* sous moi.

Je répondis à cette résolution du Duc d'Orléans, que je voulois lui faire voir que j'étois plus occupé de chercher le goût de Son Altesse Royale, & de la mettre à son aise, que de mon intérêt particulier; & que, quoique j'en eusse un grand à être seul Ministre de la guerre, pour lui montrer mon désintéressement en tout, je le suppliois d'examiner si quelque autre ne lui conviendrait pas mieux; que Son Altesse Royale étoit accoutumée au Maréchal de *Besons*; qu'à la vérité il ne seroit pas bien de m'ôter le Ministère de la guerre pour le donner au Maréchal de *Besons*; mais qu'en le remettant moi-même, je levois tout obstacle, & qu'il ne restoit plus d'in-

convénient à disposer d'un emploi dont un autre se démettoit. Le Régent refusa mon offre avec de grands témoignages d'amitié, & m'assura que le jour d'après il donneroit au Ministère de guerre la forme résolue dans ce petit Conseil, composé, comme je l'ai déjà dit, du Régent, du Garde des Sceaux, & de moi. Mais cette résolution ne fut pas mieux suivie que beaucoup d'autres.

1717-18.

Cependant je ne cessois de donner une application entière au service de l'Etat & du Régent. Connoissant même l'esprit naturellement défiant de ce Prince, j'avois imaginé un moyen sûr de persuader que toutes les graces accordées aux gens de guerre venoient principalement de lui; & pour cela je lui avois conseillé premièrement de ne donner jamais aucun emploi sans délibération, & ensuite, quand la grace seroit résolue, que, sans en rien faire connoître à celui à qui elle étoit destinée, je le présenterois au Régent, qui, sur le récit que je lui ferois de quelque action où cet Officier se seroit trouvé, déclareroit en même temps qu'il s'en souvenoit,

*Mesures  
pour ménager  
la délicatesse  
du Régent.*

---

1717-18. & qu'il l'honoroit d'un tel bienfait. Le Régent parut goûter fort un si bon conseil, & me marqua par ses remerciemens combien il en étoit touché.

Dès qu'il manquoit des emplois dans mon gouvernement, j'en prenois occasion de dire au Régent, que, comme j'en n'y voulois d'autorité que pour le service du Roi & de Son Altesse Royale, je la priois de choisir les Officiers; & comme elle désiroit que je les proposasse, je cherchois dans les réimens de Son Altesse Royale des Officiers pour les remplir. Toutefois ces égards ne me garantissent pas de la disgrâce que j'avois voulu prévenir.

---

1718.

*Lit de Justice contre les Princes légitimés.*

Il y avoit alors grande fermentation à la Cour. Le Régent, persuadé que le Duc du *Maine* & sa femme étoient ses ennemis, prit la résolution de les perdre. Il n'avoit pourtant encore aucune certitude des menées de la Duchesse du *Maine*, & ce secret n'éclata que quelques mois après le Lit de Justice qui fut tenu au palais des Tuileries dans l'antichambre du Roi.

Les Conseillers de Régence furent

avertis, à six heures du matin le 26 Août 1718, qu'il y avoit un Conseil de Régence extraordinaire, & à sept heures on les avertit qu'il seroit suivi d'un Lit de Justice; en sorte que quelques-uns furent obligés de retourner prendre les habits décens pour assister à cette cérémonie.

1718.

En entrant dans le cabinet du Roi avant huit heures du matin, je trouvais la plupart des Conseillers arrivés, & le Régent qui se promenoit avec un air assez agité.

Le Duc du *Maine* vint à moi, & me dit : » Il va se passer quelque chose de violent contre mon frere » & moi «. J'ai peine à le croire, lui répondis-je : il me répliqua seulement, » Je le fais «.

J'allai joindre le Marquis d'*Effiat*; nous nous assîmes; je lui racontai ce que le Duc du *Maine* venoit de me dire : » Je crois ce qu'il vous a dit, me répondit-il, » mais je ne fais rien » du fond «.

Pendant ce temps-là, le Comte de *Toulouse* arriva : le Régent le mena à une fenêtre, & lui dit peu de paroles, après lesquelles le Comte de

1716,

*Toulouse* alla trouver le Duc du *Maine*, & ils sortirent tous deux. Je dis là-dessus au Marquis d'*Effiat* : » Ils s'en vont ; qui quitte la partie, » la perd «. Le moment d'après, le Conseil s'assit, & le Régent dit d'abord, qu'il étoit question d'Edits & d'Arrêts qui regardoient les Princes légitimés, & que, par rapport au Duc du *Maine*, il avoit mieux un ennemi déclaré que couvert.

On commença par la lecture d'un Edit, qui, à la sollicitation des Pairs, ôtoit au Duc du *Maine* son rang, & qui le remettoit dans le Parlement, & ailleurs, dans celui de l'érection de sa Pairie, & par conséquent après tous les Pairs de France, excepté ceux que le Roi avoit faits dans les dernières années de sa vie. Par-là le Duc du *Maine* se trouvoit par-tout après le Maréchal de *Villeroi* ; & l'on prétendit pour cela, qu'il ne pouvoit plus avoir la surintendance de l'éducation du Roi.

M. le Duc lut un Mémoire, par lequel il la demandoit, & il fut lu un autre Edit qui lui accordoit cet honneur, dont le Duc du *Maine* fut dépouillé.

déponillé. Le Maréchal de *Villeroi* 

---

dit simplement qu'il voyoit avec douleur détruire les dispositions du feu Roi.

1718.

Les Princes légitimés sortis, & ayant abandonné leurs prétentions, personne ne pouvoit prendre la parole pour soutenir leur rang, sur-tout parce qu'on appuyoit ce qui s'exécutoit contre eux sur une requête des Pairs au commencement de la Régence, laquelle on faisoit revivre, quoique plusieurs l'eussent ignorée dans le temps. On lut encore un autre Edit, par lequel on redonnoit au Comte de *Toulouse* les honneurs de Prince du Sang à la requête encore des Pairs, requête beaucoup moins connue que la première. Ensuite on fit lecture de plusieurs Edits contre le Parlement; d'un, entre autres, par lequel il étoit déclaré que, dès qu'un Edit avoit été présenté à la Cour pour être enregistré, l'enregistrement étoit censé fait huit jours après. Ces lectures finies, le Roi alla à la Chapelle; le Lit de Justice se forma, les Princes du Sang & les Pairs prirent place; le Parlement, suivant l'usage, députa pour



1718.

aller chercher le Roi, & tout le monde assis, le Garde des Sceaux d'*Argenson* fit un discours très-court, & dit au Greffier de lire les Edits.

Après la lecture du premier, le Premier Président demanda permission de délibérer. Le Garde des Sceaux, après s'être approché de la personne du Roi, comme pour recevoir son ordre, répliqua seulement : *le Roi veut être obéi, & sur le champ.*

Quelques Pairs furent surpris de ce qu'ils étoient nommés, & dans l'Edit qui remettoit le Duc du *Maine* à son rang de Pair, & dans celui qui distinguoit le Comte de *Toulouse* de ce traitement. Il paroissoit que l'un & l'autre Edit étoit à la réquisition des Pairs, ce que la plupart ignoroient. Mais comme plusieurs étoient peints de voir un des fils du feu Roi dégradé, tous consentirent volontiers au traitement différent que recevoit son frere.

Ils s'étoient retirés tous deux dans l'appartement du Duc du *Maine*. Mais s'ils avoient eu la fermeté de demeurer pendant le Lit de Justice, & de représenter avec force le tort qui leur étoit fait, sur-tout au Duc du *Maine*

en lui ôtant la Surintendance de l'éducation du Roi , & le soin de veiller à sa conservation , lequel lui étoit plus justement confié qu'aux héritiers présomptifs de la Couronne , il n'étoit pas possible qu'ils n'eussent mis des obstacles aux projets formés contre eux ; la crainte d'être arrêtés fit impression sur des cœurs remplis de bonnes qualités , mais dans lesquels on n'étoit pas persuadé que la fermeté fût la vertu dominante.

1713.

Avant que le Parlement arrivât , on crut que peut-être il n'obéiroit pas , & le Garde des Sceaux proposa des partis assez violens. Je pris la parole en ces termes : « Dans les occasions im-  
 » portantes , on doit regarder comme  
 » un grand bonheur que le temps em-  
 » ployé à délibérer ne fasse pas per-  
 » dre des momens précieux ; je me  
 » suis trouvé plusieurs fois en ma vie  
 » dans ces momens critiques ; & tou-  
 » tes les fois qu'il n'y avoit aucun  
 » péril dans le retardement , je me  
 » suis cru heureux de pouvoir exa-  
 » miner pendant quelques heures quel  
 » étoit le parti le meilleur ; dans la  
 » circonstance présente , tout oblige à

1718. » délibérer , & rien à presser des résolutions dont on auroit peut-être sujet de se repentir «.

J'allai l'après-midi chez le Duc d'Orléans , qui s'ouvrit à moi sur les divers sujets qu'il avoit de se plaindre du Duc & de la Duchesse du Maine. » Je fais , me dit-il , que ce Duc est » résolu de mener le Roi au Parlement , de le faire déclarer majeur , » & par-là d'anéantir la Régence. » Je ne crois pas , lui répondis-je , » le Duc du Maine assez déterminé » pour prendre une pareille résolution ; pour moi , il me suffit que » vous ayez déclaré en plein Conseil que le Duc du Maine est votre ennemi , pour avoir désormais » peu de commerce avec lui ; jusques » à présent je ne l'ai pas vu , mais » son malheur est assez grand pour » que l'on aille lui en faire un compliment «. Le Régent me dit que je pouvois y aller ; que le Maréchal de Villeroi & le Marquis d'Effiat y devoient aller aussi.

Je m'y rendis en quittant Son Altesse Royale , & trouvai le mari & la femme aussi consternés qu'ils avoient

sujet de l'être. Le Comte de *Toulouse* arriva le moment d'après; je les laissai tous trois, après leur avoir témoigné la part sincère que je prenois à leur malheur. Certainement le Duc du Maine ne se l'étoit pas attiré; son humeur tranquille, sa piété, & son éloignement naturel de toute entreprise devoient le mettre à couvert des soupçons. Il n'étoit occupé que du soin de bien remplir les devoirs de ses charges de Colonel-Général des Suisses, de Grand-Maître de l'Artillerie, de Gouverneur de Languedoc, & de Colonel du Corps des Carabiniers.

1718.

*Innocence  
du Duc du  
Maine.*

Peu de jours avant le Lit de Justice dont j'ai parlé, il étoit le matin chez moi, & m'apprit qu'avant que d'aller dîner chez le Prince de *Léon* aux Bruyeres, petite maison à une lieue de Paris, on lui avoit donné avis, & à la Duchesse du *Maine*, qu'ils seroient arrêtés ce jour-là même en sortant de la ville. Ils firent cependant ce petit voyage; & au retour, le Duc du *Maine* alla rendre compte au Duc d'*Orléans* de l'avis qu'il avoit reçu & qu'il avoit méprisé. Le Duc d'*Orléans* l'en remercia avec de grandes marques d'amitié.

1718.

Le Duc du *Maine* me dit qu'il étoit si ennuyé de toutes les petites tribulations qu'il avoit à essuyer, que malgré l'honneur & les soins de la Surintendance de l'éducation du Roi, il donneroit de bon cœur dix mille écus à celui qui lui apporteroit une lettre de cachet pour aller passer cinq ans dans ses terres; & au fond il ne déguisoit pas ses sentimens. Après sa prison, qui arriva peu de mois ensuite, je rendis compte de ce discours au Régent. Le mari & la femme couchèrent cette même nuit chez le Comte de *Toulouse*, & allèrent habiter Sceaux, où tout le monde alla les voir.

*Méconten-  
temens.*

Cependant le Régent, qui avoit pour principe d'employer beaucoup d'espions, étoit informé de quelques pratiques de la Duchesse du *Maine*. On étoit alors brouillé avec l'Espagne, où Stanhop avoit été très-mal reçu. La Sicile attaquée préparoit une guerre dans laquelle la France étoit obligée d'entrer. Toutes les démarches de l'Ambassadeur d'Espagne étoient épiées. L'on fut qu'il avoit vu une fois, la nuit, la Duchesse du *Maine*, & l'on apprit depuis, qu'il y avoit été dans

un carrosse du Marquis de *Pompadour*,  
mené par le Comte de *Laval*. Ce Mi-  
nistre, voyant la guerre certaine, n'ou-  
blioit rien pour former un parti en  
France, où il commençoit à se trou-  
ver bien des mécontents.

1718.

La Bretagne en étoit remplie, ex-  
citée par les mauvais traitemens que  
lui avoit attirés le Maréchal de *Mon-  
tesquiou* qui y commandoit; & enfin,  
peu de semaines après, on fut informé  
de toutes les menées de l'Ambassa-  
deur d'Espagne par sa propre indis-  
crétion. Cet Ambassadeur m'avoit tou-  
jours marqué de grands égards; il  
étoit venu me voir à Villars, & s'y  
étoit trouvé dans le temps que *Law*  
y étoit.

Le Duc d'Orléans, qui vouloit  
changer dans la forme du gouverne-  
ment tout ce qui ne rendoit pas son  
autorité assez despotique, ôta tous les  
Conseils, à la réserve de celui des Fi-  
nances & de celui de Marine. Ainsi  
le Duc de *Noailles*, le Maréchal  
d'*Huxelles*, le Duc d'*Antin* & moi  
fûmes remerciés.

Suppression  
des Conseillers

Les Affaires étrangères furent don-  
nées à l'Abbé *Dubois*, & le Maréchal

1718.

d'*Huxelles* eut lieu de se repentir de n'avoir pas suivi l'engagement qu'il s'étoit imposé lui-même de ne pas signer le traité de la quadruple alliance. Il n'en perdit pas moins son état, & il en seroit sorti avec plus d'honneur.

Il y avoit plus de six semaines que j'avois la fièvre à diverses reprises, & une très-mauvaise santé, lorsque le Duc d'*Orléans* ôta les Conseils; je rapporte cette circonstance, afin que l'on ne croie pas que ma maladie fut causée par la privation d'un emploi que j'avois voulu remettre plusieurs fois.

Visite de  
l'Ambassa-  
deur d'*Es-*  
*pagne*.

L'Ambassadeur d'*Espagne* vint me voir un matin; pendant toute sa visite, je fis demeurer la Maréchale qui étoit au chevet de mon lit, ne voulant pas de conversation tête à tête avec un homme suspect, qui cependant voyoit toute la Cour. » Votre » maladie, me dit-il, a donné de » grandes inquiétudes, & même dans » des pays bien éloignés. Je ne » croyois pas, lui répondis-je, qu'une » nouvelle si peu importante eût été » plus loin que le Pont-Royal, & » qu'à peine elle dût avoir passé la

» riviere. Elle a été jusqu'au Roi  
 » mon Maître, reprit l'Ambassadeur :  
 » & M. le Cardinal Alberoni m'or-  
 » donne de sa part de vous témoigner  
 » le grand intérêt qu'il prend à votre  
 » santé ». Mes réponses furent dans la  
 modestie convenable. » Le Roi mon  
 » Maître, continua l'Ambassadeur ,  
 » n'oubliera jamais les grandes obli-  
 » gations qu'il vous a. Il se souvient  
 » bien des propositions que M. de  
 » Torcy apporta de la Haye , &  
 » auxquelles vous vous opposâtes  
 » avec tant de fermeté. Il se sou-  
 » vient bien aussi de celles de Ger-  
 » truidenberg , où la Ligue ne de-  
 » mandoit pas moins que de faire pas-  
 » ser ses armées au travers de la Fran-  
 » ce, pour forcer le Roi mon Maître  
 » à sortir d'Espagne , & il fait de  
 » plus, qu'il doit à vos victoires d'é-  
 » tre sur le trône d'Espagne par la  
 » paix glorieuse que vous avez signée.  
 » Enfin , après tant d'obligations ,  
 » comme vous pouvez compter sur son  
 » amitié, il compte sur la vôtre ». Je  
 répondis avec les respects que mérit-  
 roient de tels sentimens de la part d'un  
 grand Roi. Mais comme ma maladie

1718.



» 718.

ne m'empêchoit pas de sortir, j'allai dès le lendemain rendre compte au Régent de cette conversation, & sur les obligations que le Ministre du Roi d'Espagne disoit que son Maître m'avoit. » Il ne se trompe pas, me dit le Régent, il vous a celle d'être sur le trône d'Espagne. Votre Altesse Royale pense donc ce que dit l'Ambassadeur, répliquai-je; je le pense comme toute l'Europe, reprit le Régent. Eh bien! Monseigneur, ajoutai-je, si le Roi d'Espagne m'a l'obligation d'être à Madrid, vous m'avez celle de ne le pas voir à Paris, où il ne seroit pas bien pour vous. Je le compte bien ainsi, dit le Régent. Vous ne me traitez pas, lui répliquai-je, suivant le mérite dont vous convenez; mais je dois au moins m'attendre que vous aurez toujours quelque bonté pour moi. Le Régent m'en assura; mais j'eus lieu, peu de jours après, de me savoir bon gré de mon exactitude à lui rendre compte de la visite dont j'ai parlé.

*Thirigues de  
l'Ambassa-  
deur d'Es-  
pagne décom-  
ptes.*

L'Ambassadeur, dont toutes les démarches étoient épiciées, chargea l'Abbé

de *Porto Carrero* de dépêches toutes 1718.  
 écrites de sa main : leur importance, présumée par quelqu'un de ses domestiques, & rapportée au Régent, fit dépêcher un courrier après cet Abbé, qui fut arrêté à Poitiers. Un de ses gens revint dans le moment en avertir l'Ambassadeur : celui-ci eut le temps d'en avertir l'Abbé *Bigor*, son principal correspondant ; il auroit pu même envoyer un assez grand nombre de ses domestiques pour reprendre de force des paquets si importants, au courrier qui les rapportoit ; mais il ne s'en avisa pas. Cette seconde faute avoit été précédée d'une autre, dans laquelle on ne comprenoit pas qu'un Ambassadeur eût pu tomber. Il avoit tout écrit de sa main, sans rien chiffrer, & nommoit avec une imprudence surprenante & au delà de toutes celles que peut commettre un Ministre, les Princes légitimés, la Duchesse du *Maine* & plusieurs personnes de condition, faisant clairement entendre qu'un nombre très-considérable avoit part à l'intrigue.

Dès que les lettres de l'Ambassadeur eurent été rapportées, l'Abbé

1718.

*Dubois*, Ministre des Affaires étrangères, & le *Blanc*, Ministre de la Guerre, allèrent l'arrêter dans son palais, firent tous ses papiers, & vinrent en rendre compte au Duc d'Orléans, qui étoit pour lors couché; car ce Prince, abusant de ses forces, passoit toujours les nuits entières dans les plaisirs. L'Ambassadeur fut gardé dans sa maison, & ensuite conduit à Blois. Il avoit donné de l'argent & un bon cheval à l'Abbé *Bigor*, pour se sauver; mais celui-ci fut pris à Nemours, & le Marquis de *Pompadour* fut arrêté la même nuit dans sa maison à Paris.

Le jour d'après, le Régent rendit compte au Conseil de Régence de ce qui étoit arrivé. On lut la plupart des lettres surprises; mais on remarqua que l'on passoit sur quelques endroits, & ceux du Conseil virent bien qu'on les cachoit à dessein. Je ne pus assister à ce Conseil, ayant pris médecine ce jour-là. Il y avoit des mémoires très-offensans pour le Régent, des modèles de lettres que le Roi d'Espagne devoit écrire au Parlement de Paris & à tous les Parlemens du Royaume.

On y détaillait aussi les mesures qu'Alberoni pouvoit imaginer pour soulever l'Etat. Toutes ces choses, comme on l'a déjà dit, étoient écrites par l'Ambassadeur d'Espagne, sans le moindre chiffre; imprudence si monstrueuse, qu'on n'en voit pas d'exemple. Il donnoit du soupçon de tant de personnes, que le Régent pouvoit étendre les siens avec raison sur la Duchesse du Maine, sur-tout l'Ambassadeur ayant écrit que les Princes légitimés feroient tout ce que désireroit le Roi d'Espagne.

1718.

Le Duc & la Duchesse du Maine furent donc arrêtés le 27. Décembre. Le Marquis d'Anenis, Capitaine des Gardes du Corps, fut chargé d'arrêter la Duchesse du Maine. Elle fut menée au château de Dijon par le Chevalier de la Billarderie, Aide-Major des Gardes du Corps, & partit de Paris dans un carrosse de louage avec le Marquis d'Anenis & deux Officiers des Gardes. La Billarderie, son frere aîné, Lieutenant des Gardes du Corps, alla arrêter le Duc du Maine à Sceaux, & le mena dans le château de Dourlens avec des détachemens de

Le Duc & la Duchesse du Maine arrêtés.

5712.

Gardes du Corps &amp; de Mousquetaires.

On arrêta en même temps les *Malezieu* pere & fils. Le premier voulut déchirer un papier dans le temps qu'on le faisoit ; l'imprudence de ne l'avoir pas brûlé n'étoit pas pardonnable, surtout à des gens qui s'attendoient tous les jours à être arrêtés, & d'autant plus que ce papier fut la première & presque la seule conviction par écrit qu'il y eût contre la Duchesse du *Maine*. Elle avoit eu divers avis qu'elle seroit arrêtée, & ayant passé une partie de la nuit à jouer au biribi, elle dit à l'Abbé de *Vaubrun*, lorsqu'il se retiroit : « On doit m'arrêter demain ».

Et plusieurs  
autres.

Le Cardinal de *Polignac* fut exilé & mené en Flandre dans son Abbaye d'Anchin, avec un Gentilhomme ordinaire du Roi, pour se tenir auprès de lui. On arrêta dans la maison de Madame la Duchesse du *Maine*, Mademoiselle de *Montauban*, depuis long-temps son amie. C'étoit une très-aimable personne, de beaucoup d'esprit & de mérite, & à laquelle, dans ce moment, on fit l'injustice de l'accuser d'un commerce de galanterie.

nie avec le Cardinal de *Polignac* :  
mais la suite l'a justifiée pleinement.

1718.

Les deux compagnies des Mousquetaires du Roi eurent ordre, pendant huit jours de suite, de se tenir bottés & prêts à monter à cheval : le bruit se répandit que l'on devoit arrêter trois ou quatre des principaux de la Cour, & l'on désignoit les Maréchaux de *Villeroi*, d'*Huxelles*, de *Tallard*, & moi. Le premier le crut, & j'eus tant d'avis de m'y attendre, qu'ils me firent impression, malgré la certitude où j'étois de n'y avoir pas donné le moindre lieu. Les cassette de Mademoiselle de *Montauban* furent prises, mais je ne fus pas en peine des lettres que l'on pouvoit y trouver de moi.

*Le Maréchal menach.*

Le Duc de *Richelieu*, qui avoit fait deux campagnes avec moi en qualité de mon Aide de Camp, apprit par une de ses maîtresses, avec laquelle le Duc d'*Orléans* prenoit beaucoup de liberté, & qui pouvoit bien être informée qu'on devoit m'arrêter la veille du jour de l'an. *Pissonneau*, homme de mérite & de beaucoup d'esprit, qui avoit été pendant trente ans

1718.

à la tête de la Secrétairerie des Ministres de la Guerre, & qui avoit servi dans cette qualité trois ans sous moi, vint me trouver le matin, & me dit qu'un des premiers Confidens du Régent venoit de l'assurer que je serois arrêté dans la journée. J'allai trouver le Garde des Sceaux d'*Argenson*, de qui j'avois reçu divers témoignages d'attachement, & qui même m'avoit quelque obligation. Ce Ministre, quoiqu'il fût dans la plus étroite confiance du Régent, ne me dit rien qui pût me tranquilliser.

Le Comte de *Broglia*, mon ami particulier & l'un des Lieutenans-Généraux des armées du Roi le plus distingué, me dit qu'on demandoit un jour à M. de Turenne quel parti il prendroit s'il croyoit être arrêté, & que ce sage Général répondit que, quelque assuré qu'il pût être de ne l'avoir jamais mérité, il n'hésiteroit pas d'éviter la prison.

Tout cela cependant ne me fit aucune impression. J'étois affligé de penser qu'une vie comme la mienne pût être troublée & rendue malheureuse ; mais n'ayant rien sur ma conscience

qui pût me faire craindre une aventure aussi fâcheuse, je me déterminai à l'attendre avec une apparente tranquillité, mais avec une peine intérieurement assez sensible.

---

1718.

Depuis plus de trois mois, ma santé étoit mauvaise. J'avois eu divers accès de fièvre, j'avois pris du quinquina long-temps; mon estomac étoit dérangé, & certainement cette inquiétude, renfermée & jointe à la mauvaise disposition dans laquelle j'étois depuis plusieurs mois, augmenta mon mal, de manière que ma santé devint très-chancelante. On voulut, durant huit jours, laisser dans l'agitation tous ceux que le Public disoit devoir être arrêtés. Le Premier Président du Parlement, fort attaché à la Duchesse du Maine, s'attendoit à cette destinée. Enfin pourtant les deux Compagnies des Mousquetaires eurent ordre de se débouter, & le calme revint dans les esprits. Le Garde des Sceaux & M. le Blanc, Secrétaire d'Etat de la Guerre, eurent la commission d'aller interroger les prisonniers, dont les châteaux de la Bastille & de Vincennes furent remplis.



1719.

*Mort du Roi  
de Suede.*

On apprit, dans le mois de Janvier, la mort de l'homme le plus intrépide dans tous les périls de la guerre. On ne dit pas le Prince, pour ne pas donner trop peu d'étendue à la valeur & à la fermeté du Roi de Suede tué d'un coup de canon au siège de Fridericks-Hall en Norvege. Il est certain, en effet, que la rémérité du Grenadier le plus déterminé n'approchoit pas de celle de ce grand Prince, dont la réputation sur le courage a peu d'exemple dans nos temps, & même dans toute l'antiquité. Peut-être que la forte opinion qu'il avoit de la prédestination, jointe à un grand mépris de la mort, lui faisoit négliger la conservation de sa vie en toute occasion. Mais il lui manquoit d'avoir fait réflexion que, pour la gloire même d'un grand homme, il doit savoir se ménager, & ne s'abandonner aux grands périls que lorsqu'il les estime nécessaires pour animer une armée ou pour rétablir un désordre dans un combat; qu'enfin il doit peser combien sa conservation est nécessaire pour faire réussir de grands desseins.

Par exemple, la mort du Roi de

Suede , dans une occasion peu importante , a peut-être changé la face entière de l'Europe. Il étoit sur le point de faire la paix avec le Czar & avec le Roi de Prusse , & de rentrer dans tous ses Etats en Allemagne. Il pouvoit rétablir le Roi Charles en Angleterre ; il se lioir avec le Roi d'Espagne , & tous les divers Etats de l'Empire & de l'Italie pouvoient changer de face.

1719.

Je rendois de temps en temps à Madame de Maintenon des respects dont tout le monde, excepté le Maréchal de *Villeroi* , s'étoit dispensé. J'allai la voir sur la fin de l'année 1718. Elle me parut fort touchée des malheurs du Duc du *Maine* , qu'elle avoit toujours fort aimé ; son grand âge ne put soutenir cette douleur , & elle mourut peu de mois après avec un mépris qu'elle avoit de la vie depuis plusieurs années , & avec une très-ferme dévotion.

*Et de Madame de Maintenon.*

La figure qu'elle a faite dans le monde pendant près de quarante ans, la fera connoître par des portraits bien différens. Ce que j'ai trouvé en elle , c'est un grand fonds d'esprit, de piété, beaucoup d'attachement pour le Roi

1719.

& pour l'Etat, avec un désintéressement parfait. Elle se sacrifioit tout entiere au goût du Roi ; & renonçoit pleinement au sien, qui auroit été de vivre dans une petite compagnie choisie, avec plus de liberté & de douceur dans le commerce, que son rang ne lui en permettoit.

*Idee du système :*

N'ayant plus le Ministère de la guerre, j'allois aux Conseils de Régence, qui, de trois fois par semaine, furent réduits à deux, & ensuite à un seul, qu'on ne tenoit encore que pour la forme, parce qu'il faut, pendant une minorité, qu'il y ait un Conseil de Régence ; & que ceux qui le composent soient nommés dans les Edits & Déclarations : car, pour les Arrêts, il ne fut plus question d'y nommer le Maréchal de *Villeroy* Chef du Conseil des Finances, ni même souvent le Garde des Sceaux.

*Law* étoit le maître absolu des Finances. La Compagnie, nommée d'abord du *Mississipi*, ensuite d'*Occident*, & finalement des *Indes*, fut chargée de tous les revenus du Roi. On fit des actions, que l'on achetoit en billets de l'Etat. On établit une

Banque Royale au lieu de la première ; elle fut autorisée de l'auguste nom du Roi , & le Public , par la crainte des pertes que l'on faisoit journellement sur les especes , y porta , pour en retirer du papier , une grande partie de l'argent qu'il avoit. Il faut , après tout , convenir que cet établissement , s'il eût été conservé avec l'ordre & l'équité indispensablement nécessaires , pouvoit être d'une grande utilité au Roi.

1712.

Trouvant un jour *Law* chez la Duchesse d'Etrées , douairière , je lui dis :  
 » Monsieur , vous êtes venu me voir  
 » à Villars , vous y avez passé plu-  
 » sieurs jours , vous êtes venu souvent  
 » manger chez moi à Paris ; je n'ai  
 » jamais mis le pied chez vous , parce  
 » qu'on a toujours voulu dire que ce  
 » que vous proposiez étoit contraire  
 » au bien de l'État. Il y a présente-  
 » ment deux grandes opérations qui  
 » roulent sur vous ; l'une , que l'on  
 » appelle le *Mississipi*. L'on y fait ,  
 » dit-on , des fortunes surprenantes ;  
 » il est bien difficile que certaines  
 » gens gagnent si prodigieusement ,  
 » sans que d'autres perdent ; j'avoue

1719.

» que je n'y comprends rien , & je ne  
 » fais pas d'ailleurs admirer ce qui est  
 » au dessus de mes connoissances ;  
 » mais enfin , sur cette opération , de  
 » laquelle je ne veux tirer aucune for-  
 » tune , je consens à m'en taire. L'au-  
 » tre est la Banque royale. Elle peut  
 » être d'un grand avantage pour le  
 » Roi , parce que ce moyen lui donne  
 » tout l'argent de ses sujets sans en  
 » payer le moindre intérêt. De leur  
 » côté , les sujets peuvent y trouver  
 » aussi quelque utilité , puisque le Roi  
 » ayant toujours des fonds prêts , sera  
 » obligé à moins d'impositions. Mais ,  
 » comme cet avantage roule unique-  
 » ment sur la confiance , il faut que  
 » l'ordre soit si régulièrement observé ,  
 » que celui qui vous donne son argent  
 » sans intérêt , puisse le retrouver tou-  
 » tes les fois qu'il le demande. En-  
 » fin , Monsieur , je vous dirai que ,  
 » pour tout ce que je trouve de bon  
 » pour le Roi & pour l'Etat dans l'éra-  
 » blissement de la Banque , je suis  
 » plus solidement dans vos intérêts  
 » que ceux à qui vous avez fait gagner  
 » tant de millions , dont je ne veux  
 » point du tout « ,

M. Law me fit de grands remerciemens, & me dit qu'il trouvoit dans ma conduite cette sincérité si rare & si respectable ; enfin , il me pria de vouloir bien lui faire l'honneur que je lui avois fait espérer depuis longtemps, qui étoit de pouvoir me donner à dîner , & de vouloir bien y amener ma compagnie. J'y menai MM. Contades, d'Angervilliers, de Fontenelle, avec plusieurs autres, & dès ce moment je me liai avec lui. Mais cela ne dura que trois semaines, pendant lesquelles on commença à voir paroître quelques Arrêts si extraordinaires & si contraires au bien public , que je me refroidis bien vite avec celui qui en étoit l'auteur.

1719.

Law ne se contenta pas de faire venir à la Banque royale tout l'or & tout l'argent que les François y portèrent de bonne foi. La violence fut employée, & l'on défendit de garder chez soi plus de cinq cents livres en especes, le surplus exposant ceux chez lesquels on le trouveroit, non seulement à le perdre, mais encore tout ce qu'il y avoit de meubles dans leurs maisons. On alla même jusqu'à promettre les plus

1719.

grandes récompenses aux délateurs. Le papier n'étoit pas rare en France. *Law* en fit pour huit cent millions, & l'on remboursa, par ce moyen, non seulement toutes les rentes sur la ville, mais aussi toutes les rentes dues par les pays d'Etat & par le Clergé. Ce fut par la ruine de tous les Rentiers, que commença l'exécution de cet énorme dessein, & ce nombre prodigieux de remboursemens, qui étoient forcés, firent prendre des actions sur la Compagnie des Indes; effet qui monta si haut, que dix mille écus rendoient un million en papier, en sorte que, par des *filles & petites-filles*, & *souscriptions*, les espérances folles des *dividendes* & de tout ce que l'on put inventer de plus monstrueux pour ruiner le Public, on causa des fortunes plus inconcevables encore que la misère de tant de familles.

Mon commerce avec *Law* fut très-court, & dès ce moment je discontinuai non seulement de le voir, mais je parlai fortement au Régent sur tous les divers malheurs de l'Etat. Je lui représentai plus d'une fois combien il étoit impossible de se flatter qu'il pût  
jamais

jamais résulter un bien de la ruine de tant de gens qui ne l'avoient pas méritée , & sans qu'il revînt rien au Roi de tout le bien qu'on leur faisoit perdre ; je lui mis sous les yeux la fortune prodigieuse & contre toute croyance humaine , d'une foule de banqueroutiers , & d'autres également indignes de ces immenses faveurs ; l'or & l'argent pros crits dans le Royaume , la cherté affreuse des vivres , la diminution des revenus du Roi , tout crédit perdu , le dérangement du change avec l'Etranger ; que tous ces malheurs avoient plus de *filles* & de *petites-filles* que les actions ; qu'ils avoient multiplié les vols , les assassinats , & faire monter le luxe à tel point , que tandis qu'on voyoit la misère au plus haut degré , & la France ruinée , il y avoit des gens qui faisoient abattre , comme insuffisans , des palais où le plus magnifique des Rois s'étoit trouvé parfaitement bien logé avec toute sa Cour , pour en faire de plus beaux.

Le Régent écoutoit toutes mes représentations avec bonté ; elle lui étoit naturelle , & l'on pouvoit croire qu'il



1719.

étoit séduit par les apparences d'une utilité prochaine qui l'empêchoit de bien connoître l'excès des malheurs présens.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de tous les divers Arrêts dont souvent l'un détruisoit l'autre. Toute l'année 1719 se passa en inventions toujours surprenantes , mais violentes pour ruiner le Royaume , & faire des fortunes ridicules par leur énormité à plusieurs particuliers , où le plus ruiné , le plus insensé , le plus fripon gagnoit cinquante , soixante millions & plus encore. On ajoute , & plus encore , puisqu'on vit des procès de quatre-vingt quatre millions entre *Fargès* , Entrepreneur des vivres , qui avoit assez bien servi dans cet emploi , & la veuve *Chaumont* , Marchande à Liège.

*Guerre avec  
l'Espagne,*

Cette année fut aussi employée à faire à l'Espagne une guerre également ruineuse & dure pour les François , qui n'attaquoient pas sans répugnance les troupes & les places de l'oncle du Roi. Le Cardinal Alberoni répandit divers Mémoires pour exciter à la révolte , & il fut écouté par quelques Bretons qui avoient été maltraités. L'Espagne,

abandonnée à ses seules forces , perdit bientôt une partie de la Sicile. Les troupes du Roi prirent Fontarabie & Saint-Sébastien par la foiblesse du Gouverneur , cette dernière place étant presque imprenable par sa situation. Le Maréchal de *Berwick* , après diverses attaques au château , avoit envoyé le Marquis de *Belle-Isle* représenter à la Cour que la prise en étoit impossible. Cependant elle se rendit ; & l'Espagne , n'ayant plus de ressources , envoya au Régent pour se soumettre aux conditions qu'elle avoit refusées. Et pour faire voir la sincérité de ses intentions , le Cardinal Alberoni fut ôté du Ministère & chassé : il demanda à se retirer à Gênes par la France ; on lui envoya *Martieux* , Colonel du régiment des Vaisseaux , qui le prit à la frontière d'Espagne & le conduisit à Nice , d'où il passa à Gênes. Le Pape , fort irrité contre ce Cardinal , entreprit de lui faire son procès.

1719.

Les Génois , à la sollicitation du Souverain Pontife , ne voulurent pas lui permettre de se retirer dans leur ville. Le Duc de Parme paroïsoit disposé à le faire arrêter. Les Génois lui

*Caractere du  
Cardinal Al-  
beroni.*

1719.

donnerent une garde, d'abord pour s'assurer de sa personne, & puis lui laissèrent la liberté de se choisir une retraite que l'on ignora long-temps, & qui fut soupçonnée d'être dans les États de l'Empereur avec une protection secrète de ce Prince. Ce Cardinal, dont le génie & les talens pour le gouvernement se trouverent fort au-dessus de ce qu'on pouvoit attendre d'un petit Ecclésiastique sans naissance, & qui n'avoit eu d'autre occupation, avant que de s'attacher à M. de Vendôme, que celle d'être Aumônier d'un Evêque, rendit de très-importans services au Roi d'Espagne. Par adresse & par fermeté, il avoit empêché le Roi d'Espagne de s'exposer presque seul dans l'armée de France envoyée contre lui. Ce Prince vouloit y aller, dans la persuasion que si-tôt qu'il y paroîtroit, cette armée recevrait ses ordres. Voici comme cela se passa. Le Cardinal Alberoni, voyant le soir que le Roi d'Espagne étoit prêt à marcher avec le peu de troupes qu'il avoit, donna des ordres pendant la nuit pour écarter ce peu de troupes de la route qu'elles devoient tenir. Il en fut fort

grondé le matin ; il supposa un mal-entendu , & par-là sauva le Roi , qui , par trop de confiance , se feroit livré à l'armée de France.

---

 1719.

Il étoit très-mauvais courtisan , disputant contre son Maître & la Reine d'Espagne en beaucoup d'occasions , sur-tout sur les constructions de Saint-Ildefonse , disant à la Reine d'Espagne , qui lui demandoit avec vivacité des fonds pour la construction de ce bâtiment , qu'elle avoit grande envie de n'être que Comtesse de S. Ildefonse , prévoyant le dessein que le Roi d'Espagne prendroit d'abdiquer , ce qui en effet arriva peu de temps après.

L'année 1719 ne me laissa d'attention que pour le rétablissement d'une santé très-altérée ; mon estomac étoit totalement dérangé , & mon sang tellement détruit , que s'étant formé une tumeur que l'on fut obligé d'ouvrir , cette plaie , après avoir suppuré deux mois , il se trouva , lorsqu'on la croyoit guérie , qu'elle avoit attaqué l'os , & qu'il étoit entièrement carié. Maréchal , premier Chirurgien , & le Dran , très-habile , qui tous deux avoient pris soin de ma dernière blessure , étoient

1719.

tous deux d'avis différens. Le Dran vouloit agir suivant les regles de la Chirurgie , qui étoient de découvrir l'os & de brûler la carie. Maréchal erut qu'encore très-foible , je n'étois pas en état de soutenir une si violente opération , & décida qu'il falloit attendre que ma santé , qui commençoit à se rétablir , permît , si la nature ne prenoit pas le dessus , d'agir suivant les regles de l'art. On me fit prendre des eaux de forge qui ne réussirent point , & je me déterminai au remede de Garus , qui fut spécifique pour moi , au point , que non seulement il me rétablit l'estomac , mais encore le sang , & qu'au bout de quatre ou cinq mois , ma plaie fut entièrement guérie.

*Le Duc de  
\*\*\* arrêté.*

Entre les personnes qui furent arrêtées pour les affaires courantes , je remarquerai le Duc de \*\*\*. Ce jeune homme , de beaucoup d'esprit & de la figure la plus aimable , avoit servi d'Aide de Camp sous moi les deux dernieres campagnes. Madame de *Maintenon* me l'avoit fort recommandé , & je lui donnai en conséquence la commission d'apporter au Roi la nouvelle de la reddition des

châteaux de Fribourg. Ce jeune Seigneur avoit continué à me matquer beaucoup d'amitié; je fus très-affligé de son aventure. Personne, en effet, n'étoit entré dans le monde avec plus d'éclat, & n'avoit fait si jeune plus de bruit parmi les Dames. Son pere le fit mettre à la Bastille assez mal à propos; il en sortit pour faire la campagne de Denain avec moi; il montra beaucoup d'ardeur & de courage, & se distingua dans la dernière guerre, dont les principales actions furent les sièges de Landau & de Fribourg. Peu de temps après la mort du Roi, il prit querelle à un bal avec le Marquis de Gassé; ils se battirent: il fut interrogé, jugé & absous en peu de temps. Il avoit enfin toutes les qualités les plus propres à plaire aux Dames, fort coquet, peu fidele, & l'on n'a point vu de jeune homme faite plus de conquêtes & plus distinguées. Outre cela, il jouoit très-gros jeu; & il est difficile de comprendre comment, avec tant d'occupations, il eut le temps & le goût d'entrer dans des intelligences avec les Emissaires Espagnols. Cependant elles furent découvertes. Le Cardinal

1719.

Alberoni lui envoya imprudemment un Officier avec une lettre de créance à son adresse. L'Officier fut arrêté, & la lettre envoyée à la Cour lui fut rendue par un homme aposté, auquel il en dit assez pour être très-justement arrêté.

1719-20.

*Et élargi.*

Je fus véritablement affligé de cette aventure. J'en parlai au Régent, qui me dit : *On en apprend plus qu'on n'en veut savoir.* Le Duc de \*\*\* fut mis d'abord dans une manière de cachot. Le Garde des Sceaux, qui s'étoit chargé assez mal à propos des informations de tous les prisonniers, lui en fit de très-embarrassantes, auxquelles on prétendit dans ce temps-là qu'il avoit répondu avec beaucoup d'esprit. Enfin, après quelques mois, les Dames le tirèrent de cette fâcheuse affaire, sur-tout une Princesse qui refusa de se marier, si la liberté du Duc ne précédoit ; & il sortit de prison. On le mena d'abord à Conflans, chez le Cardinal de Noailles, ensuite à Saint-Germain, suivi par un Officier qui avoit ordre de ne le point quitter, & peu après on lui donna une entière liberté.

Mademoiselle de *Montauban* sortit aussi de la Bastille. Comme son prétendu commerce avec le Cardinal de *Polignac*, & ses lettres avoient fait beaucoup de bruit, elle ne voulut pas les reprendre, & déclara qu'elle ne vouloit ni les recevoir ni les ouvrir qu'en présence de témoins qui pussent justifier s'il y avoit quelque fondement à tout ce que la malignité du monde avoit publié contre elle.

La Duchesse du *Maine* avoit déjà obtenu de sortir du château de Dijon, où elle étoit certainement fort mal. On l'avoit menée dans la citadelle de Châlons, d'où il lui fut permis, quelques jours après, d'aller dans une maison de campagne près de là, & enfin de venir dans le château de Chamlay. Le Duc du *Maine* eut aussi la liberté de sortir du château de Dourlens pour chasser; & avant la fin de l'année, l'un & l'autre furent mis en liberté. Le Duc du *Maine* pour demeurer dans le château de Clagny près Versailles, & la Duchesse à Sceaux. Le Chevalier de la *Billarderie*, qui avoit été chargé de la garder, apporta au Régent une lettre très-longue de cette Princesse; dans

1719-20.

Le Duc, la Duchesse du *Maine*, & plusieurs autres personnes mises en liberté.



1719-20.

laquelle elle rendit un compte très-fidèle de toute sa conduite, & même de ses sentimens. Cette lettre devoit être secrète, cependant elle fut lue toute entière au Conseil de Régence.

Le Duc d'*Orléans* avoit grand intérêt de faire voir les raisons qu'il avoit eues de la faire arrêter. Quant au Duc du *Maine*, il fut reconnu très-manifestement qu'il n'avoit eu de part à rien. Comme les conditions de la Duchesse du *Maine*, en faisant son aveu, avoient été d'obtenir son entière liberté & celle de tous ceux auxquels elle l'avoit fait perdre, *Malzieu* le pere sortit de la Bastille. Le fils avoit déjà été mis en liberté, aussi bien que *Gavandun*, & l'Avocat-Général du Parlement de Toulouse, & tous les domestiques.

Mademoiselle de *Launay* fut retenue à la Bastille, & montra beaucoup de fermeté; car, bien qu'on l'assurât que la Duchesse du *Maine* avoit tout déclaré, on ne put tirer d'elle aucune sorte d'aveu. Le Comte de *Laval* demeura aussi à la Bastille. Son commerce avec la Duchesse du *Maine* avoit été déclaré par elle, & on le

retint pour en tirer davantage. C'étoit un homme d'une grande condition & d'un grand courage : il avoit servi sous moi avec distinction , sur-tout au siège de Fribourg : il avoit lieu d'être content du Régent, dont il avoit obtenu une pension de six mille livres ; mais son esprit inquiet le fit entrer dans ces intrigues , & il fut retenu à la Bastille long-temps après que les autres eurent été mis en liberté.

Pendant ce temps-là , on suivit les affaires de Bretagne où l'on avoit envoyé une Chambre de Justice , à la tête de laquelle étoit M. de *Châteauneuf* , qui avoit été d'abord Ambassadeur à Constantinople , ensuite à la Haye , & puis Conseiller d'Etat. C'étoit un homme d'esprit , & qui avoit très-bien servi dans ces divers emplois. Les Bretons se trouverent convaincus d'avoir reçu de l'argent d'Espagne , en sorte que quatre Gentilshommes furent condamnés & exécutés dans le château de Nantes ; & seize , qui s'étoient sauvés en Espagne , furent condamnés par contumace. Cette exécution faite , toute la Chambre de Justice eut ordre de revenir à Paris

1719-20.

1720.

*Punition en Bretagne.*

1720.

fans être séparée : mais comme depuis on ne trouva matière à aucune autre poursuite , il n'en fut plus question.

Cependant les projets de *Law* menaçoient le Royaume d'une ruine prochaine : les Rentiers étoient perdus ; l'argent étoit sorti de France , où il ne restoit que du papier , & on comptoit qu'en billets de banque ou en actions , il y en avoit pour près de huit milliards.

*Law* crut remédier à ce désordre par un Arrêt du 21 Mai , qui faisoit tout d'un coup perdre la moitié aux billets de banque. Le Parlement s'assembla , & résolut d'aller en corps à pied demander justice au Roi. Il envoya une députation au Régent ; & plusieurs affidés de ce Prince , aussi bien que diverses lettres anonymes , lui firent connoître qu'on ne pouvoit soutenir ce terrible Arrêt , qui effectivement fut révoqué.

M. le *Duc* revint de Chantilly , & se fit honneur de ce changement , qui étoit l'ouvrage de l'Abbé *Dubois*. J'étois dans mon château , lorsque le Premier Président me rendit compte par une lettre très-honnête , de toute la con-

duite du Parlement, & de la sienne en particulier. L'Abbé *Dubois* ayant déterminé le Régent à faire arrêter *Law*, cela fut exécuté, c'est-à-dire, qu'on lui donna un Major des Gardes-Suisses avec un détachement dans sa maison. Le Garde des Sceaux d'*Argenson*, qui le haïssoit, le crut perdu, & a prétendu qu'il l'étoit en effet, si l'on eût profité des premiers momens de l'étonnement du Régent : mais beaucoup d'argent répandu à propos sauva *Law*, qui se démit seulement de la charge de Contrôleur-Général. M. d'*Argenson* fut chargé, comme il l'avoit été précédemment, de l'administration des Finances : il en distribua les détails à MM. *Desforts de la Houssaye*, *Fagon* & d'*Ormesson*. Cette régie ne fut pas longue, & le Régent prit la résolution de rappeler le Chancelier d'*Aguesseau*. On crut que *Law*, regardant le Garde des Sceaux comme son ennemi, contribua à faire rappeler le Chancelier, qu'il avoit fait ôter de place en même temps que le Duc de *Noailles*.

Le Régent envoya dire par l'Abbé *Dubois* au Garde des Sceaux, qu'il

1710.

~~\_\_\_\_\_~~ rappeloit le Chancelier, mais qu'il vouloit absolument qu'il gardât les Sceaux. D'*Argenson*, malgré cette instance, les rapporta le jour même, & ne put jamais être ébranlé de la ferme résolution qu'il avoit prise de se retirer. Il alla s'enfermer dans le couvent de la Magdeleine. Il avoit une amitié des plus fortes pour Madame de *Vilmont*, qui en étoit Prieure; & quoiqu'il fût un peu contre la bien-séance qu'un Garde des Sceaux allât s'enfermer deux jours de la semaine dans un couvent de filles, sa passion l'avoit emporté sur toutes les considérations. Peut-être qu'il n'y avoit aucun commerce de galanterie; mais enfin la Prieure avoit été très-belle; elle l'étoit encore, & avoit beaucoup d'esprit. Quoi qu'il en soit, ils s'étoient mis tous deux au dessus des raisonnemens du Public, assurés l'un & l'autre que, quelque chose qu'on en pût penser, ils n'en feroient pas plus mal avec le Régent.

*Law* alla à Fresne avec une lettre du Régent pour le Chancelier. Les amis de celui-ci ont toujours cru qu'il ne prit dans ce voyage aucune liaison

avec *Law*. La suite même l'a fait voir, & l'on doit cette justice à un homme qui a bonne réputation, de ne le pas soupçonner légèrement. Il répondit à la première lettre, & attendit un second ordre, après lequel il se rendit auprès du Régent, qui lui remit les Sceaux que d'*Argenson* lui avoit rapportés.

1720.

Le Public impatient vouloit qu'à son arrivée il fît éloigner *Law*; mais je l'excusois sur cette lenteur apparente, en disant qu'on devoit laisser au Chancelier le temps de connoître par lui-même la ruine affreuse où cet homme avoit plongé le Royaume. On vouloit encore que, dans ces premiers momens, il chassât ce camp d'agiotteurs établi dans la place Vendôme & assemblé sous ses fenêtres; je l'excusai encore sur cela, persuadé qu'un Ministre qui revient en grace doit commencer par examiner la mesure de crédit qu'il pourra avoir, & l'utilité qu'il peut procurer; qu'il doit être attentif à ne montrer aucune chaleur, & qu'ainsi le Chancelier n'avoit rien à faire qu'à temporiser & attendre le moment de faire sentir au Régent

1720.

combien il importoit de retirer sa confiance de cet homme, qui en étoit indigne, & cependant qui paroissoit l'avoir entière. Malgré ces raisons, le Public se déchaîna contre le Chancelier, sur ce qu'il n'agissoit pas vivement contre *Law*; & le François abattu se consolait par des pasquinades & des chansons.

On envoyoit au Parlement divers Edits, qu'il refusoit toujours d'enregistrer avec une fermeté respectable. On s'étoit contenté, depuis deux ans, de l'Edit qui déclaroit enregistré tout ce qui seroit envoyé au Parlement huit jours après l'avoir remis aux Gens du Roi. Mais cela ne suffisoit pas à *Law*, ni à sa cabale : elle vouloit la perte du Parlement; & le 21 Juillet, après avoir envoyé, dès cinq heures du matin, des Lettres de cachet à tous les Membres du Parlement qui le transféroient à Pontoise, le Régent en fit lire la Déclaration au Conseil de Régence. On prit quelques précautions contre les mouvemens que pouvoit exciter une telle résolution; comme de doubler les Gardes du Corps, de faire prendre les armes au régiment des

Gardes, & de faire assembler toutes les compagnies dans le logis de leur Capitaine, prêtes à marcher où l'on jugeroit à propos. La Déclaration fut lue après l'ordre exécuté, & après toutes les Lettres de cachet portées par les Mousquetaires du Roi, auxquels on donnoit par-là d'assez honteuses commissions.

Comme il n'étoit pas question de délibérer sur une résolution prise & exécutée, le Chancelier parut fort abattu, & refusa de sceller la Déclaration. Il rapporta les Sceaux au Régent, qui la fit sceller devant lui : mais, parce qu'il reprit les Sceaux l'instant d'après, le Public commença à rabattre de son estime pour lui.

Sans avoir de liaison particulière avec lui, je le soutenois cependant, parce que je pensois qu'un homme vertueux doit demeurer en place tant qu'il peut espérer d'empêcher une partie du mal & de procurer quelque bien. Cependant le Parlement ne voulut savoir aucun gré au Chancelier de ces Sceaux rapportés & repris; & il appeloit ouvertement cette conduite une comédie : mais la suite fit voir le contraire.



1720.

*Law* étoit fort attaqué : cependant son parti , à la tête duquel se mon-  
troient M. le Duc , Madame la Du-  
chesse & de puissans Mississipiens ,  
étoit soutenu avec ardeur , & le Ré-  
gent se laissoit entraîner à leur viva-  
cité. M. le Chancelier, M. *Desforts* ,  
qui avoit l'emploi de premier Com-  
missaire des Finances ( car l'on chan-  
geoit souvent. & l'administration des  
Finances & le nom des emplois ) , le  
Chancelier , dis-je , *Desforts* & le  
*Blanc* s'unirent contre *Law* : leurs ef-  
forts furent vains , & peu s'en fallut  
qu'ils ne perdissent eux-mêmes leurs  
places.

Tous les jours on voyoit paroître  
des Arrêts qui se contredisoient : on  
défendit les pierreries ; & *Law* étant  
au Conseil , dit tout haut , qu'en  
moins de trois mois il feroit rentrer par  
cette défense plus de soixante mil-  
lions dans le Royaume. Je pris la pa-  
role , & m'adressant au Régent , je  
lui dis : » Sur la fin du dernier re-  
» gne , dans des temps où l'on crai-  
» gnoit des diminutions de monnoies ,  
» quantité de gens ont acheté des  
» pierreries ; c'est aussi la même

» crainte de la destinée du papier ,  
 » qui oblige tous les nouveaux ri-  
 » ches à réaliser. Par exemple , un  
 » nommé Saint-Germain , mauvais  
 » Peintre d'Aix , qui a gagné près de  
 » quarante millions , a fait voir hier  
 » dix-neuf diamans de plus de cent  
 » mille francs chacun à des Prési-  
 » dens du Parlement d'Aix qui ont  
 » mangé chez moi , & qui m'ont rap-  
 » porté ce fait. Croyez-vous , dis-je  
 » en m'adressant à *Law* , que S. Ger-  
 » main vous rende ses pierreries ?  
 En effet , trois mois après en avoir dé-  
 fendu l'usage , il fut permis d'en por-  
 ter comme auparavant.

L'embarras pour *Law* étoit le paye-  
 ment des troupes , dont on pouvoit  
 craindre les murmures & quelque  
 chose de plus. Il s'engagea donc à  
 fournir dix millions par mois , & peu  
 de jours après on lui donna toute  
 liberté d'augmenter les monnoies , ce  
 qui lui fit promettre cinq millions de  
 plus pour les quatre premiers mois.

Il n'y avoit alors sorte d'exactions  
 que ne fissent les Usuriers , & le dis-  
 crédit du papier étoit tel , que les bil-  
 lets de cent francs n'en valoient que

1720.

Ses pern-  
 cieux effets.

1720.

quinze en especes, lesquelles mêmes étoient de deux tiers au dessus de leur valeur intrinseque, en sorte que le billet de cent francs n'en valoit que cinq de bonne monnoie. On peut juger par-là des profits immenses que faisoient la Compagnie des Indes & les Commis, tous agioteurs. On crut satisfaire le Public en défendant les boutiques de l'Hôtel de Soissons, où le papier se négocioit, & l'on nomma soixante Agens de change. Mais ce commerce infame & pernicieux n'en continua pas moins. Les cabales pour soutenir *Law* étoient vives. Ceux dont il avoit procuré les fortunes immenses, n'espérant les soutenir que par lui, mettoient tout en usage pour le conserver en place; & comme les fripons sont autant actifs & insolens que les gens de bien sont modestes, ils avoient toujours le dessus.

Les Finances, depuis la mort du Roi, étoient au sixieme Administrateur. M. *Desmarets* fut ôté dans le commencement de la régence, & l'on perdit en lui la meilleure tête & la plus capable de les gouverner. Elles furent données ensuite au Duc de

*Noailles* : après lui , M. d'*Argenson* en fut chargé sans titre. *Law* eut celui de Contrôleur-Général , après avoir été à Melun faire abjuration de l'apparence d'une Religion qu'il ne professoit guere ; mais on savoit seulement qu'il n'étoit pas Catholique. Après l'Arrêt du 21 Mai , qui pensa causer une révolte dans Paris , on lui ôta cette charge ; M. d'*Argenson* en reprit les fonctions sans titre , comme la première fois , & *Law* conservant toujours la première confiance dans l'esprit du Régent. Les Finances furent données à M. *Desforts* , prenant le titre de premier Commissaire , & à deux autres Commissaires qui lui furent joints ; savoir , MM. d'*Ormès*son & de *Gaumont* , tous deux Maîtres des Requêtes.

Les quatre freres *Paris* avoient été éloignés. C'étoient des gens très-versés dans l'administration des Finances ; chargés de la régie des Recettes générales & des Fermes , ils avoient offert de donner quinze millions par mois : quelle ressource & quelle puissance dans ce Royaume ; que l'on disoit épuisé ! Après la mort du feu

1720.

Roi, il étoit assurément très-facile d'y établir l'ordre & l'abondance, si l'on avoit bien voulu ne pas suivre l'abominable administration de *Law*, qui abusant de la bonté du Régent pour le tromper, trouva le pernicieux moyen de ruiner tout à la fois & le Roi & l'Etat.

Cependant la misere augmentoit, & le payement des troupes devenoit incertain. Le *Blanc*, Secrétaire d'Etat de la Guerre, le Chancelier & *Desforts* s'unirent pour faire connoître au Régent la ruine infaillible de l'Etat. On crut qu'à ce coup *Law* feroit perdu : mais M. le Duc & Madame la Duchesse le soutinrent. Il assura, comme nous l'avons dit, qu'il donneroit dix millions par mois, & peu de jours après il en promit cinq d'augmentation durant les quatre premiers mois. On lui laissa tous les profits des monnoies, & ces profits étoient immenses par les refontes continuelles, & par le prix excessif auquel on fit monter les especes. Les louis d'or furent mis à cinquante-quatre livres, & devoient être réduits à trente-six livres le premier de l'année 1721, les diminutions étant toujours annoncées,

pour ôter aux particuliers l'envie de conserver l'argent. Mais toutes les friponneries précédentes avoient épuisé la confiance, & réveillé l'attention de chacun sur ses véritables intérêts. Ceux qui avoient réalisé leurs billets en or, le cachotent ou l'envoyoient dans les pays étrangers, & l'espèce devenoit tous les jours plus rare.

1720.

Cependant l'affaire de la Constitution occupoit le Régent, pressé sur-tout par les vives sollicitations de l'Abbé *Dubois*, fait Archevêque de Cambrai. Comme il désiroit passionnément de devenir Cardinal, il n'oublioit rien pour contenter le Pape.

Les Patentés pour la Déclaration qui donnoit à la Bulle force de loi dans le Royaume, enregistrées au Grand-Conseil, ne déterminèrent pas le Cardinal de *Noailles* à publier son Mandement d'acceptation. Il avoit stipulé qu'il ne le donneroit que lorsque le Parlement auroit enregistré, & non le Grand-Conseil. Cet enregistrement n'avoit point été refusé entièrement, & MM. du Parlement prétendirent que si le Marquis de la *Vrilliere* se fut moins pressé lorsqu'il porta à Pon-

*Négociation pour empêcher l'exil du Parlement à Blois.*

1720.

toise l'ordre d'enregistrer, l'enregistrement auroit été fait, & seulement avec quelque modification. Mais enfin les difficultés mutuelles du Parlement & du Cardinal de *Noailles* donnerent lieu aux ennemis de l'un & de l'autre, de faire entendre au Régent qu'il y avoit une secrète intelligence entre eux. Toute la cabale de *Law*, ennemie déclarée du Parlement, s'unit, & la perte de la Compagnie fut résolue.

Entrant au Conseil le 21 Octobre, je fus averti par le Maréchal de *Villeroy*, que l'on devoit prendre une résolution violente contre le Parlement. Pendant le Conseil, on apporta une lettre du Premier Président, qui avoit été chargé par le Régent d'engager le Cardinal de *Noailles* à donner son Mandement. Elle annonçoit le refus de ce Prélat. Lorsque le Conseil se leva, je demandai au Chancelier s'il y avoit quelque chose sur le Parlement, & il me répondit : Je le crois. Nous suivîmes tous deux le Régent, qui parla en sortant au Secrétaire du Premier Président, qui avoit apporté la lettre, & qui, après avoir paru vouloir sortir, rentra dans la chambre  
du

du Conseil, & dit un mot à l'Abbé *Dubois* devenu Archevêque de Cambrai, & au Chancelier. Celui-ci demanda au Régent permission de le suivre au Palais Royal; mais ce Prince lui ordonna seulement de revenir le lendemain à neuf heures du matin. En même temps, il chargea le Marquis de la *Prillière* d'exécuter ce qui lui avoit été ordonné. C'étoit d'envoyer des Lettres de cachet à tous les Membres du Parlement, pour le transférer à Blois sans en dire un mot au Chancelier, qui cependant alla chez le Régent à neuf heures du matin, ainsi qu'il lui avoit été dit la veille. Avant que d'y arriver, il apprit par le Public ce qui regardoit le Parlement. Il entra dans la chambre du Régent, & trouva sur sa table une Déclaration pour la translation du Parlement, qui devoit être signée & scellée par lui. Il refusa de le faire, & demanda à se retirer. Le Régent se contenta de lui répondre qu'il y songeât encore une fois. De tout ce qu'on ne savoit que confusément le soir du 25 Octobre, j'en fus informé clairement dès le matin du 26. J'envoyai sur le champ

1720.



1720.

un Gentilhomme au Premier Président lui demander une heure pour l'entretenir dans la journée , & le rendez-vous fut à six heures du soir.

Je regardai le malheur de n'avoir plus de Parlement , comme le plus grand qui pouvoit arriver au Royaume ; car son éloignement à Blois étoit le second degré de sa perte , comme le premier avoit été de l'envoyer à Pontoise : ses ennemis n'en vouloient pas demeurer là , & le Chancelier me dit le matin , que la perte entière du Parlement étoit prochaine , ce qui le déterminoit à persister dans la résolution de se retirer.

Enfin , l'état violent où l'on étoit , & les malheurs que l'on en pouvoit craindre , me portèrent à ne laisser rien d'intenté pour mettre quelque obstacle aux desseins de ceux qui travailloient si vivement à la perte du Royaume. Je trouvai le Premier Président avec M. de *Blanc-Ménil* , Avocat-Général ; tous deux me presserent d'aller sur le champ chez le Cardinal de *Noailles* ; j'y allai , & lui parlai fortement sur tous les malheurs qui menaçoient le Parlement , & qui retom-

heroient sur le Cardinal lui-même , le Régent ayant déclaré tout haut que l'exil à Blois devoit lui être attribué , puisque son obstination à refuser son Mandement en étoit l'unique cause. Le Cardinal me parut disposé à se prêter , tant qu'il pourroit , pour faire changer les résolutions prises , & m'en donna parole. Je retournai sur le champ apprendre au Premier Président ce que le Cardinal m'avoit dit ; le Premier Président en fut très-satisfait. Je voulus encore rendre compte , dès le soir , au Régent de ces dispositions favorables , mais il étoit retiré. Le jour d'après , je me rendis fort matin au Palais Royal , pour lui parler. Je le trouvai dans son carrosse dans la rue Saint-Honoré , allant passer la journée à la campagne. Je ne balançai pas à arrêter son carrosse , parce qu'il ne falloit pas perdre une journée si importante , & qu'une fois sorti , ce Prince n'étoit plus visible le reste du jour. Je montai donc dans son carrosse , & commençai par lui demander pardon de la liberté que j'avois prise , puis j'ajoutai : » Je crois faire plaisir à » Votre Altesse Royale en lui appre-

1710.

» nant que le Cardinal de Noailles  
» est dans de très-bonnes dispositions ;  
» que je me flatte de rendre à Votre  
» Altesse Royale un grand service ,  
» en lui donnant quelque moyen de  
» ne pas exécuter une aussi violente  
» résolution que celle qu'elle avoit  
» déclarée contre le Parlement : je suis  
» persuadé que vos véritables servi-  
» teurs ne pourront jamais vous mar-  
» quer leur zele dans une occasion  
» plus importante , qu'en vous évitant  
» des sévérités dangereuses. C'en est  
» une bien dure de chasser d'abord  
» de Paris le Parlement , de le for-  
» cer d'aller ensuite en demandant  
» l'aumône de Pontoise à Blois. Le  
» Régent me répondit : Je leur ferai  
» donner de l'argent. Quels secours ,  
» répliquai-je , pouvez-vous donner à  
» tant de familles considérables qui  
» ont perdu presque tout leur bien ,  
» dans les temps où les plus riches  
» ne peuvent pas trouver une pistole à  
» emprunter ? M. de Vendôme même ,  
» qui a tant gagné dans ce Missif-  
» sipi , a été obligé de payer en bil-  
» lets sa dépense dans des cabarets  
» en revenant d'Orléans. Enfin , je

» puis assurer Votre Altesse Royale, 1720.  
 » que le Cardinal de Noailles fera  
 » ce que vous désirez, & que vous  
 » ne ferez plus obligé de suivre une  
 » résolution qu'il doit être heureux  
 » pour vous de pouvoir rompre. Le  
 » Chancelier est près de se retirer;  
 » & dans l'ardeur de vous tirer d'em-  
 » barras, j'ai cru les momens si pré-  
 » cieux, que je n'ai pas balancé à fai-  
 » sir un temps, qui d'ailleurs est peu  
 » propre à avoir l'honneur de vous  
 » entretenir ». Le Régent me remer-  
 cia, & parut bien disposé.

J'allai chez le Chancelier, qui me  
 pria instamment d'assister à une con-  
 férence qui devoit se tenir le soir avec  
 le Cardinal de *Noailles* & l'Abbé  
*Minguy*, Chanoine. Le Premier Pré-  
 sident avoit la goutte. Le Chancelier  
 lui fit savoir ce que l'on pensoit sur  
 l'importance dont il étoit que je me  
 trouvasse à cette conférence. Il m'en-  
 voya prier d'en être, & je m'y rendis  
 sur les six heures du soir, après avoir  
 été chez l'Archevêque de Cambrai que  
 je n'avois pas encore vu, & chez le-  
 quel je n'avois jamais mis le pied. Mon  
 dessein étoit de le presser de faire de

1720.

son côté tout ce qui seroit possible pour obliger le Régent à révoquer les Lettres de cachet déjà données & requies par tous les Membres du Parlement. L'Archevêque se contenta de me répondre que c'étoit au Parlement & au Cardinal de *Noailles* à céder. De chez l'Archevêque de Cambrai, je me rendis chez le Premier Président où je trouvai le Cardinal de *Noailles* déjà arrivé avec l'Abbé *Minguy*. Ce dernier parla avec beaucoup de raison & d'esprit. Comme j'avois fait voir la veille au Cardinal combien il lui importoit de n'avoir rien à se reprocher sur la perte du Parlement, ce Prélat, entraîné par de si fortes raisons, acheva de se rendre, & la résolution fut prise qu'il iroit, le jour d'après, déclarer au Régent qu'il donneroit son Mandement.

Le Cardinal avoit désiré que le Premier Président lui répondît des voix pour l'enregistrement, & l'on avoit employé à se les assurer une grande partie de la nuit & de la matinée. Le secret fut résolu entre nous quatre, sur ce que le Cardinal devoit dire au Régent. De chez le Premier Président,

j'allai chez le Chancelier, dont le départ étoit arrêté au lendemain; le Régent lui ayant donné deux fois vingt-quatre heures, & lui ayant dit que si après cela il persistoit, il faudroit bien consentir à sa retraite.

1720.

Comme je m'étois engagé avec le Cardinal de *Noailles* au secret, je ne le révélai pas au Chancelier, & lui dis seulement que le Cardinal devoit aller le jour d'après chez le Régent à dix heures du matin. Le Chancelier devoit s'y rendre à neuf, pour prendre congé. Je lui demandai de n'entrer chez le Régent qu'après que le Cardinal en seroit sorti, sachant bien que ce que le Cardinal devoit dire au Régent, le disposeroit à retenir le Chancelier, ce qui arriva en effet. J'allai au Palais Royal comme le Chancelier en sortoit : celui-ci, avec un air riant, me serra la main, de maniere que je compris que tout alloit bien. J'entrai dans le cabinet du Régent, & lui demandai s'il étoit content du Cardinal. » Il m'a tout » promis, & m'a demandé deux » jours, répondit le Régent; mais » ce n'est pas la première fois qu'il

1720.

» m'a manqué. Oh ! répliquai-je ,  
 » je vous réponds moi qu'il tiendra  
 » sa parole , & que Votre Altesse  
 » Royale fera très-satisfaite «.

Les deux jours convenus écoulés ,  
 le Cardinal de *Noailles*, suivant son  
 engagement , remit son Mandement  
 imprimé au Régent , & alla ensuite  
 le porter au Roi. Le moment d'après ,  
 je vis le Régent , qui me dit : » Vous  
 » êtes un bon négociateur ; ce n'est  
 » pas d'aujourd'hui que je le fais.  
 » Je vous suis très-obligé de la ma-  
 » niere dont vous avez conduit toute  
 » cette affaire «. Le même jour , on  
 expédia des Lettres de cachet pour ré-  
 voquer l'éloignement du Parlement à  
 Blois , & pour le laisser à Pontoise.

Cette affaire me fit beaucoup d'hon-  
 neur ; car l'intérêt de l'Etat étoit tel-  
 lement attaché à la conservation du  
 Parlement , que le Public connut ai-  
 sément que lorsqu'il étoit question de  
 son bien , on pouvoit compter sur  
 mon zele & ma fermeté ; j'en reçus  
 aussi des lettres de félicitation de pres-  
 que toutes les Provinces , & il n'y eut  
 guere de Ministres étrangers qui ne  
 vinssent m'en faire compliment.

Le Parlement demeura établi à Pontoise ; mais les dispositions étoient favorables pour le faire revenir à Paris. Il s'agissoit de faire enregistrer les Déclarations du Roi sur la Constitution ; & le parti Janséniste , outré de l'accommodement du Cardinal de Noailles , n'oublioit rien pour empêcher cet enregistrement. On répandit des imprimés pour soulever les esprits , & ils occasionnerent une lettre de ma part au Premier Président.

1720.

Comme les meilleures têtes & même tout le Parlement étoient déterminés à l'enregistrement , il se fit tout d'une voix. L'Abbé *Pucelle* , homme d'esprit & de mérite , mais regardé comme l'ennemi le plus ardent de la Constitution , parla avec beaucoup de sagesse. Le Régent fut content , & je le pressai d'abord sur le retour du Parlement à Paris. Le Régent m'assura que ses intentions étoient bonnes ; sur quoi je lui répliquai : *Qui citò dat , bis dat.*

Il étoit question d'une autre affaire importante : c'étoit de faire arrêter *Law* , soutenu avec la plus grande vivacité par M. le Duc , Madame la Duchesse , & par tous ceux dont il

*Mesures contre Law personnellement.*



1720.

avoit causé les fortunes également immenses & honteuses par leur excès. Le Régent voyoit que tout alloit se perdre , & promettoit tous les jours d'ôter *Law* de place : il s'en étoit expliqué au Maréchal de *Villeroi* , au Chancelier , à moi , & à plusieurs autres , portés par l'amour du bien public à ne rien oublier pour déplacer un homme qui avoit détruit le Royaume.

Je fus appelé alors à un Conseil composé de peu de personnes, où il fut principalement question des désordres de la peste , & des moyens de l'empêcher de s'étendre. On y parla aussi de *Law* , & le Régent promit son éloignement. Effectivement , le 27 Décembre , j'eus ordre de me rendre au Palais Royal , à trois heures après midi , avec MM. de la *Houffaye* & *Crozat*. On y résolut que M. de la *Houffaye* feroit déclaré Contrôleur-Général , & que *Crozat* examineroit les comptes de la Banque. Cette résolution fut publique dès le soir : il le fut aussi que M. le Duc , en consentant à l'éloignement de *Law* , avoit exigé que l'on ôteroit à M. *Desforts* les fonctions

de Contrôleur-Général. M. de la *Houffaye* en avoit déjà refusé l'emploi, parce qu'on le vouloit en quelque maniere dépendant de *Law*; mais cette place lui fut donnée pour lors avec autorité entière. C'étoit un homme d'assez bon esprit, ferme, qui avoit les qualités d'un bon citoyen & d'un homme d'honneur, mais d'ailleurs peu capable de gouverner les Finances: il avoit servi plusieurs campagnes en qualité d'Intendant dans les armées que je commandois: je demandai au Roi la permission de le mener aux conférences de Raftat: je lui fis le même compliment sur son nouvel emploi, que celui que j'avois fait au Chancelier d'*Aguesseau* à son retour de Fresne, & lui dis: » Les qualités les » plus nécessaires à un homme ac- » tuellement en place, sont l'honneur » & la fermeté, puisque les fri- » pons sont présentement un des plus » grands malheurs de l'Etat «. Il commença son administration en honnête homme. Le bruit étoit fort répandu que la disgrâce de *Law* n'étoit pas sincère, & bien des gens la comparoient à l'éloignement du Cardinal

1720.

Mazarin dans le pays de Cologne ; d'où il gouvernoit la Reine-mère, & par conséquent la Cour & le Royaume. Le nouveau Contrôleur-Général connut la nécessité de détruire cette opinion : il envoya chercher les Directeurs de la Compagnie des Indes, & leur dit : » Je fais que plusieurs de » vous autres veulent toujours com- » ter sur le crédit de M. *Law* : je » vous défends donc d'avoir aucun » commerce avec lui directement ou » indirectement ; & si quelqu'un man- » que à ce que je lui ordonne , je lui » ferai sentir mon autorité «.

A peine se fut-il expliqué ainsi, que, dans les examens qui se firent de toutes les caisses, il se trouva qu'on avoit trompé le Régent en tout, & avec la dernière impudence. *Law* lui avoit toujours dit que sa grande peine étoit la perte considérable que le Roi feroit par la diminution des especes, indiquées au premier Janvier 1721 ; le Roi ayant, disoit-il, plus de trente millions en especes dans les caisses de la Banque : cependant il ne s'y trouva pas un écu. Sur cela, M. de la *Houssaye* alla trouver M. le Duc, pour

« Informer des crimes de *Law*. » Je  
 « vois bien, lui répondit ce Prince,  
 « qu'on voudroit le mettre à la Bas-  
 « tille. M. le Duc d'Orléans m'a  
 « donné parole qu'il ne seroit point  
 « arrêté ; voulez-vous conseiller à  
 « M. le Régent de me manquer de  
 « parole ? Non, lui répondit le Con-  
 « trôleur-Général, mais je prendrai  
 « la liberté de vous conseiller de re-  
 « mettre cette parole. La justice veut  
 « qu'on fasse renfermer un homme  
 « qui a commis des crimes connus,  
 « & , suivant les apparences, qu'on  
 « ne connoît pas encore , & que vous  
 « ignoriez sans doute, lorsque vous lui  
 « avez promis votre protection ».

1720.

Le Régent consentit que *Law* sortît  
 du Royaume. Cette permission fit  
 murmurer tous les gens de bien. J'al-  
 lai trouver le Régent, & je lui dis :  
 « Si la conduite que V. A. R. m'a  
 « vu tenir depuis le commencement  
 « de la régence, méritoit son atten-  
 « tion, elle y trouveroit des mar-  
 « ques continuelles de mon attache-  
 « ment au bien de l'Etat & à vos  
 « intérêts. J'oserai donc vous dire  
 « que, si vous avez quelque serviteur

1710.

» fidele, il doit vous représenter que  
 » rien ne peut vous faire personnel-  
 » lement un plus grand tort, que de  
 » laisser sortir du Royaume un homme  
 » qui a trouvé le moyen de le ruiner  
 » en deux ans, & qu'enfin c'est vou-  
 » loir prendre sur vous une partie de  
 » la juste horreur que l'on a pour  
 » lui, si vous ne l'abandonnez pas à  
 » la Justice ». Le Régent répondit à  
 cette instance, comme un homme dé-  
 terminé à la résolution prise de le  
 laisser sortir, en m'assurant qu'on ne  
 pouvoit le tromper en rien. Law par-  
 tit donc d'une de ses terres le 29 Dé-  
 cembre : il passa par Paris, où il resta  
 quatre heures de la nuit, qu'il em-  
 ploya à prendre des papiers ; après quoi  
 il gagna très-diligemment la fron-  
 tière, laissant les Finances dans le plus  
 grand désordre où elles eussent jamais  
 été. Presque tous les Rentiers étoient  
 ruinés, & l'argent si rare, que les Sei-  
 gneurs les plus puissans, mal payés de  
 leurs appointemens & de leurs Fer-  
 miers, ne trouvoient à emprunter ni  
 sur leurs terres, ni même sur des  
 pierreries. On fit arrêter & conduire  
 à la Bastille *Bourgeois*, Caissier de la

Compagnie & de la Banque, *Fromaget & Durevest*. MM. de *Trudaine*, *Ferrand & Machault*, Conseillers d'Etat, furent nommés pour les interroger. Il étoit encore de la dernière importance de faire arrêter un très-grand nombre de gens qui avoient des biens immenses dans les pays étrangers, aussi bien que dans le Royaume : mais cela fut différé par des raisons peu solides.

1710.

On apprit cependant que *Law* étoit arrivé à Bruxelles avec deux chaises de poste aux armées de M. le Duc d'Orléans & de M. le Duc, & qu'il avoit été fort bien reçu par le Marquis de *Prieux*, Administrateur-Général des Pays-Bas.

Milord Londondery partit de Londres sur les bruits de la disgrâce de *Law*, & vint se présenter au Régent pour une dette de quatre millions six cent mille livres monnoie de France. Il lui fut répondu que la voie de la justice étoit ouverte. Sur cette réponse, le Milord envoya des courriers pour tâcher de faire arrêter *Law* en quelque endroit qu'il pût être.

L'Envoyé de l'Empereur, le Nonce *Macey* & l'Abbé *Mareilly*, qui alloit

1720.

Intérnonce à Bruxelles, dirent en dinant chez moi, qu'on leur mandoit de Bruxelles, que *Law* avoit dit publiquement qu'il avoit laissé cent cinquante millions à Paris, & qu'il en avoit encore autant dans les Banques étrangères. Sur ces divers bruits, on trouvoit qu'on avoit fait une faute capitale en ne le faisant pas arrêter.

*Et pour remédier au mal causé par ses opérations.*

On tint, le 29 Décembre, une assemblée générale de la Compagnie des Indes, où le Régent, M. le Duc & tous les Seigneurs qui étoient de cette Compagnie, assistèrent. Il y fut résolu que les recettes générales, les monnoies, & tous les autres revenus du Roi seroient désunis de la Compagnie des Indes, à laquelle on laissa seulement la ferme du Tabac. Cette Compagnie nomma huit Directeurs généraux, qui furent les Ducs de *Gramont* & d'*Antin*, de *Chaulnes*, de *Vendôme*, M. (a) de *Mezieres*, de *Chattes*, & *Landivisio*. Outre ces huit principaux Directeurs, on en nomma d'autres d'un ordre fort inférieur, sur quoi il s'éleva une voix qui dit : » *Songez seulement à*

---

(a) Ce nom est en blanc dans le Manuscrit.

» *prendre des gens de bien* ». Cette décision faite, le Régent sortit : & comme l'union des revenus publics à la Compagnie avoit fait du trouble dans l'Etat, ainsi que je l'avois soutenu hautement dans le Conseil de Régence, la séparation de ces mêmes revenus remit quelque calme dans les esprits. 1720.

Effectivement, lorsque l'administration de tous les revenus de l'Etat fut donnée à la Compagnie, ceux du Conseil de Régence qui avoient intérêt aux actions, remercièrent le Régent, & lui dirent que cette résolution tranquilliserait le Public. J'avois pris la parole, & dit au contraire : » Il y a un autre Public plus nombreux, & sans comparaison, beaucoup plus considérable de toute manière, qui demeure dans une cruelle agitation ; il ne faut pas souffrir que les Actionnaires se comptent pour le Public ».

Le Marquis de *Canillac* répliqua que de ces premiers, qui sont le vrai Public, il y en avoit dix contre un : » *Dites, vingt contre un* », ajouta l'Evêque de Troyes ; sur quoi, adressant la parole au Régent, je lui dis :



---

1720. » Vous voyez , Monseigneur , que ces  
 » MM. qui veulent être le Public ,  
 » ne peuvent s'en flatter , qu'avèu-  
 » glés qu'ils sont par leurs intérêts « :  
 mais la question étoit déjà décidée  
 dans l'esprit du Régent. La cabale des  
 Actionnaires , soutenue fortement par  
 M. le Duc , étoit puissante , & l'union  
 avoit été conclue.

---

1721. Quand la désunion de la Compa-  
 gnie des Indes d'avec les revenus du  
 Roi eut été prononcée au Conseil , les  
 Directeurs s'assemblerent chez M. le  
 Prince plusieurs fois , & n'oublierent  
 rien pour en tirer tous les avantages  
 possibles. L'Arrêt de désunion parut le  
 8 Janvier 1721 , & dès-lors les *Paris*  
 & *Bernard* travaillèrent à faire des  
 fonds pour le payement des troupes &  
 des rentes de la ville.

Les Directeurs de la Compagnie &  
 les Actionnaires employèrent tout , de  
 leur côté , pour soutenir leurs fortunes  
 immenses , au hasard d'achever l'en-  
 tière destruction de l'Etat , pendant  
 que ceux qui vouloient l'empêcher  
 étoient bien éloignés de montrer la fer-  
 meté nécessaire pour cela. On voyoit  
 au contraire , & avec douleur , que

l'avarice & le vice unissent bien plus étroitement les fripons entre eux, que la vertu n'unit les gens de bien; ceux-ci se reposant presque toujours sur leurs bonnes intentions, & les autres n'oubliant rien pour faire réussir leurs pernicieux desseins.

1711.

Il y avoit une chose qui me faisoit toujours peine; c'étoit la désunion que le point d'honneur du bonnet entretenoit toujours dans le Parlement. Je me flattai que le service que j'avois rendu en empêchant sa translation à Blois, & empêchant par conséquent la ruine de ce Corps, que désiroient ses ennemis, me donneroit quelque crédit pour terminer le différend qui étoit entre nous. Les plus honnêtes gens du Parlement, persuadés que cette réunion étoit nécessaire pour le bien de l'Etat, me parurent résolus à n'être pas difficiles; & de leur part, les Pairs étoient disposés à se contenter de quelques avances d'honnêteté du Premier Président. Elles furent convenues entre lui & moi.

*Le Mar-  
chal travaille  
à terminer  
l'affaire du  
bonnet.*

Il avoit été très-brouillé avec le Duc de S. Simon, qui avoit parlé de lui dans les termes les plus injurieux,

1721.

& s'étoit même fortement opposé au mariage du Duc de Lorges avec sa fille. Mais , le mariage consommé , leur réunion se fit par le moyen de la Duchesse de *Lauzun*. Pour prix de cette réunion , le Duc de *S. Simon* s'étoit mis en tête d'obtenir la décision de toutes les contestations qui étoient entre les Pairs & le Parlement ; & , à la priere du Duc , le Régent donna au Premier Président un Mémoire des prétentions des Pairs , & le même qui avoit été dressé dès le temps du feu Roi. Par ce Mémoire , les Pairs vouloient absolument le bonnet , qu'on ôrât le Conseiller qui coupoit les Pairs par l'interposition de ce Conseiller au bout de chaque banc , & ils demandoient encore le rétablissement de l'ancien usage de style : » *La Cour suffisamment garnie de Pairs* ». Le Premier Président assembla les Présidens à Mortier , & leur demanda leur avis. Ils balancerent s'ils opineroient par les anciens ou par les derniers , & il fut résolu de commencer par la tête. Le Président de *Novion* parla sans décider ; le Président d'*Aligre* obscurément ; le Président de *Lamoignon*

dit qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat ,  
de celui du Parlement & des Pairs ,  
que la division cessât ; que , selon les  
apparences , les Pairs obtiendroient à  
la majorité ce qu'ils désiroient , & qu'il  
valoit mieux se relâcher de bonne  
grace sur la plupart de leurs préten-  
tions. Les autres Présidens furent par-  
tagés , mais tous convinrent qu'il fal-  
loit se réunir.

1721.

J'ignorois cette négociation, lorsque  
je travaillai avec le Premier Président  
pour faire cesser la division : je me  
bornai , ainsi que les Ducs de *Sully* ,  
de la *Roche-foucault* , de *Luxem-  
bourg* , de la *Feuillade* , & plusieurs  
autres , à ce qu'on se contentât des  
plus légères marques d'honnêteté que  
donneroit le Parlement , d'autant plus  
que ce Corps ayant éprouvé depuis  
peu de terribles mortifications , il ne  
paroissoit pas convenir aux Pairs de  
prendre ce temps-là pour être diffici-  
les. Mais je fus averti par un Président  
à Mortier de la délibération qui avoit  
eu lieu chez le Premier Président , à  
l'occasion du Duc de *S. Simon* , à qui  
on accorda beaucoup plus qu'il ne de-  
mandoit : c'est pourquoi je ne fus pas

1721.

surpris de trouver le Premier Président facile à me promettre qu'à la première réception il demeureroit découvert, sans bonnet, aussi bien pour les Conseillers que pour les Pairs qui, ayant résolu d'être faciles, ne pouvoient guere se réduire à de plus modestes prétentions.

J'allai passer quatre jours à la campagne, & à mon retour j'appris que plusieurs Pairs avoient résolu de ne pas aller à la réception du Duc de *Nevers*, qui devoit se faire le Mardi suivant. La veille, les Ducs de la *Roche-foucault* & de la *Feuillade* vinrent dès le matin chez moi, & me demandèrent si j'étois dans le dessein d'aller ou non au Parlement. » Le Duc d'Antin, me dit le Duc de la Roche-foucault, a même demandé à me parler ce matin; je l'ai remis à l'après-midi, pour savoir auparavant ce que vous pensiez. Puisque le bien de l'Estat nous a tous portés à croire la réunion nécessaire, je suis d'avis, lui dis-je, de faire quelque sacrifice, & d'aller au Parlement : & en effet ces Messieurs y étoient déjà bien résolus,

quand même les choses auroient dû se passer à l'ordinaire. Cependant je leur dis que je verrois le Premier Président le soir. Celui-ci m'assura qu'il ôteroit son bonnet, mais en même temps il me pria de n'en rien dire.

1721.

Le Lundi matin, les Ducs de la *Feuillade* & de la *Roche-foucault* vinrent chez moi me demander ce que le Premier Président m'avoit dit : mais comme je lui avois promis le secret, je ne fis que leur serrer la main, ce qui leur suffisoit pour leur faire juger que les Pairs recevroient la petite honnêteté dont ils vouloient bien se contenter. Ces deux Messieurs allèrent de chez moi au Palais Royal, & trouvèrent le Premier Président qui sortoit du cabiner du Régent, lui parlèrent, revinrent chez moi, & me dirent :  
 « Le Premier Président a été moins  
 » discret que vous, & nous a positi-  
 » vement assuré que nous serions con-  
 » tens. Le Premier Président est maî-  
 » tre de son secret, leur répondis-je,  
 » mais pour moi, je n'avois pu que  
 » vous serrer la main ». Le Premier  
 Président alla du Palais Royal chez  
 M. le Prince de *Conti*, qui avoit for-

rement travaillé à la réunion, persuadé qu'elle étoit nécessaire au bien de l'Etat, & ce Magistrat ne fit cette démarche que pour assurer que MM. les Pairs seroient contens. Le Prince de Conti vint le même jour dîner chez moi, & me redit les paroles du Premier Président, & qu'il n'y avoit pas lieu de douter que les contestations ne finissent le jour d'après, puisque les Pairs vouloient bien se contenter de l'honnêteté qu'on étoit disposé à leur faire. Mais le jeune *Gilbert*, Greffier en chef du Parlement, vint l'après-midi chez moi, & ne m'ayant pas trouvé, il y revint à dix heures du soir, lorsqu'on étoit à table, & me dit de la part du Premier Président, qu'il ne pouvoit rien faire. » S'il n'étoit question que de ce qui s'est passé entre le Premier Président & moi, répondis-je, j'en serois quitte pour ne pas aller au Parlement ; mais M. le Prince de Conti, MM. de la Rochefoucault & de la Feuillade me sont venus dire le jour même, que le Premier Président feroit ce qu'il avoit promis, & qu'ainsi ils ne pouvoient douter qu'il ne tint parole «.

« parole ». Gilbert fut étonné que le Premier Président si engagé voulût se dédire, & je lui dis que je ne le croirois jamais, & que j'irois au Parlement.

1721.

Cependant une espece de vertige qui régnoit alors sur toute la Nation, empêcha encore une fois que mes intentions, dans cette conjoncture, n'eussent un plein effet; & le Premier Président, convaincu par une infinité de raisons, que rien n'étoit plus nécessaire pour le bien de l'Etat, pour l'avantage des Pairs & du Parlement, que d'être bien ensemble, perdit cependant l'occasion de calmer toutes les petites agitations qui nous divisoient. Cette affaire ne paroîtra pas trop minutieuse à ceux qui savent que les plus petits germes de division dans les Corps ne sont pas à négliger. Au reste, je n'y donnai que les momens qui n'étoient pas nécessaires à l'affaire de tout le Royaume, celle des Finances.

M. de la *Houssaye* montra assez de fermeté dans les commencemens. Il étoit bien aise de s'appuyer sur mes avis, non pour la direction des Finances, que je déclarai ne pas entendre, mais pour se bien conduire dans une

On tâche d'établir quelque ordre dans les Finances.



situation où la fermeté principalement étoit nécessaire ; car la Compagnie des Indes prétendoit prouver que le Roi lui étoit redevable de plus de neuf cent millions. Il est vrai, qu'on assuroit au contraire qu'elle en redevoit plus de douze cents. Une si énorme différence dans les affaires du Roi, pouvoit ou les ruiner entièrement , ou donner quelque espérance de les relever.

On tint un Conseil de Régence, où tous les Secrétaires d'Etat furent appelés. Je fus averti de la matiere qui devoit y être traitée. A peine eut-on pris place, que M. le Duc se leva, & adressant la parole au Roi, dit : » Sire, on » va traiter une matiere dans laquelle » j'ai intérêt, puisqu'elle regarde la » Compagnie des Indes. Mais afin » d'être plus libre à parler pour cette » Compagnie, je vais en séparer mes » intérêts ; & pour cela je déclare que » je remets à Votre Majesté quinze » cents actions que je désire être brûlées. M. le Comte de Toulouse dit : » J'en ai quatre cents qui viennent de » mes rentes sur la Ville, & je veux » bien les remettre aussi. Celles qui » viennent de votre bien, lui répondre

» le Duc d'Orléans , vous devez les  
 » garder. M. le Duc d'*Antin* dit qu'il  
 en avoit deux cent soixante-deux qui  
 venoient de Dieu grace , & qu'il les  
 remettoit.

1721.

Le Contrôleur-Général lut alors un  
 Mémoire sur la question de savoir si la  
 Banque & la Compagnie des Indes  
 étoient unies ; que si elles l'étoient , la  
 Compagnie ne devoit point de compte  
 en particulier de son administration.  
 Pour décider cela , on lut les articles  
 qui établissoient l'union. On alla en-  
 suite aux opinions. M. le *Blanc* parla  
 le premier , & on vit qu'il vouloit fa-  
 voriser la Compagnie ; mais on le re-  
 leva , & il conclut par dire qu'elle étoit  
 tenue de rendre compte. M. d'*Arme-  
 nonville* , Garde des Sceaux , gagné ,  
 à ce qu'on disoit , par la Compagnie ,  
 dit qu'on ne pouvoit la condamner  
 sans l'entendre , & qu'il falloit lui  
 donner du temps pour expliquer ses  
 raisons. Cependant , par les Mémoires  
 qu'elle avoit déjà présentés , & par une  
 seconde lecture que l'on fit des raisons  
 qu'elle avoit alléguées pour se défen-  
 dre de l'union , il fut forcé de con-  
 venir qu'elle étoit constante. » Je suis

1711.

» d'autant plus surpris qu'elle est conf-  
 » tante, dis-je en me levant, que j'ai  
 » voulu dans le temps m'y opposer, &  
 » que j'ai soutenu fortement dans le  
 » Conseil où elle fut conclue, qu'elle  
 » étoit contraire au bien public. Au  
 » reste, ajoutai-je, il seroit surprenant  
 » que cette Compagnie n'eût voulu  
 » l'union que pour charger le Roi des  
 » dettes immenses, folles & exorbi-  
 » tantes qu'elle a faites, & qu'ensuite  
 » elle désirât la désunion pour mettre  
 » les dettes sur le compte du Roi ». Tout le reste du Conseil fut d'avis que l'union étoit certaine, & par conséquent la Compagnie fut déclarée comptable au Roi.

L'Arrêt en fut expédié malgré de fortes oppositions de principaux Actionnaires qui étoient en grand crédit. On en expédia un aussi pour liquider les dettes, & pour tâcher de démêler ceux des Actionnaires qui avoient été obligés de mettre en actions le fonds de leurs biens, d'avec ceux qui de rien avoient fait des fortunes immenses aux dépens des biens légitimes des François & de tous les rentiers du Royaume.

Le jour d'après, les Actionnaires

furent rassemblés chez M. le Duc, où ils prirent la résolution de demander que M. d'*Armenonville*, sur lequel ils comptoient, fût chargé de présenter leur requête, & de rapporter au Conseil tout ce qui regardoit leurs intérêts. Il se répandit un bruit que le Régent l'avoit accordé, & que M. de la *Houffaye* seroit ôté de place. Les *Paris* furent menacés, & on n'oublia rien pour les intimider. Cette incertitude dans les affaires, mais sur-tout dans celles des Finances, déranger toutes les opérations.

J'étois fort inquiet des traverses qui ébranloient le Contrôleur-Général; & comme il étoit fort à craindre que si on l'ôtoit de sa place, elle ne fût donnée à quelque malhonnête homme, je n'oubliai rien pour l'encourager à la fermeté nécessaire en pareille conjoncture. Je comptois donc que le Contrôleur-Général seroit ferme; mais je doutois du Garde des Sceaux. Les Actionnaires répandoient qu'il leur étoit favorable. Cependant il étoit d'une nécessité indispensable que ces deux hommes pensassent & agissent de concert. On passa trois semaines

~~plusieurs~~ dans ces agitations , & l'on résolut encore un troisième Arrêt pour confirmer les deux premiers.

1721.

*Affaire du  
Duc de la  
Force.*

Pendant ce temps-là , il arriva une affaire qui occupa le Public , & qui augmenta sa haine pour le Duc de la Force , fondée sur ses trop grandes liaisons avec *Law*. On disoit qu'il étoit le premier & le plus ardent à soutenir toutes les propositions abominables de ce destructeur de la Nation , qu'il avoit fait ainsi une fortune considérable. Or il étoit établi dans le Public , que tous les moyens avoient été employés par lui pour l'augmenter. Depuis plusieurs mois , on disoit qu'il avoit acheté toute la bougie & tous les suifs de Paris & de plusieurs Provinces. Ces bruits vagues se réalisèrent , & les Marchands de Paris découvrirent qu'il avoit un magasin dans les salles & dans l'ancienne Bibliothèque des vieux Augustins. Ils en portèrent leurs plaintes au Lieutenant-Général de Police. Le Duc de la Force alla au Palais Royal , pleura , cria à l'injustice , s'adressa au Régent , & laissa entendre au Public , que s'il avoit acheté des marchandises , c'étoit par les ordres de ce Prince ,

Le Régent ; piqué de ces discours , donna liberté de porter l'affaire au Parlement ; déjà animé contre le Duc , par une opinion apparemment assez fondée , qu'il avoit été un des plus ardens à poursuivre sa perte. On fit mettre en prison un nommé l'Orient , qui fut déclaré Facteur du Duc de la Force ; & enfin , le Samedi 15 Février , tous les Pairs furent convoqués & toutes les Chambres assemblées. MM. les Princes du Sang & dix-huit Pairs se trouverent au Parlement. Les Gens du Roi ouvrirent la séance. Les deux Rap-  
1721.  
 porteurs parlèrent ; car en matiere d'affaires concernant les Pairs du Royaume , il y a toujours deux Rap-  
 porteurs : c'étoient en cette occasion MM. Ferrand & Paris. Les avis étoient en quelque maniere partagés. Les conclusions des Gens du Roi al-  
 lerent à faire arrêter Duparo, & Ber-  
 nard , domestiques ou affidés du Duc de la Force ; le sieur le Feron , un des plus anciens Conseillers , fut d'a-  
 vis , outre cela , d'assigner le Duc de la Force pour être oui , & de publier des Monitoires. Il y eut sur cela plu-  
 sieurs discours très-beaux. Les premiers

1711.

mît pour l'interrogatoire. Le Parlement crut que cela étoit absolument impossible.

Le Duc de *S. Simon* m'envoya le soir deux Mémoires qui attaquoient toute la conduite du Parlement à l'égard du Duc de la *Force*, & où l'on prétendoit, entre autres choses, que le Parlement ne devoit inviter les Pairs que sur des Lettres-Patentes. Il est certain qu'en quelques occasions précédentes, le Parlement ayant invité les Pairs, sa conduite avoit été blâmée à la Cour, & que cette invitation avoit été ôtée des registres : mais il est certain aussi que cette invitation avoit été faite pour délibérer sur des affaires d'Etat. Mais dans la circonstance dont il s'agit ici, le Parlement, pour éviter l'invitation, & en même temps pour observer à l'égard des Pairs une conduite honnête, les envoya avertir simplement par le sieur *Isabeau du Tillet*, Greffier du Parlement, qu'un tel jour & à telle heure toutes les Chambres devoient être assemblées, & qu'il devoit s'y traiter une matière qui intéressoit MM. les Pairs. MM. les Princes du Sang s'y trouverent, & un

fort grand nombre de Pairs, le reste ne voulant plus aller au Parlement, pour les raisons de dispute ci-devant expliquées.

1721.

Il arriva une nouvelle affaire, qui obligea d'assembler encore une fois toutes les Chambres du Parlement. Le Duc de la Force ayant été informé que, par un ordre du Lieutenant de Police, on visitoit une maison qui lui appartenoit, mais dans laquelle on ne trouva personne de sa livrée, s'y rendit avec un grand nombre de domestiques, demanda au Commissaire à voir son ordre, & alla le porter au Régent; ce qui causa une nouvelle plainte contre ce Duc. Le Parlement s'assembla le 19 Février. Le Duc de la Force s'y trouva, & prit sa place, tenant à la main un très-long Mémoire. Il fit la faute de commencer à parler dans le temps que les Gens du Roi parloient; le Premier Président lui dit qu'il ne devoit pas interrompre les Gens du Roi, ni même se trouver au Parlement, ni en place, lorsqu'il s'agissoit d'un procès commencé contre lui. Il insista pour parler, & le Premier Président pour le faire sortir; ce



1721.

qu'il fit, en protestant contre l'obstacle qu'on mettoit à entendre ce qu'il avoit à dire pour sa justification.

Comme j'étois incommodé, je ne pus aller à cette séance du Parlement, & je me serois certainement opposé à ce qu'on refusoit au Duc de la Force la liberté de parler, & à la violence de l'obliger de sortir, violence qui étoit véritablement contraire à la dignité d'un Pair de France. Le soir, tous les Pairs furent invités à se trouver le 20 chez le Cardinal de Mailly, premier Pair de France. Le Cardinal de Rohan étant venu me voir le même jour, me dit qu'il y avoit une assemblée générale des Pairs résolue; mais j'envoyai m'excuser d'assister à cette assemblée, par la même raison de maladie qui m'avoit empêché d'aller à la dernière séance du Parlement, & il s'y trouva très-peu de Pairs.

Le jour suivant, le Cardinal de Polignac, les Ducs de Sully & de Mazarin, de Richelieu, & plusieurs autres, dînèrent chez moi. Comme on sortoit de table, le Prince de Conti arriva, & me dit : » Le Duc de Saint-Agnan sort de chez moi, où il a été

» envoyé par les Pairs qui se sont trou-  
 » vés chez le Cardinal de Mailly ; il  
 » m'a apporté un Mémoire ou Requête  
 » au Roi , dont le commencement est  
 » intitulé *les Pairs de France*. Cette  
 » Requête n'est signée que par le seul  
 » Cardinal de Mailly ; elle contient  
 » plusieurs points contre le Parlement.  
 » MM. de Mailly & d'Uzez sont allés  
 » la porter à Son Altesse Royale. M. le  
 » Duc de Chaulnes a été envoyé chez  
 » M. le Duc , & le Duc de Saint-Agnan  
 » l'a apportée chez moi. Je suis étonné ,  
 » lui ai-je répondu , qu'on présente , au  
 » nom de tous les Pairs , une Requête  
 » qui n'a été méditée que par un très-  
 » petit nombre d'entre eux. Il y a ap-  
 »arence qu'elle a été résolue & écrite  
 » avant que d'être examinée , par l'As-  
 »semblée de ce matin , qui a été si  
 » peu nombreuse , qu'elle n'étoit pas  
 » composée du tiers des Pairs. On  
 » n'auroit pas dû mettre leur nom en  
 » général à la tête d'une Requête qui  
 » ne se trouve signée que d'un seul ».

Le Duc de la Feuillade & le Duc  
 de Melun , & plusieurs autres , arri-  
 verent dans ce moment chez moi , &  
 l'on convint de s'assembler le jour

1721.

d'après chez le Duc de *Luxembourg*, qui étoit malade. Il fut résolu de s'opposer aux fins de cette Requête, qui ôtoit aux Pairs de France la liberté d'être jugés conformément à leurs prérogatives, par les Pairs & par toutes les Chambres assemblées.

Sur cette division des Pairs, le Régent, auquel on avoit voulu persuader que l'union des Pairs & du Parlement étoit contraire à ses intérêts, envoya défendre au Parlement de continuer le procès du Duc de la *Force*. L'ordre fut porté par un Huissier de la Chaîne, & sur cet ordre, toutes les Chambres du Parlement assemblées, MM. les Princes du Sang & les Pairs opinèrent à faire des remontrances, & MM. les Princes du Sang avec quatre Pairs, assistèrent à la composition de ces remontrances : il fut dit que toutes les Chambres s'assembleroient le Lundi, pour les examiner. Elles furent approuvées, & présentées par le Premier Président & environ trente Conseillers de toutes les Chambres.

Deux jours après, le Chancelier écrivit au Parlement, qui s'assembla le 3 Mars. Les trois Princes du Sang s'y

trouverent, & grand nombre de Pairs. Je n'arrivai qu'après que la longue lettre du Chancelier au Parlement eut été lue, & l'on avoit même commencé à opiner sur cette lettre : mais le Premier Président, contre les regles & l'usage, eut pour moi l'honnêteté de faire cesser les opinions, & de relire la lettre du Chancelier toute entière. Cette lettre étoit une manière d'excuse au Parlement : elle portoit en substance, que le Roi n'avoit pas résolu de révoquer, mais seulement de suspendre le procès du Duc de la *Force*, jusqu'à ce que Sa Majesté eût pu connoître des divisions qui étoient entre les Pairs. On convint de se rassembler à huitaine, pendant lequel temps il fut enjoint aux Gens du Roi de solliciter une réponse décisive.

Le 4, les Pairs, au nombre de vingt-deux, s'assemblerent chez le Duc de *Luxembourg*. L'intention du petit nombre des Pairs, qui s'étoient rassemblés chez le Cardinal de *Mailly*, étoit de former un procès, prétendant que les Pairs ne pouvant être convoqués que par Lettres-Patentes, l'invitation du Parlement n'avoit pas été régu-

1721.

liere ; ce qui entraînoit l'évocation de l'affaire du Duc de la *Force*. En opinant, je dis : » Messieurs, l'honneur » de penser comme MM. les Princes » du Sang me donnera toujours une » parfaite tranquillité sur mes sentimens, & je ne croirai jamais possible d'en avoir de plus nobles ni » de plus élevés sur ma propre gloire, » sur ma dignité, sur le service du » Roi, & sur le bien de l'Etat, qu'en » me conformant aux leurs. Il est malheureux, & plus surprenant encore, » que quelques-uns de MM. les Pairs » veuillent soupçonner le plus grand » nombre de n'être pas assez attentifs à » soutenir les prérogatives de la Pairie, sur lesquelles nous ne devons » pas être plus difficiles que MM. les » Princes du Sang, ni désirer plus que ce » qu'ils prétendent. Nos droits sont en » bonnes mains, & nous devons tenir » à gloire & à honneur, qu'ils regardent nos intérêts comme les leurs ». Les Pairs s'assemblerent le jour d'après, & vingt-deux signèrent leur résolution, qui fut de députer chez le Régent quatre Pairs, dont M. l'Evêque & Duc de Laon, comme l'ancien,

porta la parole & dit, que les Pairs n'avoient point de procès qui pussent les obliger à produire, que leurs droits étoient certains & incontestables, qu'ils attendoient de la bonté & de la justice de Sa Majesté, qu'Elle voudroit bien n'apporter aucun changement à un établissement aussi ancien que la Pairie, qui étoit que les Pairs ne pouvoient être jugés que par les Pairs & par toutes les Chambres du Parlement assemblées, sans qu'aucunes Lettres - Patentes fussent nécessaires; que si Sa Majesté avoit quelque doute sur cela, Elle avoit gens auprès d'Elle qui pouvoient l'informer du droit des Pairs, & que l'on trouveroit tous les éclaircissmens nécessaires dans les registres du Parlement. » On m'a donné » divers avis, dit le Régent, d'une » cabale contre mes intérêts, entre les » Pairs & le Parlement. Ceux qui répandent de pareilles calomnies, lui » répondit-on, méritent d'être nom- » més & punis, puisqu'ils peuvent » éloigner de vos bonnes grâces les » plus honnêtes gens du Royaume, & » les plus attachés au bien de l'Etat, » & par conséquent aux véritables in-

» téréts de Votre Altesse Royale «.

1721.

Les Ducs se retirèrent, & le 9 Mars, jour du Conseil de Régence, je fus averti avec les autres Pairs qui en étoient, par un Valet de chambre du Régent, de ne pas me trouver au Conseil, parce que l'affaire qui nous concernoit devoit y être traitée.

Le Prince de *Corti* vint, au sortir du Conseil, chez moi, & m'apprit que le Régent avoit dit aux Princes du Sang, avant que de tenir conseil, que, s'ils ne vouloient pas que leur nom fût dans la Déclaration qui devoit être envoyée au Parlement, ils ne devoient pas assister à la délibération. Les trois Princes répondirent en même temps, que, s'ils sortoient, il falloit que M. le Duc de *Chartres* sortît aussi. Le Régent, piqué de la proposition, dit qu'il falloit respecter l'autorité du Roi. Le Comte de Charollois répondit : « *Nous respectons l'autorité du Roi, & aucune autre* ». Enfin ils demeurèrent au Conseil, & ne furent pas d'avis de la Déclaration. Ils demandèrent à n'être pas nommés comme y ayant eu part. Le Comte de *Toulouse* demanda la même chose, & le

Duc d'Orléans ne voulut pas que le Duc de *Chartres* fût nommé non plus. 1721.

Les Pairs s'assemblerent le 10 , & toutes les Chambres pareillement. La déclaration fut enregistrée avec toutes les modifications suivantes , & dans ces termes : » Registré & ce requérant » le Procureur du Roi , sans que di- » rectement ni indirectement , ni en » aucune maniere que ce soit , ladite » Déclaration puisse faire aucun pré- » judice aux droits & prérogatives des » Princes du Sang & des Pairs de » France , qui sont d'être jugés au » Parlement dans la Cour suffisam- » ment garnie de Pairs , aussi bien que » tout autre ayant séance en ladite » Cour , & sans qu'il soit besoin d'au- » cunes Lettres-Patentes , & que le » procès du Duc de la Force sera con- » tinué selon ses errements ». Ces mo- difications , comme on le voit , annul- loient en quelque maniere la Déclara- tion. Les Monitoires au sujet du Duc de la *Force* furent ordonnés , ce qui alongea la procédure par l'obligation de trois semaines nécessaires pour la publication de ces Monitoires.

M. le Duc voyoit avec peine que Conversa-  
sion avec M.  
le Duc.



1721.

les plus honnêtes gens du Royaume , attachés uniquement au bien de l'Etat , s'étoient éloignés de lui par la protection qu'il avoit donnée à *Law*, cet homme abominable qui avoit fait un si grand tort au Roi & au Royaume. Ce Prince voulut se rapprocher des gens de mérite que le Prince de *Conti* recherchoit avec soin , marquant un grand désir d'avoir leur amitié & de concourir avec eux au bien public. Il me parla donc un jour à un bal , & me dit qu'il n'osoit plus aller chez moi , parce que je ne le voyois plus moi-même ; que cependant il fouhaitoit avec ardeur d'avoir part à mon amitié. Un autre jour , au sortir du Conseil , il s'expliqua encore plus fortement , & se plaignit de ce qu'on ne rendoit pas justice à ses bonnes intentions. Je lui répondis : » On respecte » dans vous un esprit de suite & de » fermeté ; mais je ne peux m'empê- » cher de vous dire que ces qualités , » excellentes en elles-mêmes , sont » plus dangereuses qu'utiles , quand » on suit un mauvais parti. Deux qua- » lités sont principalement nécessaires » aux grands Princes , aux Rois mêmes ,

« & à ceux enfin qui ont la principale  
 « part dans l'administration des Etats.  
 « La première est de préférer le dis-  
 « cernement à l'invention ; car si c'est  
 « un grand bonheur d'imaginer les  
 « plus grands & les plus heureux pro-  
 « jets , il est encore plus solide de sa-  
 « voir bien choisir parmi ceux que les  
 « autres proposent. L'autre qualité éga-  
 « lement nécessaire , est de savoir  
 « avouer que l'on s'est trompé ». M. le  
 Duc reconnut que cette dernière lui  
 étoit nécessaire , mais qu'il pouvoit  
 assurer qu'elle ne lui manquoit pas ;  
 qu'il convenoit d'avoir été surpris &  
 trompé ; que peut-être beaucoup de  
 gens avoient eu le même malheur , &  
 que pour lui il n'avoit jamais voulu  
 soutenir que les Actionnaires de bonne  
 foi. Il me parla ensuite de la nécessité  
 d'établir un Conseil bien moins nom-  
 breux que celui de la Régence , & qui  
 pût limiter l'autorité du Régent. Cela  
 me parut un projet hasardé , auquel je  
 ne répondis point.

Le Contrôleur-Général travailloit  
 vivement à rétablir les finances , mais  
 avançoit peu , toujours traversé par les  
 intérêts de la Compagnie des Indes.

1721.

Il prit enfin la résolution de demander à Son Altesse Royale, qu'elle nommât sept Conseillers d'Etat; c'est-à-dire, d'ajouter les sieurs *Fagon*, *Trudaine* & *Machaut* aux quatre premiers, à la tête desquels étoit le sieur d'*Armenonville*, afin de décider une fois pour toutes les prétentions de la Compagnie. Ce Conseil s'assembla plusieurs fois, & la Compagnie présenta une Requête, dans laquelle il y avoit plusieurs faits qui devoient faire désirer au Régent qu'elle ne fût pas imprimée. Cependant, le 3 Avril 1721, les Syndics de la Compagnie en portèrent des exemplaires à tous les Conseillers de la Régence, & en distribuèrent un très-grand nombre dans le Public.

*Débat entre  
M. le Duc &  
M. le Prince  
de Conti.*

Il y eut, le matin, chez le Régent un conseil de Régence, auquel M. le Duc & M. le Prince de *Conti* avoient accoutumé d'assister : on résolut d'assembler le même jour, sur les cinq heures du soir, les sept Conseillers d'Etat, le Chancelier & le Contrôleur-Général. M. le Prince de *Conti* demanda au Régent si M. le Duc s'y trouveroit : il lui dit que non. Il demanda

la même chose au Chancelier & au Contrôleur-Général , qui lui répondirent tous deux que M. le *Duc* n'y feroit pas. Il vint, en sortant, dîner chez moi , sans avoir aucun dessein d'aller au Conseil. Le hasard fit qu'entrant dans le Palais Royal pour aller voir la Maréchale de *Rochefort* , il vit le carrosse de M. le *Duc* dans la cour, ce qui l'obligea à monter chez le Régent. Il lui fit dire par un premier Valet de chambre, qu'il lui vouloit dire un mot. Le Régent renvoya le Valet de chambre , sans vouloir parler au Prince de *Conti*. Ce Prince s'étant plaint quelque temps auparavant de ce qu'il n'étoit pas appelé à des Conseils où M. le *Duc* assistoit , le Régent l'avoit assuré que cela n'arriveroit plus , & que , si par hasard il n'étoit pas averti toutes les fois que M. le *Duc* seroit appelé à quelque Conseil , il pouvoit y venir. Le Prince de *Conti* regarda donc comme un affront ce qui venoit de lui arriver ; d'autant plus que le matin même , pendant le Conseil où assistoit ce Prince , le Premier Président étant venu pour parler au Régent , il

1721.

s'étoit levé & avoit quitté le Conseil pour aller l'entretenir.

Le Prince de *Conti* vint deux fois le jour même me chercher, & ne m'ayant pas trouvé, il envoya le Duc de *Richelieu* pour me prier qu'il pût me dire un mot. Il vint en effet, & parut très-irrité de ce qui lui étoit arrivé la veille.

Je crus qu'il ne convenoit pas que le Prince de *Conti* allât faire lui-même sa plainte, & je m'en chargeai ; mais je ne pus voir le Régent ce jour-là, parce qu'il étoit allé passer la journée entière à Anieres, & je ne lui parlai que le lendemain. D'abord je le trouvai très-vif, &, dès les premières paroles, il me dit : » Il est surprenant  
 » que MM. les Princes du Sang croient  
 » devoir être dans les Conseils que je  
 » tiens, malgré moi. S'ils sont bien  
 » soutenus, je le serai encore plus  
 » qu'eux ». A ces mots, me trouvant un peu piqué, je dis : » Votre Al-  
 » tessé Royale me pardonnera de par-  
 » ler un peu lentement sur ce qu'elle  
 » vient de me dire. Ce n'est pas que  
 » je puisse être inquiet sur ma vivacité  
 » ni sur la sienne, parce que mes  
 » expressions

» expressions seront toujours confor-  
 » mes à ce que je lui dois. Je com-  
 » mencerai par dire à Votre Altesse ,  
 » que je me fais bon gré de m'être  
 » chargé , sans que M. le Prince de  
 » Conti le désirât , de vous faire des  
 » plaintes très-justes sur un mauvais  
 » traitement dont il est sensiblement  
 » touché & avec raison. Votre Al-  
 » tesse Royale lui a fait dire , il y a  
 » plus de trois mois , par la Princesse  
 » de Rohan , qu'Elle vouloit absolu-  
 » ment compter sur son amitié , qu'il  
 » n'avoit qu'à faire connoître tout ce  
 » qu'il pouvoit désirer , qu'il trou-  
 » veroit des facilités sur tout , soit  
 » qu'il s'agît d'argent , de charges ,  
 » ou d'autres avantages. M. le Prin-  
 » ce de Conti a remercié & prié la  
 » Princesse de Rohan , de vous as-  
 » surer que Votre Altesse Royale pou-  
 » voit compter sur son attachement  
 » très-sincere ; que le premier devoit  
 » regardoit le bien de l'Etat , & que  
 » le second étoit d'être son serviteur ,  
 » tant qu'Elle procureroit le service  
 » du Roi & le bien de l'Etat , comme  
 » il étoit persuadé qu'Elle n'avoit  
 » point d'autres vûes.

1721.

1721.

„ Peu de jours après ces marques  
 „ d'amitié, Votre Altesse Royale af-  
 „ semble un Conseil de peu de per-  
 „ sonnes, où M. le Duc est appelé,  
 „ & non M. le Prince de Conti. Il  
 „ fait ses plaintes à Votre Altesse  
 „ Royale. Elle assure que cela n'ar-  
 „ rivera plus, & qu'il peut entrer  
 „ dans tous les Conseils où M. le  
 „ Duc assistera. Avant-hier, au Con-  
 „ seil des Finances, Votre Altesse  
 „ Royale indique un Conseil pour  
 „ l'après-midi; M. le Prince de Conti  
 „ lui demande si M. le Duc y fera,  
 „ elle l'assure que non. M. le Chan-  
 „ celier & M. de la Houffaye lui  
 „ disent la même chose. Le hasard  
 „ fait que M. le Prince de Conti,  
 „ allant chez la Maréchale de Ro-  
 „ chefort, entre dans la cour du  
 „ Palais Royal dans le temps que  
 „ le Conseil est assemblé. Il voit le  
 „ carrosse de M. le Duc. Il se sou-  
 „ vient que Votre Altesse Royale lui  
 „ a dit que toutes les fois qu'il y  
 „ auroit un Conseil, & que M. le  
 „ Duc y seroit, il pouvoit y entrer;  
 „ il monte, & fait demander à Vo-  
 „ tre Altesse Royale qu'il puisse lui

dire un mot. On lui ferme la porte  
en présence de cent personnes. Il  
croyoit cependant faire plaisir à  
Votre Altesse Royale en se trou-  
vant à cette assemblée. Vous n'igno-  
rez pas qu'il a des sentimens con-  
formes aux vôtres. Il a fait ré-  
flexion, que le même jour le Pre-  
mier Président ayant demandé à  
Votre Altesse Royale la permission  
de l'entretenir, Elle a quitté le  
Conseil pour lui parler, & il est  
étonné qu'Elle n'ait pas pour lui  
les mêmes égards qu'Elle a eus pour  
le Premier Président. M. le Prince  
de Conti ne peut sans doute regar-  
der que comme un affront un aussi  
mauvais traitement que l'est celui  
de lui fermer la porte sans lui dire  
un mot. Voilà, Monseigneur, ce  
que j'ai à dire pour ce qui concerne  
M. le Prince de Conti. Je reviens  
à ce que Votre Altesse Royale m'a  
dit, que les Princes étoient fort  
soutenus, mais qu'Elle le seroit plus  
qu'eux. A cela, je réponds que  
Votre Altesse Royale ne peut pas  
se plaindre que son autorité n'ait  
pas été bien entière depuis la Ré-



1721.

gence. Jamais il n'y en a eu de si  
 » despotique. Quant à M. le Prince  
 » de Conti, j'ai déjà eu l'honneur de  
 » dire, il y a quelques mois, à Votre  
 » Altesse Royale, que j'étois très-sen-  
 » sible à l'amitié que M. le Prince  
 » de Conti m'a toujours fait l'honneur  
 » de me marquer depuis les premiers  
 » momens qu'il a servi dans les ar-  
 » mées que je commandois; mais que  
 » je ne veux gouverner aucun Prince.  
 » Premièrement, parce que je n'en ai  
 » que faire, & que le crédit que l'on  
 » veut quelquefois prendre sur l'esprit  
 » des Princes, ne convient qu'à des  
 » gens sans fortune; & qui veulent  
 » s'en faire une aux dépens des Prin-  
 » ces qu'ils veulent gouverner. En se-  
 » cond lieu, parce que je fais bien que  
 » si le Prince se conduit au gré du  
 » Maître, il aime mieux lui en avoir  
 » obligation qu'au Gouverneur; &  
 » que si le contraire arrive, c'est tou-  
 » jours à ce prétendu Gouverneur que  
 » l'on s'en prend. Je supplie d'ailleurs  
 » Votre Altesse Royale, d'être per-  
 » suadée que je suis uniquement oc-  
 » cupé d'être bien de l'Etat «.

Comme ces paroles étoient animées,

& qu'elles avoient paru vives au Chancelier , au Contrôleur-Général , & à M. le *Blanc* , ils s'étoient approchés du petit cabinet où j'étois avec le Régent. Je les apperçus dans le temps que j'e disois que j'étois uniquement occupé du bien de l'Etat , & je continuai en disant : » J'en prends à témoin M. le Chancelier que voilà.  
 » Il peut dire que le jour que la Régence fut donnée à Votre Altesse Royale , j'entrai deux fois dans le parquet des Gens du Roi en sortant de l'assemblée du matin , & avant que l'on rentrât à celle qui avoit été indiquée à trois heures après midi ; que je m'adressai à lui , alors Procureur-Général , & que je lui dis que mon zele pour le bien de l'Etat me portoit à lui marquer mon étonnement de ce que dans le premier jour d'un nouveau regne , on bouleversoient tout l'ancien gouvernement ; qu'il pouvoit y avoir des changemens à faire , mais qu'il falloit aller par degrés ; que quand je parlois ainsi , c'étoit contre mon propre intérêt , Son Altesse Royale m'ayant assuré la Présidence du Conseil de

» Guerre, le plus beau poste que je  
 1721. » puisse désirer, & que je pouvois  
 » alors regarder comme plus noble &  
 » plus solide que je ne l'ai trouvé de-  
 » puis.

» Vous, M. le *Blanc*, vous savez  
 » que quelques années après, Son  
 » Altesse Royale, fatiguée de tous  
 » les incidens arrivés dans le Conseil  
 » de Guerre, voulut me déclarer seul  
 » Ministre de la Guerre avec vous  
 » uniquement sous moi. Je répondis  
 » sur le champ, que j'étois pénétré de  
 » ses bontés; mais que j'étois plus  
 » occupé de chercher son goût & de  
 » mettre Son Altesse Royale à son  
 » aise, que de mon intérêt, quoiqu'il  
 » se trouvât certainement à être seul  
 » Ministre de la Guerre. Que je la  
 » suppliois d'examiner si personne ne  
 » lui convenoit mieux que moi;  
 » qu'Elle étoit accoutumée à M. le  
 » Maréchal de *Besons*; qu'il ne seroit  
 » pas raisonnable de m'ôter cet em-  
 » ploi, pour y mettre quelque homme  
 » du Royaume que ce pût être; mais  
 » que je m'en démettrois, & qu'alors  
 » Son Altesse Royale pouvoit y placer  
 » qui Elle jugeroit à propos. Elle

» voulut avoir la bonté de me dire  
 » que personne ne pouvoit jamais lui  
 » mieux convenir que moi. Cepen-  
 » dant deux mois après elle me l'ôta ;  
 » laissant le Conseil de Guerre entier,  
 » & n'en retranchant que M. de  
 » Saint-Hilaire , moyennant quoi  
 » Elle me croyoit fort piqué. Mais  
 » j'ai deux principes également éta-  
 » blis dans mon cœur : le premier ,  
 » une entiere soumission aux ordres  
 » du Roi , & par conséquent à ceux  
 » de Son Altesse Royale , puisqu'Elle  
 » est dépositaire de l'autorité de Sa  
 » Majesté ; le second , de dire libre-  
 » ment ce que je pense pour le bien  
 » de l'Etat. J'ai étudié dans le Tes-  
 » tament politique du Cardinal de  
 » Richelieu , les qualités nécessaires  
 » à un Conseiller d'Etat. Entre au-  
 » tres choses , ce Ministre lui désire  
 » un caractère ferme , porté même  
 » jusqu'à l'opiniâtreté quand il s'agit  
 » de dire son sentiment , sans jamais  
 » altérer ni déguiser la vérité pour  
 » plaire au Prince. Voilà , Monsei-  
 » gneur , comment je pense , conti-  
 » nuai-je ; il y a deux qualités bien  
 » nécessaires aux Rois & aux Prin-

1725.

1721.

» ces qui administrent les royaumes ;  
 » l'une seroit d'imaginer de trouver  
 » par leurs propres lumieres ce qui  
 » est le plus utile à la Monarchie  
 » qu'ils gouvernent ; l'autre , non  
 » moins nécessaire & aussi glorieuse  
 » que la premiere, est d'avouer leurs  
 » fautes quand ils en ont fait , &  
 » de convenir qu'ils se sont trompés.  
 » Cette derniere, Monseigneur, vous  
 » est nécessaire présentement , parce  
 » que certainement on vous a induit  
 » en erreur. Enfin, Monseigneur, je  
 » finis par dire à Votre Altesse Royale  
 » que je suis très-convaincu qu'Elle ne  
 » séparera jamais son intérêt de celui  
 » de l'Etat. Elle ne le peut , & je  
 » suis persuadé qu'Elle le veut encore  
 » moins. Tant que cela sera ainsi,  
 » aucun de tous ceux que vous regarder  
 » comme vos meilleurs amis &  
 » serviteurs , ne le fera tant que moi.  
 » Si , contre ma pensée, cela pouvoit  
 » être autrement, envoyez-moi dans  
 » mon château ; c'est où je pourrai  
 » être le mieux , & pour vous , & pour  
 » moi «.

Pendant ce discours , le Régent  
 m'assura souvent de son estime & de

son amitié , ce qui ne m'empêcha point de m'expliquer avec vivacité sur les sentimens dont j'étois rempli. Son Altesse Royale me dit au sujet de M. le Prince de Conti : » Je n'ai » jamais eu dessein de lui faire de » la peine. J'ai renvoyé trois jours » auparavant M. le Duc. Je vous » prie d'assurer M. le Prince de Conti » que je suis très-éloigné de lui vouloir faire le moindre déplaisir. Je » ne veux me charger de rien , répondis-je ; Votre Altesse Royale » peut lui envoyer quelqu'un de ces » Messieurs qui sont présens ». Le Régent donna ordre au Contrôleur-Général d'aller de sa part faire des excuses au Prince de Conti.

En sortant , je trouvai le Comte d'Evreux , qui étoit à l'entrée de la petite galerie , & qui ayant entendu quelques discours , me dit : *J'ai entendu des propos bien respectables , & je vous en fais mon compliment.*

Cependant le Duc de la Force fut interrogé ; & l'assemblée des Chambres indiquée , MM. les Princes du Sang s'y trouverent. Les gens du Duc de la Force avoient présenté des Re-

1721.

*Continuation de l'assemblée de l'assemblée du Duc de la Force.*

B721.

quêtes pour être élargis. M. *Ferrand*, premier Rapporteur, lut les interrogatoires des accusés, les dépositions des témoins. Il s'en trouva deux qui soutinrent que les marchandises déposées aux Augustins appartenoient au Duc de la *Force*. Celui-ci s'inscrivit en faux contre leur témoignage, & prétendit qu'ils avoient fait une fausse déclaration. Sur tout ce qui fut lu, agité & délibéré, les Gens du Roi entendus, il fut ordonné que les prisonniers ne seroient point élargis, & que les Rapporteurs & Commissaires à ce nommés, feroient l'inventaire de toutes les marchandises, & confronteroient les témoins, de manière que ce procès parut devoir tirer en longueur.

M. le Duc  
de Chartres  
nommé Co-  
lonel de l'In-  
fanterie Fran-  
çoise.

Dans ce même temps, M. le Régent déclara M. le Duc de *Chartres*, son fils, Colonel-Général de l'Infanterie Française & Étrangère, à l'exception des Gardes Françaises & Suisses, & du corps des Suisses. Les Colonels-Généraux d'Infanterie avoient eu auparavant quelques prérogatives, qui n'étoient pas données à M. le Duc de *Chartres*; mais ses provisions portèrent le titre de Colonel-Général de

l'Infanterie François & Etrangere, ce que n'avoient pas les précédens Colonels-Généraux. La vérité est que, dans ce temps, l'Infanterie François n'étoit composée que de François & Suisses. Le Régent, avant que de déclarer cet établissement, en avoit parlé à M. le Duc, qui ne s'y opposa pas; M. le Comte de Charolois & M. le Prince de Conti ne crurent point devoir souscrire à cette innovation. On répandit dans le public les deux derniers Edits de suppression de cette charge, dans lesquels il étoit enjoint au Parlement de ne jamais consentir ni souffrir le rétablissement.

M. le Duc, qu'une froideur formée au sujet du Conseil de Guerre avoit éloigné de moi, & qui peu auparavant m'avoit marqué le désir qu'il avoit de renouer, voulut se raccommoder entièrement. Il m'écrivit un billet, par lequel il me prioit de l'attendre chez moi sur les sept heures du soir, s'il étoit possible qu'il n'y eût personne, & qu'il vouloit m'entretenir. M. le Duc savoit que j'étois convaincu que *Law* perdoit le Royaume: il m'en avoit voulu de ce que je m'é-

*Union de  
M. le Duc  
avec le Mar-  
échal.*



1721.

tois déclaré contre cet homme , pendant qu'il n'avoit rien oublié lui-même pour le soutenir. Il m'avoua dans ce moment qu'il s'étoit trompé , mais qu'il vouloit réellement le bien de l'Etat , & que , comme il savoit que j'y étois uniquement attaché , il me prioit que désormais notre intelligence fût parfaite , m'assurant que je serois content & de ses sentimens & de sa conduite , qu'il régleroit sur la mienne. Je connoissois au Prince une conduite ferme & suivie , & j'étois persuadé que notre union étoit nécessaire : elle fut entière , & nous convînmes de la tenir secrète ; ce que nous exécutâmes l'un & l'autre jusqu'à la mort du Régent.

Pendant ce temps-là , le Contrôleur-Général , qui avoit eu d'abord une grande confiance aux *Paris* & à *Bernard* , dont les premiers paroissoient très-versés dans les Finances , & celui-ci dans tout ce qui concernoit le change chez les nations étrangères , ne suivoit plus régulièrement leurs conseils , & certaine complaisance pour ceux dont on tient son élévation , ne lui permit pas la fermeté nécessaire pour

empêcher que les fonds, dont le Régent avoit voulu toujours demeurer le maître, ne se dissipassent. Il parut plusieurs Arrêts du Conseil, sur lesquels les personnes qu'on vient de nommer n'étoient plus consultées. On accorda douze millions par an à la Marine; dépense exorbitante, vu le peu de vaisseaux que nous avions en mer; & il falloit absolument prendre les douze millions sur des destinations & plus importantes & plus pressées.

1721.

Rien alors ne le pouvoit être davantage que de secourir la Provence, dont les principales villes étoient attaquées vivement de la peste. *Peste de Marseille.* Marseille & son territoire avoient déjà perdu plus de quarante mille personnes; Aix, Toulon, Arles, Martigues, & une infinité d'autres lieux moins considérables, souffroient les plus grandes extrémités. Je sollicitois depuis longtemps des secours extraordinaires pour cette province. Je suppliai le Régent de me permettre d'en exposer la nécessité au Conseil, & j'y représentai fortement la cruelle situation d'un pays presque dénué d'especes, soit par les billets qui y étoient répandus & qui

2721.

montoient à plus de cinquante millions, soit par l'entière cessation de la vente des huiles, des fruits secs, du savon, des vins, & des autres especes de commerce qui faisoient entrer tous les ans plus de douze millions dans cette province, & je conclus par faire voir que la ruine en étoit inévitable, sans secours d'argent très-prompts.

Le Conseil, ébranlé par de si vives & de si sérieuses représentations, ordonna pour la Provence trois millions par an, qui devoient être avancés par les Receveurs-Généraux des Finances, qui offrirent de le faire sans intérêts. De plus, le Régent fut supplié d'écrire à tous les Archevêques & Evêques du Royaume, pour les engager à tirer de leurs diocèses des secours pour le soulagement des lieux que ravageoit la peste.

Dans les premières nouvelles de ce malheur, je pressai instamment le Régent de me permettre de me rendre dans mon gouvernement. La première réponse du Prince fut qu'il n'auroit osé me le proposer; mais puisque je voulois bien, dans une conjoncture si

importante, y aller donner des ordres, rien n'étoit plus propre à sauver la province. Comme je me préparois à partir, les défiances naturelles du Régent ne lui permirent pas de me laisser éloigner. 1721.

On proposa dans un Conseil de Régence, un Arrêt pour presser le Public de porter les déclarations de ses effets, & il fut résolu de donner le mois de Juin entier pour les faire *viser* : lequel temps passé, ce qui n'auroit pas été porté au *visa*, quelque bon qu'il pût être, perdrait un tiers jusqu'au 10 Juillet suivant; que les déclarations qui ne seroient pas visées avant le 20 Juillet, perdroient les deux tiers, & qu'enfin, au premier Août, il seroit inutile de les présenter, parce que tout ce qui n'auroit pas été visé alors, seroit totalement annullé. Il falloit accélérer ainsi un ouvrage auquel on s'étoit porté d'abord assez mollement, soit par des irrésolutions fréquentes, soit même par des changemens entiers de tout ce qui avoit été résolu. Le Régent donna congé au Conseil de Régence jusqu'après la petite Fête-Dieu, & je

1721.

le demandai pour tout le mois de Juin, voulant donner ce temps inutile à des terres que j'avois achetées en Bourgogne & dans le Nivernois avec le produit des remboursemens que j'avois été forcé de recevoir. J'allai passer quinze jours dans mon château de Villars, où je fus visité d'un grand nombre de personnes de la Cour & du Parlement, & de plusieurs Ministres Etrangers.

*Fin de l'affaire du Duc de la Force.*

M. le Prince de Conti vint aussi me voir, & m'apprit que le Duc de la Force avoit présenté une Requête au Roi, tendante à faire casser tout ce qui avoit été fait au Parlement contre lui; & que le Régent avoit nommé pour examiner cette Requête, les sieurs d'Armenonville, Fagon, Bignon & Chateau-Neuf, Conseillers d'Etat. On fut étonné de voir que des Arrêts donnés en matiere de Pairie par toutes les Chambres assemblées, par trois Princes du Sang & par le plus grand nombre des Pairs, pussent être sujets à l'examen des Conseillers d'Etat. C'étoit toujours tomber dans le cas de donner aux Pairs d'autres Juges que les Pairs & le Parlement, quoique

nous eussions toujours soutenu ne pouvoir être jugés que par les Pairs. M. le Prince de *Conti* en parla fortement au Régent, qui répondit que le Duc de la *Force*, accusé, tâchoit de se sauver par où il pouvoit.

---

 1721.

Je fis dans mes terres de Bourgogne & de Nivernois le voyage que j'avois résolu, n'étant pas fâché de m'éloigner de la Cour pour quelque temps. Comme je voulois arriver chez le Marquis de *Ximènes*, qui m'attendoit sur la route, & que pour cela je marchois la nuit, je fus versé très-dangereusement, de maniere que ma chaise de poste se trouva dans un fossé sur l'impériale, & moi par conséquent sur la tête : mais je me tirai de cette aventure aussi heureusement que je l'avois fait d'une infinité d'autres. J'employai trois semaines à mon voyage ; je visitai le Marquisat de la Norle & le Comté de Roche-Millay, deux très-belles terres qui ont près de quarante lieues de tour, de grandes mouvances, mais fort ruinées & abîmées par les tailles ; en sorte que les villes de Ternaut & de Beuvray, autrefois assez considérables, n'étoient plus habitées.

1711.

Je trouvai sur mon chemin plusieurs bataillons occupés à un canal de Montargis à Nemours, auquel le Régent faisoit travailler, & dont il devoit retirer une grande utilité. Les Officiers & les soldats, qui depuis long-temps ne m'avoient vu, me montrèrent beaucoup d'amitié.

A mon retour, je trouvai l'affaire du Duc de la *Force* prête à être jugée : j'allai au Parlement à la première audience : les Princes du Sang assisterent à toutes avec un grand nombre de Pairs. Le jugement fut enfin rendu & prononcé, après que le Duc de la *Force* eut été interrogé ; & dans l'Arrêt qui ordonnoit la confiscation des magasins, il fut dit qu'il seroit tenu de se conduire avec plus de circonspection, & d'avoir à l'avenir une conduite irréprochable, telle qu'elle convenoit à sa naissance & à sa dignité de Pair de France.

Le Duc du  
Maine réta-  
bli dans ses  
charges.

A mon arrivée, le Prince de *Conti* vint me voir, & m'apprit qu'en mon absence il avoit obtenu du Régent, que M. le Duc du *Maine* rentreroit dans l'exercice de toutes ses charges. Il revint en effet habiter Sceaux avec tous

ses enfans , & toute sa famille fut réunie : aussi avois-je toujours conseillé au Duc du Maine de tâcher de rentrer dans l'exercice de ses charges , sans s'opiniâtrer à recouvrer le rang qu'il avoit perdu , en lui-représentant qu'il étoit bon de reprendre toujours quelque considération.

1721.

Le mois de Juin avoit presque entièrement fini le *visa* , & l'on tint divers Conseils de Finances , pour prendre une dernière résolution sur l'état incertain où étoient presque toutes les familles du Royaume , par les huit milliards de papier que l'exécrable *Law* avoit répandu dans le public. Ces Conseils se tenoient au Palais Royal , & ils étoient composés des Princes du Sang , à la réserve de M. le Comte de Charolois , du Chancelier , du Maréchal de Villeroy , de quatorze Conseillers d'Etat ou Maîtres des Requêtes. A celui du 15 Juillet , il fut résolu seulement que l'on donneroit son avis par écrit dans le Conseil suivant , qui se passa en des especes de dissertations. Plusieurs Conseillers d'Etat s'étendirent en longs raisonnemens : les avis par écrit ne furent point don-

Suite du  
*Visa.*



1721.

nés, & il fut dit que l'on tiendrait deux ou trois Conseils par semaine chez le Chancelier, pour approfondir les diverses propositions, & pour prendre une dernière résolution.

*Mariage du  
Marquis de  
Villars.*

Pendant ce temps-là, je mariaï mon fils unique à la seconde fille du Duc de *Noailles*. L'aînée avoit épousé, trois ans auparavant, le Prince Charles de *Lorraine*, Grand Ecuyer de France & Gouverneur de Picardie. Quelques mois auparavant le mariage de mon fils, le Prince Charles avoit, sans aucune raison, renvoyé la Comtesse d'Armagnac sa femme, à sa famille. Cette jeune Dame n'avoit pas dix-sept ans, & on ne pouvoit rien trouver à blâmer dans sa conduite. Elle se retira dans un Couvent, & la Maison de *Noailles*, très-irritée, fit déclarer en Justice une séparation de corps & de bien. Ainsi la cadette, qui épousa mon fils, se trouvoit proprement l'aînée. On lui donna quatre cents mille francs en mariage, sans renoncer; & outre cela, un legs que la Duchesse d'*Elbæuf* lui fit d'une portion des vastes prétentions qu'elle avoit sur la succession du dernier Duc de Man-

roue, n'ayant rien retiré de la dot de sa fille, Duchesse de Mantoue, ni de toutes les conventions matrimoniales. Ces prétentions entre deux particuliers pouvoient en toute justice être portées à plus de trois millions. Mais comme l'Empereur s'étoit emparé de tous les biens & de tous les Etats du Duc de Mantoue, elles diminueoient de mérite. Mademoiselle de *Noailles*, très-bien faite, très-jolie, & parfaitement bien élevée, me parut le meilleur choix que j'aye pu faire pour mon fils.

La joie que me causoit ce mariage, fut troublée par une maladie que le Roi eut dans le même temps. Comme elle parut les premiers jours pouvoir être dangereuse, elle jeta l'alarme dans tous les cœurs, & remplit tout le monde de consternation. Le Parlement, le Peuple, tout étoit dans la désolation. Les Médecins, voyant que la tête du Roi s'embarassoit, & que la fièvre étoit très-violente, après une saignée au bras, se déterminèrent à une au pied; & peu d'heures après lui donnerent l'émétique. La saignée du pied dégagea la tête, & l'effet de l'émétique fut tel, qu'en peu

1721.

*Maladie du Roi.*

1721.

d'heures le Roi se trouva entièrement soulagé & hors de danger ; la joie universelle parut encore plus grande que la terreur.

*Cérémonial  
du Te Deum.*

L'Archevêque ordonna un *Te Deum*, comme il avoit, dans les premiers momens du péril, ordonné des prières publiques. Le *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame. Le Duc d'Orléans, voulant y assister, avoit d'abord résolu de se mettre dans le milieu du chœur avec un prié-Dieu ; M. le Duc & M. le Prince de *Conti* lui représentèrent qu'ils ne l'accompagneroient pas, s'il prenoit une place si distinguée : il se plaça donc après le Cardinal de *Nouilles*, dans les formes des Chanoines. Le Parlement, de son côté, fit quelques difficultés. Il prétendoit que, représentant la personne du Roi, il ne pouvoit être précédé d'aucun Prince, & alléguoit sur cela plusieurs exemples. Il prétendoit aussi devoir prendre le pas en sortant ; mais le Régent fit tenir ses Gardes à la porte du chœur, & passa le premier, après quoi les Cours se retirèrent. Les Pairs se placèrent, comme il leur étoit arrivé plusieurs fois, dans le haut du chœur,

vis-à-vis des Archevêques & Evêques qui s'y trouverent en grand nombre, à cette différence près, qu'il y avoit des carreaux devant les Pairs, & qu'il n'y en avoit point devant les Prélats. Les réjouissances dans Paris furent si grandes, que l'on n'avoit jamais entendu parler de rien de pareil. Je donnai une grande fête avec une illumination des plus belles dans ma maison. Le Maréchal de *Villeroi* fit la même chose dans la sienne.

1721.

Trois jours après que la santé du Roi fut assurée, le Régent prit la résolution de coucher aux Tuileries : on lui avoit donné quelques soupçons d'un dessein secret d'éloigner la personne du Roi, & de la tirer de son pouvoir pour la faire déclarer majeure avant l'âge. Et dans la vérité, si le Maréchal de *Villeroi* avoit eu la fermeté de mettre à profit les conseils qui lui furent donnés lorsqu'on distribua les ordres pour transférer le Parlement de Paris à Pontoise, on auroit encore trouvé le moyen de sauver l'Etat. Quoi qu'il en soit, la crainte qu'on ne s'emparât de la personne du Roi, fut l'unique motif qui

*Crainte du Régent qu'on ne lui enleva le Roi.*

1721.

détermina le Régent à vouloir coucher aux Tuileries toutes les fois qu'il le jugeroit à propos. Le Roi n'assista pas au Conseil de Régence du 2 Septembre, où il fut proposé un Arrêt pour déclarer nuls & d'aucune valeur tous les effets qui n'avoient pas été portés au *visa* (a).

*Opinions sur  
le visa.*

Cependant ces mêmes billets se négocioient dans le Public, parce que les gens en crédit comptoient de les faire passer, & que ces mêmes gens en vendoient tous les jours. Enfin, les intrigans avoient l'espérance établie depuis la Régence, de voler le Roi & le Public.

---

(a) On imagina, après l'*agio*, de tâcher de découvrir quelle avoit été, avant le commerce du papier, la fortune des plus riches *agiateurs*, afin de les réduire à cette première fortune ou à peu près, & rendre le surplus aux familles qui avoient été ruinées par le système. L'opération par laquelle on vouloit parvenir à ce but, opération très-difficile & qui n'eut presque aucun succès, fut appelée le *visa*, parce que sous les yeux de Commissaires nommés, on devoit *viser* les effets qui resteroient en valeur.

L'incertitude

L'incertitude où tout le bien en papier mertoit les trois quarts du Royaume, devenoit insupportable, & le murmure étoit au plus haut point. On faisoit espérer une prompte décision. Le Régent travailla plusieurs fois avec les *Paris*, plus habiles certainement que tout ce qui se mêloit alors de finances. Le Contrôleur-Général ne soutenoit pas l'opinion que l'on avoit de sa capacité dans le commencement ; sa conduite étoit d'un homme qui ne veut se charger d'aucun événement, & par conséquent ne rien décider par lui-même. Les Commissaires chargés d'examiner tout ce qui étoit porté au *visa*, étoient partagés dans leurs sentimens. Celui des *Paris* auroit été, que dans le même temps que l'on portoit tous les effets au *visa*, on travaillât pour compulser les Actes des Notaires, afin de prendre une connoissance exacte & fidele des biens de ceux qui avoient fait commerce du nouveau papier. C'étoit en effet l'unique voie de démêler les fortunes immenses qui avoient été faites, & que ces nouveaux riches cachotent avec un soin extrême.

Le Régent ne pouvant se dispenser

*Tome II.*

Z

1721.

*Conversa-*

1721.

*ordon du Ma-  
réchal avec le  
Régent à ce  
sujet.*

de porter cette matiere au Conseil de Régence, me dit qu'il vouloit, avant que de prendre aucune résolution, me consulter sur cette matiere. Le 24 Août, il me fit appeler dans son cabinet, & m'exposa la peine qu'il resentoit de l'opération présente, & plus encore de la plupart de celles qui avoient précédé; qu'enfin il sentoit combien il étoit utile d'abord de connoître la vérité; en second lieu, de s'ôter la liberté de faire des graces, & qu'il n'en avoit que trop fait. Je lui répondis : » S'il y a une matiere » sur laquelle je sois moins en état » de parler que sur toute autre, c'est » la finance; mais je n'hésiterai pas » à dire mon sentiment sur les deux » points que Votre Altesse Royale » vient de m'exposer, qui sont de » connoître la vérité & de s'ôter la » liberté de faire des graces. Il n'y » a pas à délibérer sur cela, & tout » le monde y applaudira. Son Al- » tessse Royale ajouta : Je ne souf- » frirai pas que tous ces Mississipiens » qui ont fait des fortunes immenses, » les conservent, tandis que tant de » gens sont ruinés «.

Je l'exhortai à persister dans ce sentiment, qui étoit le mien ; mais je lui conseillai en même temps de faire instruire plus particulièrement ceux qui composoient le Conseil de Régence, avant que de leur demander une décision sur une matiere si importante, & que, de mon côté, je désirerois aussi une connoissance plus entiere. Son Altesse Royale me dit qu'il m'enverroit les avis de tous les Commissaires ; que le Chancelier étoit opposé à rendre publics les Actes des Notaires ; que le Contrôleur-Général y avoit été contraire aussi pendant quelque temps ; mais qu'enfin il s'éroit rendu ; qu'il falloit prendre une derniere résolution, & que ce seroit le 13 Septembre. Je partis pour aller passer dans ma terre les jours qui restoitent jusqu'au temps des Conseils.

Cependant il arriva des nouvelles fâcheuses sur la peste. Le Duc de Ro-

~~seigneur de Villars~~

1721.

*Délibération  
du Conseil.*

*La peste s'é-  
tend en Pro-  
vence.*

quelautre avoit fait investir un gros bourg du Gévaudan, nommé la Canourgue, où cette cruelle maladie s'éroit fait sentir dès le commencement de l'année. Mais les habitans, ou pour se flatter, ou pour éviter le malheur



1721.

d'être renfermés dans leur bourg & séparés du reste de la Province, avoient caché le mal. Enfin, on avoit pris la résolution de l'investir, & il le fut par *Roth*, Irlandois, Lieutenant-Général. Cependant, malgré toutes les précautions, le mal gagna *Merrege*, petite ville où se fabriquoient presque toutes les étoffes de Cadis. Ce lieu étant entièrement infecté, le Duc de *Roque-laure* fut obligé d'en retirer les troupes & d'abandonner le Gévaudan. On délibéra sur les mesures qu'il y avoit à prendre, & l'on envoya *Verfeille*, Maréchal des Logis des armées, pour voir s'il seroit possible d'établir une ligne; mais une ligne au milieu d'un pays de montagnes, depuis le Rhône jusqu'à la mer, n'étoit pas possible à concevoir. On se retrancha donc à d'autres précautions, mais avec une indolence très-propre à faire craindre de grands malheurs.

Ceux de l'état des finances intéressoient tout le monde; on résolut de les porter au Conseil de Régence du 14 Septembre, & d'y traiter une question dont la décision étoit très-importante, puisqu'il s'agissoit de constater l'état d'une infinité de familles.

Celui du 7 fut employé à examiner une Ordonnance que le Chancelier avoit dictée, pour confirmer, sur les substitutions de Franche-Comté, l'Edit de 1707, qui prescrivait la nécessité de faire enregistrer toutes les substitutions, lesquelles étoient perpétuelles comme dans l'Empire. Mais comme plusieurs de ceux qui jouissoient de ces substitutions, préféroient le présent & leurs intérêts particuliers à ceux de leurs héritiers, ils ne faisoient pas enregistrer ces substitutions, afin de faire croire que leurs biens étoient libres lorsqu'ils vouloient emprunter, ce qui privoit de leurs biens les héritiers légitimes. On représenta que l'Edit n'étoit pas juste, & qu'il falloit donner six mois ou un an aux collatéraux ou aux enfans, pour forcer à enregistrer ceux qui auparavant avoient négligé de le faire, ou qui voudroient encore le négliger. Ainsi il fut dit qu'on examineroit encore la même affaire, & elle fut rapportée au Conseil tenu le 14. Le Chancelier fut pour la publication de l'Edit, sans donner de temps. Je m'y opposai avec quelques autres ; mais le Conseil ayant

1711.

*Ordonnance  
sur les substitutions en  
Franche-Comté.*

été très-long sur les finances, on opina  
 1721. très-légèrement sur cette dernière ma-  
 tière, & la pluralité des voix fut pour  
 l'avis du Chancelier.

*Proposition  
 du maréchal  
 du Roi avec  
 l'Infante.*

Ce Conseil du 14 fut très-import-  
 tant, & commença par une matière à  
 laquelle personne ne s'attendoit. Nous  
 avions dîné ensemble, le Maréchal de  
*Villeroi* & moi; nous raisonnions seuls  
 sur ce qui regardoit les finances, lorf-  
 qu'un homme, de la part du Ré-  
 gent, vint dire au Maréchal de  
*Villeroi* qu'il le demandoit dans son  
 cabinet, où il étoit avec M. le Duc  
 & l'Abbé *Dubois*. Le Maréchal de  
*Villeroi* me dit qu'il pourroit bien  
 y avoir quelque changement sur les  
 finances. C'étoit néanmoins toute au-  
 tre chose. Avant le Conseil, le Régent  
 entra dans le cabinet du Roi avec  
 M. le Duc, le Maréchal de *Villeroi*  
 & l'Abbé *Dubois*. Le Roi entra au  
 Conseil, & prit place; puis le Régent,  
 commençant à parler, dit: » Je croyois  
 » qu'il ne feroit question que de fi-  
 » nances; mais une très-importante  
 » nouvelle vient d'arriver au Roi, p a  
 » laquelle je commencerai.

» Il y a quelque temps que nous

» étions dans une inquiétude assez vive  
 » sur les traités & les alliances que l'on  
 » prétendoit, non sans fondement, se  
 » former entre le Roi d'Espagne &  
 » l'Empereur, & sur le mariage du  
 » Prince des Asturies avec l'Archidu-  
 » chesse. La lettre du Roi d'Espagne  
 » fait tomber tous ces soupçons, par  
 » la demande que l'on verra. Après  
 ces mots, la lettre du Roi d'Espagne  
 fut lue par le Régent. Elle contenoit  
 l'offre que lui & la Reine régnante  
 faisoient de l'Infante pour épouse du  
 Roi. Il est vrai que cette Princesse,  
 n'ayant que trois ans & quelques  
 mois, ne pouvoit faire espérer des en-  
 fans que douze ans après; ce qui étoit  
 bien reculer les desirs de la France,  
 dont la postérité du Roi pouvoit seule  
 assurer le bonheur.

1725.

Cependant tout le Conseil applau-  
 dit, & trouva que rien ne pouvoit  
 être plus heureux pour le Roi & pour  
 l'Etat. Il n'y avoit personne qui ne  
 vît l'inconvénient qu'on vient de re-  
 marquer; mais comme la représenta-  
 tion eût été fort inutile, on ne s'avis-  
 pas de la faire.

Après cela, on commença ce qui

1721.

regardoit les finances, & le Contrôleur-Général lut un très-grand Mémoire, par lequel il expliquoit que, malgré divers inconvéniens, on ne trouveroit aucun expédient plus propre à faire rendre justice aux sujets du Roi ruinés par le systême, que de connoître toutes les acquisitions & constitutions faites depuis deux ans; ce qui ne se pourroit faire qu'en compullant tous les Actes des Notaires dans tout le Royaume. Tout ce qui assistoit au Conseil de Régence parla & s'étendit sur la nécessité & les difficultés de ce moyen, applaudissant toutefois à ce que le Contrôleur-Général proposoit. Je fis le discours suivant :

*Discours  
du Maréchal  
sur les forma-  
tions nécessai-  
res pour va-  
luer le vif.*

» Sire, la matiere sur laquelle Vo-  
tre Majesté ordonne de délibérer  
» aujourd'hui, est sans doute la plus  
» importante qui puisse être agitée  
» dans son Conseil. Je n'en ai d'au-  
» tre connoissance que celle qu'il a  
» plu à Son Altesse Royale de me  
» donner il y a quelques jours. Elle  
» me fit l'honneur de m'expliquer ses  
» sentimens & de me demander les  
» miens sur deux points; l'un est la  
» nécessité qu'Elle estime indispen-

» fable, de connoître les fortunes  
 » immenses & plus qu'indécents qui  
 » se font faites depuis deux ans ;  
 » l'autre est la liberté qu'Elle veut bien  
 » s'ôter de faire grace ni tort dans  
 » la conjoncture présente.

1721

» A l'égard du premier article,  
 » puisque depuis plus de neuf mois  
 » on ne trouve aucun expédient pour  
 » rétablir l'ordre dans les finances,  
 » ni aucun moyen solide de réparer  
 » la ruine de tant de sujets du Roi,  
 » & que l'unique proposition qui pa-  
 » roît convenable, est de compulser les  
 » Actes des Notaires, je ne vois pas  
 » que l'on puisse s'y opposer.

» Premièrement, un homme de  
 » bien, de quelque état, de quelque  
 » naissance & de quelque dignité qu'il  
 » soit, ne doit pas craindre de faire  
 » connoître son bien. Je commencerai  
 » par les Négocians. Ceux qui, dans  
 » le dernier regne, ont fait des fortu-  
 » nes considérables par leur habileté  
 » & leur industrie dans le commerce,  
 » dans ou hors le Royaume, ont été  
 » anoblis par le feu Roi. Et plutôt à  
 » Dieu, Sire, que vous eussiez un  
 » grand nombre de pareils sujets !

1721.

» Il faut soutenir ceux qui s'enri-  
 » chissent , non seulement dans ces  
 » états , mais dans les payfans , même  
 » tout ce qui s'élève par une honnête  
 » industrie ou qui s'applique à l'agri-  
 » culture ; & rien n'est plus pernicieux  
 » pour les Etats , que ce qui abat  
 » le courage des gens de campagne ;  
 » comme , par exemple , la taille soli-  
 » daire. Il est vrai que pendant quel-  
 » ques années le Roi est mieux payé ;  
 » mais ce payfan , ce riche fermier qui  
 » voit que son travail lui est inutile ,  
 » qu'un autre profite de son labeur ,  
 » s'en dégoûte ; & les plus aisés d'un  
 » village étant ruinés , le village même  
 » tombe bientôt tout entier , & par  
 » conséquent le Royaume peu à peu se  
 » dépeuple. Je me suis trop étendu  
 » sur cet article , qui prouve que les  
 » gens d'un bas étage ne doivent ja-  
 » mais craindre de faire connoître  
 » leurs biens , encore moins ceux  
 » qui sont élevés en naissance &  
 » en dignité ; & j'ai toujours été  
 » surpris que les principaux Mi-  
 » nistres des Rois , ceux auxquels  
 » ils confient les plus importans em-  
 » plois , ne fassent pas connoître

» l'état de leur fortune dans les pre-  
 » miers momens qu'ils sont honorés  
 » de leurs dignités, afin que le Pu-  
 » blic soit toujours informé que les  
 » augmentations qu'elle peut rece-  
 » voir, viennent ou des graces aux-  
 » quelles ils peuvent s'attendre, ou  
 » de ce que peut produire une sage  
 » économie.

1721.

» Après avoir fait connoître que  
 » tout homme de bien de tout état,  
 » loin de craindre, doit au contraire  
 » désirer que l'on connoisse son bien,  
 » je dirai que, comme ce que l'on  
 » propose est nouveau, il est juste  
 » que l'Edit ou Déclaration du Roi  
 » sur cela soit revêtue & accompa-  
 » gnée de toutes les formalités de la  
 » Justice.

» Quant au second point, qui re-  
 » garde la liberté que Son Altesse  
 » Royale veut bien s'ôter de faire ni  
 » tort ni grace dans la conjoncture  
 » présente, je dirai qu'Elle doit prin-  
 » cipalement être en garde contre sa  
 » bonté naturelle, & se souvenir que  
 » cette bonté l'a quelquefois emporté  
 » sur la pénétration de son esprit,  
 » & que le désir ardent de faire du



1721.

» bien l'a empêché de bien examiner  
 » si Elle pouvoit donner ou laisser  
 » donner quelquefois des millions ,  
 » sans que ces profits immenses tour-  
 » nassent à la perte du Public ; cette  
 » même bonté , encore plus connue à  
 » ceux qui ont l'honneur de l'appro-  
 » cher de plus près , nous doit porter  
 » à nous faire des secrets reproches ,  
 » nous qui composons le premier Con-  
 » seil du Royaume , de ne lui avoir  
 » pas représenté avec assez de force  
 » les inconvéniens que plusieurs de  
 » nous trouvoient dans le malheureux  
 » système & dans les principes de  
 » cet abominable Etranger. Il est vrai  
 » que nous ne pensions pas tous de  
 » la même manière. A Dieu ne plaise  
 » que je pense que les gens d'une  
 » certaine dignité, qui ont prodigieu-  
 » sement gagné , aient été aveuglés  
 » par ce profit ! je veux croire qu'ils  
 » ont été trompés. Mais comment  
 » pouvoit-on l'être sur ces profits  
 » exorbitans & si prompts ? Nous  
 » avons su qu'il y avoit eu un procès  
 » de quatre-vingt-quatre millions en-  
 » tre Fargès & la veuve Chaumont.  
 » Etoit-il arrivé des lingots d'or ,

» des perles & des diamans du Mis-  
 » sissipi, & ne pouvoit-on pas voir bien 1721.  
 » clairement que ces fortunes folles  
 » & contre toute humaine croyance,  
 » ne venoient que d'un rembourse-  
 » ment général en papier, dont les  
 » porteurs, ne pouvant faire aucun  
 » usage, achetoient à tout prix des  
 » actions, dont la premiere source ve-  
 » noit d'un fonds bien frivole? Mais  
 » je fors encore de ma these, cepen-  
 » dant ce ne fera pas sans quelque  
 » utilité; & j'ai bien clairement ex-  
 » pliqué qu'un homme de bien ne doit  
 » pas craindre de faire connoître l'é-  
 » tat de sa fortune; que Son Altesse  
 » Royale doit se précautionner con-  
 » tre sa bonté, & que les deux pro-  
 » positions auxquelles je conclus, peu-  
 » vent être fort utiles au Public, si les  
 » desseins de Son Altesse Royale sont  
 » bien exécutés «.

Tout ce qui avoit opiné précédem-  
 ment, pensoit à peu près de même. *Son opinion  
 forme la déci-  
 sion.*  
 Le Duc de Noailles fut le premier à  
 combattre cet avis, & fut appuyé du  
 Maréchal de Villeroy, & très-éloquent-  
 ment par le Chancelier, qui fit un  
 très-long discours & très-beau, pour

5721.

prouver que rien n'étoit plus contre les Loix, que de compulser les Actes des Notaires. M. le Prince de Conti lut un très-long Mémoire, qui ne concluoit à rien, mais qui expliquoit très-amplement qu'il falloit au moins que les formes fussent observées, & que la résolution prise fût déclarée par un Edit enregistré au Parlement; M. le Duc soutint fortement l'opinion du Chancelier. M. le Duc d'Orléans voulut reprendre le discours du Chancelier, & le combattit. Il finit par approuver l'avis du Contrôleur-Général, qui l'emporta de dix-sept voix; ainsi il passa sans difficulté.

*Le Maréchal se dévoue au bien public.*

Le jour d'après, ayant, suivant l'usage ordinaire, travaillé avec le Régent à l'examen des placets, je lui parlai sur le Conseil de la journée précédente, & lui représentai la nécessité qu'il y avoit de ne point négliger les formes les plus propres à tranquilliser le Public, & sur le compulsoire des Actes de Notaires, & sur la liberté qu'il vouloit bien s'ôter toute entière de faire ni grace ni tort. Je lui répérai que pour cela il falloit faire choix de gens d'une probité reconnue, &

dans le Parlement, & dans toutes les  
 Cours Souveraines. » Le Parlement ne  
 » voudra pas y entrer, me répondit le  
 » Régent; mais pour l'examen, preuve  
 » de l'intention que j'ai de tranquilli-  
 » ser le Public par le choix de ceux  
 » qui doivent décider de son sort,  
 » c'est que je compte vous mettre à la  
 » tête du Conseil qui sera formé pour  
 » cela. Votre Altesse Royale me fait  
 » trop d'honneur, répondis-je; & s'il  
 » dépendoit de moi, je n'aurois pas  
 » celui qu'elle veut me destiner; ce-  
 » pendant je ne refuserai jamais ce  
 » qui pourra être du bien public, quoi-  
 » que je sois bien assuré que tout ce  
 » qui m'en reviendra sera de me faire  
 » beaucoup d'ennemis & m'attirer  
 » très-peu de reconnoissance. La Jus-  
 » tice est une vertu sèche & stérile.  
 » Celui que vous condamnez ne le  
 » pardonne jamais; & celui que vous  
 » soutenez, comptant de ne rien de-  
 » voir qu'à son bon droit, ne vous en  
 » a aucune obligation; mais enfin,  
 » Monseigneur, quoique je connoisse  
 » la pesanteur d'un pareil fardeau, je  
 » ne refuserai pourtant pas de m'en  
 » charger quand vous l'aurez résolu. »

1721.

Je partis ensuite pour Villars, où j'avois bonne & grande compagnie. Peu de jours après, l'Arrêt pour la compulsion des Actes des Notaires parut. On ne leur donnoit qu'un mois, à compter du jour de la publication, pour fournir tous les Actes qu'on leur prescriroit de remettre. Il parut quelque difficulté de la part des Notaires; mais tout se soumit, & l'ouvrage commença. Je fis un tour à Paris, pour quelques affaires qui concernoient mon gouvernement de Provence.

*Mariage de  
Mademoiselle  
d'Orléans  
avec le Prin-  
ce des Astu-  
ries.*

Le 30 Septembre, je vis chez le Roi le Régent qui vint à moi, & me dit : „ M. le Maréchal, vous ne ve-  
„ nez ici que pour apprendre de gran-  
„ des nouvelles. Quelle grande nou-  
„ velle Votre Altesse Royale me fera-  
„ t-elle l'honneur de m'apprendre;  
„ répliquai-je? Le Roi d'Espagne,  
„ répondit le Régent, me fait l'hon-  
„ neur de me demander ma fille pour  
„ le Prince des Asturies. Je lui dis,  
„ c'est véritablement une grande nou-  
„ velle. J'ai l'honneur d'en faire mon  
„ très-respectueux compliment à Vo-  
„ tre Altesse Royale. Un moment  
„ après, je le tirai par la manche,

» & je lui dis : Monseigneur , per-  
 » mettez-moi de vous faire un autre 1721.  
 » compliment ; c'est que je vous trouve  
 » le plus habile Prince de la terre.  
 » Jamais les Cardinaux de Riche-  
 » lieu & Mazarin , ces deux illustres  
 » Politiques , n'ont rien imaginé de  
 » plus grand. Le Prince des Asturies  
 » ayant quatorze ans faits , & Made-  
 » moiselle de Montpensier devant en  
 » avoir douze le 10 Décembre 1721 ,  
 » promettent lignée beaucoup plus que  
 » nous n'en espérons de l'Infante «.  
 Il sourit , & ne répondit pas.

La mort du Cardinal de Mailli L'Evêque de  
Fréjus refuse  
l'Archevêché  
de Reims.  
 laissa vacant l'Archevêché de Reims.  
 Le Régent le destina à l'Evêque de  
 Fréjus , Précepteur du Roi , & Sa Ma-  
 jesté pressa fort l'Evêque de l'accepter.  
 J'allai le voir le même jour ; il y avoit  
 une très-ancienne amitié entre nous  
 deux ; sur ce que je le voyois incer-  
 rain , je lui dis : » Je sais que vous  
 » avez quitté votre évêché , que l'on  
 » dira que vous ne l'avez fait que  
 » dans l'espérance de mieux ; mais  
 » laissez dire. Cette place est la pre-  
 » miere de l'Eglise & du Parlement ;  
 » comme homme de bien & d'hon-

1721.

» neur, dans des temps sur-tout où le  
 » Roi, l'Eglise & l'Etat ont le plus  
 » besoin d'un homme ferme, rempli  
 » de bonnes intentions, & né avec des  
 » talens propres à bien servir, vous  
 » devez accepter une place où vous  
 » pouvez être très-utile. Il me pa-  
 » rut très-incertain; je lui écrivis très-  
 » fortement de la campagne, pour le dé-  
 » terminer : j'appris avec douleur, peu  
 » de jours après, qu'il avoit pleinement  
 » refusé. Sans doute il avoit des vûes  
 » plus élevées, & il craignoit peut-être  
 » d'y mettre des obstacles en s'éloignant  
 » quelquefois de la personne du Roi, sur  
 » l'esprit duquel il prenoit un pouvoir  
 » très-absolu.

*Le Maré-  
 chal raccom-  
 mode le Prin-  
 ce & la Prin-  
 cesse de Conti.*

Je fus alors obligé de revenir à Paris,  
 à la sollicitation de la Duchesse du  
*Maine*, qui m'envoya *Gavaudun*, un  
 des premiers de la maison de M. le  
 Duc du *Maine*, pour me prier de re-  
 venir, afin d'empêcher un éclat que  
 l'on craignoit entre le Prince & la  
 Princesse de *Conti*. La Duchesse du  
*Maine* me renvoya encore un cour-  
 rier après le départ de *Gavaudun*,  
 pour me presser. J'allai donc descen-  
 dre à l'hôtel de *Conti* le 12 Octobre,

& parlai au Prince de *Conti* sur tous les inconvéniens d'une rupture qu'il n'avoit pourtant point résolue. Il est vrai que, piqué de la conduite du Comte de *Clermont*, son premier Gentilhomme de la Chambre, qu'on disoit depuis plusieurs années amoureux de la Princesse de *Conti*, il y avoit eu des paroles très-vives entre lui & sa femme, qu'il avoit envoyée à Issy chez la Princesse de *Conti* sa mere. Tout cela avoit fait un grand bruit ; mais je calmai cet orage. Mon avis avoit été que *Clermont* ne quittât pas sur le champ le service de M. le Prince de *Conti* ; mais la Princesse sa mere avoit déjà écrit ; de maniere que le parti étoit pris, & à la vérité il ne convenoit pas qu'il demeurât plus longtemps dans une maison où il apportoit un grand désordre.

J'appris en arrivant, que l'Abbé *Dubois*, devenu Archevêque de Cambrai, avoit voulu la charge de Surintendant des Postes, que possédoit le Marquis de *Torcy*. Ces deux hommes étoient fort brouillés, & leur querelle en présence du Duc d'Orléans avoit été quelque temps auparavant si



1721.

vive, que les injures les plus atroces y furent proférées. La négociation des mariages avec l'Espagne fournit à l'Archevêque de Cambrai bien des moyens de persuader au Régent que la Surintendance des Postes étoit inséparable du Ministère des Affaires étrangères.

*Départ de  
Mademoiselle  
de Mont-  
pensier.*

Le 13 Octobre, il arriva un courrier de Madrid, qui rapporta des lettres du Roi d'Espagne à Madame de Ventadour; mais elles ne décidoient rien sur le départ des Princesses, qui étoit bien ardemment désiré par le Régent. Quelques jours après, on apprit que le Roi & la Reine d'Espagne ne le souhaitoient pas moins vivement; & enfin les départs furent résolus pour le 15 Novembre. Le Duc de S. Simon partit; il en coûta au Roi huit cent quarante mille livres pour son ambassade, & le Duc d'Osborne arriva le 29 Octobre. Le Roi d'Espagne désira que le Duc de S. Simon n'entrât en Espagne qu'avec très-peu de gens, & que l'on ouvrît ses ballots, par précaution contre la peste.

Cependant on travailloit toujours avec vivacité pour les arrangemens commencés sur les finances. On ré-

solut de faire connoître au premier Conseil de Régence l'état du *visa*, & ensuite de nommer des Commissaires pour décider du sort d'un grand nombre de familles.

1721.

J'ai dit que le départ de Mademoiselle de *Montpensier* fut fixé au 17 Novembre. Le 16, il y eut un grand bal, indiqué au Palais Royal, où le Roi devoit danser; & ce même jour, les articles du mariage du Prince des Asturies & de Mademoiselle de *Montpensier* furent signés aux Tuileries. M. le Duc de *Chartres* donna un grand souper à l'Ambassadeur d'Espagne, où il invita le Duc d'*Antin*, le Maréchal d'*Etrées*, le Prince de *Rohan*, moi, & plusieurs autres. Mademoiselle de *Montpensier* partit le 18 avec un prodigieux équipage, où il y avoit dix-sept carrosses. Madame de *Modene* en avoit un aussi considérable, tant l'économie étoit médiocrement observée.

Le 23 Novembre, le Contrôleur-Général apporta au Conseil de Régence ce qui regardoit le *visa*. Il lut de très-longs Mémoires, tant sur les dettes dont le Roi étoit chargé, que

Arrêt du  
Conseil sur le  
*visa*.

1721.

sur les actions de la Compagnie des Indes, qui furent réduites à cinquante mille, dont les dividendes furent établis sur les revenus & profits du commerce de la Compagnie, qui furent estimés pouvoir monter à quatre ou cinq millions par an; ce qui faisoit environ cent livres de revenu pour chaque action, suivant l'évaluation qui en seroit faite : les états & les calculs sur cette matière étoient expliqués dans une grande table, & le furent encore plus clairement dans deux Arrêts du Conseil.

Il fut résolu que l'on nommeroit des Commissaires, tous tirés du Conseil d'Etat. J'avois été d'avis au Conseil de Régence tenu le 10 Septembre précédent, que l'on choisît dans le Parlement & dans les autres Cours Souveraines de Paris, les gens de la capacité & de la probité la plus établie, pour décider du sort de tant de personnes presque ruinées par le système. Mais les Cours Souveraines n'ayant rien enregistré de tout ce qui y avoit rapport, ne voulurent point qu'aucun de leurs Membres fût du nombre des Commissaires. Quant au

Conseil qui devoit s'assembler chez le Chancelier, & à la tête duquel le Régent avoit déclaré vouloir mettre les Maréchaux d'*Huxelles*, de *Begons*, le Marquis de *Canillac* & moi, le Régent se contenta de dire que ceux du Conseil de Régence qui voudroient se trouver chez le Chancelier, en seroient les maîtres.

1721.

Je dis au Chancelier : » Je ne con-  
» nois aucun honnête homme qui  
» veuille aller à ce Conseil sans un  
» ordre bien solide & bien exprès ;  
» quant à moi, je désire très-fort ne  
» pas le recevoir. Cette déclaration  
» vague de la liberté d'aller décider  
» du sort de tant de familles, n'est  
» guere propre à tranquilliser le Pu-  
» blic ». Elle fut cependant donnée  
dans les mêmes termes que le Régent  
l'avoit déclarée, & cet Arrêt inspira  
quelque crainte de voir les fortunes  
de quelques Favoris conservées, &  
par conséquent les malheureux peu  
soulagés.

Je dirai quelque chose ici de la  
maniere dont le Roi étoit élevé. Il  
montrait beaucoup d'esprit, de péné-  
tration & de vivacité ; mais il avoit

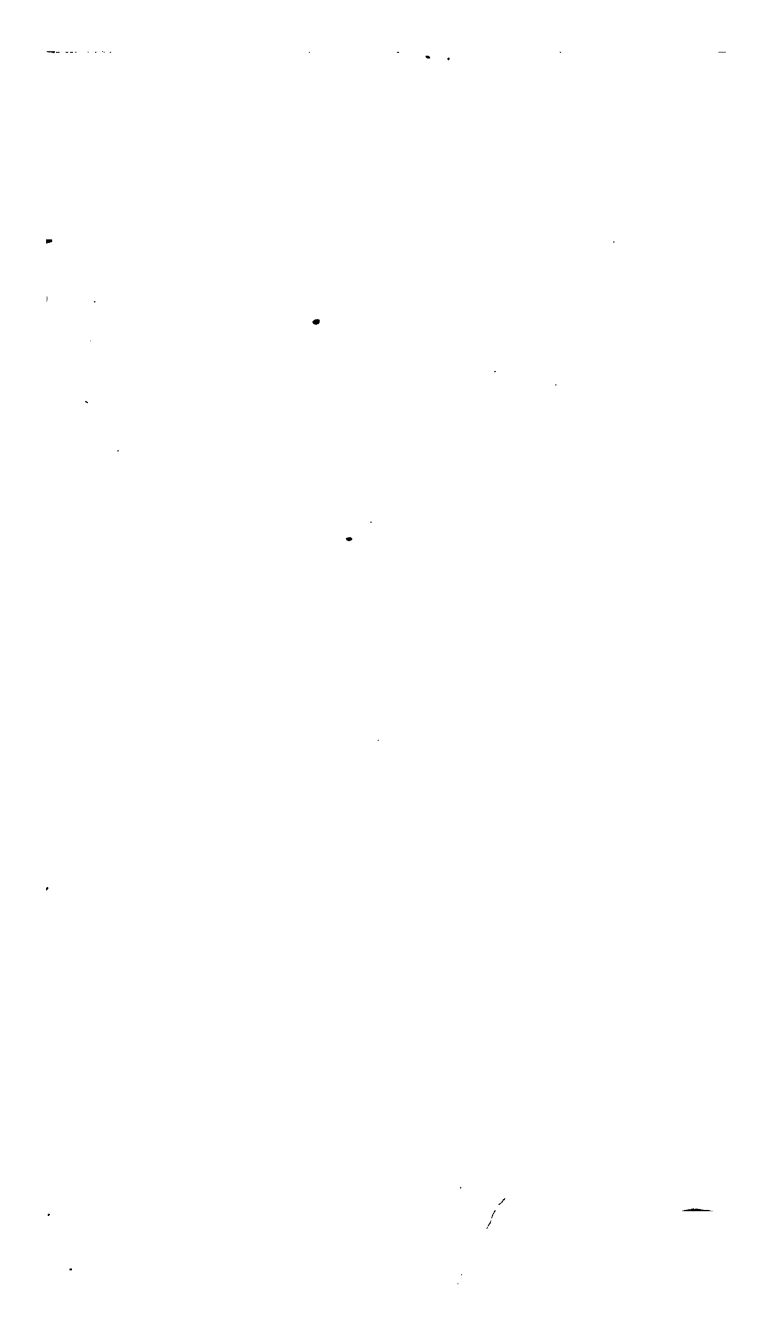
*Educacion  
du Roi.*

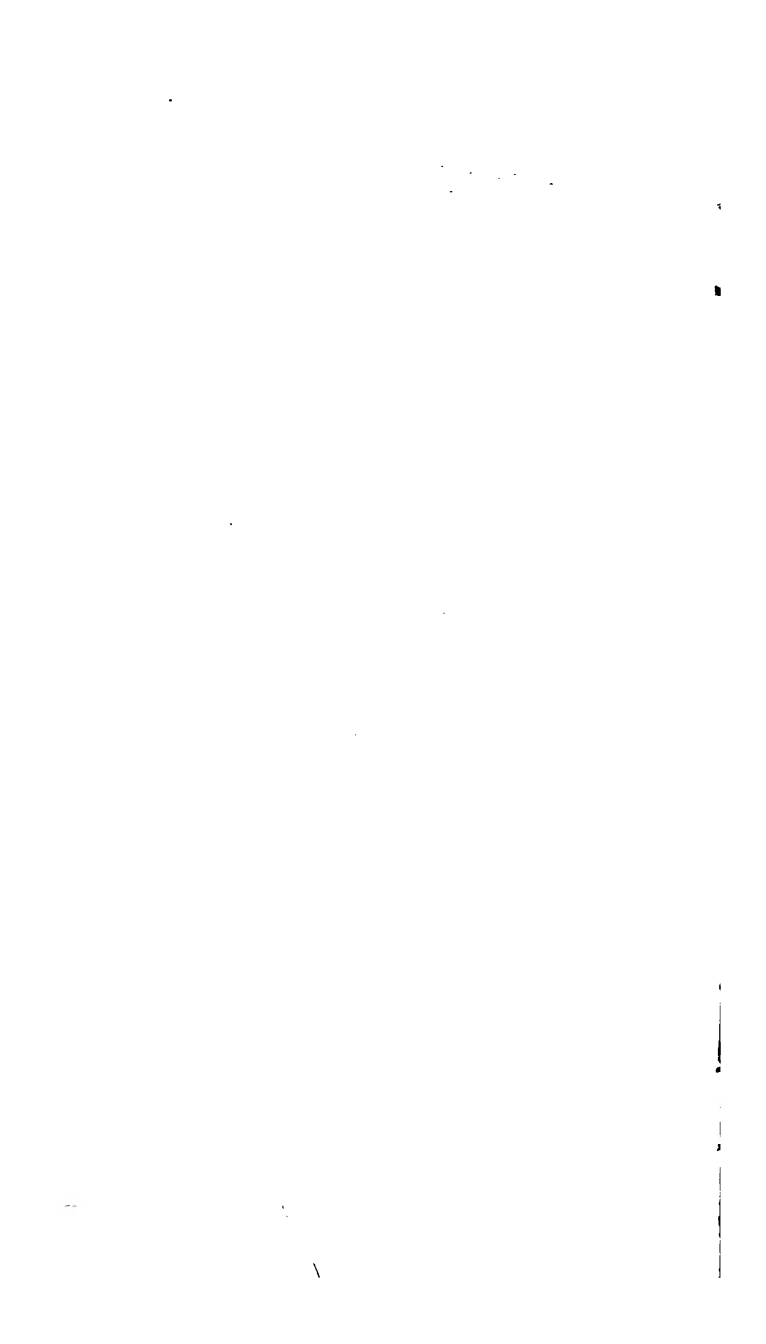
de l'humeur : & très-attentif sur tout ce qui pouvoit donner à ce jeune Prince des sentimens dignes de lui, je voyois avec peine qu'on ne le corrigeoit pas assez sérieusement de plusieurs défauts. L'Evêque de Fréjus, homme d'esprit, n'oublioit rien de ses devoirs. Je pensois que le Maréchal de *Villeroi* devoit être plus ferme. Ce jeune Prince, avec les bonnes qualités que nous avons expliquées, ne pouvoit se résoudre à dire une seule parole à ceux qui n'étoient pas dans sa familiarité. Jamais de réponses aux Ambassadeurs, & même aux députations des Provinces, que dictées mot à mot par le Maréchal de *Villeroi*. Pour inspirer au Roi quelque honte de ce silence, je lui dis, à son coucher, comment j'avois vu élever l'Empereur Joseph, appelé d'abord Roi de Hongrie, que je l'avois entendu souvent réciter des harangues en italien, en latin, en françois, & parler en public, ce qui étoit indispensable à un Roi,

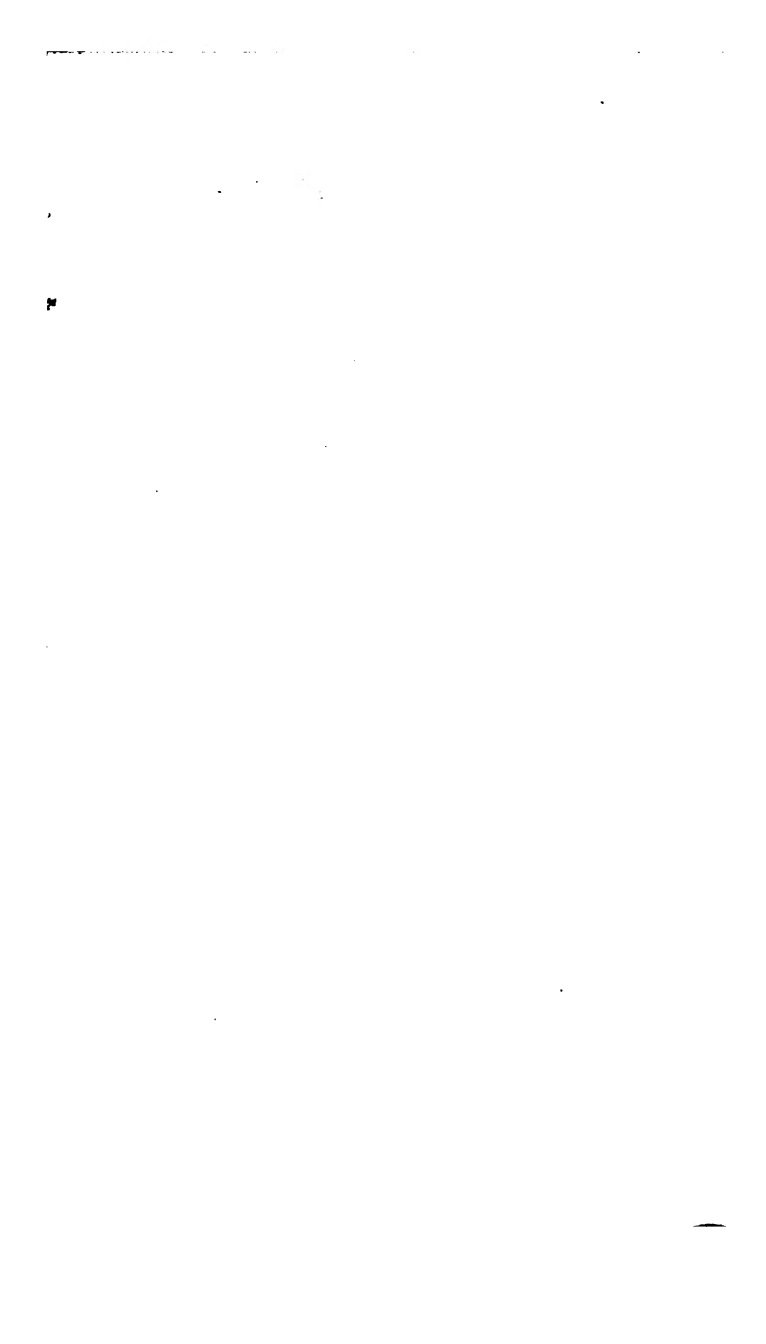
*Fin du Tome second.*

A

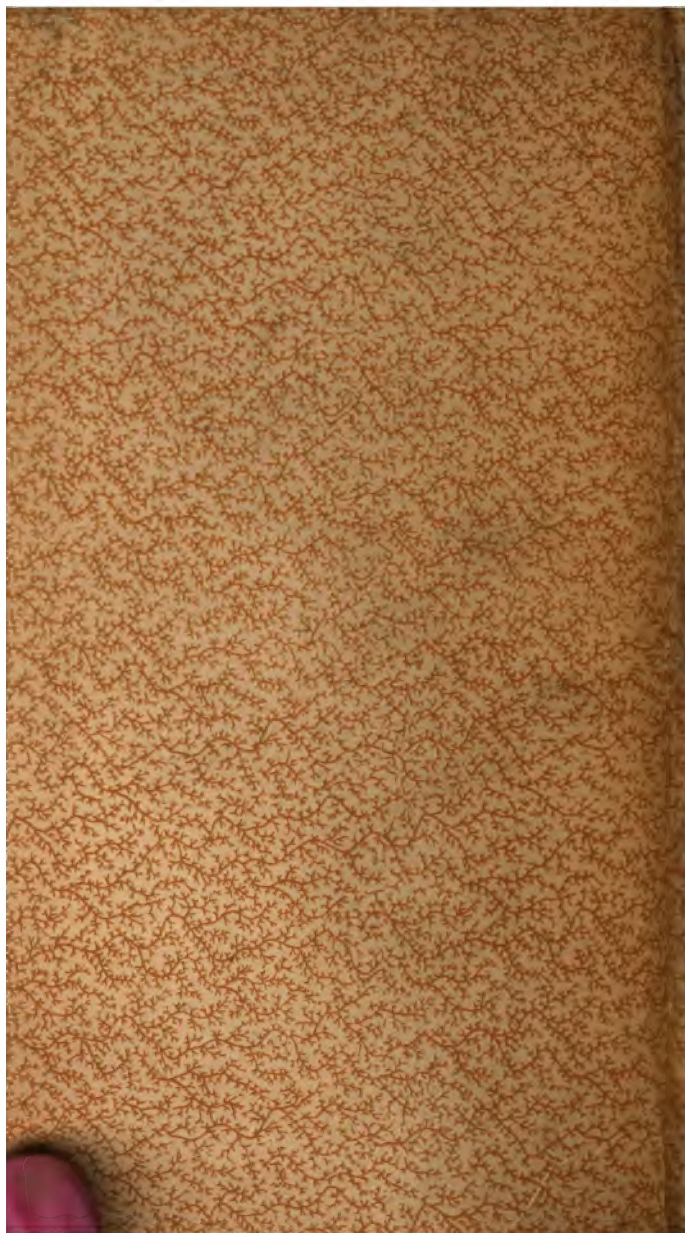
H











NOV 19 1912

